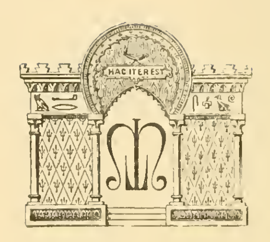
BIBLIOTHÈQUE

ÉGYPTOLOGIQUE

TOME TRENTIÈME



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE É. BERTRAND

BIBLIOTHÈQUE
ÉGYPTOLOGIQUE

CONTENANT LES

ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS

dispersées dans divers Recueils
et qui n'ont pas encore été réunies jusqu'à ce jour

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études
Professeur au Collège de France

TOME TRENTIÈME

LETTRES DE CHAMPOLLION LE JEUNE

recueillies et annotées

Par H. HARTLEBEN

TOME PREMIER

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

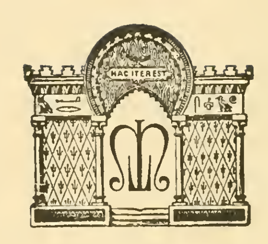
28, RUE BONAPARTE, 28

1909

LETTRES DE CHAMPOLLION LE JEUNE

TOME PREMIER

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

LETTRES

DE

CHAMPOLLION LE JEUNE

recueillies et annotées par

H. HARTLEBEN

TOME PREMIER

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1909

Dédié

à

Madame de la BRIÈRE,

née CHAMPOLLION-FIGEAC,

en témoignage de respectueuse reconnaissance.

H. H.



J. F. Champollion le jeune

IMP E. BERTRAND. CHALON-S-S.

INTRODUCTION

Le 27 septembre 1822, Jean-François Champollion avait lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sa *Lettre à M. Dacier, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques;* ce fut comme le jour de naissance de l'Égyptologie.

Vers la fin de 1823, il termina le *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens,* qui consolidait, autant qu'il était possible alors, les bases de la nouvelle science. On comprendra quel désir il ressentait d'agrandir la sphère de ses investigations et d'aller étudier les collections égyptiennes des pays étrangers, lui qui connaissait à fond le peu que Paris lui offrait alors en monuments égyptiens[1].

Avant tout, il jugea nécessaire d'explorer la magnifique collection pourvue de nombreux papyrus, que Bernardo Drovetti[2] avait offerte en vain au gouvernement depuis plus de deux ans déjà. Les savants de Paris et surtout les membres de l'Académie des Sciences, dont la plupart étaient les amis dévoués de Champollion, déploraient ce refus de

1. Dans le *Cabinet Royal des Antiquités* et dans les collections *Durand, Durant* et *Thédenat Du Vent* (fils).

2. Né à Livourne, en 1775, mort près de Turin, en 1852. Il prit part à l'expédition de Bonaparte et sut plaire à son chef, qui le nomma consul général de France en Égypte. Il conserva ce poste jusqu'en 1829.

la part de leur gouvernement, et ils accusaient le ministre de l'Intérieur, M. de Corbière, d'en avoir été cause. Le ministre, d'après eux, aurait eu le tort d'écouter trop favorablement les récriminations incessantes de l'académicien Edme-François Jomard, membre de la *Commission d'Égypte,* qui était occupé, à cette époque, de la publication de la *Description de l'Égypte :* Jomard avait l'idée fixe qu'il devrait être un jour le directeur d'un *Musée Égyptien* à Paris, mais d'un Musée qu'il aurait formé *lui-même,* petit à petit. N'oublions pas, de plus, que les 150.000 francs (somme cinq fois trop grande) que l'on avait payés pour le zodiaque de Dendérah, « pesaient encore sur l'estomac du ministre », comme on disait alors en plaisantant, et l'empêchaient de rien faire pour les antiquités de l'Égypte.

En attendant, la célèbre collection restait emballée dans ses caisses à Livourne, et le duc de Blacas devançait un peu trop les événements, quand il disait à Champollion, en janvier 1823, qu'elle était vendue au Roi de Sardaigne. — Ce fut, en réalité, seulement le 23 janvier 1824 que cette vente eut lieu. Le 15 février, le jeune Cesare Balbo, de Turin, fils du comte Prosper Balbo[1], qui était alors à Paris, apprit à Champollion que le Roi Charles-Félix était vraiment le propriétaire de la collection tant désirée. Il n'ajouta point, — et probablement il ne savait pas lui-même, — que son père et le secrétaire d'État Lodovico Costa[2], depuis longtemps, avaient mis en œuvre toute leur influence pour assurer ce trésor à la Sardaigne, non sans l'espoir ferme, *mais tenu secret,* d'attirer par cela même Champollion dans leur pays et de l'y retenir.

1. Ancien ministre de l'Intérieur, savant bien connu dont les travaux sur les antiques *coudées égyptiennes* furent fort appréciés. En 1823, il avait montré que la mesure de la « coudée Drovetti » répond exactement au *piede liprando* (pied du Piémont).

2. Lodovico Costa (di Castelnuovo Scrivia), jurisconsulte de grande réputation, sous-secrétaire d'État du ministère de l'Intérieur.

Ils l'avaient connu à Grenoble, et ils l'avaient prié, depuis 1818 au moins, de se fixer à l'Université de Turin comme « professeur transalpin ». Mais l'amour passionné de celui-ci pour Grenoble et pour ses alentours avait toujours paralysé leurs efforts. Ce qu'ils estimaient avant tout dans Champollion, c'étaient les idées qu'il professait sur *le juste équilibre* de la liberté nationale! Ils savaient bien ce qu'il avait dû souffrir par cela même, et ils n'ignoraient pas combien on l'avait calomnié soit à Paris, soit à la Cour de Turin, où on aimait beaucoup son ennemi implacable, le baron d'Haussez, préfet de l'Isère. Et pourtant, n'était-ce pas Champollion, qui, pendant une fort mauvaise crise vers la fin de juin 1815, avait sauvé Grenoble « *des griffes du peuple souverain* »? — Malgré cela, le baron d'Haussez, jadis bonapartiste fervent, ensuite royaliste outré, se plaisait à appeler Champollion « le Jacobin enragé ».

Or, le comte de Balbo et Lodovico Costa étaient eux-mêmes en désaccord grave avec leur Cour, qui pourtant, bien malgré elle, ne pouvait pas supprimer l'esprit de noble liberté qui distinguait le monde savant et bien des seigneurs de Turin. — Le jour même où il reçut la nouvelle de Cesare Balbo, Champollion écrivit à Costa[1], et aussi vite que possible il eut une entrevue avec le duc de Blacas, son protecteur décidé. Sa situation était vraiment déplorable à cette époque-là.

Et voici pourquoi :

Vers la fin de 1822, il avait écrit à Augustin Thevenet, son ami intime à Grenoble : « Tout le monde me répète qu'une des premières places vacantes, à l'Académie, sera pour moi. Je commence à croire que cela pourrait bien être et que désormais, grâce à ce succès général, mes affaires vont prendre une tournure telle que ceux qui m'aiment peuvent le désirer. Il me tarde fort que cela arrive..... Avec

1. Voir la première lettre, p. 1 du présent volume.

une position plus aisée que celle où je me trouve, mon esprit, plus libre et plus indépendant, pourrait tenter encore davantage qu'il ne peut le faire au milieu des incertitudes où j'ai vécu jusques à présent. Les obstacles et les préventions que j'avais à combattre viennent enfin d'ètre aplanis par le grand coup que j'ai frappé. Je suis en position de tout espérer. »

Mais la place espérée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ne lui fut pas accordée[1], malgré les efforts de Dacier, le secrétaire perpétuel, et il ne trouva pas non plus un emploi dans une des bibliothèques de Paris. En outre, la promesse donnée de l'impression de tous ses écrits scientifiques aux frais du gouvernement n'était réalisée qu'en partie[2]. Le Duc insistait d'autant plus pour que la nouvelle publication fût dédiée *au Roi* : c'est qu'il ne savait que trop bien qu'à la Cour on ne pardonnait pas à Champollion d'avoir dédié le premier compte rendu de sa découverte *à M. Dacier!*

Dès la mi-janvier 1823, c'est-à-dire dès sa première rencontre avec « l'Égyptien », le Duc n'avait pas cessé de faire valoir auprès de Louis XVIII et les mérites scientifiques de son protégé et la noblesse de ses sentiments, dont il avait des preuves assurées, car il l'avait invité souvent afin d'être initié par lui, autant que possible, à la nouvelle science. Déjà un mois plus tard, il pouvait lui remettre de la part du Roi une tabatière en or, avec le paraphe du Monarque en diamants[3]. C'est pourquoi le Duc espérait lui procurer, peu après, les

1. Qu'il soit rappelé qu'un Ordre Royal du 1er octobre 1823 (une année après la lecture de la *Lettre à M. Dacier*) avait réduit le nombre des fauteuils de l'Académie de quarante à trente.

2. C'est pourquoi ses deux travaux sur l'écriture hiératique et démotique, qui devaient paraître en 1823, n'ont jamais été publiés, ce qui est regrettable.

3. Avec la dédicace : Le Roi Louis XVIII à M. Champollion le Jeune, à l'occasion de sa découverte de l'alphabet hiéroglyphique.

moyens d'entreprendre, à la fin de mars, l'excursion scientifique à travers toute l'Europe qu'il croyait nécessaire pour Champollion, afin de rendre aussi parfaite que possible alors la publication du *Précis*. « L'Égyptien », fort heureux, allait commencer ses préparatifs pour ce voyage tant désiré, quand tout à coup la guerre franco-espagnole éclata et rendit impossible la réalisation des projets du Duc.

En même temps, une attaque vigoureuse et singulièrement perfide contre le système de Champollion[1] bouleversa tellement celui-ci que, dès lors, il crut nécessaire de terminer sans aucun délai son *Précis*, tout en continuant en même temps, et sans relâche, le *Panthéon*, — bien trop vite également, il le savait mieux que personne. Mais, attaqué *publiquement* par Thomas Young, qu'il reconnut malgré le masque, — il voulait se défendre *publiquement*, et aussi vite que possible.

Que l'on s'imagine combien la colère bouillonnante contre son agresseur, le travail fiévreux, et les embarras financiers[2] attristaient son existence et minaient sa santé déjà si affaiblie. Il avait de plus le chagrin de voir le *Précis* imprimé depuis des mois et de ne pouvoir le publier, puisque le Roi n'en avait pas encore agréé la dédicace. C'est dans ces circonstances alarmantes que Cesare Balbo trouva Champollion, — le 15 février 1824.

Le duc de Blacas, de son côté, devait forcément attendre la fin des fêtes de la Cour et le départ des innombrables députations venues de partout pour féliciter le Roi des victoires de son armée : l'audience tant désirée n'eut donc lieu que le 29 mars. Mais, bien que le Monarque acceptât la dédicace du *Précis*, il fit semblant de ne pas comprendre le but principal de l'entrevue, c'est-à-dire le projet d'un voyage de « l'Égyptien » à Turin, *aux frais de la liste civile*. Le

1. Voir le *Quarterly Review*, février 1823, p. 188-197.
2. Les offres répétées du Duc ne furent pas acceptées par Champollion.

Duc, fort contrarié, apprit — après coup — la cause de ce refus apparent : c'est que le bruit seul d'une telle entreprise avait fait adresser à Louis XVIII de nombreuses dénonciations de la part, soit des adversaires politiques de Champollion, soit de ses jaloux dans le monde scientifique. Les lettres anonymes de Jomard mirent le comble aux attaques contre le « Jacobin grenoblois », et le Roi, pour voir enfin clair dans cette affaire, fit venir, de Caen, le comte de Montlivault, ancien préfet de l'Isère, et, du Dauphiné, le baron d'Haussez, encore à Grenoble, et duquel on n'avait pu sauver, en 1821, qu'à grand'peine la vie de Champollion[1].

On n'a jamais su ce qui se passa dans cette audience mémorable du 4 avril ; il est certain que, dès le 5 avril, le duc de Blacas parla au Roi d'une manière fort sérieuse, tout en lui présentant une longue pétition de son protégé, ou plutôt de Champollion-Figeac, le frère aîné, infiniment plus habile en pareille matière que son cadet. « Si le ministre de la maison du Roi ne prescrit pas cette mission, j'en ferai moi-même les frais, tant je la considère comme indispensable dans l'intérêt des sciences égyptiennes » ; c'est ainsi que le Duc termina son discours à Louis XVIII, qui n'hésita pas plus longtemps. Mais, la liste civile étant presque épuisée à ce moment-là, la somme accordée ne fut pas suffisante : aussi le Duc, le moment venu, l'augmenta, d'une manière très délicate, de 3.000 francs.

En attendant, son protégé fut troublé par des émotions ininterrompues. Ainsi, Drovetti lui demanda passionnément une prompte arrivée en Égypte, où il voulait se charger de tous les frais des entreprises de son hôte désiré, et celui-ci, pour calmer tant soit peu la fièvre de son âme exaltée, devait se répéter sans cesse : « *Pour moi, le chemin de Memphis et de Thèbes passe par Turin* ».

A la mi-avril, le *Précis* fut enfin mis en vente, mais

1. Voir *Champollion, sein Leben und sein Werk*, I, p. 333-340.

l'hiver avait été si rude dans les Alpes, que le départ de son auteur pour l'Italie ne put pas encore avoir lieu; il se rendit donc à Londres, pour y voir, avant tout, l'original de la célèbre *Inscription de Rosette.* — Malgré les hostilités récentes de Thomas Young et l'animosité extrême de William J. Bankes l'ami de celui-ci, Champollion serait resté plus longtemps en Angleterre, — car on l'attendait à Oxford et à Cambridge, et quelques ecclésiastiques, ses partisans très sincères, voulaient lui faciliter la visite de certaines collections peu accessibles de la haute noblesse, — si Champollion-Figeac, qui accompagnait son frère pour le soigner et pour le défendre au besoin, ne l'avait pas décidé à un prompt retour : il savait, en effet, que le duc de Blacas irait sous peu comme ambassadeur de France à Naples, et il jugeait à propos de ne point laisser son cadet un seul jour à Paris une fois que son protecteur n'y serait plus. Tout était à craindre d'un renouvellement des intrigues à la Cour, car la lecture du *Précis* commençait déjà à susciter de nouveaux adversaires jaloux à son auteur.

Vers le 18 mai, eut lieu la distribution gratuite dans tout Paris de la brochure : *Notice sur les résultats historiques tirés des connaissances actuelles sur le système graphique des anciens Égyptiens*, où il est question des progrès faits dans la lecture et dans la traduction des textes anciens depuis l'achèvement du manuscrit du *Précis*. Cette publication était nécessaire pour la mission de « l'Égyptien » en Italie.

Afin de faciliter celle-ci de son mieux, Louis-Philippe d'Orléans, dont l'intérêt pour la nouvelle science était prouvé, fit écrire, par la duchesse Marie-Amélie, à la Reine de Sardaigne, sa sœur; Champollion devait présenter lui-même cette lettre fort élogieuse et pour sa personne et pour ses travaux. Le Duc semblait être sûr d'un grand effet, — oubliait-il pour un moment l'énorme différence entre l'atmosphère de liberté qui régnait sous les vastes co-

lonnades du *Palais Royal* à Paris, et l'air étouffant d'absolutisme qui caractérisait alors la Cour de Turin?

Accompagné de Thevenet, Champollion quitta Paris sans qu'on s'en doutât, et arriva dans la matinée du 20 mai, paraît-il, à Lyon, où Artaud, directeur du beau Musée dans le Palais Saint-Pierre, lui avait préparé une surprise qui le toucha profondément : la petite *Salle Égyptienne* était transformée en une forêt de lauriers, « vu qu'à Paris il n'y en a guère pour mon ami », disait Artaud. Et il fut fort touché à son tour, quand il vit « l'Égyptien » caresser tendrement chacun des objets qui jadis avaient dû l'aider dans ses pénibles recherches longtemps vaines, lesquels objets, restés muets pour lui pendant des années, commençaient maintenant à lui parler d'une manière distincte dans leur propre langage[1].

L'arrivée de Champollion à Grenoble, qu'il n'avait plus revu depuis le 14 juillet 1821, époque où il l'avait quitté plus mort que vif, excita une joie très vive chez ses nombreux amis. Chose remarquable, le baron d'Haussez avait été rappelé du département depuis peu; le sort lui épargna donc l'amertume de rencontrer sur son chemin, et *à Grenoble même*, le « Jacobin enragé » comme novateur scientifique, couronné de gloire. En revanche, Champollion trouva là sa femme et son enfant unique, la petite Zoraïde, née le 1er mars 1824, et qu'il n'avait pas encore vue. En outre, la nombreuse famille de son frère qu'il aimait tendrement demeurait encore à Vif, où lui-même, jadis, avait passé si souvent des jours heureux. — Un parc magnifique ombrageait alors la vieille maison de Mably et de Condillac.

1. Si Champollion n'en dit pas un mot à son frère (à qui il parlait seulement des objets nouvellement arrivés au Musée), c'est que celui-ci reprochait à son ami Artaud d'être parfois trop sentimental. Ce fut Thevenet qui, n'oubliant jamais la saisissante beauté de la scène, en donna tous les détails entre autres à M. Henri Breton, à Grenoble; celui-ci, en 1896, vieillard octogénaire, en parla avec émotion au biographe de Champollion.

Les souffrances physiques et morales, éprouvées naguère à Paris, s'évanouirent pour Champollion, durant une semaine de ce radieux printemps qu'il passa en Dauphiné, soit à Vif, soit à Grenoble même, dans l'autre « maison Mably[1] ». Outre les joies de la famille, il goûtait le charme profond du paysage alpestre, la majesté des cimes neigeuses resplendissant au clair soleil.

Mais Turin l'attirait d'une force irrésistible : le 4 juin, l'état de la *voie de Maurienne* lui permit le départ. Elle allait de Modane à Suse, par le défilé du mont Cenis. Elle avait été construite sous Napoléon et était encore la plus sûre.

Les lettres qui vont suivre sont, pour la plupart, extraites des archives de la famille Champollion, qui sont conservées au château de Vif. Qu'il me soit permis d'exprimer ici à Madame de la Brière (née Champollion-Figeac), qui en est la propriétaire et la gardienne dévouée, toute ma reconnaissance et toute celle des amis de la science pour la libéralité sans pareille avec laquelle elle m'a ouvert le riche trésor qu'elle tient des deux Champollion, son grand-père et son grand-oncle : je ne séparerai pas d'elle sa cousine la comtesse d'Autroche, petite-fille de Champollion le Jeune. Je dois encore mes remerciements empressés aux directeurs et aux administrateurs de la Bibliothèque Nationale de Paris, de l'Académie des Sciences et du Musée Égyptien de Turin, de la Bibliothèque Royale (département des manuscrits) et du Musée Royal Égyptien de Berlin, et de la Bibliothèque de la ville de Grenoble, qui ont bien voulu s'intéresser à mon travail et me prêter leur précieux appui dans mes recherches.

H. Hartleben.

Chalon-sur-Saône, le 2 juin 1909.
(Maison Chabas)

1. Rue des Clercs, n° 15, maison paternelle de Madame Rosine Champollion, née Blanc.

LETTRES

DE

CHAMPOLLION LE JEUNE

AU CHEVALIER LODOVICO COSTA

Paris, 15 février 1824.

Monsieur et cher ami,

J'ose espérer, quoique j'aie quitté Grenoble pour Paris, que vous ne m'aurez pas tout à fait oublié. J'ai, d'ailleurs, eu le soin, l'année dernière, de me rappeler à votre souvenir en vous envoyant, par les Affaires Étrangères, ma *Lettre à M. Dacier*, contenant ma découverte de l'alphabet hiéroglyphique.

Cette brochure vous était adressée aux Archives Royales à Turin. Depuis j'ai continué mes recherches Égyptiennes avec le plus heureux succès; j'ai pu enfin présenter à l'Institut l'ensemble de la théorie hiéroglyphique et de tout le système graphique Égyptien. Mon ouvrage a été accueilli avec bienveillance, et le Roi, sur la proposition formelle de l'Institut, en a ordonné l'impression à l'Imprimerie Royale. — Mon nouvel ouvrage paraîtra dans quelques jours, et voilà l'Égypte entière ouverte à l'érudition moderne. Tous mes résultats sont fondés sur les monuments dont ils donnent l'interprétation, et il n'y en a plus un de muet pour

moi, pourvu qu'il porte un des symboles religieux ou quelque inscription Égyptienne.

Vous devez penser avec quel empressement je les cherche et je les étudie. Vous trouverez dans mon ouvrage que je me propose de vous envoyer dans peu de jours l'indication du sujet et de l'époque de la plupart des *obélisques* publiés, de toutes les grandes statues connues, et l'époque des temples et des palais reproduits dans la *Description de l'Égypte*. Il n'y a point de cercueil de momie, de figurine ou d'amulette qui ne me fournissent un renseignement historique ou religieux. Vous comprendrez, par là, avec quel empressement j'attendais à Paris la collection d'antiquités Égyptiennes de M. Drovetti, qui est un Musée tout entier et qu'on nous flattait toujours de l'espoir d'amener en France. On m'assure aujourd'hui que S. M. le Roi de Sardaigne vient d'en faire l'acquisition. Elle ne sera donc pas perdue pour la science, puisqu'elle appartient à un Souverain dont les ancêtres ont tant fait pour les lettres, et à un pays dont les savants leur ont rendu tant de services.

Ce serait un bien grand service que le *catalogue descriptif et raisonné* de cette collection magnifique, et votre Souverain ne le refusera pas à l'Europe savante, qui le réclame de sa munificence : à Paris, à Londres, à Vienne, en Prusse, en Russie, on publie ce qui arrive d'antiquités Égyptiennes. Le catalogue raisonné de la collection Drovetti, où CHAQUE OBJET serait suffisamment décrit et expliqué pour que les savants n'eussent pas besoin de sa figure, deviendrait leur manuel et un guide bien important pour eux.

Les manuscrits des Papyrus sont aussi d'un bien haut intérêt. Il y en a un certain nombre à Paris, que j'ai moi-même déroulés par des procédés très sûrs, et que j'ai fait rapprocher sur des cartons et relier pour rendre leur étude plus commode. Pensez-vous que votre gouvernement se décide à faire faire ce catalogue et cette classification d'une manière utile aux lettres? Dans ce cas, j'irais volontiers passer quel-

ques mois à Turin pour cet objet important. Je rédigerais ce catalogue d'une manière satisfaisante, j'ose l'espérer. Son impression ne serait pas une dépense pour votre gouvernement, puisque ce catalogue serait recherché partout; je ne demanderais pour cela qu'une indemnité de mes frais de voyage et de séjour.

Permettez-moi d'ajouter que, m'étant occupé toute ma vie d'antiquités Égyptiennes et ayant fait à ce sujet des travaux que l'Europe savante a bien voulu juger être de quelque importance, je crois être la personne la mieux préparée à classer et à cataloguer l'importante collection acquise par votre Roi.

Voyez, Monsieur et cher ami, si ma proposition pourrait convenir, et croyez au vrai plaisir que j'éprouverais à vous rendre votre visite de Grenoble et à me trouver au milieu des savants de Turin, dont la connaissance personnelle et la fréquentation me procureraient tant d'avantages. Je serais surtout très flatté si M. le Comte de Balbe voulait bien, sur votre recommandation, prendre mon projet sous ses honorables auspices;.j'attends de votre amitié la réussite d'un plan auquel se rattachent les études de ma vie tout entière. Veuillez m'écrire quelque chose à ce sujet et rester toujours persuadé de tout le prix que j'attache à votre estime et à votre amitié.

Je vous prie d'agréer le nouvel hommage de mon sincère attachement,

J.-F. Champollion le Jeune.

P.-S. Ayez la bonté de m'accuser de suite la réception de ma lettre. Donnez-moi votre adresse précise et dites-moi surtout si la collection est arrivée à Turin et si elle est décaissée et déballée.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Grenoble, 22 mai 1824.

Je suis arrivé ici, mon cher ami, sans avoir éprouvé aucun fâcheux effet des trois nuits blanches que je redoutais singulièrement. Je me porte mieux que je ne croyais.....; j'augure donc que le voyage me sera très salutaire sous le rapport purement corporel. Quant aux avantages *spirituels*, je les regarde comme assurés. J'ai trouvé ici une lettre de M. Costa, datée du 15 mai..... Il me conseille, pour éviter le désagrément des douanes, de faire mettre une caisse à l'adresse de M. le Comte Roget de Cholex, premier secrétaire d'État de S. M. le Roi de Sardaigne pour les affaires de l'Intérieur, à Turin..... J'attendrai sa réponse et la tienne avant d'écrire à Costa, qui demande d'être averti de cela pour prendre toutes les mesures en conséquence.

J'ai vu le bon Égyptien Artaud à Lyon ; il m'a montré ses petites bribes. J'y ai remarqué..... un masque tout entier en plâtre assez fin, mais dont le travail est d'une élégance et d'une perfection admirables. Je n'ai rien vu de plus beau, et c'est certainement de style égyptien. Cet admirable objet d'art conserve encore des traces de couleur noire et rouge sur les cheveux et les joues. — ..... Le mont Cenis, dit-on, est encore encombré de neige, mais d'ici à huit jours elle aura le temps de fondre. Mille respects à M. Dacier et mille choses à tous ceux que nous aimons et qui nous le rendent. Je t'embrasse et suis tout à toi de cœur,

J.-F. C.

AU MÊME

Grenoble, 31 mai 1824.

..... Je t'eusse écrit le jour même de mon arrivée, s'il m'eût été possible de trouver un moment favorable, mais, assassiné de visites du matin au soir, il m'a fallu renvoyer au lendemain l'accomplissement de ce qui était pour moi autant un devoir qu'un plaisir et un besoin. *Sic volunt fata.* Je m'en dédommagerai aujourd'hui, — j'espère, si le ciel n'est pas contre moi. Mon départ pour Vif[1] eut lieu le surlendemain de mon arrivée..... Je trouvai toute la famille en bon état..... Ma petite commère est grasse à lard ; elle remplit parfaitement sa tâche, mange, crie, mange, — dort et recrie à l'avenant. On prétend qu'elle me ressemble. J'ai bien reconnu mon teint et mes sourcils, — pour le reste il en sera ce que Dieu voudra.

Je comptais beaucoup travailler à Vif, mais le repos et le calme des champs ont détendu tous mes ressorts. Mes tintements sont revenus; ils ne m'ont plus quitté, et j'ai un peu senti les fatigues du voyage. Je suis cependant assez bien pour remonter en voiture dans trois jours et pour trois jours. On a écrit hier pour arrêter une place dans la diligence de Lyon à Turin; j'irai la joindre à Chambéry jeudi prochain.....

Il paraît, d'après ce que tu me mandes, que les antiquités Égyptiennes arrivent à force; je te remercie des bons détails que tu me donnes, — il y a du fort curieux dans tout cela. L'annonce des deux colonnes de granit trouvées à Bubaste m'intéresse surtout, et, principalement, si le cartouche

1. Charles Renauldon, ami de Champollion, nous apprend que celui-ci, malgré sa faiblesse, se rendit à Vif par les sentiers escarpés qui conduisent au château d'Échirolles, tant il était avide d'en admirer de nouveau les alentours pittoresques. Échirolles appartenait aux Renauldon.

qu'elles portent est bien celui d'Aménophis II. La matière et l'antiquité du travail de ces colonnes *monolithes* en font des objets de la première importance. Si Saulnier était raisonnable, il serait convenable d'engager M. le Duc à insister près du gouvernement pour qu'on en fît l'acquisition pour le musée actuel ou pour le musée futur : ce serait à la fois deux magnifiques pièces d'ornement et d'étude, mais des masses pareilles ne peuvent convenir qu'à un musée public ! Je suis seulement étonné qu'un monument d'*Aménophis II* se trouve en *basse Égypte*, et à Bubaste surtout : je ne serais point étonné que Le Lorrain n'eût confondu le prénom de *Psammus* ou celui de *Sésonchis*, d'*Osorchon*, avec celui de *Memnon*, qui d'ailleurs est très mal gravé dans l'ouvrage du Dr Young.



Quant au sarcophage de la rue de Cléry, le nombre des inscriptions et la belle exécution des figures le rendent pour ainsi dire nécessaire à la collection de M. de Blacas. Si on pouvait l'avoir pour 1.200 francs, — – l'acquisition est à faire. — La petite impression que tu m'as envoyée ne contient que des titres sacerdotaux, parmi lesquels le dernier, *scribe de Phtah* et *scribe du temple de la* Demeure d'Osiris, est très remarquable en ce qu'il renferme un nom sacré de ville Égyptienne. C'est, selon toute apparence, celui de *Busiris*, bourg placé aux portes de Memphis et dans le voisinage des Pyramides. Le titre de *scribe de Phtah*, divinité éponyme du nome Memphite, donne une grande probabilité à mon opinion. Je ne serais point surpris que ce sarcophage vînt de *Saccara* ou des environs des Pyramides. Le groupe se trouve dans l'Inscription de Rosette, avec le sens *temple;* c'est une variante de qui s'y trouve aussi, tout comme le caractère figuratif symbolique . Le groupe est certainement un nom de ville, puisqu'il est suivi du déterminatif *Région*, comme

les noms d'autres villes Égyptiennes : *Pselcis*, *Manlak* (Philæ), ou *Sné* (Esné), etc.

Tu reconnaîtras le nom des défunts principalement aux groupes finaux ou , , , . Le cartouche A se trouve sur les monuments Lagides et Romains et surtout sur un bas-relief de Philæ et sur le zodiaque de Dendéra, à la fin de la colonne d'hiéroglyphes parallèle à celle qui renferme le titre αὐτοκράτωρ.

Je suis convaincu que ce cartouche est celui du Dieu Horus, considéré comme *Dynaste*, et appartient au même ordre que celui-ci : B et C qui sont ceux d'*Osiris* et d'*Isis*. Lu par mon alphabet, le cartouche A contient les lettres ϩⲣ (Har ou Hor), le cartouche C : Déesse ⲥⲱⲛⲓ (Sōni), Déesse Sœur (Adelphe), et le cartouche B, *phonético-symbolique*, le titre : *Très bienfaisant*, un des noms d'Osiris, exprimé en grec dans Plutarque par le mot Ἀγαθοποιός. Je termine ici ma lettre.....

AU MÊME

Grenoble, 3 juin 1824.

..... Demain, à six heures, je quitterai Grenoble pour prendre samedi matin, à trois heures, à Chambéry, la diligence de Turin, dans laquelle il n'a point été possible de trouver une place pour le départ du jeudi. Ce petit retard est du reste fort insignifiant, puisque j'arriverai toujours dimanche 6 dans la capitale du Piémont : ce sera le soir, au lieu du matin..... Ma première lettre sera donc datée de Turin où je compte arriver sans encombre, les nouvelles

de ce matin étant très satisfaisantes relativement au mont Cenis, qui est dégagé.

..... Il serait bon que M. le Duc de Blacas acquît le sarcophage du *Scribe de Busiris*. Je commence à croire aussi que ce titre ou autres variantes analogues pourraient fort bien se rapporter à quelques titres de confréries établies dans les temples, et ne signifier qu'*Inscrit :* je serai à même de décider cette question d'une manière plus positive après avoir visité les momies de Turin. — Il serait convenable aussi qu'on fît l'acquisition des deux *Pyramides*, au moins de celle (n° 2) qui porte *Ammon* d'un côté et *Anubis* de l'autre.

Les plus belles d'entre les figures funéraires en bois et en pierre, mais *en pied* (et *non en gaine*, comme celles que j'ai achetées à la vente Rafaelli), pourraient dignement figurer dans la collection de M. le Duc. Je présume que tu l'auras déjà vu plusieurs fois, et te prie de lui renouveler l'expression de toute ma reconnaissance..... Il est inutile de penser aux quatre canopes, vu qu'ils sont de taille très inégale et qu'il me sera facile d'en trouver d'assortis, et relatifs au même individu, à *Marseille*, où s'entassent chaque jour les débris les plus portatifs de la vieille Égypte. Il faudrait surtout viser à ces groupes peints de deux figures, et ne point perdre de vue l'homme au poignard et aux agrafes à tête de lion, surtout ceux qui ont des inscriptions.

Je suis ravi que vous ayez trouvé le fameux secret des empreintes en papier[1]. Celle que j'ai reçue est plus que suffisante, tout y est clair et très reconnaissable. Je te prie donc de ne laisser échapper aucune inscription ou bas-relief en creux, ou *en relief dans un creux*, dont il te sera possible, ainsi qu'à l'ami Dubois, de faire prendre copie par le nouveau procédé. J'en ferai de mon côté de très nom-

1. Voir, plus loin, la lettre du 14 juin 1824 pour la méthode de Champollion.

breuses applications à Turin et ailleurs, et je saurai, en arrivant, si vous avez rencontré juste en employant *la brosse*, qui rend en effet un très clair compte des inégalités et des déplacements de surface qu'on remarque au revers des empreintes que m'a envoyées le Comte de Balbe. Si j'obtiens sur les lieux des documents nouveaux à cet égard, j'en ferai part de suite ; en attendant, je rends hommage à votre génie et vous prie tous de l'exercer dans toutes les occasions et de faire un petit magasin d'empreintes, *per fas* et même *per nefas*, si cela est nécessaire.

..... Quant aux rêveries de M. de Hammer, je verrai, d'après sa lettre, ce qu'il sera convenable d'y répondre ; mais sa manière d'étymologiser sur les caractères phonétiques ne me convient pas du tout, et je lui laisserai de bien bon cœur toute la gloire de ces rapprochements.

Je comptais t'envoyer plusieurs choses terminées et exécutées à Grenoble : j'ai tout commencé et je n'ai rien fini ; ma pauvre tête m'a occupé, et mon estomac de même a beaucoup souffert par les secousses du voyage dont je n'ai senti les effets que deux jours après mon arrivée. Mais..... me voilà en état de recommencer. Le tout est d'arriver entier à Turin, et je suis peu inquiet sur le reste : le plaisir de la nouveauté, le bon air et le beau ciel de la plaine lombarde me remettront en quinze jours. — ..... Je te prie de présenter mes respects à M. Dacier ; je n'oublie point quel intérêt il prend aux jolis petits pieds des dames Égyptiennes. On m'a dit à Lyon que la collection Drovetti contenait une cinquantaine de paires de souliers. Je ne doute point qu'il ne s'en trouve dans le nombre plusieurs dignes de fixer l'attention de notre vénérable patron. Je me propose donc d'en dérober une paire ou deux à son intention seulement. Il pourra alors, comme Denon, faire un larcin d'amour dans la lignée des Pharaons. — .....

AU MÊME

Turin, 8 juin 1824.

Je suis arrivé hier matin, mon cher ami, en très bon état de santé, dans cette capitale qui est sans doute la plus régulièrement bâtie de toutes celles de l'Europe. Je comptais m'y trouver le 6 au soir, mais l'entreprise a jugé à propos de coucher à Chambéry et à Saint-Michel, au fond de la vallée de Maurienne. En parcourant la route de Saint-Michel à Suse, je me suis félicité de cette détermination : les chemins sont magnifiques, mais tracés sur le penchant de précipices affreux, et il n'y a jamais trop de jour pour guider une grosse diligence. Le fameux mont Cenis est une véritable promenade au Jardin des Plantes, tant la route est large, unie et magnifique en montant. La descente seule est pénible, — non que le chemin soit moins beau, mais parce qu'il faut avoir l'œil alpin et habitué à regarder sans émoi de haut en bas, pour ne pas éprouver une inquiétude assez vive pendant la descente jusques à Suse, d'où l'on aperçoit enfin la plaine de Lombardie.

J'ai visité un très beau monument en mettant le pied sur la terre classique : c'est l'arc de triomphe de Suse. Les proportions en sont charmantes, très pures, mais les bas-reliefs qui le décorent sont d'un fort mauvais goût. Les figures sont lourdes et ramassées : c'est du romain bien caractérisé.

Je n'ai encore vu personne à Turin : Costa est à la campagne et doit revenir aujourd'hui. Je ne suis point allé droit chez lui, parce que plusieurs de mes amis, et entr'autres Avet, sénateur à Chambéry, et Rosset, intendant de la Maurienne, que j'ai rencontrés par hasard sur la place de la capitale de la Savoie, m'ont engagé à vérifier certaines choses avant de prendre une détermination définitive pour mon

établissement rue Barre-de-Fer[1]. Je suis descendu provisoirement Hôtel Féder, Strada della Zecca, n° 8, où je te prie de me répondre jusques à ce que je prenne un parti avec connaissance de cause.

Mes premiers pas dans Turin sont d'un très bon augure. En sortant de mon hôtel pour rendre visite à Costa que je ne trouvai point, j'entrai dans une belle cour ornée de colonnes et de portiques, sous lesquels je trouvai une foule de monuments antiques romains et au milieu d'eux une magnifique statue de granit rose, de 8 pieds de haut, représentant, d'après l'inscription gravée sur son tablier et sur son montant postérieur, le Roi Ramsès le Grand (Sésostris). En face, une statue léontocéphale comme celle de Saulnier, portant une dédicace faite par Aménophis III (Memnon) : cette dernière faisait sans doute partie de l'allée des statues d'où proviennent les deux léontocéphales du Musée de Paris, découvertes par Belzoni-Forbin à 40 pieds sous terre. J'ai observé sur la masse contre laquelle est appuyé le colosse de *Ramsès* le haut d'une figure de femme, sculptée en bas-relief et d'un très beau style. Il ne reste plus de lisible dans sa légende que les figures [hiéroglyphes] (ⲑⲓⲙⲉϥ) SA FEMME : c'est la reine *Ari*, femme de Ramsès. La cour où se trouvent ces deux beaux monuments est celle de l'Université. Le hasard me fit rencontrer un employé du Musée..... : j'acceptai son offre et je visitai cette collection. Je saluai une ancienne connaissance, la *Table Isiaque*, et ne trouvai dans les morceaux Égyptiens que des drogues, telles que le fameux *buste d'Isis* couvert de *caractères chinois*, — celui sur lequel le chevalier Needham a publié un in-4° que nous avons. J'y ai copié un scarabée curieux, portant une légende de *Ramsès le Grand, chéri de Phtah et de Thoth.*

Parmi les statues grecques de ce Musée est un mauvais

1. N° 7, via Barra di ferro, maintenant via Bertola. La maison Costa n'existe plus.

Cupidon dont on fait beaucoup de cas et un magnifique et délicieux Amour endormi que personne ne regarde. — Le Roi et la Reine sont encore à Gênes et n'arriveront à Turin que le 15. On m'assure toutefois que notre ambassadeur et le Comte de Balbe sont ici. — .....

La collection Drovetti est déposée dans le magnifique Palais de l'Académie, autour duquel je me suis donné le plaisir de pousser une reconnaissance. Adieu, mon cher ami, ne sois point inquiet sur ma santé. Mes tintements m'ont quitté à Chambéry et ne sont pas encore revenus, ce qui est un aussi bon augure que la rencontre de Sésostris dans la cour de l'Université. — ... .

Le 9 juin, Champollion reçut du ministre de l'Intérieur, comte *Roget de Cholex*, les documents nécessaires afin de commencer ses recherches, et, guidé par son ami, Prosper Balbo, président de l'Académie, il entra dans les vastes salles du palais[1] où se trouvait la collection Drovetti. Il y était attendu par ceux des académiciens qui souhaitaient le plus faire sa connaissance. C'étaient l'abbé Amédée Peyron, l'helléniste bien connu, et l'abbé Costanzo Gazzera, orientaliste, professeur de philosophie et bibliothécaire de l'Université, qui avaient déjà publié des mémoires sur la collection, en profitant des doctrines linguistiques de « l'Égyptien ». — C'étaient, en outre, l'helléniste Perron, l'abbé Ignazio Barruchi, antiquaire de mérite, le latiniste Carlo Boucheron, le chimiste Vittorio Michelotti, le mathématicien et astronome célèbre Giovanni Plana, et le comte Napione di Cocconato, directeur des Archives royales.

Mais il y avait là aussi le chevalier Cordero di San Quintino, conservateur du Musée dont la nouvelle collection devait faire partie. Il faisait semblant d'être aussi heureux que les autres de l'arrivée de Champollion, mais assez vite il commença cette lutte

1. Palazzo dell' Accademia Reale, — via dell' Accademia delle Scienze, 4.

acharnée que l'abbé Peyron se plaisait à caractériser comme « la lutte d'un Pygmée contre un géant ».

Le lendemain, Champollion fut installé dans la maison de Costa, qui voyait en lui un des siens. Mais on peut dire la même chose de Prosper Balbo et de ses amis intimes, le comte Sclopis di Salerano, et surtout des comtes Alessandro et Cesare Saluzzo di Monesiglia et de leur sœur Diodata, *la Sapho du Piémont* (veuve du comte Roëro di Revello), tous les quatre membres de l'Académie de Turin.

On voit donc que Champollion était, en quelque sorte, *chez lui*, à Turin, et qu'il pouvait bien se consoler de l'humeur fort maussade que la Cour de Sardaigne ainsi que bien des membres du clergé et de la haute noblesse, d'accord avec leur Souverain, lui témoignèrent jusqu'à la fin de son séjour. Il n'y eut que le prince de Savoie Carignan, celui-là même qui, le moment donné, fit son possible, et même plus, pour sauver la Sardaigne du renouvellement de la tyrannie ultra-féodale, qui regretta fort la réserve que l'on gardait à l'égard de Champollion. — H. Hartleben.

AU COMTE ROGET DE CHOLEX

Ministre de l'Intérieur à Turin.

Turin, ... (juin) 1824.

Monseigneur,

Je ne saurais retarder plus longtemps l'accomplissement d'un devoir que m'impose la bienveillante protection dont Votre Excellence veut bien honorer mes études. Je la supplie donc d'agréer l'expression de toute ma reconnaissance pour sa généreuse bonté qui me permet de puiser sans réserve dans cette masse inappréciable de trésors historiques, dont son amour éclairé pour les études solides vient d'en-

richir cette capitale. Une pareille réunion de monuments Égyptiens était un besoin généralement senti par l'Europe savante; ainsi Votre Excellence, en créant ce magnifique Musée, assure et hâte en même temps les progrès d'une science nouvelle qui doit étendre le domaine de l'histoire, en portant, à un point qu'on désespérait d'atteindre, nos connaissances sur les origines comme sur les premiers procédés de l'esprit humain et de l'antique civilisation.

Pourrais-je jamais oublier, Monseigneur, que c'est à vos bontés que je dois un libre accès dans une mine si féconde? Je ne puis omettre d'user de l'obligeante permission que Votre Excellence a daigné m'accorder de lui soumettre mes observations et mes idées relativement à la conservation du Musée et à l'ordre à établir dans la nombreuse série de monuments qui le composent..... J'appellerai d'abord l'attention de Votre Excellence sur l'urgence de procéder à la restauration des statues.

Une assez grande partie de celles que possède le Musée sont mutilées, mais M. Drovetti a eu le soin d'en recueillir les diverses portions. Il s'agirait préalablement d'en faire assembler les morceaux pour apprécier l'étendue des restaurations que le sculpteur devra exécuter, et, en second lieu, de préposer à ces restaurations une personne habituée au style des monuments Égyptiens et qui pût diriger l'artiste avec connaissance de cause.

La plus importante partie de la collection est le recueil des manuscrits conçus soit dans les diverses écritures Égyptiennes, soit en langue et en caractères grecs : c'est aussi l'objet qui exige le plus de soins et les précautions les plus promptes. La méthode qu'on a prise de les coller sur gaze me paraît d'autant moins convenable qu'elle est condamnée par une expérience de trente ans : les papyrus Égyptiens acquis par le Cabinet des Antiques de Paris, collés sur gaze, soit roulés, soit encadrés sous glace, sont aujourd'hui dans un état complet de dépérissement et n'existeront plus dans

quelques années. La seule manière de conserver ces fragiles monuments et d'en rendre en même temps l'étude facile et sans inconvénient pour leur intégrité consiste à les coller sur un carton fin en même temps que ferme, ou sur un cartonnage que l'on confectionne pour cela. — Comme la plupart des manuscrits Égyptiens sont divisés par pages d'une étendue à peu près égale, ou en colonnes qu'il devient facile de diviser, on sépare avec soin chaque page, ou un nombre à peu près égal de colonnes, pour les porter sur des cartons séparés, d'une même grandeur, que l'on relie ensuite de manière à former un véritable volume. Cette méthode a pour premier avantage de conserver le Papyrus, toutes les parties de chaque page portant sur un point d'appui solide, et la page entière étant maintenue sans pli et sans voilage par la page qui précède et par celle qui suit.

Le second avantage du procédé indiqué est celui d'une plus grande économie en ce qu'on évite les dépenses des cadres, des glaces ou des boîtes de fer-blanc, semblables à celles qu'on vient de faire exécuter pour renfermer les papyrus déjà collés sur gaze.

Le troisième avantage, et le plus évident sans doute, est de pouvoir placer à volonté et commodément les 171 manuscrits, réduits en colonnes, dans un espace de 10 pieds carrés au plus, tandis que, collés sur gaze et mis sous verre, ces manuscrits, souvent d'une longueur démesurée, occuperaient toute l'étendue de plusieurs grandes salles. *Le pire* de tous les partis, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, serait de laisser les papyrus collés sur gaze *et roulés dans un étui de fer-blanc.* Ils deviendraient par cela seul parfaitement inutiles, puisqu'on ne pourrait les montrer et les étudier qu'aux dépens de leur existence. Il me paraîtrait donc urgent de faire remettre sur carton ceux des papyrus déjà mis sur gaze : l'opération est facile et n'entraîne avec elle aucun inconvénient. On peut d'ailleurs s'en rapporter à l'adresse consommée de M. Cantù, qui a

déjà rendu, sous ce rapport, les plus grands services à l'établissement.

Quant aux manuscrits coptes, l'état déplorable dans lequel se trouvent ceux écrits sur papyrus exigerait un examen attentif. Il serait indispensable de faire une copie exacte des plus importants d'entre eux, pour ne point être privé à jamais de ces textes, la plupart tirés des Livres saints, et qui se recommandent à l'attention des amis des sciences, comme ayant conservé jusques à nous le précieux dépôt de la langue écrite des anciens Égyptiens.

Les momies que renferme la collection exigent, à leur tour, des soins d'une autre nature. Il est nécessaire, en premier lieu, de vérifier si toutes les caisses renferment leurs corps, et surtout de s'assurer de l'état réel et du genre de l'embaumement de ces divers cadavres. Il existe en effet une espèce de momies préparées soit par injection, soit au moyen d'un baume liquide, qui ne résistent que peu de mois au contact de l'air de notre Europe, infiniment plus humide que celui des catacombes où ces corps ont reposé pendant tant de siècles. Les momies de ce genre entrent promptement en fermentation et répandent une odeur très fétide, dont s'empreignent tous les objets environnants. L'usage le plus convenable qu'il soit possible de faire de ces cadavres qui, fût-il même possible de les conserver intacts, ne seraient d'ailleurs d'aucune utilité ni d'aucun secours pour la science, me paraît être :

1° De conserver intactes celles de ces momies embaumées avec du baume noir et solide, s'il en existe dans la collection;

2° De développer les momies embaumées par injection en tenant note de la disposition des bandelettes et de toutes les particularités qu'elles pourront présenter. Ces procès-verbaux formeraient un corps de doctrines et un recueil de faits neufs et précieux pour l'avancement de nos connaissances sur l'embaumement en Égypte : le Musée pourrait,

d'un autre côté, s'enrichir des divers objets de costume et d'ornement, des papyrus, des scarabées et des amulettes qu'on rencontre souvent entre les diverses enveloppes de momies ou dans l'intérieur des cadavres embaumés.

3° Il faudra également mettre en réserve deux ou trois cadavres, pris parmi les mieux conservés, que l'on placera sous des cages de verre, comme au Musée de Paris, pour montrer à quel point les embaumeurs Égyptiens parvenaient à perpétuer les restes mortels d'un individu. Ceux des cadavres qui seraient dépouillés de leurs chairs devraient être envoyés au Musée d'histoire naturelle pour entrer dans les collections soit d'anatomie, soit d'ostéologie comparée.

4° Un certain nombre de momies devraient également être partagées dans leur longueur, de manière à pouvoir extraire le corps sans déranger la disposition des bandelettes qui resteraient ainsi pour modèles et ne seraient plus exposées à une destruction prochaine.

Je me permettrai également de vous arrêter quelques instants, Monseigneur, sur la classification qu'il conviendra d'établir parmi ce nombre immense de monuments. Il ne saurait aucunement entrer dans les vues de Votre Excellence, que le Musée Royal Égyptien fût, comme beaucoup de musées, une espèce de *magasin*, où les objets sont entassés sans ordre et placés sans relation les uns avec les autres. Les monuments Égyptiens se prêtent bien mieux que ceux des Grecs et des Romains à une classification à la fois méthodique et scientifique. Chaque objet porte toujours une inscription originale qui indique sans incertitude et son but et sa destination. Rien de plus facile et de plus convenable à la fois que de suivre strictement ces indications, et de disposer ces morceaux selon qu'ils appartiennent à la classe des monuments religieux, des monuments historiques ou des monuments funéraires. Ces trois grandes classes se subdivisent en diverses sections suffisamment indiquées par la nature même des choses.

Le Musée de Turin, ainsi classé, présenterait, pour la première fois, à l'Europe savante, une série méthodique de monuments, par le moyen de laquelle on prendrait successivement une idée juste et précise de la Religion, du Culte, des Usages et de l'Histoire même de cette vieille nation, à laquelle les peuples qui florissent de nos jours doivent le premier élément de leurs sciences et de leurs arts, ainsi que les premiers préceptes de leur état social.

Je me ferai un devoir de soumettre à Votre Excellence, si elle veut bien le permettre, un plan beaucoup plus détaillé de cette classification, aussitôt qu'il sera possible de reconnaître et de qualifier les divers objets que renferme la collection. La plus grande partie d'entr'eux étant encore dans leurs caisses, je ne pouvais vous présenter, Monseigneur, qu'un plan vague et dont quelques parties pourraient rester sans application directe. Je suis donc forcé d'attendre que les divers objets dont se compose la collection aient successivement passé sous mes yeux.

Les trois salles où sont aujourd'hui déposées ces richesses archéologiques sont suffisamment spacieuses pour les contenir. Les grands monuments occuperaient le centre de chaque halle; les bas-reliefs pourraient être rangés à diverses hauteurs contre les parois des murs, avec des intervalles ménagés pour placer des armoires vitrées, destinées à recevoir les objets de petite proportion. La classification pourrait être exécutée dès ce moment même, et l'on n'aurait plus, lorsque le local définitif sera préparé, qu'à transporter les objets en les disposant, toujours d'après leur numéro d'ordre, dans un espace plus vaste et bien plus convenable.

..... Si le peu d'expérience que j'ai acquis par une constante étude des monuments Égyptiens pouvait être de quelque utilité pour l'exécution des divers projets que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence, je la supplie instamment de disposer de moi sans réserve. Je m'estimerais heureux, Monseigneur, en concourant de mes faibles

moyens à l'accomplissement de vos vues, de vous donner ainsi un témoignage de l'entier dévouement et de la respectueuse reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence,

le très humble et très obéissant serviteur[1].

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 14 juin 1824.

C'est le 10 de ce mois, mon cher ami, que je suis venu m'établir définitivement chez l'ami Costa, qui a mis une telle chaleur dans ses instances, qu'il m'a été impossible de refuser; je n'ai qu'à me féliciter et de la maison et de la parfaite amitié des maîtres. J'avais déjà vu le Comte de Balbe le 8; j'ai retrouvé en lui l'homme supérieur et le protecteur éclairé des sciences. Mme de Balbe est née à Valence; c'est un nouveau motif de trouver agréable une famille dans laquelle j'ai déjà reçu tant d'affectueuses politesses.

Le 9, j'eus une audience de M. le ministre de l'Intérieur, le Comte de Cholex, des bontés duquel je ne puis trop me louer; tout m'a été ouvert sur son ordre formel, et la protection déclarée qu'il m'accorde assure à mes travaux tout leur fruit et toutes les facilités imaginables. J'ai été entouré, à mon arrivée, des personnes que je désirais le plus connaître à Turin. L'abbé Peyron, plein d'ardeur, se jette dans les papyrus grecs du Musée, et tu as pu voir, par le mémoire que je t'ai adressé sous bande, quel parti il a déjà tiré de ces monuments. La stèle de granit bilingue justifie et la lecture du nom *Caesarion* et la place que tu as donnée à cet

1. Copie non signée de la lettre envoyée.

enfant dans la liste royale des Lagides; malheureusement, le texte démotique de cette ordonnance sacerdotale est dans un état presque désespéré. L'inscription grecque, quoique un peu fruste, justifie la lecture du nom hiéroglyphique d'*Amon-Ra*, car le bas-relief représente le Dieu. La légende hiéroglyphique est celle que je lui ai attribuée, et le texte grec mentionne expressément le temple du Dieu Amon-ra-Sontêr. J'ai encore l'espoir qu'on trouvera dans les nombreuses caïsses à ouvrir l'inscription bilingue de *Menouf*[1].

Dès le 9, je fis mon entrée dans le Musée Égyptien, et, depuis ce jour, j'y ai passé la plus grande partie de mon temps. Tu es, sans doute, fort impatient d'en avoir des nouvelles. Je te dirai en une phrase du pays : *Questo e cosa stupenda*, je ne m'attendais pas à pareille richesse; je trouvai la cour garnie de colosses en granit rose et en basalte vert. Un groupe de 8 pieds, représentant *Amon-Ra* assis et ayant à ses côtés le Roi *Horus*, fils d'Aménophis II, de la XVIII[e] Dynastie, est d'un travail admirable; je n'avais encore vu rien de si beau. Dans l'intérieur, encore des colosses: une superbe statue colossale de *Misphra-Thoutmosis*, conservée comme si elle sortait de l'atelier du sculpteur; un monolithe de 6 pieds de hauteur, représentant *Ramsès le Grand* assis sur un trône, entre *Amon-Ra* et *Néith*, travail exquis. Un colosse de *Mœris*, basalte vert, d'une exécution étonnante; une statue en pied d'Aménophis II; une statue de *Pthah* du temps du même prince. Un groupe en grès, le Roi *Aménoftèp* et sa femme, la Reine *Atari;* une

1. La « pierre de Ménouf » avait été découverte par Jollois et Jomard, de la Commission, en 1799, près d'un village du Delta. Le voyageur Cailliaud l'y avait encore aperçue en 1818; il paraît que, peu après, les fellahs l'avaient déplacée pour s'en servir. Champollion reprochait vivement à ses compatriotes de ne pas avoir enlevé cette pierre, malgré son état fruste; son dernier espoir, espoir vain, avait été que Drovetti eût réussi à s'emparer d'elle. Voir *Champollion, sein Leben und sein Werk*, t. I, p. 326, t. II, p. 161 et suiv.

statue de *Ramsès le Grand,* plus grande que nature, travaillée *comme un camée,* basalte vert magnifique. Sur les montants de son trône sont sculptés, en plein relief, son fils et sa femme. Une foule de statues funéraires en basalte, grès rouge, grès blanc, calcaire blanc, granit gris, parmi lesquelles est un homme accroupi, portant sur la tunique quatre lignes de caractères *démotiques.* Au milieu de tout cela, plus de cent stèles de 4, 5 et 6 pieds de hauteur, un autel chargé d'inscriptions et une foule d'autres objets.

Ce n'est encore là qu'une partie de la collection : il reste à ouvrir deux ou trois cents caisses ou paquets. Quarante-sept manuscrits sont seulement déroulés; la collection en renferme cent soixante-onze. Parmi ceux que j'ai examinés en passant, il y en a une dizaine de démotiques; ce sont des contrats. J'étudierai cela au premier jour. J'ai trouvé parmi les fragments une chose unique jusques ici : c'est un *manuscrit phénicien.* Malheureusement il n'en reste que le commencement des deux premières lignes.

Voici la méthode pour prendre les empreintes en papier :

Laver l'inscription; 1° appliquer dessus un papier, avec peu ou sans colle, mouillé, et qu'on frappe avec une brosse à poils longs, serrés et flexibles; 2° mouiller une seconde feuille de papier, y mettre une couche de colle faite d'amidon pur, délayé dans de l'eau, et appliquer cette seconde feuille ainsi préparée sur la première; 3° frapper encore avec la brosse; laisser sécher, lever, — et la chose est faite. — Je me propose d'emporter par cette méthode toutes les inscriptions importantes du Musée Égyptien. Cette collection est au-dessus de tout éloge; l'ami Dubois ouvrirait de grands yeux et serait aux anges de voir les belles et magnifiques têtes de ces statues du vieux style : je tâcherai d'en emporter des plâtres. — ..... La caisse n'est point encore arrivée; cela me contrarie fort, parce que je ne puis m'occuper du *Panthéon,* les livres et notes me manquant. — .....

AU MÊME

Turin, 30 juin 1824.

..... Mes relations chez M. de La Tour du Pin sont parfaitement établies ; je n'ai qu'à me féliciter de la bonté de M. le Duc de Blacas de me recommander à une personne si obligeante et qui me comble chaque jour de nouvelles politesses. J'y ai vu très souvent notre compatriote, M. le Comte de Marcieu, qu'il est très bon et très agréable de connaître. C'est une tête solide et remplie d'instruction. C'est lui qui a bien voulu se charger de faire partir ma correspondance pour Paris. — .....

Il sera principalement question dans cette lettre, mon cher ami, des coudées, objets qui t'intéressent directement. Je crois t'avoir bien dit (au dos de ma dernière) que la coudée *Drovetti* porte à droite, au-dessus du *premier doigt* divisé en deux parties et marqué ⟨hiéroglyphe⟩, le titre ⟨hiéroglyphes⟩ *coudée Royale*. Le signe figuratif *coudée* (*Mahi*) est placé au-dessus du second doigt marqué ⟨hiéroglyphe⟩ 1/3. Les divisions de cette deuxième bande sont, au reste, conformes au dessin de M. Jomard, sauf l'adjectif ⟨hiéroglyphes⟩ oublié, étant trop rapproché d'un caractère de la troisième bande. Celle-ci m'a paru très curieuse en ce qu'elle contient les *noms propres des Dieux* auxquels étaient consacrées les différentes subdivisions de la coudée partagée en doigts. Le 1er doigt, divisé en *deux*, appartient au *Soleil* ou *Phré* ☉ ; le 2e, divisé en trois parties, est consacré à *Gau* ou *Gom* (Hercule) ; le 4e, à *Mars* ⟨hiéroglyphe⟩ ; le 5e, à *Sèb* ⟨hiéroglyphe⟩ (Saturne) ; le 6e, à *Netphé, Rhéa,* ⟨hiéroglyphes⟩ ; le 7e, à *Osiris* ⟨hiéroglyphes⟩ ; le 8e, à *Isis* ⟨hiéroglyphes⟩ ; le 9e, à *Typhon,* qui est bravement exprimé par un âne couché, la queue en l'air, ⟨hiéroglyphe⟩ ; le 10e, à *Nephtys* ⟨hiéroglyphe⟩ ; le 11e, à *Horus* ⟨hiéroglyphe⟩ ; les 12e,

13e, 14e et 15e, aux quatre génies de l'*Amenti*, ceux à tête d'homme [hiéroglyphes] *Amsèt*, à tête de cynocéphale, ordinairement nommée [hiéroglyphes], *Api* (Apis), mais désigné par le caractère [hiéroglyphe] sur la coudée Drovetti, à tête de *chacal*, *Satmauf* [hiéroglyphes] ([hiéroglyphes] sur la coudée), enfin, au génie à tête d'épervier (*Nasnèf*) [hiéroglyphes]; les têtes de ces génies forment les couvercles des vases funéraires dits *canopes*. Enfin, le doigt divisé en 1/16 est consacré à Thoth [hiéroglyphe]. Il faut remarquer que *Thoth* porte ordinairement le titre de *seigneur des huit régions* [hiéroglyphes], et le nombre 16 de la coudée (ou le 16e doigt) est le *double* du nombre des régions auxquelles le même dieu présidait. Cette attribution de nombres à des divinités est très curieuse, et elle a le mérite de nous faire connaître à coup sûr le nom hiéroglyphique de *Typhon*, inconnu jusques ici.

La troisième bande de la coudée porte, comme nous nous y attendions, purement et simplement une légende *funéraire* commençant par la formule ordinaire : [hiéroglyphes] *Que soient approuvés les Dieux seigneurs de la région supérieure, qu'ils accordent toutes sortes de biens, etc., à Amenem-opt* ou *Amenem-opht* [hiéroglyphes], *défunt*. L'autre bande, celle de dessous, ne contient absolument que les titres les plus détaillés du Roi qui est bien le Pharaon *Horus* de la Table d'Abydos; cette bande-là n'existe et n'a été gravée que pour donner la date de la coudée et de l'existence du sieur *Amenem-opt* ou *Amenem-opht*. Voilà pour la coudée Drovetti, dont je t'enverrai un calque exact par le premier paquet de l'ambassade.

J'ai obtenu des renseignements tout aussi neufs et tout aussi curieux sur la coudée Nizzoli. Il était lui-même à Turin, il y a deux jours, il m'a montré les calques et les

empreintes en papier (car la méthode gagne) de la plupart des stèles de sa collection déposée, pour être vendue, à Florence, où j'irai certainement la voir. M. Nizzoli possède des stèles encore plus belles de travail que ce que j'ai vu ici, et, parmi les plus parfaites, j'ai reconnu celle qu'on a dû trouver, et qu'on a trouvée en effet, dans le tombeau d'où est aussi sortie la *coudée Nizzoli.* Elle porte en superbes hiéroglyphes le nom complet d'*Aménoftèp*, gravé sur la coudée, précédé de tous ses titres, qui, comme tu vas le voir par leur transcription, décident irrévocablement en faveur de notre opinion, savoir que ces coudées n'ont jamais été en usage et n'étaient placées à côté de la momie que pour marquer les fonctions ou professions du défunt.

Celui auquel se rapportait la *coudée Nizzoli* était, comme dit la stèle, , *chef* ou *directeur des scribes* (ou bien Βασιλικὸς γραμματεύς) de la grande demeure (ou grand temple de *Mannoufi*), Memphis (écrit phonético-symboliquement) *Aménoftèp.* La stèle a été érigée *par son fils, directeur des scribes de la grande demeure de ..... Aspia* ou *Aspiyé.*

Tu remarqueras enfin que la lacune de la *coudée Nizzoli*, qui tombe sur les titres d'*Aménof* ou *Aménoftèp* (voir mon *Glossaire*, p. 238), doit être remplie et complétée par le moyen de la stèle. La lacune de la colonne C, je la remplis ainsi : , etc., etc., *directeur des scribes de la grande demeure* (, synonyme de phonétique) *dans Mannoufi*, etc. Celle des colonnes D, de même, sauf que le titre , abrégé de , *directeur*, est omis.

Je te remercie de tous les longs détails que tu me donnes. Mille choses à M. Ouseley, et dix mille s'il envoie une inscription *cloud et hiéroglyphique* de Beyrouth. Je tâcherai

d'en tirer tout le parti possible. Je m'occupe du Panthéon et du Fréret; tu recevras le tout dans une huitaine de jours. Je te donnerai alors d'autres détails sur la collection Drovetti, où je n'ai pas encore retrouvé le fameux *niveau*. Je présume que c'est une création de la tête de Jomard, échauffée sur les poids et mesures. Quant à ses mines, tu devais t'y attendre. C'est un complet, sauf qu'il n'a plus la queue si droite et que nos livres la lui replient entre les jambes. Adieu. — .....

AU MÊME

Turin, 7 juillet 1824.

..... Je ne sais en vérité où le temps passe. Je ne perds pas un moment et cependant les jours fuient, et j'ai encore devant moi une immensité de choses à faire. J'ai à peu près terminé l'étude et les copies des statues Royales du Musée Drovetti qui doivent former le sujet de ma première *Lettre à M. de Blacas;* je vais m'occuper sur-le-champ de sa rédaction[1]..... Je crains qu'elle ne soit un peu longue pour le *Bulletin;* ce sujet est si beau et celui des *Lettres* suivantes si intéressant, qu'il est bien difficile, et *qu'il ne convient pas même* de sacrifier le fond à la forme. — ..... On vient de déballer une porte en bois, de 7 à 8 pieds de hauteur, portant sur ses frises et sur ses montants une superbe inscription en hiéroglyphes sculptés en relief dans le creux et peints. J'en ai fait un dessin colorié très soigné; le bas des montants est occupé par deux figures agenouillées et adres-

1. Le manuscrit fut envoyé, à la mi-août 1824, à Champollion-Figeac, qui y ajouta la *Notice chronologique*. Cette *Première Lettre* parut chez Firmin Didot.

sant des prières à Amon-Ra et à Phtah pour le repos de l'âme d'un défunt. Cette porte faisait partie d'une catacombe; la légende Royale qui la décore est là simplement pour donner la date de l'exécution de la catacombe. Je parlerai plus en détail dans mes *Lettres* de ce curieux monument. On a également décaissé une trentaine de petites stèles, d'un pied ou deux de proportion, parmi lesquelles j'en ai trouvé dix-huit à vingt portant non seulement des cartouches Royaux, mais offrant les images de Rois et de Reines sculptées et peintes, — et les couleurs d'une conservation parfaite. Je calque et je colorie les plus jolies; ce sont de véritables bijoux, mais par malheur, si malheur il y a, elles se rapportent presque toutes au Pharaon Aménoftèp de la XVIIIe Dynastie (le *Chébron* de Manéthon) et à sa femme, la *fille gracieuse de la Lune,* Atéri ou Atiri. Deux autres de ces stèles, mais de plus de deux-pieds, représentent l'une *Ramsès le Grand,* l'autre *Aménoftèp,* mêlé avec des divinités. La seconde est un miracle de beauté et de perfection. Il est impossible de se figurer l'excellence et la finesse de ce travail. J'en ai déjà des plâtres. Il y a de quoi faire jouir le papa Dubois pendant trente-six heures consécutives; que je voudrais le voir à côté de moi! Il retrouverait toute sa vigueur de la plaine de Troyes pour courir en Égypte.

Je passe sans transition ménagée des temps pharaoniques à ceux des Lagides, et je t'envoie un passage extrait du Grand Papyrus Grec du Musée, relatif à ce procès entre les *Colchytes* à propos d'une maison à Thèbes, procès dont tu as pu voir le détail dans le mémoire de Peyron que je t'ai envoyé. On objecte à l'une des parties, qui prétend avoir des droits acquis à la possession de cette maison, qu'il ne la tient pas de son père, puisque son père ne l'a pas habitée, et cela depuis un très grand nombre d'années qu'il a quitté Thèbes. Il est resté absent, dit-on, pendant les 24 années du règne d'*Épiphane,* les 35 années de Philométor et du règne du Dieu *Évergète,* depuis la 25e année jusques à la

29e (Του Επιφανους ετων ΚΔ Φιλομητορος ετων ΛΕ Θεου Ευεργετου απο του ΚΕL εως L ετων ΚΘ) (*sic*). La pétition qui précède cette analyse du procès, et qui y est aussi relative, est datée du 22 Athyr de l'an *54* de Ptolémée Évergète II. Ce passage m'a paru très important pour toi. Il prouve, ce me semble, ta chronologie ; les 24 ans d'*Épiphane* sont expressément indiqués = les 35 de *Philométor* se trouvent dans les 11 années de son premier règne, les 4 années de l'usurpation d'Évergète, les 2 années qu'il a régné avec ce même Évergète et les 18 ans qu'il a régné seul ; total 35, comme porte le manuscrit. Quant à la date 54 du règne d'Évergète II, il résulte du Papyrus Drovetti qu'Évergète II comptait sa 25e année de règne à la mort de Philométor, et, comme il a régné 29 ans seul d'après toi, 25 et 29 forment juste un règne de 54 ans. Au reste je ne suis ici que Gros Jean remontrant à son curé, et tu verras mieux que moi tout le parti que tu peux tirer de ce passage, qui, j'en suis sûr, te fera plaisir et pourra faire enrager les Schakals et autres bêtes académiques.

Rappelle-moi au souvenir de M. Rémusat et dis-lui qu'il aura les prétendues inscriptions en caractères chinois gravés sur le front et le *Dolce Riso* de l'Isis de Turin. — .....

AU MÊME

Turin, 14 juillet 1824.

..... Tu dois avoir reçu mon paquet..... contenant les quatre articles du *Panthéon*, destinés à compléter la huitième livraison. J'avais laissé à Dubois l'indication des planches. Vous aurez, très prochainement, d'abord les

planches de la neuvième et bientôt après les textes. Je suis désespéré que ce retard ait causé quelque inquiétude à notre ami; dis-lui qu'à l'avenir je fournirai matière pour couvrir les pierres, et faire gémir la presse lithographique en même temps que ces bonnes âmes qui crient déjà l'oraison funèbre de notre *Panthéon*.....

Je tâcherai d'obtenir une copie exacte des principaux papyrus grecs et de te les faire passer le plus tôt possible. Quant à ce que désire M. de Pastoret, je m'efforcerai de le satisfaire, et je chargerai Peyron de recueillir les passages à la convenance de l'illustre historien de la législature ancienne. Le mémoire de Fréret sera joint à cette présente et t'arrivera sous le couvert du Marquis Alfieri, ambassadeur sarde. J'ai trouvé fort peu de choses à annoter, cet extrait ne contenant que des vues générales des principes déjà bien établis et sur lesquels on est tout à fait d'accord..... Je joins ici également la copie exacte du fragment de manuscrit phénicien que tu demandes. Il serait bon d'en donner un calque à M. de Sacy. La semaine qui vient de s'écouler a été employée à la continuation des copies exactes que je prends des *stèles coloriées* de la collection. Je donne la préférence d'abord à celles qui présentent un intérêt historique, et le nombre en est considérable; mais la plupart de celles qu'on a décaissées jusques ici se rapportent à un seul règne, à celui d'*Aménoftèp* qui est (en admettant l'omission motivée du nom de la Reine *Amensé* dans la table d'Abydos) l'*Amosis* ou le *Thoutmosis* de Manéthon, le chef de la XVIII[e] Dynastie, celui qui chassa les Pasteurs et renouvella la Grande Monarchie Égyptienne. Ce Pharaon est peint sur plus de vingt petites stèles, assis sur son trône ou debout, seul ou accompagné de diverses divinités et recevant les *prières* ou les *offrandes*, non seulement d'une foule de simples particuliers, mais celles mêmes des Rois de la XVIII[e] Dynastie, que la Table d'Abydos nous donne comme ses descendants immédiats. Un superbe bas-relief de ce Musée représente ce même *Aménoftèp* et la

Reine *Atari* sa femme, l'un avec les insignes du Dieu *Phtah*, et l'autre avec la coiffure de *Néith*. Devant eux est le Pharaon dont Belzoni a retrouvé la tombe Royale et que la Table d'Abydos place à neuf générations après Aménoftèp. Ce Roi, qui se nomme *Ousiréi* dans le tombeau de Thèbes, et *Mandouëï* par une seule variation de signe dans le cartouche-nom propre du bas-relief de Turin, offre l'encens et brûle des parfums devant le chef de sa Dynastie. D'autres de ces stèles, qui ont tout au plus un pied chacune de hauteur, nous montrent d'autres Pharaons, tels que Ramsès le Grand et Thoutmosis II, accueillis par les grandes divinités de l'Égypte qui leur présentent soit le signe de la vie divine, soit le sceptre des périodes de trente ans. — Ailleurs on voit un Pharaon, le casque en tête, le bouclier élevé et brandissant une hache d'armes. Les légendes de cette curieuse peinture ont malheureusement disparu.

J'ai tiré de l'examen de ces petites stèles, et de plusieurs inscriptions des grandes stèles, la conviction que le culte des Rois de chaque Dynastie exista sous les Pharaons comme sous les Lagides, qui n'ont fait en cela qu'imiter l'ancien usage. Il y avait jadis des prêtres de Ramsès, des prêtres de Thoutmosis et de Mandouëï, comme des prêtres d'Alexandre, des Dieux Soters et des Dieux Évergètes. Une des stèles Drovetti, dont le travail est d'un fini précieux, offre la représentation du Roi *Aménoftèp*, casqué, armé du sceptre, assis sur un trône dont le dossier est une image de la Déesse Saté qui couvre le Roi de ses ailes. Un sphinx et un lion, debout, sont à côté du Roi, devant lui est l'épervier sacré du Soleil : ce trône est placé sur un piédestal orné d'une corniche, décorée d'un rang d'uræus, et cette espèce de socle ou plutôt de *palanquin*, portative, comme le prouvent les bâtons attachés à ses côtés, repose sur un second socle à corniche. En avant est un autel chargé d'offrandes de fleurs et de fruits, et un personnage que sa légende nous dit être *Tédjemra, prêtre du Roi Aménoftèp*. L'adoration du Roi est

faite par ce prêtre au nom du Pharaon Thoutmosis II, père d'Aménophis-Memnon.

J'ajouterai qu'un des papyrus grecs mentionne comme existant encore du temps d'Évergète des prêtres et des pastophores d'*Aménophis* au *Memnonium* (Ἱερεῖς καὶ παστόφοροι τοῦ Ἀμενόφιος). Ce point curieux d'histoire me paraît maintenant bien éclairci. Je crois aussi que Drovetti est tombé par hasard sur quelque catacombe, soit du Roi Aménoftèp, soit des prêtres de ce Roi : c'est le seul moyen d'expliquer la réunion de vingt stèles au moins, se rapportant au même Pharaon ou à la Reine sa femme, adorés par des individus de différents noms, familles et rangs. Toutes ces petites stèles sont au reste d'un même style, mais plus ou moins soignées. La plupart portent encore leurs couleurs et je les copie toutes avec le soin le plus scrupuleux ; la plupart d'entre elles sont de véritables bijoux. Il y en a de 3 à 4 pouces de hauteur, portant trois ou quatre personnages avec légendes et complettement coloriées.

..... Je te prie de renouveller à M. le Duc de Blacas l'expression de mon inaltérable reconnaissance. C'est à lui que je dois de jouir de tant de richesses Égyptiennes ; je ne l'oublierai jamais. Je n'ai pu encore terminer la rédaction de ma première *Lettre* relative aux *Monuments Royaux*. La chaleur est horrible..... cela coupe bras et jambes. Je commence à comprendre le *dolce far niente,* mais je n'en use pas ; les stèles et les monuments me tiennent en action. — .....

AU MÊME

Turin, 23 juillet 1824.

..... Je suis sans nouvelles directes de toi depuis ta lettre du 25 juin..... et je serais bien malheureux, et ma tête

travaillerait d'une étrange façon, sans les lettres de ma femme qui me disent que *je dois recevoir très souvent de tes nouvelles,* et surtout sans le petit paquet..... avec l'adresse mise de ta main! Voilà ce qui me tranquillise un peu..... Écris-moi sur-le-champ, *par la poste,* rue de la Barre-de-Fer, chez M. Costa. J'ai soif d'une de tes lettres et je l'attends dans douze jours au plus tard. Je persiste à ce que tu m'écrives directement par la poste au moins tous les quinze jours. Les ports de lettres ne me ruineront pas; j'aime mieux d'ailleurs renoncer au voyage de Naples et même à celui de Rome, pour lesquels je ménage mes petits fonds, encore en très bel état, que de vivre dans cette détestable incertitude. Je terminerai ces jours-ci ma première *Lettre* à M. le Duc de Blacas. Elle est relative aux statues Royales, et j'espère que l'importance du sujet fera pardonner la longueur des détails inséparables d'une matière si ardue et si difficile par sa nouveauté elle-même.

La collection de Turin est en somme le plus beau commentaire possible de la *Table d'Abydos :* elle possède des monuments de quatorze Rois successifs de la XVIIIe Dynastie. Ces monuments contemporains suffiront, sans doute, pour arrêter le scepticisme le plus robuste, et reculeront d'autant le domaine de l'*histoire positive* qui, d'après ce que je vois ici, ne remontera jamais, comme je l'avais déjà vu par l'étude des dessins de Huyot et de la Commission, bien au delà de cette même XVIIIe Dynastie, par laquelle (chose que nous avions déjà remarquée) commencent aussi *les détails* de la Chronique. — J'ai tâché, dans ma première *Lettre* à M. le Duc, d'établir par les faits le véritable point de vue sous lequel on doit considérer l'art Égyptien d'abord, et, pour l'avenir, les monuments eux-mêmes. Cette *Lettre,* qui pourra déplaire aux Winckelmannistes les plus déterminés, a pour but secondaire de remettre sur le tapis la question de l'art Égyptien, jugé trop prématurément et sans les pièces probantes que j'ai sous les yeux en si grand nombre. La bonne

opinion que notre ami Dubois en a toujours eue, et m'en a donnée de si bonne heure, est pleinement justifiée par les faits curieux que j'exposerai successivement dans mes *Lettres*. L'étendue de ce travail ne me paraît point en rapport avec le cadre du *Bulletin;* je crois donc, mon cher ami, que le meilleur parti que nous ayons à prendre sera de faire imprimer chacune de mes *Lettres* à M. de Blacas à l'Imprimerie Royale, sur les fonds qu'elle tient encore à ma disposition, en nous réservant toutefois que les caractères employés à cette publication ne seront point, comme ceux de mon dernier ouvrage, des échappés du XVIe siècle.....

Je ne te régalerai aujourd'hui, en fait d'*antiques nouveautés* Égyptiennes, que d'une portion de cercueil de momie couvert d'*hiéroglyphes en mosaïque d'émail*. Il est impossible d'imaginer rien de plus beau : les couleurs sont d'une admirable variété et d'un éclat étonnant. Les becs, les têtes, les pattes de chaque oiseau sont d'émaux différents, assemblés avec tout l'art désirable; les plumes des ailes sont indiquées par des détails de couleurs mélangées avec une délicatesse inconcevable. Il y a tel bassin de six lignes au plus qui renferme plus de vingt petites rosaces, variées de dessin et de couleur. Chacun de ces hiéroglyphes, monté en épingle, serait admiré à Paris : les petites mosaïques qu'on fait aujourd'hui à Rome ne pourraient soutenir le parallèle. — .....

AU MÊME

Turin, 4 août 1824.

. .

Je t'expédie aujourd'hui même, mon cher ami, ... les vingt premières pages, mises au net, de ma première *Lettre* à M. le Duc..... Elle est entièrement consacrée aux Rois et

aux Reines de la XVIII[e] Dynastie, et mon but principal, tout en décrivant ces statues de la collection, est d'en tirer sur-le-champ tout ce qu'elles offrent de moyens pour reconstruire en *totalité* cette dynastie, la plus importante de toutes. Il y a matière et le reste pour cela. J'y démontrerai l'accord des monuments avec la *Table d'Abydos*, et je donnerai enfin la concordance complette de la XVIII[e] Dynastie dans *Manéthon* et dans la *Table Royale*. J'ai cru qu'en me proposant un but de cette importance, ma *Lettre* serait plus digne de l'illustre protecteur auquel elle est adressée qu'une simple lettre descriptive perdue à toujours dans les soporifiques colonnes du *Moniteur* ou dans les narcotiques numéros d'un journal littéraire. Je laisse tout cela à ta sagesse. Quelque parti que tu prennes à cet égard, la *Lettre* doit être accompagnée de deux planches que je supplie notre ami M. Dubois d'exécuter lithographiquement d'après les croquis que j'enverrai : l'une, placée en tête de l'ouvrage, comme frontispice, est un sphinx femelle, représentant la Reine *Achenchersès Tmauhmot,* fille du Roi Horus, et qui a régné seule pendant douze ans. Le calque de ce très curieux bas-relief est joint aux vingt premières pages dans le paquet que tu feras réclamer chez le comte Alfieri de Sostègne, ambassadeur.

..... J'ai d'autant plus d'intérêt de paraître vite qu'on imprime à force un mémoire de l'abbé Gazzera, mon disciple fidèle et qu'on appelle ici mon aide de camp, qui parle de ces mêmes monuments et rapporte mes opinions sur leur compte, telles que je les lui ai données. — .....

Tout le temps que je ne passe pas à mon bureau à rédiger mes *Lettres* est employé à donner des coups de brosse sur les stèles et les inscriptions du Musée. J'ai déjà fait plus de cent empreintes en papier des bas-reliefs et des textes hiéroglyphiques qui m'ont paru avoir quelque intérêt. — .....

Il est très possible qu'on me charge définitivement de rédiger le catalogue du Musée et de le classer comme doit

l'être une aussi belle collection. Ce travail-là m'occuperait quatre mois environ, pour ne pas dire plus. Je trouverais fort dur de passer tout ce temps-là *étranger sur la terre d'Égypte*. Ne serait-il pas possible, le cas échéant, de nous donner rendez-vous sous les ombrages de Vif, où je viendrais te joindre aussitôt que tu m'aurais annoncé le jour où tu pourrais t'y trouver, au mois de septembre ou d'octobre. Je regagnerais à temps le mont Cenis pour rentrer dans Turin, faire ma besogne, courir à Rome, passer par Marseille et rentrer à Paris le plus tôt possible revoir ceux que nous aimons et même ceux qui ne nous aiment guères.

..... On aura bientôt terminé le décaissement général du Musée, mais ce sont les papyrus qui ne marchent pas. J'en presse, le plus que je puis, le déroulement. Le plus important jusques à présent est un *Rituel funéraire* hiéroglyphique de près de soixante pieds de long, écrit comme par un ange et contenant des scènes fort curieuses. Ce Rituel est *complet* et m'a fait connaître l'ordre précis dans lequel il faut ranger les divers textes soit hiératiques, soit démotiques, que nous trouvons dans les papyrus des momies. — Chaque grande division et subdivision du Musée de Turin porte un titre particulier. Adieu, mon cher ami, mes respects à M. Dacier, à sa famille et à ses commensaux. Ne m'oublie point auprès de Dubois[1], Teuillié, Duguet[2], et du bon et dévot Prieur[3] aux patenôtres duquel je me recommande humblement.

1. L.-J.-J. Dubois, antiquaire et dessinateur. Champollion, qui le connaissait depuis 1807, lui resta reconnaissant toute sa vie pour avoir reçu de lui, *déjà à cette époque-là*, une très haute idée de l'importance de l'art égyptien; on sait que cette opinion n'était alors partagée presque par personne.

2. Deux amis intimes de Champollion-Figeac. L'ingénieur Duguet surtout se rendit souvent fort utile aux deux frères.

3. Un médecin, parent du D[r] Aribert à Grenoble, dont il habitait la belle propriété à Gretz, près de Paris. Les deux frères y étaient les

Mes devoirs à M. le Marquis de Dolomieux ; dis-lui que je n'ai encore pu voir le Comte de Coste, qui est en Savoie. Mes hommages respectueux à M. le Duc. Adieu encore une fois, tout et toujours à toi de cœur et d'âme.

AU MÊME

Turin, ... août 1824.

..... Je brûle de savoir ce qu'il en est de l'impertinente ambassade dont on veut charger notre bon Duc. J'espère qu'il refusera net et qu'il ne se sentira pas d'humeur à caresser les petitesses de ces grands hommes. Je suis furieux de tout cela. On en lève les épaules ici ; d'autres personnes croient la chose comme faite, et on dit même, tant ces têtes travaillent vite, que M. de Laval quitte l'ambassade de Rome pour celle de Naples et que M. de Blacas ira auprès du Saint-Père. Je ne crois pas un mot de tout cela. Et quelque plaisir que j'eusse à revoir ici M. le Duc plus tôt que je ne l'espérais, et à le retrouver à Rome, lorsque je m'y rendrai, je prie le Ciel qu'il n'en soit rien. J'en suis même convaincu d'avance, ce départ n'étant et ne pouvant être ni dans ses vues, ni dans sa dignité, ni d'accord avec sa position.

Les deux *Goddem* que Duchesne m'a adressés partent aujourd'hui pour Florence ; je les ai pilotés de mon mieux..... J'ai acquis l'exemplaire du Dydimus Taurinensis pour M. de Clarac, mais je ne sais comment le lui faire parvenir. Adieu,

bienvenus à toute heure, car ils étaient depuis longtemps les amis du Dr Aribert.

mon cher ami, ... dis à Saint-Martin[1] que je n'ai encore rien trouvé de cunéiforme. Adieu.

AU MÊME

Turin, 10 ou 11 août 1824.

..... Tu n'oublieras point dans le Préambule ou à la queue de la *Lettre*, si cela te convient mieux, de payer un juste tribut d'hommages au bon Duc d'abord et à S. M. le Roi de Sardaigne qui a trouvé les 400.000 francs que notre gouvernement n'avait pas pour acquérir la collection, et à M. le Comte Roget de Cholex, ministre de l'Intérieur, qui m'en ouvre l'accès avec toutes les bontés imaginables. — .....

Je t'ai déjà dit que le grand tragédien[2] avait écrit au Comte de Balbe au sujet de la coudée; il paraît que, pour te raser de fond en comble et pour détruire les fausses doctrines exposées dans ton article[3], il avait demandé un nouveau mesurage de la coudée originale. Cette opération a eu lieu et c'est mon ami Plana qui en a été chargé, assisté

1. Saint-Martin (Jean-Antoine), orientaliste et chronologiste très bien doué, dont il sera encore question par la suite.

2. Jomard. Il avait été en bons termes avec Champollion jusqu'au jour où celui-ci lut sa *Lettre à M. Dacier*, mais depuis lors Jomard, philanthrope méritoire, semblait oublier jusqu'à quel point Champollion lui était venu en aide, de 1811 à 1821, dans l'organisation de l'enseignement primaire. Tous les efforts de Champollion-Figeac pour réconcilier *l'archéologue* en Jomard avec les succès de « l'Égyptien » furent vains, et peu à peu la jalousie du « tragédien » se changea en haine implacable.

3. Voir t. I (1824), n°s 321 et 322 du *Bulletin universel des Sciences*, etc. (section VIIe), publié sous la direction du baron de Férussac. Les frères Champollion étaient au nombre des rédacteurs.

de deux autres mathématiciens..... Le résultat de cette mesuration, faite avec le soin le plus minutieux et à l'aide d'un instrument qui rend sensible la 200e partie d'un millimètre, est un coup de foudre contre le système métrique du grand monopoleur Égyptien. — Il reste prouvé :

1° Que son dessin est fautif de 6 millimètres, dont 3 proviennent du retrait du papier de la gravure et 3 du retrait du fac-similé en plâtre que Drovetti lui avait envoyé.

2° Qu'aucune des subdivisions n'est égale dans la coudée originale. Elles diffèrent de plusieurs millimètres les unes des autres, et Plana, qui m'a dit tout cela, est convaincu, comme nous, qu'on ne peut regarder ces coudées comme ayant jamais servi à d'autre usage que celui de figurer comme simulacre dans un tombeau. Ainsi le Jomard est coulé par les arguments qu'il demandait contre toi. Plana ajoute que le grand tragédien est absurde, mathématiquement parlant, pour avoir voulu prendre une proportionnelle entre des subdivisions tracées sans dessein prémédité d'être exact.

Le grand Amon-Ra a eu pitié de moi, et, pour récompenser ma patience, il m'a fait arriver à la fois tes lettres nos 6, 7 et 8. Que tous les Dieux de la Région d'en haut et de la Région d'en bas soient bénis! Peu s'en faut que je n'élève une stèle trilingue en l'honneur de cet heureux jour!.....

Je te donnerai pour nouvelles : 1° un colosse de 14 pieds parfaitement conservé en grès rouge et portant la légende du Pharaon Mandouëï Ier que je crois être le grand Osymandias, prince antérieur à la XVIIIe Dynastie, d'un travail très pur et dont je parlerai convenablement dans une seconde *Lettre* à M. de Blacas. Il est en chemin entre Gênes et Turin. — 2° Une belle momie gréco-égyptienne, portant deux inscriptions, l'une en grec, l'autre en hiéroglyphes, et justifiant l'une et l'autre mon alphabet de manière qu'il n'y ait plus le mot à dire. — 3° Un casque grec en bronze, portant, en lettres ponctuées et tout à fait semblables à celles de la

plaque d'or de Sidney Smith, l'inscription Ἀλεξάνδρου τοῦ Νικάνορος : c'est évidemment le nom de quelque soldat *macédonien* du temps des Lagides.

Je t'embrasse de cœur et d'âme, mes compliments à tous les bons et véritables. — .....

AU MÊME

Turin, 14 août 1821.

Je réponds aujourd'hui, mon cher ami, à tes lettres nos 6, 7 et 8, qui me sont arrivées toutes à la fois.....; celle-ci aura donc l'air d'un chapitre du Coran, puisque je dois répondre à tant de choses. Tu te plains de ce que je reste des trois semaines sans écrire : cela n'a certes jamais été, et il en est évidemment de mes paquets comme des tiens, qui croupissent dans les bureaux des relations extérieures. Je ne sais que faire à cela, à moins d'aller faire une descente chez M. Roux, pour le prier de veiller d'un peu plus près à l'arrivée des paquets de Sardaigne.

Le dessin d'une portion du sarcophage Le Lorrain ne m'apprend absolument rien sur le personnage dont il renfermait le corps, pas même son nom qui ne se trouve pas dans les légendes que je reçois toutes relatives à Anubis. Parmi les cartouches envoyés par le même voyageur, il en est un seul qui m'a vivement intéressé, c'est celui qui porte ⲧϩⲣ̂ⲕ, variante très curieuse qui me fait voir enfin comment il fallait lire le cartouche des monuments de *Naga* et de *Barkal;* c'est sans aucun doute (à moins que la variante ne soit point sûre) le Roi *Taraka* ou *Téarko*, le *Tirhaka* de la Bible. Ce Roi de la XXVe Dynastie (*l'Éthiopienne*) est peut-être petit-fils de *Sabbacon,* ce qui explique pourquoi on

trouve des monuments de ce prince en Éthiopie et son nom sur des scarabées et amulettes trouvés en Égypte. J'enverrai la traduction de l'inscription *copte* de Lorrain avec celle de deux ou trois autres que j'ai trouvées ici.

Je n'ai pu encore exécuter le calque de la coudée Drovetti;..... Quant à la copie des papyrus grecs, elle ne peut s'exécuter qu'avec du temps et de l'adresse. J'ai affaire ici à quelques petits esprits qui se croiraient perdus si une telle copie passait le mont Cenis; cependant elle le passera et sous peu. Je n'attends pour cela que la décision de ma grande affaire[1], qui ne tardera pas à être prise.

J'ai reçu de Florence le calque d'une *palette* ou *calamarium,* trouvée par Nizzoli dans le même tombeau que *sa coudée.* J'avais prévu que c'était aussi la palette de l'hiérogrammate Aménof, auquel a appartenu la coudée : je t'envoie le calque; tu verras que c'est presque signe pour signe la copie des légendes de la coudée Nizzoli. Voilà donc le titre d'*hiérogrammate* prouvé par le défunt de la coudée. — J'ai en vain cherché dans la collection Drovetti le fameux *niveau* annoncé par le cryptologue Jomard. Il n'y a rien de semblable. — Je te recommande toujours de prendre les empreintes en cire des scarabées et le fac-similé en papier des stèles, surtout de celles à cartouches. Il faut n'en laisser échapper aucune; je rapporterai d'ici de quoi publier pendant dix ans, cela doit faire prendre patience à l'ami Dubois sur le retard du *Panthéon*..... Je désire aussi les calques des papyrus démotiques qui te passeront sous les yeux; c'est très important pour tous, et je t'annonce en preuve que j'ai trouvé ici deux *contrats* datés de l'an *quatre* de *Ptolémée Alexandre* (le 2e), comme le prouve le nom de sa femme *Bérénice*. Je t'enverrai dans la prochaine la tra-

1. Il s'agissait du catalogue de la collection Drovetti. Le ministre le voulait de la main de Champollion, mais le directeur du Musée, soutenu par le parti ultra-royaliste, s'opposait à ce qu'il en fût ainsi.

duction du Protocole entier de ces contrats qui se rapportent à un Lagide, sur le compte duquel tu étais, je crois, en discussion avec Saint-Martin, et, d'après ce que je puis voir dans vos canons chronologiques imprimés à la fin du livre du Dr Young, c'est encore l'Arménien[1] qui a tort. — J'ai reçu la longue épître de Prusse[2] et j'y répondrai bientôt. Je crois bien, comme toi, que le cartouche d'Aschmonéïn est *Philippe*. Le ϩ () est parfaitement à sa place : P h ei l ei p o s. Avez-vous déjà à Paris *le Voyage de Minutoli*[3] ? Dans ce cas, envoie-moi un calque de tous les cartouches qu'il renferme et l'indication des lieux où ils sont sculptés. Tu dois avoir reçu depuis longtemps encore le calque du fragment *phénicien :* je te priais..... de le communiquer à M. de Sacy. Comme ce morceau de papyrus a été trouvé au milieu de contrats Égyptiens, il pourrait se faire qu'il en fût un lui-même et qu'il contînt le nom de quelque roi, s'il commence en effet par un protocole : *Dans l'année,* etc. Présente donc mes respectueux hommages à M. de Sacy, en le priant de te dire ce qu'il pense de ce curieux fragment. Tu peux ajouter que je suis ici à ses ordres pour tout ce qui pourrait lui être agréable, soit à Turin, soit dans le reste de l'Italie. Remercie-le aussi de ma part de ce qu'il a dit d'obligeant pour moi dans sa notice de l'ouvrage de Letronne.

Rochette n'a point encore montré son front lumineux au delà des Alpes; je regarde quelquefois le mont Cenis pour voir si je n'apercevrais point ce brillant météore, — rien n'a paru jusques à présent.

1. Saint-Martin.
2. Lettre de Guillaume de Humboldt, du 24 juin 1824.
3. Le général prussien baron H. de Minutoli, chargé par le Roi Frédéric-Guillaume III d'explorer les antiquités égyptiennes sur place. Son œuvre principale : *Reise zum Tempel des Jupiter Amon und nach Ober-Ægypten*, parut en automne 1824. Sa collection est au Musée Royal de Berlin.

..... Je t'ai envoyé sous bande une brochure du brave Ricardi[1] que tu pourras mettre à côté de celle de Goulianow[2] : ils sont aussi bêtes l'un comme l'autre. — J'écrirai à M. d'Oléninne et à l'excellent Hummelauer[3]. — .....

J'ai compté que tu ajouterais à ma *Lettre* à M. de Blacas un morceau chronologique relatif à l'époque de la XVIIIe Dynastie. Le tableau de correspondance des *monuments* avec les extraits de Manéthon, tracé au dos du dessin de la palette, te servira de règle pour les successions. C'est à toi à déterminer les durées des règnes et les époques, en prenant pour base celle de l'expulsion des Pasteurs et celle de Sésostris. — .....

AU MÊME

Turin, 25 août 1824.

..... J'ai déterré..... une momie qui m'a servi à remplir la seule lacune existant dans mon tableau de la XVIIIe Dy-

1. Francesco Ricardi fu Carlo d' Oneglia vivait à Gênes. Il avait inventé un système de déchiffrement des hiéroglyphes, et c'est pour le défendre qu'il écrivit des pamphlets contre Champollion.

2. Le chevalier Joulianos Goulianoff, alors à Paris, où il faisait des « études polyglottes » aux frais du Czar. Il se disait tantôt Russe, tantôt Grec. Son pseudonyme Ausonioli est formé du mot Joulianos.

3. Directeur des Archives impériales à Vienne, ami d'Alexis d'Olénine à Saint-Pétersbourg, tous deux admirateurs fervents de Champollion. Dès l'automne de 1822, Guillaume de Humboldt avait prié Olénine d'intéresser sa Cour à la nouvelle science et à son fondateur : on disait en effet, à Saint-Pétersbourg, que le Czar allait fonder un grand Musée égyptien, et c'est ce qui avait déterminé le comte de Palin d'y transporter sa collection. Olénine profita de l'occasion pour envoyer à Champollion un grand nombre de plâtres et de calques.

nastie. Cette momie à deux caisses est celle d'un certain *Schèb-Amon,* de la classe sacerdotale et qui fut spécialement préposé au culte des Rois et Reines de la XVIIIe Dynastie, comme le prouvent les peintures de l'un de ses cercueils.

Un des tableaux représente Schèbamon offrant l'encens au Roi *Aménoftèp* et à sa femme, la Reine *Nanéatari,* père et mère des Rois de la XVIIIe; après le cartouche-nom propre d'*Aménoftèp*, est placé le suivant, qui est le prénom de son père, appelé *Misphra Thoutmosis* par Manéthon, prince qui commença l'expulsion des *Pasteurs*, terminée par *Thoutmosis-Aménoftèp*, son fils. Ce cartouche-prénom est en effet placé, sur la Table d'Abydos, immédiatement avant celui d'*Aménoftèp;* il faudrait donc l'ajouter en tête de la XVIIIe Dynastie, quoique Manéthon ne le compte point, vu qu'il n'a pas régné sur l'Égypte entière.

Un second tableau, peint sur ce cercueil avec autant de finesse et d'élégance que le premier, représente encore *Schèbamon* adressant ses supplications à une Reine qui est justement la Reine *Amensé*, comme le prouve son cartouche *Amensé* (plus la marque du féminin ⌓), petite-fille du Roi Aménoftèp et mère de Thoutmosis III (Mœris); c'est une variante très précieuse et qu'il faut absolument mettre sur la planche des cartouches de la XVIIIe Dynastie, à la place de celui-ci, que je n'y avais mis que provisoirement. Cette mutation est indispensable. — Ce cartouche est suivi du nom du prédécesseur de cette Reine, celui que Manéthon appelle *Aménophis Ier* et dont j'ai laissé le *nom propre en blanc* dans la planche projetée, vu que je ne le connaissais pas encore. Il faut donc le garnir, ainsi qu'il suit :

* *Amon-maï,* ou *Amon-mé,* ou *Amonra-maï,* et l'introduire dans le tableau comparatif des noms d'après les *monuments* et d'après Manéthon. J'avais déjà ce nom propre qui complette la XVIIIe, sans m'en douter : une amulette de M. Palin[1], charbonnée dans son recueil sous les nos 458 et 459, porte d'un côté le prénom de ce Roi , synonyme de celui d'*Abydos :* (étant un homophone de ou), et de l'autre le cartouche : *Amonra-maï* qui n'est qu'un synonyme habituel du cartouche *Amon-maï* que porte la momie peinte. (sic) J'avais pris jusques ici le nom propre gravé sur l'amulette Palin pour un simple titre : la momie de *Schébamon* prouve que je m'étais trompé. Il faut donc inscrire sur la planche le cartouche-nom propre * à côté du prénom qui s'y trouve déjà, — et placer dans le texte de la Lettre, en leur lieu, les détails que je te donne ici. Fais même un carton, si cela est nécessaire, la chose est trop importante pour la négliger.

Je vais bientôt procéder à l'étude des 175 manuscrits de tout genre, que renferme le Musée. Il n'y en a qu'une vingtaine de développés, mais je me propose d'examiner un à un les rouleaux pour faire coller de suite les plus importants. Je suis en discussion, pour cela, avec une espèce de directeur du Musée qui me fait des difficultés de l'autre monde, quoique j'aie l'ordre formel du ministre pour en agir à ma fantaisie en tout et partout. J'en ai prévenu hier

1. Le comte de Palin, grand amateur d'objets égyptiens, se plaignait souvent du « système absurde » de Champollion. Il prétendait savoir déchiffrer tous les papyrus égyptiens, qui, selon lui, ne contenaient que les psaumes de David, représentés par les *caractères antiques du chinois*, et en *langue chinoise*. — Son *Analyse de l'Inscription hiéroglyphique de Rosette* (Dresde, 1824) nous affirme qu'une seule nuit lui avait suffi pour saisir à fond le *vrai caractère* de ce monument.

S. Ex. le Comte de Cholex, dont les bontés sont extrêmes pour moi. Cette grande affaire sera décidée aujourd'hui, et sans aucun doute à mon avantage. J'ai pour moi le pouvoir exécutif, la bienveillance du ministre, celle de l'Académie et l'opinion publique ; l'issue ne peut être douteuse.

Tu dois bien penser avec quelle impatience j'attends une de tes lettres, ne fût-ce que pour savoir si M. le Duc de Blacas..... viendra ou non en Italie. Quelque plaisir que j'eusse à le trouver à Rome ou à Naples, lorsque j'y irai, ce que je puis faire grâce à lui, il me semble qu'il serait mieux à Paris que dans la plus belle ambassade du monde ; je puis me tromper, mais cette incertitude me tourmente : fais-la donc cesser le plus tôt possible.

Le Duc de Clermont-Tonnerre, avec lequel j'ai dîné à Moncalieri, chez le marquis de Cavour, son beau-frère, ne croit pas non plus que moi à l'arrivée de notre excellent Duc. J'ai trouvé dans M. de Tonnerre et dans la Duchesse un accueil parfait ; j'ai respiré avec eux le bon air de France une journée entière, — cela fait toujours plaisir. Je les reverrai ici sous quelques jours.

Le Roi et la Reine sont encore en Savoie,.. .. Je n'ai pu présenter ma lettre à la Reine, — S. M. ne recevant personne dans ce temps-là, à cause de la mort du Grand-Duc de Toscane[1]. Elle est depuis partie pour franchir les Alpes, mais ma lettre lui a été remise par M. de Cholex avant son départ. — Tous ces autographes sont pour M. de Dolomieux, au souvenir duquel tu me rappelleras..... Adieu.....

1. Mort le 18 juin 1824. — Un prétexte suivit l'autre, et cette audience ne fut jamais accordée, malgré les instances du comte de Cholex et d'autres hommes distingués. Toutefois, le Roi fit demander une notice descriptive de son *Musée Égyptien* à Champollion, qui la lui envoya sans retard. Traduite par Costa, elle fut insérée dans le *Calendario generale pe' Regii Stati*, 1825, p. 462-470; le manuscrit autographe a disparu, paraît-il.

AU MÊME

Turin, 1er septembre 1824.

J'ai reçu enfin deux de tes lettres, mon cher ami,..... et cela le même jour : l'une par la main du tyran du Bosphore[1] et l'autre par la poste. Le grand homme est arrivé ici après avoir essuyé des traverses infinies et passé cinq ou six jours, arrêté par les neiges et les pluies, dans un recoin du Petit Saint-Bernard. Son entrée en Italie s'est faite sous des auspices funestes, et avant d'avoir franchi le Pô, il aura à raconter au public une odyssée toute entière. Du reste, il rebrousse chemin et repart samedi prochain pour Paris. Il a été parfait avec moi, et, comme il est venu avec une lettre de toi, j'ai cru devoir l'accueillir et le guider sur la terre d'Égypte. Je l'ai conduit au Musée et j'ai pris quelque plaisir à le mettre en face des colosses de Thoutmosis Ier, de Mœris, d'Aménophis II et surtout de Sésostris, qu'il a regardés avec une componction visible. Sa conclusion a été que ces statues-là sont de *véritables portraits* d'une très belle sculpture, et que NOUS n'avions point encore à Paris des idées justes sur l'art Égyptien. Je suis sûr qu'il regrette beaucoup d'avoir lu publiquement le ridicule *Pasticcio* de sa composition sur l'unité de type, de formes et de physionomie dans les monuments d'ancien style.

Il partira d'ici contrit et humilié, et je m'attends à ce qu'il reçoive du *caput equinum*[2] une bonne perruque pour avoir cru trouver dans ces statues précisément le contraire de ce que professe le grand Q. de Q. ! Il a pris quelques notes et surtout sur les montants d'une porte en bois, avec

1. L'helléniste Raoul Rochette.

2. Quatremère de Quincy (Antoine-Chrysostome), archéologue, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

sa corniche, provenant d'un hypogée et dont je crains de ne t'avoir point parlé. C'est un morceau charmant, entièrement couvert d'inscriptions et de sculptures peintes. Il contient, en grands hiéroglyphes, la légende royale de Sésostris et sur l'épaisseur celle du Pharaon Ramsès VII, fils et successeur de Sésostris. Le bas des montants est occupé par deux bas-reliefs, représentant un défunt et sa mère adressant des prières à *Amon-Ra* et à *Phthà*. — .....

Ma discussion avec le Directeur est terminée comme je pouvais le désirer : les clefs du Musée m'ont été remises et je suis libre d'y entrer à toute heure, puisque je les ai dans ma poche. — J'ai commencé l'examen des Papyrus. Il y en a beaucoup de cuits, mais beaucoup aussi d'une belle conservation et d'une grande beauté : j'ai trouvé un rouleau de près de 2 pieds de haut, couvert de grandes pages en écriture hiératique. C'est un chef-d'œuvre de calligraphie ; les caractères ont plus d'un pouce de hauteur et sont tracés avec une élégance infinie. Le papyrus mince et fin, et fort malgré cela, ressemble à un véritable satin. — J'ai déroulé déjà vingt-cinq à trente autres papyrus ; tous sont des parties plus ou moins complettes d'un grand Rituel funéraire soit en hiéroglyphes, soit en hiératique. Je n'ai encore rencontré que deux pièces *démotiques*, un contrat que je crois du règne de *Darius* et une espèce de recueil de quittances ou autre pièce de compte.

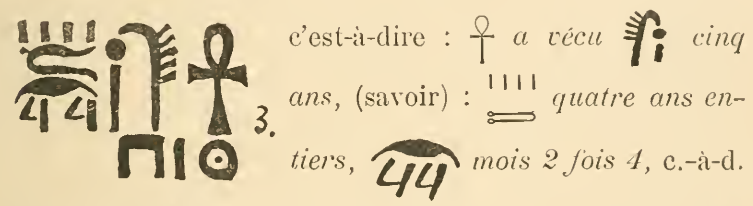
Voici la copie de l'inscription de la momie grecque :

ΤΑΦΗ ΠΕΤΕΜΕΝΩΦΙΟΣ ΥΙΟΥ
ΠΑΒΩΤΟΣ ΕΓΕΝΝΗΘΗ ΓL ΑΔΡΙΑΝΟΥ
ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ ΧΟΙΑΚ ΚΔ ΕΤΕΛΕΥΤΑ
S(ZL) ZL (sic) ΕΠΑΓΟΜΕΝΩΝ Δ ΩΣΤΕ ΕΒΙΩΣΕΝ
ΕΤΗ Δ ΜΗΝΑΣ Η ΗΜΕΡΑΣ Ι
ΕΥΨΥΧΕΙ

ευψυχει — ψ

Ce cercueil a la même forme que celui de Pétémenon de Cailliaud, mais *sans peinture.* L'inscription grecque est placée sur le devant, vers la tête. Une ligne d'hiéroglyphes occupe le dessus du cercueil : on y trouve le nom propre du défunt, écrit :

P T M A N 1. Il justifie la valeur P que j'ai donnée au signe *Pé* (ciel) dans le nom propre *Psamétég*, gravé dans mon livre sous le n° 190. Le nom du père manque dans l'inscription hiéroglyphique de la momie de Turin, mais on y trouve en revanche le nom de la mère, écrit 2, *Tékouï* ou *Takoui*. La durée de la vie du défunt est également indiquée par le groupe suivant :



3. c'est-à-dire : *a vécu* *cinq ans*, (savoir) : *quatre ans entiers*, *mois 2 fois 4*, c.-à-d. *huit mois* (est la forme hiératique du chiffre IIII (4), voir mon tableau hiératique, lithographié à Grenoble, 1re classe, n° 9), ⊙ I *jours* ∩ *dix*, ce qui est parfaitement conforme à l'inscription grecque. Voilà mon système sur le sceptre annuel et ses dents, parfaitement confirmé.

Le Directeur du Musée, avec lequel je suis en pleine paix maintenant, a lu à l'Académie un mémoire sur cette momie qu'il avait tenue renfermée chez lui. Son mémoire est tout en mon honneur, puisque, mon livre à la main, il avoue avoir retrouvé le nom propre et la durée de la vie du mort dans la légende hiéroglyphique. Si tu fais une notice de cette momie, soit pour l'Académie, soit pour le *Bulletin*,.....

nomme M. de Saint-Quentin[1] comme ayant parlé le premier de cette inscription, à l'Académie de Turin, au mois d'Août, mais du reste parle en ton nom et sans gêne. — Je joins ici une lettre de la Sapho du Piémont, la Comtesse Diodata de Saluces, femme d'esprit et poète célèbre. M. de Varaigne ..... y trouvera quelques renseignements et la réponse à la demande qu'il m'a faite par M. d'Angelis : ajoute que la note biographique, rédigée par la Comtesse Diodata elle-même, est entre les mains du Comte Alfieri de Sostegno, ambassadeur à Paris. La Diodata, à laquelle j'en ai parlé, autorise M. de Varaigne et M. d'Angelis à en demander la communication au Comte Alfieri. Quant à la lettre autographe que je t'envoie, comme la Comtesse de Saluces est une des grandes réputations d'Italie, elle trouverait naturellement place dans le Recueil de M. de Dolomieux..... Offre-la-lui avec mes respects. — .....

A HUGUES BLANC

Turin, 3 septembre 1824.

Vous savez, mon cher ami, qu'une main de fer, appelée le Destin, règle les plus grandes tout comme les plus petites choses. Votre cours de théologie a été assez complet, pour que cela ne soit point passé de votre mémoire : je veux vous écrire depuis deux mois aussi ; mille circonstances me pressent, me détournent et m'ôtent la plume de la main.

1. San Quintino, directeur du Musée ; son nom est souvent déformé de la sorte dans la suite de ces lettres.

Mais je la tiens bien cette fois-ci, et je la serrerai de manière qu'elle ne m'échappera point jusqu'à ce que j'aie réparé envers vous le tort que mon cœur me reproche.

16 octobre 1824.

C'est avec un pied de rouge sur la face que je viens d'écrire la nouvelle suscription de ma lettre ; j'ai voulu, pour la rareté du fait, vous montrer à quel point la pauvre humanité est le perpétuel jouet du Seigneur féodal, dont je vous parlais, il y a plus d'un mois, dans le précédent paragraphe. Cette lettre à deux têtes témoignera du moins que je ne vous ai point oublié, et que la bonne volonté ne m'a point manqué, pour me rappeler à votre amitié. Mais figurez-vous si je suis le maître de mes heures, je dis plus, de mes minutes, au milieu de plus de 50 statues Égyptiennes chargées d'inscriptions historiques, de plus de 200 manuscrits en hiéroglyphes, de 25 à 30 momies et de 4 ou 5 mille petites figures ou statuettes portant presque toutes une légende où je puis trouver à butiner. Le premier feu n'est point encore passé, quoique mes journées entières soient employées, depuis le 12 juin, à étudier les restes si curieux de ma pauvre vieille Égypte. J'ai trouvé ici des images colossales des plus fameux Pharaons ; la plupart sont de véritables *portraits*, et vous pouvez penser avec quelle complaisance mon œil se promène sur leurs traits si nobles et si doux. — .....

Ma vie presque entière se passe ainsi *au milieu des morts* et à remuer la vieille poussière de l'histoire, quoique les *vivants*, et il n'y en a pas beaucoup dans ce pays-ci (la masse se figurant seulement qu'elle vit), m'aient reçu et accueilli avec toute l'aménité désirable[1].

1. Cette lettre ne fut pas achevée, Hugues Blanc, frère cadet de Mme Rosine Champollion, étant survenu au moment même où son

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 4 septembre 1824.

J'ai reçu hier, mon cher ami, ta lettre du 26 août, contenant le préambule[1] que j'approuve, comme tu pouvais bien t'y attendre, dans son entier : la phrase du ministre est parfaite, et j'ai été tout surpris et charmé en même temps de lui rendre un hommage qu'il mérite au fond, puisqu'il m'a si gracieusement recommandé ici..... Après de mûres délibérations avec mon hôte, nous avons décidé qu'on ajouterait à cette phrase : *Et je dois en juger ainsi d'après l'accueil plein de bienveillance que j'ai reçu de S. Ex. le Comte Roget de Cholex, ministre de l'Intérieur,* un mot pour M. le Comte de Balbe, qu'on ne peut oublier, puisque c'est lui qui a *conçu le projet d'acquisition du Musée,* projet glorieusement exécuté par son successeur au Ministère, M. le Comte de Cholex. Tu arrangeras donc la chose en termes convenables. Je dois trop à M. de Balbe et à sa famille pour l'oublier dans cette solennelle occasion :

Le cœur doit ici imposer silence à la politique.

. . . .

Les deux corrections à faire à la planche des cartouches sont indispensables, et je les reproduis ici pour plus de sûreté. Garnir le cartouche *resté en blanc* au n° 4, ainsi qu'il suit :

beau-frère voulait la finir. Hugues Blanc, appelé « le théologien » dès son enfance, on ne saurait dire pourquoi, était d'une nature enthousiaste. Il s'intéressait vivement à l'antique Égypte, ce qui lui assurait l'amitié de « l'Égyptien ».

1. Il s'agit ici de la préface pour la *Première Lettre au duc de Blacas*, où se laisse apercevoir de nouveau la collaboration du frère aîné.

Amon-maï. Et le cartouche suivant, n° 5, au lieu de , mettre . Enfin, s'il en était temps, ajouter en tête du tableau de la Dynastie le cartouche qui est celui du père d'*Amosis-Aménoftèp*, donné par Manéthon comme premier Roi de la XVIIIe, parce que *Misphrathoutmosis*, son père, commença la guerre contre les Pasteurs et mourut avant d'avoir délivré l'Égypte. Ce cartouche pourrait être noté comme appartenant à la XVIIe Dynastie Égyptienne, si tu te décides à mettre *collatéralement* celle des *Pasteurs*. — Je ne tiens pas du tout à ce qu'Akenchérès Ier et Akenchérès II aient été *frères* ou fils l'un de l'autre, cela m'est fort égal; mais l'exiguïté de ces deux règnes et leur durée égale ont quelque chose d'aussi singulier que le *même prénom*, appliqué sur les monuments à deux individus différents, lesquels toutefois, d'après la Table d'Abydos, ne sauraient être que ces deux *Akenchérès*. Il faut donc laisser la chose telle que Manéthon, la Table d'Abydos et les monuments la donnent.

J'avais cru depuis longtemps, comme toi, dans ta seconde hypothèse de l'expulsion des Pasteurs, qu'elle avait eu lieu sous le Thoutmosis III des monuments, que Manéthon appelle en effet aussi *Thoutmosis* et fait fils, tout comme son *Thoutmosis* (ou Thètmosis)-*Amosis*, d'un *Miphrathoutmosis*, mais le fragment de Manéthon, cité par Josèphe, ne permet point de douter que l'*Amosis* ou *Thoutmosis* (l'Aménoftèp des monuments), le premier Roi de la XVIIIe dans tous les canons, ne soit le véritable expulseur des *Pasteurs*. Car il est dit : Ὁ ἐκβαλὼν αὐτοὺς ἐξ Αἰγύπτου βασιλεὺς Τεθμῶσις ἐβασίλευσεν μετὰ ταῦτα[1] ..... ἔλαβε τὴν ἀρχὴν ΑΥΤΟΥ ΥΙΟΣ ΧΕΒΡΩΝ.

1. Qu'il nous soit permis de compléter cette citation d'après l'édit. Unger : μετὰ ταῦτα ἔτη εἴκοσι πέντε καὶ μῆνας τέσσαρας καὶ ἐτελεύτησεν — καὶ παρέλαβε τὴν ἀρχὴν αὐτοῦ υἱὸς Χέβρων ἔτη δεκατρία.

Il faut donc arranger ta chronologie en conséquence, car le fait est positif et l'on ne saurait s'en écarter. Du reste, tu sais que je n'entends rien à ces calculs. Sésostris est bien, comme tu dis, Ramsès VI.

Que le successeur de *Chébron*, que Manéthon appelle Aménophis Ier, ne s'appelât pas ainsi, cela est possible, puisque les monuments le nomment *Amonmai* ou *Amonramai;* mais Josèphe a certainement tort de nier *son existence.* Son cartouche-prénom est sur la Table d'Abydos, et tu as pu voir, par ma dernière lettre et par la page précédente de celle-ci, que j'ai trouvé un *scarabée de lui*, nom et prénom, plus son nom propre sur la momie de *Schèbamon* au Musée de Turin, placé à la suite du cartouche-nom propre de sa sœur et *successrice (sic) Amensé.* — Ce sont les deux cartouches que je rétablis dans la page précédente.

J'ai cité en gros le passage relatif au Roi *Horus* AVEC LE SEIGNEUR, mais je n'ai pas mis le texte, qu'il ne serait peut-être pas mal d'ajouter. Je ne l'ai pas sous les yeux : c'est de mémoire que j'ai cité. Tu arrangeras mieux que je ne pourrais le faire le tableau de concordance final, tu ajouteras les chiffres et dates, mais conserve les noms d'après Manéthon, comme je les ai écrits : *Thoutmosis, Aménophis, Amensès, Miphrès* ou *Miphrà, Miphrà-Thoutmosis* et non *Thetmosis, Menophis, Misphrès, Amessès* et *Misphragmouthosis,* comme en portent les mauvaises éditions. — .....

J'ai embarqué ce matin Rochette, qui retourne à Paris. Je l'ai reçu ici comme s'il eût été des meilleurs nôtres. Nous avons dîné ensemble avant-hier chez Costa et hier chez l'ambassadeur de France. Il a été mis en rapport avec Peyron ; je crois qu'il est content de nous, et s'il lève désormais (*lacune*) lance ou langue d'une manière hostile, ce sera un inc(*lacune*) indigne de pardon. Je lui ai remis les empreintes du buste chinois pour Rémusat.....

Le protocole envoyé par le professeur d'Iéna, Kosegarten, est du règne de *Cléopâtre-Cocce* et de son fils Soter II. Il

porte : Dans l'année VI (?)..... (*sic*) de la REINE CLÉOPÂTRE et du Roi PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR-SOTER et *sous le prêtre d'Alexandre, des Dieux Sauveurs, des Dieux Adelphes*, etc., etc. C'est le seul que je connaisse de ce règne. Je suis dans les papyrus jusques au col. — .....

AU MÊME

Turin, 11 septembre 1824.

..... Je fais tirer cent épreuves pour moi de douze gravures des monuments principaux du Musée, lesquelles doivent accompagner un mémoire de mon aide de camp, l'abbé Gazzera, intitulé : « Application du système de M. Champollion aux inscriptions hiéroglyphiques du Musée de Turin. »

Ce mémoire..... va paraître sous peu de jours. Je compte donc t'expédier les 100 exemplaires de gravures, que tu pourras faire joindre à 100 exemplaires de ma *Lettre*, en forme d'atlas, en mettant en tête une page ou deux que je t'enverrais et où l'on trouverait la désignation des monuments dont je parle de mon côté. Quoique ces planches lithographiées ne soient point exactement dans le style, elles peuvent suffire, toutefois, pour donner une certaine idée des principales pièces du Musée. J'expédierai donc ces planches..... au premier départ de la diligence. Tu vois qu'il est urgent que ma *Lettre* paraisse vite.

Autre affaire[1] :

Le libraire Pomba de Turin m'a fait proposer d'en exécuter

1. Champollion se servait volontiers « d'une expression catégorique

une édition italienne : c'est Costa qui se charge d'en faire la traduction ; il est d'avis que la chose serait très convenable et que c'est une sorte de politesse à faire, bien due au gouvernement sarde, qui m'a ouvert son Musée sans restriction. Il serait d'autant plus urgent de faire cette édition qu'en général les savants d'Italie sont très en arrière dans les études Égyptiennes, et que la plupart d'entr'eux, ayant épuisé leurs forces sur les manches de couteau et tauroboles romains, croient impossible d'arriver à la plus petite notion sur les hiéroglyphes. Ils ont bien entendu parler de ma découverte, mais ils n'ont pas pris la peine de lire, vu que la chose est jugée d'avance. C'est sous ce rapport qu'une course à Milan, à Florence et à Rome est indispensable. Ce sera une mission que je ferai, et j'espère que les convertis ne manqueront point. En imprimant quelque chose en italien, ils seront *forcés de lire*. — .....

Je continue l'examen des manuscrits Égyptiens du Musée; j'ai trouvé jusques ici trois ou quatre beaux rituels funéraires, soit hiéroglyphiques, soit hiératiques ; plusieurs sont admirablement écrits, mais ces 175 manuscrits, provenant tous des tombeaux de Thèbes, ne sont presque toujours que des copies des mêmes textes, ce qui est bien désolant. Je me console toutefois, en pensant que toutes ces éditions d'un même texte me fourniront à la collation une grande quantité de variantes, et que j'arriverai à former un riche tableau d'homophones : j'ai déjà décroché quatre ou cinq nouvelles valeurs phonétiques, et c'est ainsi que je parviendrai peu à peu à completter le recueil des caractères de son. — Mes notes pour la grammaire hiéroglyphique grossissent et prennent une ampleur convenable. Je n'ai qu'un regret, c'est de trouver la moitié au moins des Papyrus que je développe et que j'ôte de leurs toiles ou étuis de baume, dans un état de dépérissement tel que je n'ose les toucher.

des textes égyptiens à l'endroit où l'on changeait de sujet et où l'on se servait de l'alinéa » (Aimé Champollion-Figeac).

Il paraît que leur séjour à Livourne, encaissés pendant trois ou quatre ans, leur a été très funeste. Un tiers, au moins, est réduit en tabac d'Espagne, et quelques parcelles seules ont résisté et permettent de voir leur contenu. J'ai rencontré dans tout cela peu de pièces démotiques et plus rien de Phénicien. Il me reste encore environ 80 rouleaux ou paquets à visiter; peut-être serai-je plus heureux. — .....

Le papyrus d'Iéna est du règne de *Cléopâtre-Cocce* et de *Soter II*. Ce dernier, comme je l'ai vérifié de nouveau, porte le nom de *Ptolémée*-PHILOMÉTOR-SOTER , ce qui est parfaitement conforme à l'inscription d'Apollonopolis-Parva (Kous). Dans le contrat que j'ai trouvé ici du règne d'Alexandre II, la Reine s'appelle *Bérénice* et elle est qualifiée de *sœur* du Roi.

Peyron prépare sa note et je le presserai pour qu'il l'expédie. Tu n'y trouveras rien de bien neuf, puisque je t'ai déjà parlé des principaux éléments chronologiques, des lumières et des difficultés les plus notables que pouvaient présenter sous le rapport historique les manuscrits grecs de la collection. — .....

Maintenant que la presque totalité de la collection Drovetti est sortie de ses caisses, j'ai pu faire la commission de Cailliaud : j'ai examiné une à une toutes les pierres du Musée, et tu peux l'assurer qu'il n'en existe aucune de semblable à celle qu'il demande; d'où il résulte que la *Pierre de Menouf* est probablement perdue pour la science, grâce à l'incurie des grands hommes de la Commission d'Égypte. Adieu.....

AU MÊME

Turin, 15 septembre 1824.

A

..... Ci-contre (A) la forme du cartouche de la Reine *Tmauhmot,* exactement copié d'après l'original. — Le tableau de concordance est très bon, sauf les noms d'après Josèphe qui ont été estropiés dans les copistes. Voici les véritables leçons, telles qu'elles devaient être dans les textes grecs de Manéthon :

1er Roi *Amosis-Thoutmosis*, fils de *Misphra-Thoutmosis ;*

6e Roi Miphra-Thoutmosis;

10e Akenchersès, fille d'Horus;

17e Roi Aménophis-Ramessès. — Le reste est bon, et nous sommes bien d'accord sur les deux listes comparées. Le cartouche B est celui de *Misphra-Thoutmosis*, père d'*Amé-noftèp*, l'*Amosis-Thoutmosis* de Manéthon, chef de la XVIIIe Dynastie; il doit donc être mis en tête de la XVIIIe, immédiatement avant celui d'Amé-noftèp, son chef, comme cela est aussi dans la Table d'Abydos, où il est le 13e en remontant de la seconde ligne. Il est fait ainsi : dans le dessin de Cailliaud. Sa place est bien marquée, et je ne vois pas la difficulté que tu trouves. Le cartouche qui précède dans la Table d'Abydos est : , que nous avons retrouvé sur des stèles et des scarabées.

La tête d'animal du cartouche B, quoique très mauvaise sur le dessin de Cailliaud, ne peut être que celle d'un crocodile . Il faut la faire ainsi dans ce cartouche peint sur la momie de *Schèbamon;* cette tête est *verte,* ce qui confirme l'espèce.

Les cartouches de *Semné* n'ont rien non plus de bien embarrassant : les deux premiers, et qui doivent être accolés sur la légende royale de *Mœris* (Thoutmosis II), et je ne vois point pourquoi Mœris n'aurait pas rappelé la mémoire ou terminé les travaux d'un de ses *ancêtres*, Roi de la XVI[e] Dynastie, qui était aussi diospolitaine et sans doute de la même race que la XVIII[e]. — Mon dessin de la Table d'Abydos, d'après Cailliaud, DONNE CE CARTOUCHE ainsi : c'est-à-dire comme celui que tu me dis être à *Semné*. Ton observation sur l'identité de ce cartel avec celui-ci : , est très juste, car notre ami Dubois a une amulette, sur laquelle le prénom de Thoutmosis III est écrit ainsi : c'est-à-dire trois à la place de .

Quant aux cartouches de *Barkal*, que tu crois être *Philippe,* ce qui serait bien extraordinaire, mon siège est fait là-dessus, et les cartouches de Le Lorrain, dont tu m'as donné une copie, m'ont fourni le mot de l'énigme. Ce cartouche, qui est entier à Nagâ et sur d'autres monuments de l'Éthiopie, est ainsi : , et Le Lorrain donne en même temps la variante qui explique tout. Il y a évidemment dans ce cartouche le nom propre ⲧϩⲣⲕ *(Thrk),* qui ne peut être que le Roi *d'Égypte et d'Éthiopie* TIHRAKA, — le *Taracus* ou *Taraka* de Manéthon, 3[e] Roi de la Dynastie éthiopienne : cela explique pourquoi il existe de ses monuments en Éthiopie et en Égypte, car j'ai des scarabées venus de ce dernier pays. Le premier signe du cartouche a été copié au lieu de , synonyme de *(la main),* par les voyageurs peu attentifs.

J'ai donc eu tort de m'en rapporter à eux et de lire Nihlak, Nahrak ou Nahilak. C'est *Tihraka* ou *Tahraka,*

second successeur de *Sabacon.* — ..... Je réserve la page suivante pour les protocoles des contrats d'Alexandre II, et je t'embrasse à la fin de celle-ci, ainsi que tous les nôtres.

Le second contrat de la même année, — ils sont tous deux passés entre un certain *Aménôth*, fils de *Senhorus*, et un nommé *Héraclide* ou *Héraclite* et ses enfants. — Le second contrat ne contient que les premiers mots du Protocole. Le reste est supprimé. La Reme y est toujours nommée avec la qualité de *sœur*. Je ne le croyais pas si mal écrit : je m'y suis pris trop tard, je l'étudierai encore. — Adieu, tout et toujours à toi. Le contrat est daté de Thèbes.

AU MÊME

Turin, 22 septembre 1824.

..... J'essayerai de traiter pour 500 exemplaires de la *Lettre* avec un libraire de Turin, mais le marché sera difficile à faire. Le seul qui fût en état de conclure l'affaire tenait absolument à une édition italienne pour l'Italie. Il comptait sur l'écoulement de son édition à la porte même du Musée. Ce serait le livret des gens du bon ton, et on trouve très convenable qu'il soit en italien, — l'amour-propre national semble en effet l'exiger; c'est bien assez, déjà trop, qu'un étranger écrive le livre en question. Il eût donc mieux valu, peut-être, ne tirer que 700 à 800, le reste pouvant nous embarrasser longtemps. — .....

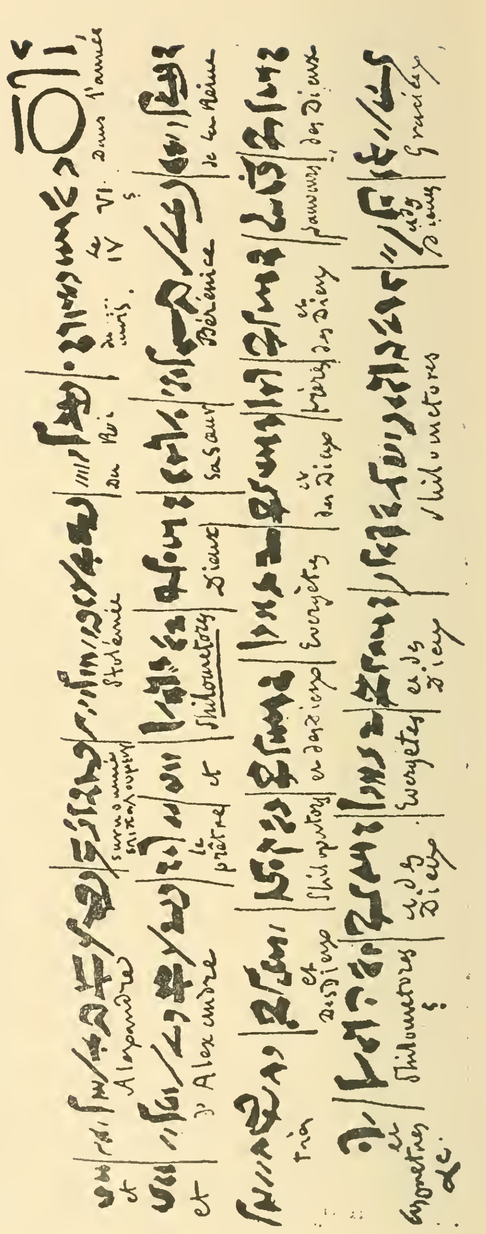
Il paraît que tu n'as entre les mains que la *Table d'Abydos,* telle que je l'avais reconstruite d'après les notes du Docteur Young. Les concordances que j'avais

établies n'étaient que provisoires, et le cartouche ainsi fait dans ce croquis est bien véritablement celui que Cailliaud a dessiné ainsi : [A], c.-à-d. le prénom de *Misphrà-Thoutmosis*, père du chef de la XVIIIe dynastie : [B] *Aménoftèp* : ce dernier est l'*Amosis-Thetmosis* de *Manéthon*, le premier Roi de la XVIIIe, ainsi dans la planche. Le cartouche A doit être avant le cartouche B, comme cela est en effet sur la *Table d'Abydos*, de l'une et l'autre édition, Young et Cailliaud. Je crois que voilà un point réglé définitivement. — Quant au calcul par génération, observe que la Table d'Abydos ne donne *sans interruption* que les générations depuis *Aménoftèp*, chef de la XVIIIe, jusques à Ramsès II qui est l'Armaïs de Manéthon. Elles sont dans cet ordre, — en empruntant les noms de Manéthon : 1° *Amosis-Thoutmosis*, 2° *Chébron*, 3° *Aménophis*, 4° *Miphrès*, 5° *Miphrathoutmosis*, 6° *Thoutmosis*, 7° *Aménophis II*, 8° *Horus*, 9° *Rathotis*, 10° *Akenchérès* (Ier ou II), 11° enfin *Armaïs*. Et si nous ajoutons, d'après la liste de Manéthon, les trois générations, *Ramsès*, *Ramsès-Meïamoun* et *Aménophis III*, nous aurons toutes les *quatorze générations* de la vieille Chronique.

Je persiste donc à croire ou que Akenchérès Ier et Akenchérès II étaient *frères*, ce qui expliquerait pourquoi le prénom qui leur est commun, n'est sculpté qu'*une fois* dans la Table d'Abydos, ou bien que Ramsès, successeur d'*Armaïs*, et qui n'a régné qu'*un an*, était frère du précédent ou du suivant. La Table d'Abydos, qui finissait à *Armaïs* ou qui est incomplette à cause des cassures (ce qui est moins probable), ne peut point décider le dernier point, puisque les cartouches, depuis Armaïs jusques à Ramsès le Grand, n'existent plus ou n'ont jamais existé dans ce tableau généalogique. — Il est certain que dans les lettres suivantes je parlerai des Dynasties antérieures à la XVIIIe. C'est alors que tu pourras développer ton opinion sur les *Pasteurs*. Je suis, au reste, bien

d'avis que *Misphrathoutmosis*, père du chef de la XVIIIe, fait partie de la *XVIIe Dynastie légitime*, collatérale des usurpateurs étrangers. — Je suis fâché et de l'accident de Letronne et de son incrédulité : le contrat que je t'ai envoyé est bien d'Alexandre II. Je l'ai copié de nouveau, et, après *un mûr examen*, je crois que voici la véritable version qui ne diffère point, je pense, essentiellement de celle que je t'ai envoyée :

Dans l'année VIe, le 4 d'Athyr du Roi Ptolémée, surnommé Alexandre, et de la Reine Bérénice, sa sœur, Dieux Philométores : sous le prêtre d'Alexandre et des Dieux Sauveurs et des Dieux Adelphes et des Dieux Évergètes, et des Dieux Philopatores et des Dieux Eucharistes, et des



Dieux Philométores..... et des Dieux Évergètes, et des Dieux Philométores. Ce papyrus est si mal écrit que je ne puis bien distinguer le titre de *Philométores* de celui de *Philadelphe* qui ont une ressemblance générale en écriture démotique. Le 2e contrat du même temps n'a pu me servir de contrôle, puisqu'il ne renferme que les premiers mots du protocole.

J'ai appris dimanche dernier, à dîner chez M. de Lutzow, ambassadeur d'Autriche, ce qu'il fallait penser en définitif du passage de Thucydide. C'est Mgnore Tosti, envoyé du Pape, qui m'a mis au fait. Il m'a annoncé aussi que le passage de Strabon était officiellement mis sur le tapis académique. Je crois que nous n'y verrons pas plus clair pour cela sur les médailles en question.

Quant à mes oreilles, — toujours le même concert instrumental. Cela va assez bien du reste : les chaleurs, que je craignais et qui ont été très fortes, ne m'ont point incommodé, grâce à deux précautions sanitaires qui m'ont été indiquées par M. de Marcieu, notre compatriote : 1° quelques décoctions de Quina prises à jeun ; 2° me coucher et dormir de mon mieux de deux heures jusques à cinq, ce que j'ai fait au grand soulagement de mes nerfs et de ma tête. Mais depuis un mois à peu près la sieste est supprimée, parce que l'air s'est considérablement rafraîchi. — ..... A toi de cœur et d'âme.

AU MÊME

Turin, 25 septembre 1824.

..... Je joins à mon envoi le dessin qu'on m'a envoyé de Florence d'un bas-relief Égyptien, très curieux, représentant des arts et métiers. Il fait partie de la collection Nizzoli..... et il contient le peintre de sculptures, le forgeron avec des

soufflets, comme *lous poïroulliers*[1], le chaudronnier, les vernisseurs de vases et d'amulettes, le menuisier, le préparateur de cuirs, le cordonnier et le charron. Cinq ont leurs noms hiéroglyphiques ; celui du cordonnier commence par le caractère figuratif *sandale,* et le peintre de sculptures par celui d'*écrire, peindre*. C'est une chose à étudier et à publier dans le temps. — Je ne saurais rien te dire du sarcophage Saulnier ; le déplacement de l'ordre des signes tels que tu me les envoies me jette dans de grandes incertitudes. Je voudrais une copie dans l'ordre même où ils se trouvent sur l'original : une empreinte en papier de cette partie des légendes ferait à merveille et nous saurions de suite s'il s'agit d'un défunt ou d'une défunte. L'absence de la barbe ne prouve rien ; j'ai ici des momies d'homme, et *très hommes,* qui n'en portent sur aucun point de leur cercueil.

Les idées de Rozières sur l'élévation du sol de Thèbes peuvent être justes, s'il entend par 2000 ans = 2000 ans *avant l'ère vulgaire.* Je crois que M. Girard m'avait dit quelque chose d'approchant à ce sujet. Du reste, notre siège est fait et bien fait : ce ne sera pas quelques pieds de limon de plus ou de moins qui pourront le déranger, pas plus que le silence obstiné du « grand tragédien ». Le cartouche de la stèle Saulnier est bien celui d'un des Rois de la Dynastie légitime antérieure à la XVIIIe. C'est le quatrième prédécesseur d'Aménoftèp, chef de la XVIIIe, sur la Table d'Abydos, où il est fait ainsi : . Je l'avais déjà reconnu sur un scarabée de la collection Palin, n° 410, , où il est précédé du titre *Roi, fils du Soleil*, et dans lequel, au lieu du globe ⊙, est le nom phonétique du Soleil (PH). C'est donc le 4e Roi de la XVIe Dynastie ou de la XVIIe légitime, comme tu voudras l'appeler, ce sur quoi il faudrait bien s'entendre. Voici une idée à

1. « Lous poïroulliers », patois figeacquois, signifie les forgerons.

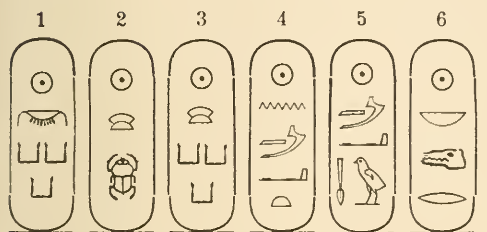
examiner à cet égard : ne serait-il pas possible qu'un certain nombre de cartouches de la Table d'Abydos, pris en remontant de Misphragmouthosis, ne fussent que des prénoms de personnages ancêtres de la XVIIIe Dynastie, lesquels auraient bien exercé le pouvoir souverain en haute Égypte et en Nubie, *pendant les Pasteurs*, mais qui n'auraient point été compris par Manéthon dans une *Dynastie* proprement dite, soit la XVIe, soit la XVe? — Il y aurait contre cette hypothèse le titre de *Roi* (Βασιλεὺς), que Manéthon donne à Misphragmouthosis : ἐπὶ δὲ Βασιλέως, ᾧ ὄνομα εἶναι Μισφραγμουθῶσις, etc. Mais il le donne aussi à d'autres chefs Égyptiens de la Thébaïde ou du reste de l'Égypte, qui firent aussi la guerre aux Hykschos : τῶν ἐκ τῆς Θεβαΐδος καὶ τῆς [ἄλλης] Αἰγύπτου ΒΑΣΙΛΕΩΝ γενέσθαι φησὶν ἐπὶ τοὺς ποιμένας ἐπανάστασιν. De plus, le mot ἐπανάστασιν *s'insurgèrent*, d'ἐπανίστημι, *insurgo*, *rebello*, *seditionem moveo*, semble indiquer que ces *Rois* étaient des *feudataires* des *Pasteurs*, des Égyptiens investis de la puissance suprême par les Rois Hykschos et gouvernant diverses portions du Pays au nom des vainqueurs dont ils secouèrent enfin le joug par les exploits de Misphragmouthosis-Aménoftèp, qui rétablit la *monarchie* Égyptienne. Je soumets le tout à ta sagesse : mais il faut se décider là-dessus avant que je commence ma *Seconde Lettre*, qui ne saurait aller aussi vite que tu sembles le désirer. J'attends ta *décision* pour l'*édition italienne* et l'envoi successif des feuilles tirées pour cela. Je t'embrasse, ainsi que tous les vrais nôtres.....

AU MÊME

Turin, 6 octobre 1824.

..... Ce retard de tes lettres peut tenir aux pluies épouvantables qui tombent ici et dans les Alpes depuis dix jours .....; il paraît qu'on est habitué ici à payer au mois d'octobre les beaux jours du printemps et de l'été. — Je t'avais parlé dans ma dernière de quelques idées relatives à l'état de subjection dans lequel les Rois Égyptiens de la XVI[e] Dynastie me paraissent avoir été vis-à-vis les Rois Pasteurs. C'est un point très capital à éclaircir, et les passages du Syncelle déjà mis en avant me semblent donner un certain poids à cette hypothèse : je retrouve encore dans ce même chronographe et dans l'extrait qu'il donne de l'Africain deux assertions qui corroborent singulièrement l'idée que certains Rois Égyptiens recevaient l'investiture des *Pasteurs* leurs légitimes Suzerains. Le Syncelle dit d'abord que 4 Rois *Tanites* succédèrent à *Concharis,* détrôné par les *Pasteurs* la 700[e] année d'un cycle cynique, et que ces 4 Rois *gouvernèrent l'Égypte SOUS la XVII[e] Dynastie pendant 254 ans,* Διεδέξαντο ΤΑΝΙΤΑΙ Βασιλεῖς Δ οἱ καὶ ἐβασίλευσαν Αἰγύπτου ἐπὶ τῆς ΙΖ δυναστείας ἔτη ΣΝΔ; et de son côté l'Africain (d'après l'extrait du Syncelle) place dans sa XVII[e] Dynastie qui est aussi une dynastie de *Pasteurs* 43 Rois (sauf erreur de nombre) *Pasteurs* régnant concurremment avec *43 Rois Thébains-Diospolites* pendant 153 ans ΙΖ Δυναστ. Ποιμένες ἄλλοι Βασιλεῖς μγ καὶ Θηβαῖοι Διοσπολῖται μγ, et il ajoute : Ὁμοῦ οἱ Ποιμένες καὶ οἱ Θηβαῖοι ἐβασίλευσαν ἔτη ρνα ις. ι (pour 153 du texte latin) : il est évident par l'accord de tous ces divers passages qu'il exista une Dynastie Égyptienne à Thèbes pendant que les *Pasteurs* occupaient l'Égypte Inférieure et que ces Rois Diospolitains étaient *feudataires* ou à peu près. Il ne resterait plus qu'à décider si les Rois de

la Table d'Abydos dont les prénoms sont ainsi formés :



ne sont pas ceux de ces Rois Thébains investis par les *Pasteurs* et reconnaissant de fait ou de droit leur suprématie : cela me semble très probable, je dirai presque : *démontré*. Dans ce cas, les nos 1, 2, 3 et 4 formeraient les 4 *Thébains-Diospolites*, contemporains et feudataires des *Pasteurs*, et nous devrions les appeler conséquemment la *XVIIe Dynastie Égyptienne*, le dernier Roi de la XVIe étant Κογχαρίς (le Τίμαος de Manéthon), détrôné par les *Pasteurs*. Les nos 5 et 6 (ce dernier étant *Misphrathoutmosis*, père du chef de la XVIIIe) étaient les Rois qui *s'insurgèrent* (οἱ ἐπανάστασαν) contre les *Pasteurs* en secouant le joug féodal imposé à leurs quatre prédécesseurs, en supposant que ce nombre de 4, assigné aux *feudataires*, soit parfaitement exact. J'attends ton avis là-dessus; alors je saurai s'il faut dire XVIIe légitime, ce que je crois, ou XVIe, ce qui me semblerait être contre les textes de Manéthon, qui donnent Τίμαος Κογχαρίς comme le dernier de cette dynastie. Je voudrais savoir aussi ce que tu penses des *trois Dynasties de Pasteurs* que donne l'extrait de l'Africain, savoir :

XVe Dynastie : 6 Rois Pasteurs (qui sont ceux de la XVIIe d'Eusèbe et règnent 284 ans) ;

XVIe Dynastie : *Pasteurs Grecs*, 32 Rois = 518 ans ;

XVIIe Dynastie : *d'autres Pasteurs* et des Rois Thébains = 43 de chaque race = 153 ans.

Il y a certainement là de grandes absurdités qu'il est difficile d'admettre et dont il est impossible de se dépêtrer autrement qu'avec des ciseaux. — Ce n'est que trop tard, par malheur, que j'ai retrouvé un passage du Syncelle qui eût produit un bon effet dans ma *Première Lettre ;* mais je

le glisserai certainement dans ma *Seconde*. Il dit, en parlant d'*Amosis*, qui se nommait ainsi Misphragmouthosis, que le plus souvent les Rois d'Égypte *se trouvent avoir deux et même trois noms différents*, ce qui rentre bien dans mon système et qui rend compte de la différence que les monuments présentent dans les noms propres de Roi lorsqu'on les rapproche des écrivains : ΔΙΩΝΥΜΟΙ καὶ ΤΡΙΩΝΥΜΟΙ πολλαχοῦ τῶν Αἰγυπτίων οἱ Βασιλεῖς εὕρηνται (*Syncelle*, p. 50, A). Ce passage eût presque pu servir d'épigraphe à ma *Première Lettre*.

..... J'ai vu la VIII[e] livraison du *Panthéon* à l'Académie : les figures sont parfaites, mais le coloriage est bien mauvais..... J'aime à croire que cet exemplaire est formé de mauvaises épreuves. Les couleurs sont si ternes que, si tous les exemplaires étaient comme celui-là, cette livraison serait très inférieure aux précédentes. Je m'occupe de la X[e] et j'expédierai probablement samedi un premier paquet pour cela. Rien de nouveau ici, tout le monde est encore à la campagne, claquemuré par la pluie ou par les eaux du Père Éridan qui est enflé outre mesure et désole bien la Lombardie. Je trace le plan de la *Seconde Lettre;* je ne sais comment y faire entrer tout ce que je voudrais dire sans faire un volume..... Donne-moi des nouvelles de M. Dacier et des grands hommes, ses administrés. — .....

A L'ABBÉ GAZZERA

Turin, jeudi ... octobre 1824.

J'étais loin de penser, mon bien cher ami, que notre correspondance dût commencer sous d'aussi sinistres auspices.

Le bon temps est passé : l'éternité va se dérouler à nos regards surpris, et ce sera une grande grâce, si on nous laisse le temps de faire quelques petites dispositions testamentaires. Tout est consommé; nos travaux impies vont recevoir leur prix, et il est décidé que nous périrons par le fagot. Le brave Ricardi vient de lancer son dernier coup de tonnerre. J'en suis réduit en poudre, et ce qui rend plus amers les tourments de cette pulvérisation, c'est que vous êtes enveloppé dans mon désastre; nous aurons même pour compagnon sur le bûcher et pour camarade de *San Benito* ce pauvre chevalier de Saint-Quintin[1], qui s'est donné tant de peine pour lancer le Roi Osymandias au delà du temps des patriarches Abraham, Isaac, Jacob et *patres nostros*.

Le Jupiter Asinarius de Gênes[2] a déclaré que l'écriture phonétique était une invention du diable dans le seul but de défendre l'antiquité fabuleuse de Manéthon à défaut de l'authenticité du zodiaque de Dendéra, que moi, incrédule, je voulais faire remonter à onze mille ans; que, n'ayant pas réussi dans ce projet infernal, vu que lui, Ricardi, avait prouvé que le *zodiaque* n'était qu'un *sothiaque*, le malin esprit m'avait inspiré le *système phonétique*, et que mon but était de sapper notre sainte religion jusques dans ses fondements. Il signale donc en bon chrétien l'imminent danger du *phonétisme* et tous les poisons que récèle une méthode dont il avait cru d'abord devoir simplement se moquer; mais aujourd'hui qu'il a vu la tête et la queue du serpent, il crie, comme un aigle, contre le système, son auteur et ses *fauteurs*.

Le sujet de la brochure est le colosse de Mandouéï, et le motif principal, la lecture faite par Saint-Quintin d'un mémoire académique dans lequel on veut prouver que cette statue est celle d'Osymandias. Mais le savant Ricardi établit

1. San Quintino.
2. Francesco Ricardi, dont il a déjà été question à la page 41.

qu'il n'en est rien, et que ce colosse est simplement le sieur *Ozial, intendant* ou *sous-intendant* du nome dont l'emblème était *una torre merlata* (). Il paraît même que, selon la méthode actuelle, M. Ozial entassait plusieurs traitements d'activité, puisqu'il était aussi intendant du nome dont l'emblème est une *chaîne* , — voilà, j'espère, deux signes savamment expliqués, et une vraie conquête pour la géographie comparée, car vous savez qu'il n'y a presque point d'inscription où il ne soit parlé du nome *de la torre merlata* et *della catena.*

Sur le tout, Ricardi est toujours lui-même, mais, à travers une forêt de bêtises, sa nouvelle production présente quelques brins de ciguë et d'aconit : il aurait dû prendre pour épigraphe *sottise* et *méchanceté.* Du reste, Saint-Quintin est furieux : c'est sur lui très directement que la bordée se dirige, mais elle nous arrive par ricochet, moi comme *auteur,* vous comme *fauteur* et *zélateur* de l'abominable système diabolico-phonétique. Attendons-nous donc à toute la colère de la Sainte Inquisition. — En attendant, j'épluche les monuments du Musée et fais de temps à temps quelque bonne trouvaille. Je peins à force et poursuis la collation et l'examen du grand papyrus, dans lequel j'ai enfin trouvé *un cartouche* que je n'avais pas aperçu à la première visite; c'est bien un cartouche royal, un *prénom* dont voici la forme : . Comme il ne se trouve ni dans ceux des XVIe, XVIIe et XVIIIe Dynasties de la Table d'Abydos, il me semble clair que nous devons le ranger dans la XIXe ou la XXe. Le manuscrit est très certainement d'une belle et ancienne époque.

J'ai reçu coup sur coup trois lettres de Paris, qui ne contiennent rien d'important : on me dit dans la dernière que les amis de Rochette disent dans Paris qu'il a fait le voyage de Turin, parce que je l'avais prié de venir pour m'expliquer plusieurs choses et faciliter ainsi mes recherches. *Risum teneatis amici!* — Je termine par une grande nouvelle :

le colosse est arrivé hier et a été dressé de suite. C'est un magnifique morceau. La tête est superbe et d'un caractère admirable. Ne m'oubliez pas au milieu des nymphes de Savigliano, soit nayades, soit dryades, soit napées, soit hamadryades. L'ami Costa a été un peu malade; il va bien, sauf l'appétit qui n'est pas revenu. Sur le tout, je vous en souhaite un meilleur et vous embrasse en me disant tout [hieroglyphs]. Que le grand Schalschatékata vous protège!

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 16 octobre 1824.

..... Je t'annonce la réception des feuilles 3, 4, 5 et 6 de ma *Lettre*..... et voici mes réclamations grandes et petites, ... Page 49 : *portait le sceptre, symbole de la vigilance des Dieux*, etc. Cette virgule est de trop, elle change le sens entièrement : je parlai du *sceptre de la Vigilance* qui a une forme particulière et différente du *sceptre de Bienfaisance* [hieroglyph], du *sceptre de la Présidence* [hieroglyph] ou *Suprématie* [hieroglyph], etc., etc. P. 49 : ceux d'*éléphantine* pour *Éléphantine*, — p. 50 : *chérie d'Isis* pour *d'Isis*, — sous des noms qui pouvaient être *très communs* parmi les Égyptiens, pour *très connus*, changement qui dénature l'idée, — p. 55 : et je ne crains POINT TROP m'avancer, il manque un *de*, — p. 58, dernières lignes : deux *presque* bien rapprochés, — p. 63 : IL CONCERNE *la mémoire* pour *il consacre*, — p. 74 : *il eût fallu* mettre en italique les trois avant-dernières lignes, — p. 84 et ailleurs : *Achenchérsès* pour *Akenchérsès*, — p. 88 : *nous avons donc le supplément*, etc. Cet alinéa n'a pas de bon sens, il manque quelque chose. Enfin, dans la notice

chronologique, tu as écrit *Hicschos* pour *Hikschos, Diopolitains,* et *Akenchrès,* fille d'Horus, pour *Akenchérsès.* — Je présume qu'il n'est plus temps pour toutes ces corrections, mais il vaudrait la peine de faire un *errata :* cela me paraît indispensable.

..... Le marché que tu as conclu avec Didot est parfait; tâche que les 1.000 francs soient payables en mars prochain, époque où je compte marcher sur Rome et où les fonds seront nécessaires, à moins que d'ici là, puisque notre nouveau Roi va si bien, il fût possible d'obtenir quelques milliers de francs pour faire plus à l'aise le voyage d'Italie et même celui d'Égypte qui devient de plus en plus urgent et que me pressent d'effectuer et M. Drovetti et son second, qui est à Turin, M. Pedemonte, qui veut absolument m'amener et me piloter, vu que la facilité de ce voyage tient à une mauvaise tasse de café qu'on peut d'un jour à l'autre administrer au Pacha. Je crois qu'il serait temps de prendre langue et de se fixer sur tout cela. L'affaire est délicate, mais je ferais de telles conquêtes, que cela vaut certes la peine de risquer sa peau, comme tant d'autres qui ne s'en trouvent pas plus mal. Je reviens à la *Lettre*. Il serait bien d'en offrir un exemplaire au Roi. Quant à Rochette, n'en donne point; sa conduite envers toi est trop extraordinaire après les politesses dont je l'ai écrasé ici. Quatremère de Quincy n'en aura point non plus : c'est trop ménager nos ennemis. Envoie — et un bel exemplaire — à Mme Belzoni[1] et un au Dr. Browne à Cambridge, sans oublier Hummelauer, Hammer, le conservateur du Cabinet de Vienne, et l'ami Young, plus les deux Humboldt et le brave Arago.....

Quant à mes copies ou fac-similés de *stèles royales peintes,* — et j'en ai déjà seize, et des tableaux religieux, — j'en ai

1. Veuve du voyageur Giovanni Belzoni, devenu célèbre par ses trouvailles surprenantes en Égypte et en Nubie. Champollion, qui avait compté sur lui pour sa future expédition d'Égypte, avait été fort attristé par la nouvelle de sa mort prématurée le 4 décembre 1823.

besoin pour rédiger mes *Lettres;* je les enverrai par une occasion sûre. Je ne voudrais pas perdre ce fruit d'une patience de trois mois au moins. C'est d'ailleurs si joli que je crains le roulage..... Je suis revenu..... sur l'inscription du sarcophage que tu m'as envoyée. Je l'ai ainsi rétablie :

Voici ce que je crois pouvoir assurer :

1° Les signes marqués de 1 jusques à 10 sont une formule dédicatoire funéraire.

2° Cette légende contient ou semble contenir trois noms propres marqués d'une *accolade :* le premier (A) *peut être* celui du défunt. Je n'ose pas le prononcer. *Kā onh noute n* ou *Noute phen,* selon qu'il y a ou ; — le deuxième (B) est certainement un nom de *père,* puisqu'il est précédé du groupe *fils,* qui prouve d'abord que le nom précédent (A) est un nom propre d'homme, car, si c'était une femme il y aurait ou . Le troisième (C), précédé de *né de,* est le nom de la mère que je n'ose encore prononcer *Isrménès* ou *Iseraménès*, ce qui est trop barbare. Enfin, j'y trouve (D) le groupe : *ta mère Netphé,* qui se rapporte à *Osiris,* à qui la légende entière, son nom l'ouvrant, paraît s'adresser : on y intercède pour le défunt. Je persiste à demander une empreinte de cet endroit et de quelques

autres, surtout de l'inscription longitudinale du couvercle qui arrangerait tout. Je ne puis rien décider sans cela[1]. — ..... Mes respects à notre vénérable, à tous les siens et amis des siens. Mille amitiés au Prieur, que tu n'oublieras dans la distribution de la *Lettre*, à condition qu'il ne nous oublie pas non plus dans ses prières et éjaculations pieuses. Adieu.....

P.-S. Ci-joint une nouvelle bamboche du Père Ricardi[2], aussi bête que la première, mais plus méchante. Il me dénonce, moi et mes fauteurs, à la Sainte Inquisition.

AU MÊME

Turin, 20 octobre 1824.

J'ai passé ma soirée d'hier, mon cher ami, à l'examen définitif du Papyrus-contrat d'Alexandre II. Voici la version dernière, qui ne diffère point, je crois, de celle que je t'ai envoyée : *Dans l'année VI, le IV (de tel mois) du roi Ptolémée, surnommé Alexandre, et de la Reine Bérénice, sa sœur, Dieux Philométores, et sous le prêtre d'Alexandre et des Dieux Sauveurs et des Dieux frères et des Dieux Bienfaisants et des Dieux aimant leurs pères et des Dieux*

1. C'est le voyageur F. Cailliaud, qui envoyait souvent des copies d'inscriptions égyptiennes de sa collection à Champollion par l'entremise du frère aîné.

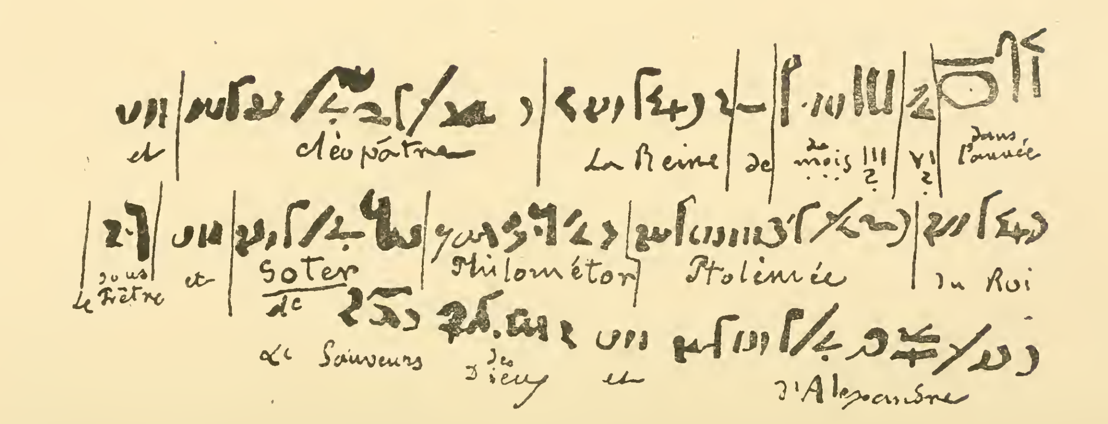
2. Pendant son séjour en Italie, Champollion recevait souvent des pamphlets injurieux *non signés;* ceux de Ricardi étaient, au contraire, toujours signés. Les uns et les autres furent brûlés par Champollion, malgré les reproches motivés de Champollion-Figeac.

Eucharistes ainsi que des Dieux aimant leur mère et des Dieux Bienfaisants et des Dieux Philométores. Il me semble toujours plus évident que cet acte est du règne d'Alexandre II : 1° parce que Alexandre Ier n'est nommé qu'après Cléopâtre, sa mère, dans le contrat de Ptolémaïs, et qu'il n'est parlé d'aucune Cléopâtre dans celui de Turin : il n'y a contre cela qu'une seule supposition à faire, c'est qu'il faut lire la date l'année 26 en supposant que le signe 7 exprime le nombre XX et supposer aussi qu'après avoir tué sa mère, Alexandre Ier, les ans 26 et 27 de son règne (comme je trouve dans la table des règnes annexée au livre d'Young), occupa le trône seul et fit inscrire dans les contrats le nom de sa femme ancienne ou nouvelle, je n'en sais rien. Rien non plus ne prouve que le signe 7 signifie XX, le tout reposerait donc sur une hypothèse sans preuves. — Maintenant, la date VI, rapportée à *Alexandre II*, irait-elle avec la mort de Bérénice, sa femme, rapportée dans l'histoire à l'époque où on dit qu'Alexandre II la tua, et concorderait-elle avec cette VIe année? Voilà ce qu'il faudrait examiner.

Du reste on ne peut pas faire objection de ce que, dans la série des sacerdoces, on ne nomme point, dans le protocole du contrat, les prêtres de *Soter II*, ni ceux d'*Alexandre Ier*, puisque cette objection subsisterait aussi dans l'hypothèse que le contrat fut d'Alexandre Ier. Il devrait y avoir :

et des Dieux Philométores-Soters si l'on eût mentionné le sacerdoce de Lathure-Soter II, car c'est ainsi que porte le contrat d'Iéna que ce brave professeur Kosegarten m'a envoyé. Dans le cas où je ne t'en eusse point envoyé copie, voici la partie essentielle :

I[1]



1. Champollion n'envoya que cette partie à son frère; l'autre, qu'il avait pourtant sous la main, a été retrouvée dans la collection Maignien, à Grenoble.

II[1]

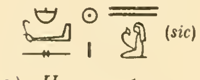
Ptolémée

1. D'après le calque envoyé par Kosegarten, le 28 septembre 1824. C'est lui qui a mis les mots : « du Roi — Cléopâtre — de la Reine — Alexandrie », et la plupart des traits verticaux ; le reste est de la main de Champollion.

Je ne connais aucun contrat d'Alexandre Ier, et il est certain que le premier qu'on trouvera contiendra en démotique le mot à mot du Protocole de celui de Ptolémaïs. — Je pense que le sacerdoce des *Dieux Philométores*, rappelé à la fin de la liste sacerdotale du contrat d'Alexandre II, se rapporte à ce Roi et à sa femme, de sorte que le dernier sacerdoce mentionné, concernant les Rois des prédécesseurs, est celui d'Évergète II.

Quant au sens d'ἐπικαλούμενος *surnommé*, que j'attribue au groupe du contrat, il est plus que justifié : 1° par la place qu'il occupe ; 2° par sa ressemblance quant aux éléments principaux avec le groupe de la ligne 25 de l'inscription de Rosette, répondant au mot du texte grec προσονομασθήσεται, *sera appellé, sera surnommé ;* 3° sur les cartouches hiéroglyphiques d'un *Ptolémée Alexandre* où ces caractères démotiques ont pour équivalent le groupe hiéroglyphique ou , immédiatement placé dans le même sens entre le nom propre *Ptolémée* et le surnom et ΑΡΚСΝΤΡС. Enfin, je trouve la transcription *hiéroglyphique* du groupe démotique *surnommé* signe par signe, avec le pronom de la 3e personne répondant au démotique, dans la légende d'un défunt dont le manuscrit hiéroglyphique est sous mes yeux et porte constamment :

L'Osirien Horus, homme SURNOMMÉ LUI *Petôensou, défunt, né de*



(dame) Hmasreot.

Dans le groupe [hiéroglyphes] est la transcription du démotique [démotique] : il n'y a aucun doute sur ce mot important du contrat.

Quant aux dates Macédoniennes que tu demandes à cor et à cri, je dois te dire que, d'après mes yeux et ceux de Peyron à qui j'en ai écrit pour plus de sûreté, il n'en existe pas trace dans les monuments du Musée. Le calendrier Égyptien règne seul en tout et partout. Il faut en faire ton deuil ; pour te consoler, je te dirai que j'ai déroulé hier au soir un papyrus fort long, contenant une série de quittances pour une même affaire, probablement une redevance ou pension. Ces quittances sont à la suite l'une de l'autre, à partir de l'an 31 jusques — et y compris — à l'an 38 du règne de Psammitichus Ier. Le nom est écrit par les signes qui sont les équivalents hiératiques et hiéroglyphiques compris dans le cartouche que j'ai reconnu pour être celui de *Psammitichus* [hiéroglyphes], démotique [démotique]. — Voilà une nouvelle confirmation de mon affaire, qui, je pense, n'en a plus besoin. — .....

AU MÊME

Turin, 30 octobre 1824.

La patience et la résignation, mon cher ami, sont de bien belles choses, et j'ai besoin de me le répéter depuis une vingtaine de jours au moins que je ne reçois absolument rien de toi. Je devrais être habitué à ces retards, mais c'est une des privations auxquelles on ne se soumet qu'à son corps

défendant, et je ne saurais absolument m'y faire. Je présume que ta rustification auprès du Prieur en est la principale cause : dans ce cas, je m'en réjouirais, puisque tu prendrais un peu de repos dont tu dois avoir furieusement besoin.

Le n° du *Bulletin* du mois de septembre m'a porté ta petite notice sur la momie grecque de Turin. Si tu as fait tirer à part ta petite notice, envoie-m'en cinq ou six exemplaires. Le Comte de Balbe demande à cor et à cri ton second supplément à ta notice *sur la coudée,* celui où tu parles du scribe Aménof et de sa stèle que j'ai retrouvée dans la collection Nizzoli. On me dit que ce supplément a paru, envoie-le donc le plus tôt possible.

Il est décidé qu'on trouvera désormais dans toute l'Europe des *Musées Égyptiens,* excepté à Paris. Les plus petits souverains acquièrent chaque jour des collections, et le plus mince de tous, le Grand-Duc de Toscane, vient d'acheter tout ce que Nizzoli a rapporté. Voilà ce qu'on m'écrit de Florence. La *coudée* restera donc à côté de la Vénus de Médicis. — Les monuments Égyptiens abonderont partout, excepté en France, et cela par les fantaisies obstinées de trois ou quatre faquins dont la nouvelle étude dérange les idées et les intérêts, ce qui est tout un pour eux. Me voilà donc forcé d'aller faire une sieste à Florence où je ne comptais pas m'arrêter lorsque je passerai le Rubicon. — Il reste encore à vendre dans cette ville la collection formée en Égypte par *Ricci* dont parle le pauvre Belzoni dans ses voyages. On me dit qu'il y a de belles choses, momies, vases d'albâtre, papyrus et une foule de petits objets. Mais ce qui me semblerait présenter un plus haut intérêt, c'est une grande quantité de dessins qu'on me dit très soignés, parmi lesquels se trouvent beaucoup de dessins de bas-reliefs et de peintures relatives soit à l'histoire, soit aux usages civils : potier, vitrier, musiciens, danseurs, cuisiniers et cuisine, un marché, chasseurs, grainetiers, constructeurs de barques,

un atelier de distillation ou de chimie, où se montrent deux instruments qui ressemblent évidemment à des *alambics*. Il y a enfin des dessins de divinités, des inscriptions de *temples portant des dates,* une collection d'animaux Égyptiens *anciens et modernes,*



— la vue ou le plan d'un grand jardin tiré d'une peinture d'hypogée, etc., etc. On annonce aussi la copie d'une centaine de noms de Rois ou de Reines (des cartouches) copiés sur différents édifices.

Avec le tout sont 3 journaux de voyages : 1° l'un au *temple de Jupiter Ammon* (Syauah) avec dessins et plans ; 2° l'autre en *Égypte* et AU DELÀ *du Sennaar ;* 3° enfin un voyage en Syrie et au mont Liban avec les inscriptions. On pourrait avoir tout cela pour une quinzaine de mille francs au plus, si cela pouvait convenir à nos grands hommes de l'Intérieur[1]. Je pourrais aller à Florence voir les choses par moi-même et terminer si le rapport qu'on me fait est exact comme j'ai tout lieu de le croire : mais il en sera de cette collection, ainsi que de celle qui existe, *à vendre,* à Trieste, comme des collections Drovetti et Nizzoli : il n'y aura rien pour nous. Et vous verrez qu'il y a bientôt un Musée Égyptien dans la capitale de la République de Saint-Marin, tandis que nous n'aurons à Paris que des morceaux isolés et dispersés.

Voici encore un nouveau sujet de joie et de douleur. J'ai continué et terminé le déroulement des manuscrits Égyptiens du Musée. Je m'attachais aux *rouleaux* les plus sains et les mieux conservés : je ne trouvais que des portions plus ou moins complettes du Rituel funéraire, soit pour homme, soit pour femme ; et toutes ces légendes pieuses me sortaient déjà par les yeux. Je me suis avisé, il y a trois jours,

1. Champollion pense ici au ministre de Corbière, auquel il ne pardonnait pas le refus d'acheter la collection Drovetti à Turin.

de visiter avec soin ce que j'appelais mon *fumier,* c'est-à-dire une vingtaine de *paquets* de papyrus *applatis,* pliés en deux ou en trois, enveloppés dans des morceaux de toile, et pour la plupart dans un état pitoyable, ce qui m'avait décidé d'abord à les mettre de côté comme des incurables. Tous sont en écriture hiératique. — Le premier que j'ai ouvert m'a présenté de suite le nom et le prénom de *Sésostris,* répété huit ou dix fois dans diverses places. Après 3 heures 1/2 de travail, je suis parvenu à rapprocher les cinquante morceaux dont se composait cette pièce, et je me suis convaincu qu'elle contient soit un morceau historique, soit un acte public du temps de *Ramsès le Grand.* Tous les autres paquets m'ont donné un résultat semblable ; pressé de jouir, je les ai étudiés à la hâte et seulement pour reconnaître d'abord les noms royaux qu'ils portent. — Ces pièces, toutes écrites *des deux côtés,* pliées et non *roulées,* et dont quelques-unes ont 5 ou 6 pieds de longueur, sont *farcies* de DATES ainsi conçues : l'an XI, l'an XXXII, etc., etc., suivies pour l'ordinaire du nom d'un Roi. J'ai trouvé des pièces de ce genre avec les dates ou mentions du règne des Pharaons suivants : , c.-à-d. *Aménophis* (Memnon), où il est parlé de : , c.-à-d. *Mœris.* — Une pièce de : , c.-à-d. *Armaïs,* notre Ramsès II . — Quatre pièces de : c.-à-d. *Ramsès-Méïamoun.* — Cinq ou six pièces de Ramsès le Grand, dont voici la légende :

c'est-à-dire : *Le Roi du peuple obéissant, Rē-satè, approuvé par le Soleil, fils du Soleil, seigneur du monde, Ramsès.* — Deux pièces du règne de *Ramsès*, de la XIXe Dynastie, fils de Ramsès le Grand, dont voici le prénom : , c.-à-d. . — Plus deux ou trois autres, horriblement écrits, dont je n'ai pas encore déchiffré les cartouches. — Enfin, une belle pièce, où il est question de *presque tous les Rois* de la XIXe : 1° de *Ramsès le Grand*; 2° de *Ramsès*, son fils et successeur; 3° du Roi *Amenéphtèp* ; c.-à-d. , qui est bien l'Ἀμμενεφθής, successeur de *Ramsès, fils de Ramsès le Grand*; — 4° d'un Roi, dont le prénom est : , c'est-à-dire : , le Roi Ré-saté-Amenémès est certainement celui du Roi Ἀμμενεμής, successeur du sus-dit Aménoftèp de la XIXe; 5° enfin, je trouve dans ce même manuscrit un prénom royal : , c.-à-d. , qui doit être ou celui d'Aménoftèp de la XIXe, ou celui du dernier Roi de cette Dynastie, appelé *Thouôris*. J'oubliais de parler d'une pièce aussi *hiératique*, mais portant à son revers plusieurs colonnes de grands hiéroglyphes d'un pouce de proportion

au moins et contenant tous les titres, noms, prénoms et qualités de Ramsès, fils de Sésostris, plus des fragments de trois ou quatre diplômes, admirablement écrits en grandes lettres hiératiques et commençant par des dates royales pharaoniques de Ramsès le Grand, etc.

Voilà, j'espère, une belle conquête pour l'histoire et un bon argument contre ceux qui ne veulent point de collection Égyptienne et surtout de papyrus. On n'objectera plus que les papyrus ne contiennent que des prières et Paternoster, qu'il est inutile de les entasser au Cabinet du Roi. On ne méprisera plus surtout les manuscrits *sans figures : ce sont les bons*. Fais acheter désormais, par d'autres, pour d'autres ou pour nous, tous les *manuscrits plats, non roulés, sans figures,* pliés dans de la toile et sans aucune espèce de tache de baume. Voilà les bons et véritables manuscrits *historiques*. Mon hiver va être employé à copier ou à extraire ceux que je viens de découvrir ici. Je n'ai fait que les parcourir, et le résultat de ce premier examen est déjà trop important pour que j'en reste là. Je terminerai ma lettre par une autre trouvaille d'un genre très singulier : le dernier paquet que j'ai ouvert m'a offert les débris d'un dessin auquel je ne comprenais rien d'abord. Avec de la patience j'ai rassemblé les morceaux, et il en est résulté une grande feuille de plus de deux pieds, portant le *plan lavé d'une catacombe royale*. Je dis *royale* et je ne crains pas d'ajouter, peut-être de la catacombe royale de Ramsès-Méïamoun, car voici le fait : j'ai comparé ce plan dont il reste un peu plus de la moitié avec ceux des tombeaux des Rois gravés dans la Commission d'Égypte. Le cinquième tombeau de l'Ouest, celui de Ramsès-Méïamoun, offre les plus grands rapports avec le plan du papyrus. Les contours de la montagne, indiqués aussi sur mon plan, se ressemblent. Il y a plus : au milieu de la *grande Salle* de mon plan est dessiné à vue d'oiseau, et peint en *granit rose,* très finement fait, un sarcophage, sur le couvercle duquel est tracé un *groupe de trois*

figures, parfaitement semblable (même position, mêmes personnages, mêmes détails) au groupe sculpté sur le couvercle du sarcophage de Cambridge dont M. Brown m'a envoyé le dessin, couvercle aussi de granit rose, et qui vient du tombeau de Ramsès-Méïamoun, c'est-à-dire du cinquième tombeau de l'Ouest à *Biban-el-Molouk*. Je croyais être halluciné quand j'ai reconnu ce couvercle. Voilà le fait, je me hâterai de calquer et de laver ce plan ; je te l'enverrai, comme une des pièces les plus curieuses qu'on puisse voir. Dans chaque chambre et corridor de mon plan sont de petites inscriptions hiératiques avec force *chiffres*. Voilà un véritable *plan d'hypogée du premier ordre*. Pour celui-là, je le garantis. Ce sera une pièce à montrer au grand tragédien, s'il est sage. Elle pourra servir à faire la paix avec lui. Le plan est très fin et très joliment lavé. Il y a des *repentirs* magnifiques d'une couleur très pâle, comme avec une sorte de crayon de plomb. Le papyrus est écrit par derrière : je ne l'ai pas encore bien examiné de ce côté. Il ne vaut presque plus la peine de te parler d'un grand vaisseau avec toiles, agrès, mousses courant les mâts, que j'ai trouvé peint et entier au milieu de mes papyrus royaux : je le calquerai toutefois comme chose d'un certain intérêt.

En voilà, je crois, assez. Je ne pense pas pouvoir t'écrire souvent de cette encre-là. Il y a des moments de veine, mais ils commencent à devenir rares. Adieu, mon cher ami.....

AU MÊME

Turin, 6 novembre 1824.

Les huit jours qui se sont écoulés entre ma dernière et celle-ci ont été employés, mon cher ami, à recueillir, avec

une patience que mettaient à chaque moment à de rudes épreuves les désappointements les plus sensibles, quelques vieux débris de l'histoire Égyptienne. Ce que j'ai sauvé du naufrage fera toujours regretter la perte, peut-être irréparable, de documents de la plus haute importance et qu'avec un peu de soin et d'intelligence les marchands auraient pu conserver intacts pour quelques siècles encore.

Je m'explique. Lorsque j'eus terminé le déroulement des papyrus historiques dont je t'ai parlé dans ma précédente lettre, j'appris par hasard qu'il existait, dans les combles, quelques débris d'autres manuscrits Égyptiens, mais qu'il était inutile de les visiter. J'insistai cependant pour les voir, et il fut convenu qu'on les mettrait sur une table où je pourrais les examiner le lendemain. — En entrant dans cette chambre, que j'appellerai désormais *le Columbarium de l'Histoire,* je fus saisi d'un froid mortel en voyant une table de dix pieds de longueur, couverte dans toute son étendue d'une couche de débris de papyrus, d'un demi-pied d'épaisseur au moins. *Quis talia fando temperet a lacrymis*[1]*!* Pour maîtriser un peu ma peine, je supposais d'abord que je ne voyais là que des débris de quatre ou cinq cents *manuscrits funéraires,* et j'eus le courage de jeter les yeux sur les fragments les plus étendus et les moins informes : ma blessure se rouvrit alors et saigna bien cruellement, en reconnaissant (*sic*) que j'avais dans la main un débris de pièce daté de l'an XXIV du Pharaon *Aménophis-Memnon.*

Dès ce moment, la résolution fut prise d'examiner un à un les débris grands et petits qui couvraient cette table de désolation. Je commençai l'ouvrage en procédant, mais avec moins de vitesse et surtout de gaité, comme les paysans de nos pays *triant les noix* dans les soirées d'automne. Ma *pointe à calquer* devint l'instrument principal de mon

1. « Quis talia fando Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulixi, temperet a lacrimis ! » (*Énéide,* liv. II, l. 6-8).

opération. Elle conduisait, de la table dans ma main, chaque morceau qui, regardé avec attention, et au recto et au verso, retombait dans la fatale caisse *à toujours*, selon toute apparence, lorsqu'il ne présentait rien de notable.

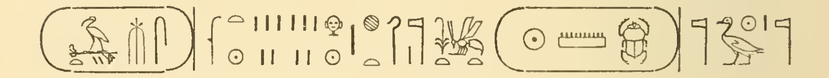
Décrire les sensations que j'ai éprouvées en étudiant les lambeaux de ce grand cadavre d'histoire, est chose impossible : l'imagination la plus froide en serait ébranlée. Comment se défendre d'un peu d'émotion en remuant cette antique poussière des siècles? Je philosophai à outrance, — aucun chapitre d'Aristote ou de Platon n'est aussi éloquent que ce monceau de papyrus. Ma table en dit bien plus que celle de Cébès : j'ai vu rouler dans ma main des noms d'années dont l'histoire avait totalement perdu le souvenir, des noms de Dieux qui n'ont plus d'autels depuis quinze siècles, et j'ai recueilli, respirant à peine, craignant de le réduire en poudre, tel petit morceau de papyrus, dernier et unique refuge de la mémoire d'un Roi qui, de son vivant, se trouvait peut-être à l'étroit dans l'immense Palais de Karnac !

Dans ces restes si fragiles et si mutilés d'un monde qui n'est plus, j'ai vu, comme dans celui d'aujourd'hui, que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, — que le temps réduit au même niveau et entraîne sans distinction ce qu'il y a de plus grand et de plus petit, de plus grave et de plus futile, de plus triste et de plus gai : à côté d'un fragment soit d'un acte du règne de Ramsès le Grand, soit d'un rituel contenant les louanges de Ramsès-Méïamoun, ou de tout autre grand Pasteur des peuples, j'ai trouvé un débris de caricature Égyptienne, représentant un chat qui garde des canards, la houlette à la main, ou un cynocéphale qui joue de la double flûte ; — près des nom et prénom du belliqueux Mœris, un rat armé en guerre et décochant des flèches contre un combattant de sa force, ou bien un chat montant sur un char de bataille. — Ici un morceau de rituel funéraire sur le dos duquel l'intérêt humain avait

écrit un contrat de vente, et là des débris de peintures d'une obscénité monstrueuse et qui me donnent une bien singulière idée de la gravité et de la sagesse Égyptienne.

Voici, en bloc, les résultats de l'examen que j'ai fait de tous ces débris. J'ai trouvé d'abord des fragments d'un très grand nombre d'actes ou de pièces portant la date presque toujours perdue des règnes des Pharaons *Aménoftèp* de la XIXe, *Ramsès-Phéron* et *Ramsès le Grand*, aussi de la XIXe, de *Ramsès-Méïamoun*, d'*Akenchersès-Ousiréï*, de *Mandouéï*, d'*Aménophis II*, enfin cinq fragments contenant le nom de Mœris, dont un, assez grand, porte expressément la date de ce règne :

dont voici la transcription en hiéroglyphes :



Dans l'année V, le Ve jour de (tel mois) *de la direction du Roi du peuple obéissant,* Soleil stabiliteur du monde Dieu, fils du Dieu Soleil Thoutmès. Cette pièce est certainement l'acte public le plus ancien qui existe au monde, et l'Égypte seule pouvait nous fournir des manuscrits de cette étonnante antiquité. — Tu sens bien que les contrats du temps des Lagides et même des Perses commencent à me faire pitié : *c'est d'hier* en comparaison de ce que je remue depuis huit jours. J'ai recueilli des fragments *datés* des

ans IV et XXIV d'*Aménophis II*, d'autres de l'an X, de l'an XXIV, et de l'an VI de *Ramsès-Méïamoun*, le commencement d'un acte de l'an IV de *Ramsès le Grand*, et une quinzaine d'autres fragments de pièces, dont les prénoms et noms Royaux sont ou incomplets ou inconnus. Toutes ces pièces sont sans exception en écriture *hiératique* et pour la plupart d'une écriture magnifique et de grande proportion. Quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de calligraphie et formées de caractères allongés avec des queues et des têtes rossignolesquement tracées. Dans ce million de morceaux je n'ai trouvé aucun fragment en *démotique*, ni aucun nom qui me paraisse postérieur à la XIXe dynastie. Je suis convaincu que tous ces papyrus faisaient partie des archives de quelque temple ou d'autre dépôt public.

Mais le papyrus le plus important, celui dont je regretterai toujours la mutilation complette, et qui était un véritable trésor pour l'histoire, c'est un *tableau chronologique*, un vrai *Canon Royal* en écriture hiératique, contenant quatre fois plus de dynasties que n'en portait la Table d'Abydos, dans son intégrité première. J'ai recueilli au milieu de la poussière une vingtaine de fragments de ce précieux manuscrit, mais des morceaux d'un pouce ou deux au plus, et contenant toutefois les prénoms plus ou moins mutilés de 77 Pharaons. Ce qu'il y a de plus remarquable dans tout cela, c'est qu'aucun de ces 77 prénoms ne ressemble en rien à ceux que porte la *Table d'Abydos*, et je suis convaincu qu'ils appartenaient tous aux *Dynasties antérieures*. Il me paraît également certain que ce *Canon historique* est du même temps que tous les manuscrits au milieu desquels j'en ai recueilli les débris, c'est-à-dire qu'il n'est point *postérieur* à la XIXe Dynastie.

Voilà encore une de ces trouvailles capitales qui causent autant de regrets que de plaisir, et qui nous font voir (c'est le côté consolant) que nous devons tout attendre de recherches bien dirigées, dans le cas où notre gouvernement

se déciderait enfin à dépenser quelque argent pour acquérir des antiquités Égyptiennes. Mais je serais étonné qu'on fît la chose, pour la raison même qu'il serait honorable et convenable de la faire. — .....

Je suis étonné que Barbe-Bleue[1] ait eu l'audace de faire un rapport sur le *Procès* manuscrit qu'il n'a vu en original que pendant cinq minutes, et dans lequel il n'a pas été capable de lire six mots de suite sans l'aide de Peyron ou de moi indigne. Mais ce sont de ces outrecuidances auxquelles on devrait déjà être habitué.

M. de Marcieu[2] m'avait déjà annoncé la prochaine arrivée du Duc. Je le verrai avec empressement, — mais avec regret, puisque ses projets de tranquillité à Paris doivent être bien contrariés par ce voyage. — Hier j'ai fait les honneurs du Musée Égyptien au Duc de Laval-Montmorency, ambassadeur à Rome, et j'ai reçu de lui les offres les plus aimables. Ce matin, à 7 heures 1/2, on est venu m'éveiller pour remplir les mêmes fonctions auprès du prince de Carignan et du Duc Antoine-Clément de Saxe, père de la princesse de Carignan et de la Reine d'Espagne. Leurs Altesses ont été parfaites, et j'ai fait de mon mieux pour faire valoir mes vieilleries Égyptiennes. Biot est arrivé depuis deux jours; il est venu chez moi le soir avec un cortège de dix astronomes français, autrichiens ou piémontais. Il va mesurer un arc du Méridien au delà de Milan. Il est perpétuellement à prêcher en faveur de l'Égypte et de mes travaux à ce qu'on me dit de tous côtés. Je ne sais d'où vient cette grande faveur[3]. Il crie contre l'avocat Breton et déclare que l'Administration ne fait rien de ce qu'elle devrait à mon égard. Je suis touché de cette tendresse mathématique.

Rien de plus : le changement de saison me tâte un peu,

1. L'helléniste Raoul Rochette.
2. De l'ambassade de France à Turin.
3. Champollion croyait à tort que Biot ne lui avait pas encore pardonné leur désaccord à l'égard du zodiaque de Dendérah.

mais quelques tasses de décoction de Kina me tireront d'affaire. — Je compte finir cette semaine le tirage de mes fragments et commencer l'étude des vingt papyrus Royaux que j'ai trouvés d'abord à peu près entiers. — ..... Adieu, mon cher ami, écris-moi plus souvent et présente mes respects et tendresses à notre Vénérable, en lui faisant part de mes nouvelles conquêtes. Je suis tout et toujours à toi de cœur et d'âme.

AU MÊME

Turin, 15 novembre 1824.

J'ai enfin terminé, mon cher ami, le triage de mes noix, et, dans ce travail qui m'a occupé jusques à présent, j'ai été assez heureux pour retrouver un certain nombre d'autres fragments du *Canon Royal hiératique* : je dis *Canon Royal*, puisque plusieurs morceaux de cet inappréciable manuscrit prouvent qu'il était partagé en deux colonnes de *prénoms Royaux, suivis du nombre des années du règne exprimées en chiffres hiératiques* de la manière suivante :

c'est-à-dire :

Mais, par malheur, ce ne sont que des fragments au nombre d'environ quarante, qu'il m'a été impossible de raccorder entr'eux, malgré le soin et l'attention les plus soutenus. Cela prouve et l'étendue de ce papyrus dont il ne reste que la moindre partie, et l'abondance extrême de documents historiques qu'on eût pu en retirer, si les barbares ne l'eussent point mis en lambeaux. J'ai trouvé quelques noms Royaux écrits à l'*encre rouge* au milieu des autres, *tracés en noir ;* je présume que c'était là les noms des *chefs de dynastie.* Tout ce que j'observe et que je puis dire en contemplant ces précieuses reliques ne peut que redoubler la douleur d'une telle perte peut-être irréparable à toujours : de tels trésors historiques peuvent ne point se retrouver deux fois, et j'avoue que le plus grand désappointement de ma vie littéraire est d'avoir découvert ce manuscrit dans un état aussi désespérant. Je ne m'en consolerai jamais, — c'est une blessure qui saignera longtemps.

En définitif, j'ai recueilli parmi les débris de ce *Canon Royal,* qui était un véritable *Manéthon* en écriture hiératique, environ 160 à 180 *prénoms Royaux ;* beaucoup sont entiers, mais beaucoup aussi sont tronqués, sans commencement et sans fin. Un certain nombre *se suivent,* ce qui sera toujours un moyen de classification chronologique. Le résultat le plus marquant de cette exhumation est, sans contredit, la preuve acquise que les Égyptiens, à une époque très reculée, puisque ce texte se trouve au milieu des débris d'archives qui ne descendent point au-dessous de la XXe Dynastie, comptaient près de deux cents règnes antérieurs à la XVIIIe Dynastie ; car dans tous ces fragments du Canon il n'existe pas un seul *cartouche* semblable à ceux des Rois de la XVIIe, de la XVIIIe et des dynasties suivantes. Quant aux conséquences à tirer de ce fait capital, c'est : 1° que Manéthon a suivi les idées Égyptiennes en donnant trente Dynasties, et 2° que l'opinion de l'excessive antiquité de la nation était en vigueur vers le XIIe siècle avant notre ère.

..... Une lettre de Florence m'annonce l'arrivée au lazaret de Livourne d'une *énorme caisse de papyrus Égyptiens* appartenant à M. Salt. Il paraît que ces manuscrits sont en vente; on m'en enverra sous peu une notice en gros. Mais je la recevrai seulement pour enrager, car je suis bien sûr qu'on ne voudra rien faire à Paris pour acquérir les plus importants de ces papyrus. Je voudrais que les meneurs grands et petits restassent un jour ou deux dans le Musée de Turin pour entendre les épithètes honorifiques dont les décorent tous les Français qui visitent la collection ; il n'en est pas un qui ne regrette ces monuments, ravis à la France par les microscopiques idées de nos géants politiques. C'est un concert perpétuel d'imprécations que j'ai le soin pieux de diriger à leur véritable adresse [1]. Notre ambassadeur de Toscane est parti d'ici, le cœur navré de regrets.

Mon correspondant de Florence, Migliarini, m'envoie en même temps l'inscription d'une *momie grecque* trouvée dans le même caveau que *Pétéménon*. Voici les détails qu'il tient du voyageur qui lui en a donné copie. On a trouvé sept caisses de momies, toutes avec des inscriptions grecques et hiéroglyphiques, dans des fouilles faites à Thèbes en présence de l'Intendant de M. Salt et M. Grey. Toutes ces momies étaient d'une même famille : un petit sarcophage a été acheté par M. Grey (c'est celui de *Tphout*, gravé dans les *Hieroglyphics*) ; un a été mis en pièces (c'est probablement celui dont Cailliaud a copié l'inscription, Soter, fils de Philout); deux ont été achetés par un Anglais; on ne sait où le reste a passé. Tous ont été dessinés, dit-on, avec soin, et les dessins se trouvent inhumés dans les portefeuilles de M. Banks [2], qui ferait mieux de *les publier* que d'enlever

1. Au ministre de Corbière.

2. Depuis 1819 déjà, les « trophées égyptiens » que possédait William J. Bankes (voir p. VII), et qui étaient restés muets pour son ami Young, auraient pu accélérer de beaucoup les découvertes de Champollion. Bankes ne le savait que trop bien, et c'est pourquoi il les retenait chez lui.

les duchesses. On prétend aussi qu'on a trouvé sur une de ces momies un billet en grec, portant ce qui suit en style de commerce, et adressé probablement à l'Intendant des hypogées : « *J'ai payé deux oboles* au Caron ; *je vous envoie ma chère fille : je vous la recommande, vous prie d'en avoir soin et de la placer dans un lieu convenable.* » Plus quelques autres civilités. C'est M. Salt qui a acquis ce billet et plusieurs autres. Voici une des inscriptions. Elle est inédite, je crois : **ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΗϹ ϹΩΤΗΡΟϹ ΚΟΡΝΗΛΙΟΥ ЄΒΙΩϹЄΝ ЄΤΗ ЄΞΗΚΟΝΤΑ ΟΚΤΩ ΜΗΝΑϹ ЄΝΔЄΚΑ ΗΜЄΡΑϹ ЄΙΚΟϹΙ ΤΡЄΙϹ.** Je n'ai point encore l'autorisation pour la publier.

..... Je me suis aperçu trop tard, à propos de l'errata de ma *Première Lettre,* que j'ai mis *Evhémère* pour *Athénagore.* Ce sera à corriger à la main pour les exemplaires envoyés aux *savants;* quant aux autres, cela est fort égal. Tâche de faire quelques démarches pour des fonds au Ministère, pour m'envoyer à Rome; cela doit être fait sans le concours de l'excellent Duc, qui se mettrait peut-être encore en avant, et je ne puis consentir à faire ainsi la guerre à ses frais. Il a déjà assez fait; ce serait indiscret au moins de consentir à ce qu'il fasse davantage. — C'est le groupe [hiéroglyphe], ou [hiéroglyphe], ou [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], qui signifie *année,* et c'est l'hiéroglyphe [hiéroglyphe] : tout ce qui précède est la *préposition.* Je n'ai pas envoyé à Letronne ni à toi l'inscription du médecin, puisque je la croyais déjà publiée; si un dessin du groupe peut lui faire plaisir, je l'enverrai. Le contrat de *Minutoli,* passé entre *Horus, fils d'Horus, Colchyte,* et *Onnophris, fils d'Horus,* est probablement un double de celui *en grec* de M. Grey, et dont l'*original démotique* est au *Cabinet du Roi,* lequel est aussi de l'an XXXVI, enregistré aussi le 9 de Choiac par *Lysimaque* et passé entre les mêmes contractants *Horus* et *Onnophris* pour le même sujet. — .....

A J.-A. SAINT-MARTIN

Turin, 23 novembre 1824.

Je comptais, mon cher ami, en partant de Paris, vous écrire de Turin bien plus tôt que je ne le fais, parce que je m'attendais à trouver ici, au milieu de 8.000 pièces, quelques morceaux Persans dignes de vous intéresser. Il n'y a rien absolument qui se rapporte au vieil Iran, si ce n'est le nom seul du Roi Histaspe, tracé en écriture démotique : , à la tête de quelques contrats des années 15, 21 et 37 de son règne.

— .....

En apprenant la mort..... de votre collègue Bernardy, j'ai présumé qu'il y aurait enfin élection à l'Académie : vous ne pouvez point douter, puisque tout l'attachement qui me lie à mon frère vous est bien connu, que mon plus ardent désir ne soit de le voir préféré à tout autre. Je me hâte donc de vous recommander ses intérêts; c'est au nom de notre ancienne amitié, sur laquelle je compte toujours, que je vous prie de faire pour mon frère ce que vous feriez pour moi, j'aime à le penser du moins, en une semblable occasion.

Je sais aussi que quelques personnes ont bien voulu penser à moi pour cette place vacante; mais, absent de Paris pour un temps indéterminé, je ne puis qu'être flatté de cette marque de bienveillance, sans pouvoir en profiter pour le moment. Je n'ai absolument, à cet égard, aucune sorte de prétention : mon seul et unique vœu serait que les suffrages se réunissent sur mon frère, et je vous prie encore une fois d'aider à son accomplissement. Vous savez d'avance com-

bien tout ce que vous ferez pour cela sera agréable à votre tout dévoué

J.-F. Champollion le jeune

(Lettre non remise à son adresse, comme inutile. — Champollion-Figeac.)

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 23 novembre 1824.

Je réponds, mon cher ami, à ta lettre du 13, numérotée 19 : j'espère que tu as reçu toutes celles où j'entre dans quelques détails sur mes trouvailles dans le détritus des manuscrits Égyptiens que j'ai découverts dans une caisse, où l'humidité achevait de les ronger. Mon projet, bien arrêté, était de t'écrire lundi passé selon ma nouvelle habitude; mais un paquet inattendu, et qui m'arrivait de l'Égypte par je ne sais qui, m'a jetté dans des recherches que je n'ai pas encore terminées, mais dont j'attends de beaux résultats, c'est-à-dire la connaissance pleine et entière de tout le *système de numération et de notation du temps* dans les trois écritures Égyptiennes. Je puis t'annoncer que ces points-là sont décidément dans ma main; il ne reste plus qu'à les *ramasser*, et c'est encore dans mon *fumier de papyrus* que j'en retrouve tous les matériaux. Aucun texte, soit hiéroglyphique, soit hiératique, soit démotique, ne m'embarrasse plus désormais; je les déchiffre à plaisir, année, mois, quantième du mois. Ce beau coup de filet m'a été inspiré par la lettre ci-dessus mentionnée et venue d'Alexandrie. C'est le Consul général d'Autriche, M. Anastasy, qui m'écrit, à la date

du 7 septembre passé, qu'il a lu avec admiration (c'est le style d'usage quand on parle à un auteur) mon *Précis du Système hiéroglyphique*, qu'il s'est empressé d'en faire des applications sur les monuments qu'il possède, et qu'il en est résulté, pour lui et pour M. Salt, l'Anglais, une conviction complette de la vérité de mon système. Il a surtout été charmé de lire lui-même le nom du Roi *Néchao, fils de Psammitichus*, sur deux stèles dont il me prie d'agréer les dessins très soignés. C'étaient deux pierres funéraires relatives au même individu, nommé Psammétichus *Prêtre d'Anubis, fils de Oohvèn Iohbuben;* toutes deux portent la date de l'an Ier, *le premier jour du mois d'Épiphi*, sous le sacerdoce (c'est-à-dire du règne) *du Roi du peuple obéissant,* (prénom), fils du Soleil, *Nekaô* (nom). Le dit prêtre *Psammétichus* a vécu 65 ans, 10 mois, 2 jours, . Immédiatement après cet âge du défunt vient, sans aucune séparation, une seconde date que je ne sais à quoi ni à qui rapporter. Elle est ainsi conçue : *L'an XXVII, du mois de Pharmouthi le 28.* — Ledit défunt a été enterré le 2 du mois de Pachons (). En réunissant les trois noms nouveaux de mois à ceux que j'avais déjà réunis, sans savoir auquel des douze chacun d'eux se rapportait, je suis, en une demi-heure, parvenu à connaître par A + B le système de notation des mois en écriture hiéroglyphique. J'ai remarqué : 1° que les caractères ou groupes dominants dans tous les noms de mois se réduisent à trois : , et , ou par abréviation : 2° que chacun de ces groupes prend successivement 1, 2, 3 ou 4 *lunes renversées* au-dessus de lui, ou bien une , suivie des chiffres I, II, III, IIII, ou bien encore , , , , ce qui donne *quatre noms de mois différents* par groupes. Or, comme 3 fois 4 font 12,

je possédais donc déjà les éléments de tous les *noms propres de mois;* il ne s'agissait plus que de savoir l'*ordre* dans lequel il fallait placer les trois groupes dominants qui chacun fournissaient quatre noms de mois. Le fragment de monolithe Choiseul[1], qui est au Musée Royal, m'a donné la solution du problème. Je trouve dans ce fragment de calendrier sacré que le mois précède immédiatement le mois , et que le mois précède immédiatement le mois . L'ordre des caractères de mois est donc incontestablement fixé, grâce à ce *fragment*, qui ne pouvait pas être brisé avec plus d'esprit, puisque, dans l'état déplorable où il est, il suffit encore pour nous éviter bien des sueurs. Tu trouveras le tableau des *mois hiéroglyphiques*, tel que je l'ai déduit ainsi théoriquement, en partant de faits positifs dans la feuille ci-jointe[2].

En appliquant ce tableau à l'Inscription de Rosette, où sont mentionnés trois noms de mois, il en résulte que les mois de *Thoth* et de *Mésori* (et) sont bien exactement exprimés, mais que le mois de Méchir, ainsi marqué dans l'inscription, est une faute évidente ; on a mis ce groupe à la place de , en se trompant seulement dans le signe de la *saison* pour , car les trois caractères fondamentaux , et indiquent sans aucun doute les *trois saisons* de l'année Égyptienne. Le quatrième caractère indique les mois de l'*inondation*, le premier les *feuilles des arbres*, et le second les *fleurs* ou *fruits*. Il est impossible que le mois de Thoth et celui de Méchir appartiennent à la même saison, comme cela serait si l'Inscription de Rosette avait raison de mettre Paopi

1. Sous ce nom-là, le fragment mentionné n'est plus connu aux Musées égyptiens de Paris.

2. Cette feuille manque.

à la place de Méchir [hieroglyphs] que demande *mon tableau*. Je te dirai du reste que cette correction est justifiée par le texte *démotique;* car je tiens aussi l'*analyse à fond* des noms de mois *démotiques* et *hiératiques*, tracés d'après un système tout pareil, ainsi que je m'y attendais. J'ai tout compris à la fois et suis très content de cette récolte. Je t'enverrai prochainement le tableau des *mois* en chiffres hiératiques et démotiques. Le tout est uniquement pour ton usage particulier.

Je vais rédiger un travail complet là-dessus. Ne montre le tout qu'à des personnes *sûres*. La chose est si simple, maintenant, qu'un seul coup d'œil suffit pour la saisir et *timeo Danaos*[1]. — Ta réponse au « grand tragédien » est bien molle, je commence désormais les hostilités en tout et partout. Je suis las de souffrir cette crétinique opposition. Au nom de Dieu, ma *Première Lettre au Duc!!* J'écrirai à Dubois dans le sens convenu.

Mes discussions avec les mois Égyptiens ont retardé le *Panthéon*, que je compte expédier aujourd'hui : ce sera pour samedi. Le cartouche [cartouche] de la stèle Thédenat-Cousinéri est celui de Mandou-Ftèp ⲙⲛⲧⲟⲩϥⲧⲡ (l'approuvé de Mandou), le Μενδής de Diodore et le Σμενδής des listes de Manéthon, le premier Roi de la XXI[e] Dynastie *Tanite*. — La Reine ne voit personne, et M. de Coste[2] est encore en Savoie..... Je finis à la hâte pour courir au Musée où m'attendent le Duc de Noailles et sa femme. .....

1. Dès sa treizième année, Champollion savait par cœur l'*Énéide* de Virgile, et il la citait volontiers en parlant ou en écrivant à ses amis.

2. Le comte de Costa avait promis au comte de Balbo d'introduire Champollion à la Cour, mais des affaires de famille, dit-on, le retinrent en Savoie pendant tout le séjour de Champollion à Turin.

AU MÊME

Turin, 27 novembre 1824.

On m'a apporté hier au soir, mon cher ami, ta lettre du 20 et en même temps la fameuse *Lettre* si longtemps attendue..... Les planches sont si jolies, sentent si bien leur fruit et le fumet Égyptien, que je ne me lasse point de les regarder. J'en suis enchanté, quoiqu'il y ait quelques petites brioches qui proviennent probablement du modèle même que j'ai envoyé :

1° Le cartouche-prénom d'Aménophis II porte [hiéroglyphe] (Saté) *sans sa plume* sur sa tête [hiéroglyphe].

2° Le cartouche de *Tmauhmot,* au lieu du signe [hiéroglyphe], devrait avoir [hiéroglyphe].

3° Ramsès II, n° 17. Les figures d'*Ammon* et de *Saté* devraient avoir l'un le [hiéroglyphe], l'autre la [hiéroglyphe]; il en est de même des deux Dieux *Ammon* et *Phré* du cartouche 19 B, entre lesquels et sous le signe [hiéroglyphe] devrait être [hiéroglyphe]. — Mais c'est un inconvénient inséparable des circonstances et de l'impossibilité de suivre, comme il le faudrait, l'exécution pas à pas..... Je dois revenir sur la plupart de ces *prénoms* dans ma *Seconde Lettre,* car je connais maintenant la valeur de la plupart d'entr'eux. J'attends M. le Duc avec impatience pour lui montrer ce que je ne fais que crayonner dans ma *Lettre*. La statue de Ramsès le Grand est enfin assemblée; il n'y manque pas un pouce de l'antique. C'est un admirable morceau, et je n'en ai pas assez dit dans ma *Lettre* sur la beauté exquise de son exécution. Je suis fâché sous un certain point de vue que M. de Blacas ne reste en Italie que jusques au mois d'avril : il est impossible que j'aie fini mes explo-

rations ici avant cette époque. Je vois chaque jour de nouvelles choses à faire et dont les résultats peuvent devenir très majeurs. Il faudra probablement que je parte d'ici en février pour Rome et Naples, y rester jusques à la fin d'avril et me rabattre ici pour terminer, car je ne veux rien laisser derrière moi. Dis-moi ce que tu penses de ce nouveau plan. Je suis obligé de mettre tant de temps à mes recherches ici pour la raison qu'une bonne partie est employée soit à préparer, soit à rédiger et le *Panthéon* et les *Lettres au Duc*. Mais enfin il le faut. — ..... Je viens à la grande affaire académique. Je suis bien impatient de voir jouer les grandes marionnettes et de savoir enfin de quelle couleur seront les oiseaux qui venaient assez volontiers voltiger à notre fenêtre et nous manger dans la main. « L'astrologue[1] » m'intrigue surtout. J'espère cependant que l'*ultima ratio* des Rois comme des plus petits bourgeois, l'*intérêt*, les rangera de ton côté. Le manège de l'outrecuidant[2] sera probablement très curieux, et il me tarde aussi de voir ce qu'il fera pour être agréable à *son ami*, Champollion le jeune. Car c'est le titre qu'il me donne dans sa correspondance avec Peyron. Mais je pense au fond que toute l'affaire dépend de la manière dont parlera M. Dacier. C'est là tout le nœud. Il a le droit d'*exiger* avec tous ces myrmidons qu'il a créés et mis au monde. S'il parle vertement à tous ces gens-là, l'affaire tournera bien pour toi : s'il les abandonne à leur libre arbitre, il ne faut compter sur rien, et s'attendre à voir le Saxon[3] ou peut-être même l'admirable Capefigue[4], génie du premier ordre, et

1. L'helléniste Letronne, qui, en 1808, avait dit à l'étudiant Champollion que les anciens Égyptiens n'avaient connu que l'*astrologie* et non l'*astronomie*. Champollion, s'identifiant toujours avec ce peuple, pardonna difficilement cette « offense », et ne l'oublia jamais.

2. L'helléniste Raoul Rochette.

3. L'helléniste Hase (Charles-Benoît), établi à Paris depuis 1801, fut élu membre de l'Académie le 3 décembre 1824, grâce aux efforts de Letronne et d'Alexandre de Humboldt.

4. Capefigue (Honoré-Raymond), né en 1802, publiciste, qui étonnait

dont Quatremère précipite la croissance dans la serre chaude de ses bonnes grâces, occuper le fauteuil académique. Mais enfin essaye encore cette fois-ci, et, s'il était dit que nous devions trouver de telles gens sur notre chemin, nous en prendrons bravement un autre et nous saurions nous passer de la compagnie des Immortels. Après une telle injustice, personne, je crois, n'aurait le droit de s'étonner si tu ne te mettais plus sur les rangs et si moi, instruit par ton exemple du sort qui m'attendrait en pareille occasion, je donnais les mains aux propositions couvertes qu'on m'a faites ici, pour m'attacher à la chose, et si je disais *adieu pour toujours* aux intriguants et aux meneurs de Paris. Il n'est pas dit que cela ne finisse pas ainsi[1]. — .....

AU MÊME

Turin, 1er décembre 1824.

Je reçois ta lettre à l'instant, mon cher ami, et je n'ai que peu de temps pour y répondre courrier par courrier. L'amour de Letronne *pour la justice* me paraît une bien singulière chose; c'est encore une planche pourrie, et je suis charmé que nous apercevions le ver à temps. Il n'a qu'à se bien tenir avec son homme d'outre-Rhin[2] : tout est fini entre nous et lui. — Remets ma lettre à Saint-Martin, je veux encore en

tout le monde par la rapidité de son travail. Champollion et ses amis lui reprochaient son « exaltation de l'absolutisme politique » et son « intolérance religieuse ».

1. Champollion pense aux offres répétées qui lui étaient faites alors de s'établir pour tout de bon en Sardaigne.

2. L'helléniste Hase, né à Sulza (Saxe), en 1780.

avoir le cœur net avec celui-là. Je persiste dans les conclusions que je prends dans ce billet (du 27 novembre) que tu dois avoir reçu : c'est pour cela que je ne puis, ne dois, ni ne veux t'envoyer la lettre de demande pour l'Académie. L'écrire, même dans le doute qu'il soit nécessaire de la remettre à son adresse, est une chose trop contraire à mon cœur et à mes résolutions. Je ne demanderai donc pas et je te répéterai de ne me compter pour rien dans tout cela. Déclare-leur donc que je ne veux de leur fauteuil que lorsque je pourrai aller m'asseoir au tapis vert à côté de toi. Sinon ? *Non.*

Je suis, d'ailleurs, convaincu qu'ils ne veulent ni de toi ni de moi, et qu'ils aimeraient mieux bourrer l'Académie de quelques douzaines d'*apoco* et de *cogne-têtu,* comme dit notre Vénérable, que d'ouvrir la porte à des personnes qui osent avoir une opinion à eux. Si cela leur convient, *bene sit!* Quant à nous, faisons notre devoir. Le mien est tracé bien clairement dans toute cette affaire. Et je ne me prêterai à aucune démarche qui ne soit conforme au vœu de mon cœur qui heureusement est d'accord en tout avec le bon sens et la droite raison. Le tien est de faire valoir tes droits en agissant vertement et à découvert. Marche donc en avant, et, si tu succombes, nous aurons du moins le plaisir de connaitre nos ennemis. Ce sera à nous ensuite d'agir envers chacun selon leurs mérites. Il n'y a plus de ménagements à garder avec personne, et nous enverrons à tous les diables les intriguants et les intrigues. Tout le nœud de l'affaire est la succession de notre patron, que ces avides canailles dévorent et se disputent déjà d'avance. Voilà le fruit le plus clair que notre Nestor ait tiré de toutes les peines qu'il s'est données pour eux. Je voudrais bien qu'il le sentît et agît en conséquence.

Quant à la direction que tu me demandes dans toute cette affaire, ainsi que mon avis, je crois que l'un et l'autre sont assez clairement indiqués par tout ce qui précède ; et tu

n'avais pas besoin de m'interroger pour savoir ce que je pensais et ce que je voulais. Tends donc au but ouvertement et ne fais aucune espèce de concession, — point de parti mitoyen : *In medio stat* VIRUS, *non virtus !* — Je termine à la hâte.....

AU MÊME

Turin, 3 décembre 1824.

..... Rien de nouveau ici. Je copie à force des manuscrits royaux, tout en travaillant à la *Seconde Lettre*, qui en contiendra des extraits. Envoie-moi un calque de la stèle ou des stèles Saulnier et autres, contenant des dates ou cartouches des Rois de la XVIIe légitime, — j'en ai absolument besoin pour ma *Seconde Lettre*.

Le Duc de Noailles, qui a pris goût aux antiquités Égyptiennes, est parti pour Rome, où je le retrouverai selon toute apparence. Il m'annonçait la prochaine arrivée de M. de Blacas, mais je vois par les journaux que notre Duc s'amuse à tenir les cloches de Saint-Sulpice sur les fonts du baptême. Quand part-il et quand arrivera-t-il ici ? Voilà ce que je voudrais savoir d'avance, ayant quelques dispositions à faire au Musée pour le bien recevoir. Adieu.....

A L.-J.-J. DUBOIS

Turin, 3 décembre 1824.

On me faisait espérer, mon cher ami, une lettre que vous deviez, dit-on, écrire au voyageur du *Panthéon*, mais je n'ai rien vu venir, et, persuadé que vos sentiments ne sont pas

au bout de votre plume, j'attendrai encore *quand même*. Je suis d'ailleurs très certain que vous ne m'avez point oublié..... Les trois charmantes planches de ma *Lettre* à M. de Blacas en font foi ; je vous remercie donc d'abord du soin élégant avec lequel elles sont exécutées. Mais, comme j'ai tiré un assez bon parti de mon ouvrage et que les planches étaient à ma charge, il est de toute justice que vous n'ayez point perdu votre temps non plus ; c'est déjà assez que vous ayez bien voulu appliquer votre talent à cette sèche série d'hiéroglyphes. J'inclus donc dans la présente un reçu de 200 francs à valoir sur le produit du *Panthéon*.....

Le bas-relief que vous avez dû prendre dans le premier volume de la *Commission d'Égypte*, sauf les corrections *hiéroglyphiques* indiquées dans mon calque, n'aura point de couleurs ; vous ferez seulement peindre l'intérieur des figures et hiéroglyphes en *jaune très clair*, pour les faire ressortir, comme nous avons déjà fait pour certaines figures dont les couleurs nous manquaient. C'est, au reste, une méthode toute Égyptienne : donc, elle est bonne.

Les couleurs de notre *Dieu Lune* à deux têtes d'épervier et à quatre ailes nous sont suffisamment indiquées par l'image du même Dieu nº 14 f *bis*, que j'envoie aujourd'hui : il faut donc colorier les corps et ajustements du *Dieu à quatre ailes* d'après ce dernier, et mettre aux ailes les couleurs ordinaires comme celles de Saté ou de Neith. Les indications pour les couleurs du Dieu *Mandouli* sont suffisantes. La grande barque de *Thoth-Lune* sera toute *jaune*. Quant à la 6e planche de cette livraison Xe, c'est à vous, mon cher ami, à la composer. Il s'agit de faire un bel *ibis* perché sur une enseigne, à laquelle sera attachée une écharpe bleue et blanche. Le bois de l'enseigne doit être *jaune* ; et vous trouverez un mauvais modèle de cette composition dans les planches coloriées du grand ouvrage d'Égypte (*Antiquités*, vol. II, *Biban-el-Molouk*.....).

La tête et le cou de l'ibis doivent être *noirs*, et le bout des *rémiges* noir aussi, le reste *blanc* et les pattes *rouges*. Je vous donne toutes ces indications dans le cas où vous n'eussiez pas sous la main quelque joli modèle d'ibis colorié. Je n'ai trouvé ici que de très grossières statues de bois représentant ledit oiseau. Vous avez témoigné le désir d'avoir et de publier des caricatures Égyptiennes. Je vous en enverrai, mais elles sont de très petites proportions et cependant faites avec beaucoup d'esprit; ce ne sont, au reste, que des fragments, mais ils valent la peine d'être recueillis.

..... J'ai enfin obtenu qu'on assemblât les morceaux de la statue de Sésostris, dont je parle dans ma première *Lettre*. Il n'y manque rien[1], et quand je considère la beauté et l'admirable perfection de cette figure colossale, je regrette de n'en avoir pas assez dit dans ma *Lettre*, en faveur de l'art Égyptien. Cette statue vous enchanterait, et vous diriez avec moi sans aucun doute :

Depuis six mois entiers chaque jour je la vois
Et crois toujours la voir pour la première fois!

Bref, j'en suis amoureux, et j'arriverai à Paris avec un bon plâtre du buste entier de cette statue. Vous verrez alors si ma passion n'est point légitime. La tête est divine, les pieds et les mains sont admirables, le corps est moelleux; je l'appelle l'Apollon du Belvédère Égyptien. On en fait ici une exécrable gravure, je vous l'enverrai pour vous donner une idée de l'ensemble. Adieu..... Donnez un baiser pour moi à la guerrière Herminie, au nom du 𓊹𓋹; et aimez-moi comme je vous aime, de tout cœur,

J. F. Champollion le j.

1 Cette célèbre statue était arrivée en morceaux, mais Champollion

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 13 décembre 1824.

Le *Journal des Débats*, arrivé vendredi, m'avait déjà appris, mon cher ami, le résultat de la lutte et le jeu des machines. Letronne peut donc compter sur ma reconnaissance, et puisqu'il est partisan si déclaré de la *justice*, justice lui sera faite en temps et en lieu. Tu ne me dis point si mon billet a été remis à l'Arménien : je tiens beaucoup à le savoir. Dans tous les cas, celui-ci n'en est pas moins rayé du catalogue, et si l'ami Dubois n'a pas à s'en plaindre, qu'il lui envoie désormais les livraisons en son nom seulement : ce n'est qu'une affaire d'adresse. Dans la même hypothèse, on peut suivre la même règle à l'égard de l'Arménien.....

Tu vois que j'adopte de cœur et d'âme les conclusions de notre vénérable patron, et je suis vivement affecté des nouveaux ennuis que toute cette affaire a dû lui causer. Tu fais très bien de renoncer, pour l'avenir, à lui donner un semblable tracas et à le commettre, pour ainsi dire, avec *des claquedents* qui lui doivent tout ce qu'ils sont. — L'Académie a définitivement prononcé son divorce avec nous. Puisqu'elle croit pouvoir se passer de nous et préférer un Plombard du Bas-Empire, il faut bien aussi croire à la possibilité de se passer d'elle. Et nous saurons nous consoler avec l'épitaphe de Piron[1] qui en vaut bien une autre. Ainsi donc, plus de communications avec ce corps des

n'aurait pu la faire restaurer comme il le fallait, si le ministre ne lui était venu très énergiquement en aide. — La tête du petit uræus sur le casque du Pharaon n'a jamais été retrouvée.

1. « Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien ! »

Immortels. Laissons-le méditer dans les hauteurs ineffables de sa Toute-Science, et suivons tranquillement notre petit bonhomme de chemin. Peut-être que quelques brins de gloire échappés à ces grands hommes et que nous ramasserons à l'aise pourront nous consoler de leur superbe dédain. Travaillons donc — *quand même !*

Quant à Jomard, dont la petite ruse hypogéo-microscopique a gâté toute l'affaire, — c'est un homme mort. Tu peux en avertir ses connaissances et ses amis. Il ne m'a encore vu, pour parler son langage, que sous la forme du clément Osiris, avec *un masque à tête d'ibis* ou *d'agneau.* Je lui prépare une apparition soignée d'Osiris à masque de crocodile et d'hippopotame, et nous verrons comment il se trouvera de cette nouvelle théophanie. Il aura beau se couvrir et s'environner du voile sacré des mystères, je déchirerai l'enveloppe et je montrerai aux bons croyants que le Grand-Prêtre *n'est qu'un étranger sur la terre d'Égypte*, un *Pasteur*, un *Ykschos*, qui, de sa propre autorité, s'est coiffé du pschent et prétend dominer sur les régions d'en haut et les régions d'en bas.

Je ferai, comme Misphragmouthosis, le siège d'Aouara, et Jomard évacuera la place à la tête de ses 250.000 bêtises, pour aller coloniser, s'il le veut, avec le *Roi Stuaan*, son ancêtre. J'ai déjà commencé le feu dans les dernières livraisons du *Panthéon ;* je lui mitonne une bordée de tribord et de bâbord dans ma *Seconde Lettre* et dans mon Mémoire sur les mois et les signes numériques[1], et si cette (*sic*) moustique tracassière et peureuse prend la chose à cœur comme par le passé, il est incontestable que, dans peu, une place sera vacante à l'Académie. Mais, comme on ne peut hériter de ceux qu'on assassine, *ni toi ni moi ne la demanderons !* Elle appartiendra d'ailleurs de droit à l'admirable Capefigue ou à quelque autre géant en herbe,

1. Ce mémoire parut seulement en 1842. Il en sera question ci-après.

broutant déjà le fourrage académique sous les favorables auspices du *grand cheval de Troie*[1]. D'ailleurs, le grand Rabbin[2] doit songer à placer avant nous une nuée de jeunes Lévites, qu'il nourrit provisoirement dans la basse-cour du temple avec le thym, le serpolet et les tulipes de la poésie orientale, mais qui, dégoûtés du régime végétal et végétatif, demandent enfin, et à grands cris, à mettre la main sur les pains de proposition et leur couteau dans les cuisses de victimes entassées au fond du *sanctum sanctorum*. M. de Humboldt aura aussi sa récompense. Je voulais lui adresser mon *Mémoire sur les chiffres*, comme ayant traité cette affaire dans une lecture académique. La dédicace, si dédicace il y a, sera pour un autre..... Je pencherais pour Fourier ou pour Arago. Ce serait peut-être, à l'égard du premier, un moyen pour cicatriser les plaies des zodiaques.

J'arrive à une affaire qui me tient à cœur. Les journaux annoncent que j'ai eu deux voix, ce qui fait supposer que je me suis mis sur les rangs en concurrence avec toi, — je ne voudrais pas pour tout au monde que personne ne le crût, — je te prie donc d'envoyer aux principaux journaux mon démenti formel à cet égard, c'est-à-dire *une déclaration précise* que je n'ai fait aucune démarche de ce genre, car je conçois très bien que l'Académie puisse préférer un Saxon couvert de la poussière byzantine à un Français qui a travaillé un peu plus haut, mais je ne conçois pas *un frère* qui couperait le chemin à un autre! Je tiens essentiellement à cette démarche. Nodier l'a déjà faite dans un autre sens. Il ne s'agit pas de mon amour-propre, comme de la part de Nodier, *il s'agit d'honneur*, et j'y tiens, quoique non académicien. Adieu, mon cher ami.....

Mille respects et tendresses à notre Vénérable et aux

1. Quatremère de Quincy, qui, parfois, employait Capefigue à l'Académie des Beaux-Arts.

2. Sylvestre de Sacy.

siens, — qui sont les véritables nôtres..... J'attends les inscriptions des stèles à date et à âge des défunts dont tu m'as parlé dans tes lettres. J'en ai absolument besoin pour mes deux mémoires. Vite aussi des détails sur les stèles de Marseille.

P.-S. Plus de souscription pour les *Ases*. Et tape dur en tout et partout. — La Reine est arrivée hier soir (dimanche) de Gênes, avec le Roi; M. le Comte de Coste est encore en Savoie.

AU COMTE DE CHOLEX
Ministre de l'Intérieur.

Turin, 18 décembre 1824.

Monseigneur,

La prochaine arrivée de M. le Duc de Blacas, qui désire vivement connaître à fond le magnifique Musée Égyptien que cette ville doit, en très grande partie, aux soins éclairés de Votre Excellence, me décide à recourir encore une fois aux bontés dont Elle m'honore pour la supplier de mettre un terme à certains froissements produits, j'ose le dire, sans qu'il y ait de ma faute, entre M. de Saint-Quentin et moi. Je suis honteux d'être réduit à ennuyer Votre Excellence de tels intérêts infiniment petits et si éloignés du cercle élevé de ses occupations ordinaires; mais, comme la curiosité de M. de Blacas, auquel j'ai de si grandes obligations, pourrait souffrir de mes petits différents avec le Directeur provisoire du Musée, je me crois obligé de vous prier, Monseigneur, de donner sur-le-champ des ordres formels pour que tous les objets renfermés dans les armoires et hors de la vue du public soient dépliés enfin et exposés de la manière la

plus convenable pour que M. de Blacas puisse les voir commodément.

Je vous prie d'ordonner, en même temps, que l'une des *clefs de la salle où sont déposés les monuments d'un petit volume* reste pour quelques jours au moins entre les mains du Custode (M. Cantù) : il serait fort inconvenant, ce me semble, que M. de Blacas fût obligé, comme cela est arrivé au Duc de Noailles et au Marquis de Cavour, d'attendre vainement des heures entières l'arrivée de M. le Directeur pour visiter cette salle.

Cette même clef est demeurée pendant quelque temps à ma disposition, grâce, Monseigneur, à la protection que vous voulez accorder à mes travaux, mais, depuis quelques jours, M. de Saint-Quentin a jugé à propos de me la refuser formellement : je ne puis croire qu'il agisse en cela d'après les ordres de Votre Excellence. J'ai passé près de deux mois à rassembler les diverses parties des papyrus Égyptiens déchirés en lambeaux et dispersés sans ordre ; je puis me flatter de plus d'avoir, par un effort de patience, acquis pour le Musée un certain nombre de pièces manuscrites de la plus haute importance et qui, sans moi, seraient demeurées à jamais perdues sous des débris informes dont je les ai tirées. Je pensais que ces services me donnaient en quelque sorte le droit de consulter ces mêmes objets et les autres aux heures qui pouvaient convenir à mes études. Mais M. de Saint-Quentin trouve nécessaire de m'asservir à la sienne, et je ne puis ni ne veux m'y conformer : j'attendrai donc que Votre Excellence décide encore cette nouvelle difficulté.

J'ignore quelles peuvent être les causes de l'éloignement que M. de Saint-Quentin m'a toujours témoigné : je me suis prêté autant qu'il m'a été possible à tout ce qui devait lui être agréable. Si j'ai désapprouvé la plupart de ses arrangements, j'ai souvent aussi essayé de l'en détourner avant qu'il les exécutât. Il est bien le maître de *disposer des*

choses comme il l'entend ; mais, comme toutes les personnes versées dans ce genre d'études, moi aussi je conserve le droit de les trouver bonnes ou mauvaises. Si l'on m'empêche, enfin, de jouir de toutes les facilités qu'il avait plu à Votre Excellence de m'accorder, je me verrai forcé d'interrompre la publication de mes *Lettres à M. de Blacas,* qui eussent peut-être pu faire dignement apprécier le Musée Royal en indiquant tous les divers genres de richesses qu'il renferme. Je laisserai donc ce soin à M. le Directeur ou à tout autre qui croira être autant ou plus que moi en état de remplir cette tâche ; mais il me sera pénible de voir que le gouvernement de Sa Majesté Sarde ait fait si libéralement l'acquisition de tant de précieux monuments sans qu'il en résulte pour lui-même toute la gloire qui pourrait lui en revenir, ni pour la science toutes les lumières qu'elle doit attendre d'une telle masse de monuments disposés et présentés d'une manière convenable.

Vous excuserez d'autant plus facilement, Monseigneur, la trop grande franchise de cet aveu, qu'il vient d'une personne qui a consacré sa vie entière aux études Égyptiennes et qui sent plus vivement que toute autre, peut-être, toute la haute importance des objets que renferme le Musée de Sa Majesté. — Quoi qu'il en soit, je n'en conserverai pas moins une éternelle reconnaissance pour tout ce dont je suis redevable à vos bontés. Permettez-moi de vous renouveller, Monseigneur, l'assurance du profond respect et de l'entier dévouement de votre serviteur reconnaissant,

J.-F. Champollion le Jeune.

PÉTITION DU PHARAON OSYMANDIAS A S. M. LE ROI DE SARDAIGNE

Turin, 22 décembre 1824.

Sire,

Un vieux proverbe Égyptien dit : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ». J'en fais la triste et bien cruelle expérience. Quand, sur la proposition de M. Drovetti, qui me vantait la courtoisie et la civilisation de l'Europe, je consentis à quitter Thèbes, ma chère patrie, pour voir les contrées de l'Occident, je dus (puisque la course ne pouvait se faire autrement) me soumettre à être placé sur un vaisseau d'une manière fort incommode et très peu convenable soit à mon rang, soit à mon illustre famille. Une seule espérance adoucissait l'ennui de la traversée, celle des honneurs qui m'attendaient sans doute au milieu de peuples qui doivent, en très grande partie, les lumières dont ils se vantent, à la vieille nation que j'ai longtemps gouvernée avec tant de gloire.

Je prenais donc en patience et le mal de mer et les dégoûts perpétuels dont m'abreuvaient mes compagnons de voyage, qui feignaient d'ignorer avec quel personnage ils avaient l'honneur de faire route.

J'arrive à Livourne, et on me loge dans une espèce de magasin. On m'y laisse plusieurs mois, sans s'enquérir seulement si le local pouvait ou non me convenir. J'aurais cent fois perdu patience et tenté quelque coup d'éclat, car, en ma qualité de conquérant, je suis fort vif, quoique fort posé en apparence, — si mes compatriotes Thoutmosis et Aménophis, personnages assez flegmatiques de leur naturel et renfermés dans la même cour que moi, ne m'eussent déterminé à m'y tenir en paix, en attendant l'événement.

Quant à Sésostris, que j'y trouvais aussi, le pauvre garçon était si malade et tellement brisé du voyage, qu'il avait double raison de ne s'occuper que de lui.

Grâce à ces bons camarades, je ne suis point mort d'ennui, car Thoutmosis me contait les vieilles histoires de son temps, et Aménophis qui, sous le nom de Memnon, s'est fait une très belle réputation comme musicien, me chantait de temps en temps un de ces jolis airs qui, dans la plaine de Thèbes, faisaient autrefois courir en foule à ses pieds les Grecs et les Romains.

Mais Sa Majesté peut se figurer quelle fut ma douleur, lorsque je demeurai seul et que je vis partir successivement pour sa capitale non seulement tous les Pharaons mes amis, mais encore trois ou quatre petits Typhons, qui eussent pu du moins charmer ma solitude par leur mine et leur caractère grotesque, quoique ce soit au fond du fort petit monde et des gens d'assez méchante compagnie. Je restai pétrifié de cet affront ; aucune plainte ne sortit de ma bouche, mais, immobile et l'œil fixe, *je dévorais mon cœur*, comme on disait autrefois dans mon pays. Bref, je ne repris quelque mouvement que le jour seul où l'on m'embarqua pour Gênes. C'est là que je dus encore faire une longue station, abandonné sans honneur près d'une des portes, mais je me roidissais contre le malheur ; j'étais déjà endurci par les souffrances passées, et je sus, en attendant que Votre Majesté m'appelât dans sa ville royale, supporter froidement les manques de respect d'un peuple grossier, auquel ma figure ni mon costume n'en imposaient aucunement. Je fis plus, — je conservai mon impassibilité; — aucun mouvement de dédain ne sillonna même mon visage, lorsqu'un certain savant du pays accourut à moi, prétendant me connaître et ne sachant pas voir sur mon front le diadème des Rois et les insignes du *fils aîné d'Amon*, osa publier que je n'étais qu'une espèce d'*intendant* ou *sous-intendant*, et soutenir que je m'appelais Ozial, nom inconnu à l'Égypte entière,

moi qui suis le *Roi du peuple obéissant,* le Soleil gardien des mondes, l'enfant du Soleil, Osymandias.

C'est du milieu de telles tribulations qu'on m'entraina enfin, couché sur un chariot grossier, sur lequel je me laissai placer sans la moindre résistance, pensant que c'était enfin la dernière des épreuves qui m'étaient réservées.

J'arrive à Turin dans ce triste équipage, et, au lieu de me conduire directement dans le palais de Votre Majesté, on me fait mettre pied à terre dans la cour de l'Académie des Sciences, où j'appris toutefois, en arrivant, qu'il avait été question de moi et que même mon véritable nom avait été prononcé. Je supposai donc encore qu'il avait été jusques-là dans les intentions de Votre Majesté que j'eusse voyagé *incognito ;* mais, du moment que mon rang était connu, je m'attendais d'un instant à l'autre à ce qu'on me rendît enfin les honneurs qui me sont dus.

Une foule d'individus m'environne en effet, la cour brille de l'éclat des flambeaux,..... mais on me passe sans respect une corde au cou, et bien malgré moi (car j'avoue que je faisais le pesant) on me juche droit contre un mur et sur un grand piédestal, sans faire attention seulement que j'en avais apporté un avec moi, lequel ne m'a point quitté depuis mon départ de Thèbes.

Dans une posture aussi gênante, exposé à toute heure aux regards d'un public auquel mes insignes royaux n'en imposent pas toujours, j'attendais depuis plusieurs mois que Votre Majesté mît un terme à mes souffrances. J'avais, de plus, le déplaisir d'apercevoir, grâce à ma haute taille, à travers les fenêtres voisines, mes anciens compagnons de voyage dans une situation bien préférable à la mienne. Je voyais, par exemple, Mœris, perché sur une espèce de théâtre, tout juste comme nos hiérogrammates lorsqu'ils racontaient les métamorphoses d'Osiris au peuple assemblé dans les temples ; plus loin, Sésostris, entièrement remis de ses blessures et

se carrant au milieu d'une vaste salle sur un socle même de beaucoup trop élevé pour sa taille.

Je voyais de pauvres diables déjà enfermés sous des centaines d'aunes de bandelettes et calfeutrés déjà très chaudement dans deux ou trois caisses, recouverts, à ma barbe, par un surcroît de soins, d'une belle robe neuve de toile jaune bordée de galons verts. — Je voyais enfin, de mon observatoire incommode, telle petite bourgeoise de Thèbes, que je n'eusse jamais honorée d'un simple regard, accueillie avec une galanterie raffinée et gracieusement enfermée, je ne sais pas trop pourquoi, dans une petite maison de verre.

Mais ce n'est point assez! — C'est au milieu de ces mortifications si cuisantes pour mon amour-propre qu'on est venu, Sire, mettre le comble à tant d'outrages. Au lieu de me conduire dans un somptueux palais, maintenant que la température de ces contrées devient d'une âcreté jusques ici inconnue pour moi, on me laisse dans une basse-cour, exposé à toutes les rigueurs, dans la solitude la plus complette. Et c'est là surtout ce qui me décide à recourir enfin à la justice et à la pitié de Votre Majesté. Au lieu de me garantir des injures de l'air en me donnant un bel habit jaune bordé de vert comme à quelques-uns de mes collègues et même à certains chats et autres animaux qui ne s'attendaient guère à des attentions si délicates, on me couvre grossièrement sous des monceaux de paille. Je me hâte de profiter de l'instant où cette ridicule enveloppe ne me recouvre que jusqu'au menton pour ouvrir enfin ma bouche et me plaindre hautement de telle indignité. Quoi! Le Pharaon qui conquit la Bactriane à la tête de 700.000 hommes, qui éleva le plus merveilleux édifice de Thèbes, ne sera plus désormais qu'un *Roi de paille*, — ou, pour trancher le mot, un Roi empaillé? Non, Sire, Votre Majesté ne le souffrira point. Elle connaît maintenant la longue suite de mes tribulations; j'en appelle à son équité, — *c'est en Roi qu'il faut qu'on me traite.*

Ce mot dit tout ce que j'attends. Je demande aussi, comme réparation indispensable, que l'inventeur du costume ridicule dont on m'affuble soit lui-même empaillé, pour être sur-le-champ déporté au Muséum d'histoire naturelle. Et ce sera justice[1].

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 24 décembre 1824.

Ta lettre..... m'arrive enfin, mon cher ami, pour faire cesser, sous un certain rapport, l'espèce d'état de siège et d'incertitude dans laquelle me tenaient les bavardages des journaux sur le prétendu départ du Duc. Je n'étais pas le seul sur le qui-vive. Le Comte de Marcieu, premier secrétaire d'ambassade dans cette capitale, doit suivre M. de Blacas à Naples dans la même qualité ; — il est tout aussi pressé que moi de savoir à quoi s'en tenir à cet égard, vu que sa position avec M. de la Tour du Pin[2] se complique singulièrement par l'ignorance totale où nous sommes des futurs

1. Il va sans dire que les journaux n'osèrent pas insérer cette « Pétition »; aussi fut-elle imprimée, sauf le dernier paragraphe, en forme de pamphlet et distribuée gratuitement dans les rues, à la grande joie des habitants de Turin, qui ne se lassèrent pas d'offrir leurs hommages au Pharaon Osymandias. Celui-ci, malgré ses plaintes amères, n'en resta pas moins exposé aux rigueurs exceptionnelles de l'hiver, car la capricieuse volonté du Directeur du Musée fut approuvée par la Cour même, tandis que l'opinion justifiée de Champollion n'y trouva aucun appui, malgré la recommandation du Ministre. Depuis longtemps, « Osymandias » est convenablement placé, sous son vrai nom de *Séti-Ménephtah*, dans la grande salle historique du Musée, où se trouve la magnifique statue de Ramsès II, son prédécesseur.

2. Ambassadeur de France à Turin.

contingents..... Je profiterai du moment où le Duc sera à Rome ou à Naples pour faire ma course dans la basse Italie, où je suis annoncé depuis longtemps d'après les dires de nos compatriotes qui en reviennent. Je tiens d'ailleurs à convertir les Romains à mon Église ; les plus fortes têtes de Milan, de Florence et de Rome sont déjà à moi, et j'ai reçu l'adhésion des Cattaneo[1], des Malaspina[2] et des Zannoni[3], ce qui balance, et au delà, les réprobations du Ricardi qui vient de démontrer, dans le journal du baron de Zach, à Gênes, que la coudée Drovetti n'est qu'une feuille du calendrier romain, contenant tout simplement le mois de février divisé en 28 jours, les ides, les nones et les calendes étant marquées, comme de raison, à leur place respective. Il ne serait pas mal d'avertir convenablement le public de cette découverte par deux petites lignes dans le *Bulletin*.

Tu trouveras ci-joint en petits signes un tableau renfermant : 1° les noms des *mois en démotique* et *en hiératique ;* 2° les chiffres *hiératiques,* destinés à énumérer les *choses* en général et les *années* en particulier ; 3° les chiffres *correspondants en démotique ;* 4° les *chiffres hiératiques* pour marquer le *quantième* du mois ; 5° les chiffres *démotiques correspondants*. C'est le résultat de mon travail depuis un mois, où je ne fais que chiffrer véritablement, ayant été obligé, pour deviner la valeur de tous ces caractères, de suivre pas à pas et de *vérifier la comptabilité* toute entière d'un certain scribe *Thoutmosis* dont j'ai trouvé une grande partie de *livres de recettes,* depuis le 11 du mois de Paopi jusques au 13 Pharmouti de l'an XII du règne de Ramsès V, de la XIX[e] Dynastie. J'ai soumis mes calculs au brave et excellent Plana, qui les a tous trouvés fort justes,

1. Carlo Cattaneo, directeur du Cabinet des antiques au Palais Bréra à Milan.

2. Le marquis Malaspina, vieillard fort obligeant, propriétaire d'une riche collection, à Milan.

3. Directeur de la Galerie des antiques à Florence.

ce qui m'a tellement enorgueilli, que je demanderai la première place vacante à l'Académie des Sciences, puisque l'Académie des Belles-Lettres ne veut point de nous. Plaisanterie à part, j'ai fait un véritable tour de force en déterminant, sans qu'il puisse rester le moindre doute, la valeur précise de cette foule de signes qu'il fallait d'abord reconnaître et démêler comme *chiffres*. Les formes hiéroglyphiques ne pouvaient me guider, puisqu'à partir du nombre 5 il n'y a plus d'analogie entre les deux systèmes; il a fallu, d'ailleurs, deviner qu'il avait plu à ces têtes carrées d'Égyptiens de marquer, par exemple, le *quatorze* d'un mois par les chiffres *10, 2* et *2*, le *quinze* par *10, 3* et *2*. Je fais toujours un grand signe de croix en actions de grâces à mon bon génie, lorsque je considère les protocoles d'actes, dont les premiers mots contiennent une charretée de chiffres entassés, — chiffre de l'année, chiffre de l'ordre du mois, chiffre du quantième, le tout accumulé, appartenant à deux systèmes de numération différents et qu'il a fallu démêler. Enfin, la chose est faite et je la donne comme sûre et certaine.

Le premier résultat de ce travail est qu'aucune des dates de contrats démotiques données par le Dr Young et par moi n'est exacte. Il te sera facile maintenant, à l'aide du tableau ci-joint[1], de lire toutes les dates des contrats soit démotiques, soit hiératiques. Ne montre cela à aucun schacal noir, blond, jaune ou vert. Sers-t'en, en attendant que je t'envoie mon travail sur ce système. Je le rédige, ainsi que la *Seconde Lettre*, mais les choses ne vont pas vite : je suis un peu épuisé et fatigué de la somme d'attention que je dépense depuis six mois. J'aurais besoin d'un peu de repos, et, si le Duc se décidait enfin, c'est ce qui pourrait, je crois, m'arriver de plus heureux. Cela hâterait mon voyage; dans huit jours la voiture me remettrait complettement et je foncerais de plus belle sur les papyrus.

1. Ce tableau manque.

Dès sa première entrée dans la collection Drovetti, Champollion y avait vu, non pas, comme d'autres, un *musée,* mais bien l'*histoire même* de l'Égypte ancienne, « histoire étrange, mais dont la réalité puissante » lui saisissait l'esprit et semblait redoubler la force de son génie. Il l'avait senti plus que jamais depuis qu'il avait mis la main sur les *papyrus historiques avec dates.* Pour lui, il y avait là de quoi refaire le système numérique tout entier, et il en profita si bien que presque aussitôt il réussit à rétablir :

« 1° L'*ancien calendrier égyptien,* l'ordre des mois, leur distribution en saisons et tous leurs noms en écriture hiéroglyphique, hiératique et démotique;

» 2° Le *système de supputation du temps* et son expression dans les trois écritures;

» 3° Le *système de numération* dans les diverses sortes de signes, dans les trois écritures également », de sorte que les dates en années, mois et jours, et les nombres exprimés dans l'un ou l'autre des trois systèmes ne lui présentèrent plus de difficultés.

L'important mémoire, qui fut le fruit de ces observations si curieuses eut un sort déplorable, et cela parce que le désir de le perfectionner davantage par de nouvelles données en empêcha la publication immédiate, malgré les instances des astronomes et mathématiciens François Arago, J.-B. Biot, Balbo et Plana, auxquels la résurrection du calendrier pharaonique paraissait fort importante. Toutefois, Champollion en envoya une copie partielle à l'orientaliste Kosegarten, à Iéna, et à Thomas Young, pour les aider à avancer leurs travaux sur ces matières.

Complété d'une manière extraordinaire après le retour d'Égypte de Champollion, surtout en ce qui concerne la suite et la représentation figurative des douze mois de l'année vague de l'antique Égypte, et leurs relations avec les phases de l'année solaire, le mémoire impatiemment attendu fut lu devant l'Académie des Inscriptions le 18 mars 1831, et devant l'Académie des Sciences le 4 avril suivant. Le 30 mars 1831, Champollion en accrut l'intérêt scientifique par une nouvelle *Notice sommaire* fort importante sur *l'année vague,* qu'il lut également devant les deux Académies. A la suite de cette lecture, Biot assura publiquement que, dès lors, on pouvait prouver avec une certitude mathématique que l'arrangement de l'indication symbolique des mois en Égypte remontait

au moins jusqu'à l'an 3285 avant Jésus-Christ. La jeune science rejetait donc les chaînes de la chronologie sacrée qui lui avait demandé de s'arrêter à la date de 2200 ans avant Jésus-Christ. La liberté entière de la parole devait lui être assurée! De nouvelles perspectives pour l'astronomie et pour l'histoire pharaonique s'ouvraient, et, au grand contentement de Champollion, les fautes qui déparaient la chronologie composée par Champollion-Figeac en 1824 et 1825, sur la base des Papyrus de Turin[1], se trouvaient corrigées du même coup.

On comprend que des hommes tels que Sacy, Letronne (qui n'avait pas cessé de reprocher à Champollion-Figeac sa chronologie fautive), Biot et Arago insistassent pour faire imprimer de suite le lumineux manuscrit et la Notice nouvelle; mais, hélas! le désordre inquiétant des affaires publiques, pour ne pas dire l'anarchie générale, formait un obstacle sérieux à ce qu'il en fût ainsi, et c'est pourquoi l'impression fut retardée de nouveau.

Onze mois plus tard, ces deux manuscrits furent soustraits, avec bien d'autres, par François Salvolini, pendant la longue agonie de son maître. Retrouvés enfin, après la mort prématurée de Salvolini, le *Mémoire* et la *Notice sommaire* furent aussitôt publiés en 1842[2], grâce aux soins assidus de Biot, plus navré que tout autre par ce retard inouï, décret du sort qui trop souvent, dirait-on, n'a pas voulu que justice fût rendue à la mémoire de Champollion le Jeune.

Mais le monde savant connaissait assez bien, dès 1825, le contenu essentiel de ces nouvelles données scientifiques, car, outre leur emploi partiel par Young et Kosegarten, le rapt audacieux commis par San Quintino, et dont il sera question, ainsi que l'indiscrétion de Gustave Seyffarth[3], qui avait profité de l'imprudence extrême de Champollion en pareille matière, y avaient beaucoup contribué. On avait donc constamment marché sur les traces du

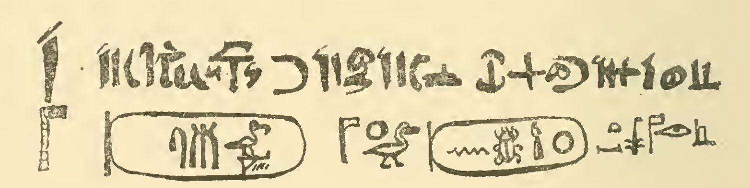
1. Voir la Notice chronologique qui est imprimée à la suite des *Première* et *Deuxième Lettres au Duc de Blacas*.

2. Voir les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV, p. 73-136, avec 6 planches.

3. Ce philologue allemand avait pu étudier tout à son aise les papiers en question, au mois de janvier 1827, à Paris.

maître, mais sans vouloir toujours en convenir; c'est pourquoi la découverte faite de si bonne heure par Champollion était déjà dépassée par d'autres au moment de cette publication, que la plupart des égyptologues actuels ne connaissent pas même de nom. Heureusement, le chapitre 9e de la *Grammaire hiéroglyphique,* parue en 1836, quatre ans après la mort de son auteur, contient une partie de cet admirable mémoire. — H. Hartleben.

Le dernier des paquets qu'il me restait à examiner de plus près m'a singulièrement réjoui par les documents qu'il renferme. C'est un fragment (deux hauts-de-pages) contenant les *Litanies des Dieux*, dont j'ai déjà deux copies avec variantes, faites sur deux beaux Rituels; mais le second haut-de-page, qui continue les litanies, contient *onze* noms de personnages royaux invoqués comme dieux. Le premier est notre troisième Roi de la XVIIIe Dynastie, dont l'article est ainsi conçu :



Osirien-Roi (Grand Soleil du monde...), fils divin du Soleil Thoutmosis, Dieu (venait ensuite la formule : *ayez pitié d'un tel*, etc.). D'où il résulte que ce Roi, appelé *Amonmaï* ailleurs, portait bien réellement aussi le nom de famille *Thoutmosis*. Les trois suivants invoqués sont : 1° son père *Thoutmosis Ier*; 2° son grand-père *Aménoftèp;* la légende complette de ces deux Rois est la transcription exacte des légendes hiéroglyphiques que nous connaissons. Vient ensuite 3° *la légende complette* du père d'*Aménoftèp,* chef de la XVIIIe Dynastie, c'est-à-dire la légende du *Miphramouthosis* de Manéthon, le premier qui chassa les *Pasteurs*,

et dont nous découvrons ainsi le *nom propre* monumental. Voici la légende d'*Aménoftèp* et celle de son *père* :

La première, celle d'*Aménoftèp*, confirme les lectures que j'ai données de l'hiéroglyphique : mais la seconde nous donne une connaissance positive du *prénom* de son père, qui renferme une tête de *lion*, et non de *crocodile*, comme je le croyais d'après les monuments hiéroglyphiques à demi effacés. Cette légende hiératique nous apprend aussi le nom propre de ce Roi, le dernier de la XVIIe *légitime ;* il s'appelait , nom qui, réduit en caractères *phonétiques* (en exprimant phonétiquement le signe par le groupe *phonétique,* avec lequel il s'échange perpétuellement dans les textes), devient *Aahmès*, l'enfant de la Lune ⲁⲁϩ, ⲟⲟϩ, nom dont les Grecs ont fait Amosis, comme de Thoûtmès ils ont fait *Thout*mosis. Nous retrouverons là ce nom d'*Amosis*, donné aux premiers Rois de la XVIIIe. Tu remarqueras aussi que la femme d'Aménoftèp fils s'appelait aussi *Amosis* comme son beau-père (peut-être aussi son *père*), c'est le groupe que j'ai traduit : *l'engendrée de la Lune*, en donnant le cartouche hiéroglyphique de la Reine *Atari,* dont le nom entier était *Amos-Nané-Atari*. Je le retrouve encore ainsi dans mes *Litanies*, où elle est nommée dans la série des *Reines* ou *Princesses* au nombre de six.

Le cinquième et dernier Roi, nommé dans mes *Litanies*, n'est plus un Diospolitain de la XVII[e] ou de la XVIII[e]; c'est le deuxième Roi de la XXII[e] Dynastie, *Osortasen* ( ), ce qui prouve que les *Litanies* ont été écrites sous le règne de son successeur, le Roi *Psammus*, car *Osortasen* a, comme les précédents, le titre d'*Osirien-Roi*, ce qui annonce incontestablement qu'il était *défunt*. Ensuite viennent les *Reines divinisées*, en tête desquelles se trouve *Amos-Atari*, qui a accouché de toute la XVIII[e] Dynastie. Elle est en tête des Reines, comme la plus ancienne; les cinq autres dames se trouvent être la mère du Roi *Osortasen*, sa femme, la femme de *Psammus*, fils et successeur d'*Osortasen*, et deux autres princesses de sa famille. J'y retrouve les Reines nommées sur les stèles Thédenat et la petite statue de cornaline de M. Durand. Je désirerais vivement que notre ami Dubois me fit une copie très exacte des vingt derniers caractères de l'inscription de cette statuette, et que, de ton côté, tu eusses la complaisance de déterrer, mon livre à la main, au Cabinet du Roi, les stèles (fonds de Thédenat) où se trouvent Psammus, sa mère et sa femme, dont tu me copierais également les légendes. J'ai besoin de ces croquis pour finir ma *Seconde Lettre*.

..... Mon ami, l'abbé Gazzera, dont je te recommande toujours l'article pour le *Bulletin*, parce qu'il m'est fort attaché (c'est le seul des savants d'ici qui n'ait pas fait la grimace, quand le gouvernement a témoigné l'intention de m'ouvrir un plein accès au Musée Égyptien), m'a donné aujourd'hui la brochure que tu me demandes, relative au jeu des échecs..... Le bon abbé te prierait de déterrer à la Bibliothèque du Roi ou ailleurs, et de m'envoyer copie des *douze premiers vers* d'une traduction française du Dante, intitulée : *La Comédie de Dante*, etc., mise en rimes françaises, et commentée par Balthazar Grangier, Paris, 1596-97,

3 vol., in-12. — Envoie-moi le calque des papyrus Saulnier, surtout celui qui a des chiffres.

Quant aux propositions qu'on a glissées et qu'on pourra me faire, sois sûr d'avance que le petit rayon de 200 lieues que cela pourrait placer entre toi et moi dictera toujours inévitablement une réponse négative..... Je suis marri que tu n'aies pas fait tenir mon billet à l'Arménien, car cela m'oblige à lui dire son fait à la première rencontre. Je lui suppose assez de bon sens pour qu'il eût vu, dans cette lettre, ce qu'elle était réellement, — un véritable *ultimatum* entre lui et moi. Puisque Barbe-Bleue et le Mandarin[1] sont encore dans les *incerta patini*, vivons bien avec eux, jusqu'à ce que nous acquérions la certitude que ce sont encore là deux médailles fourrées. Je plains de toute mon âme notre excellent patron, qui porte à la fois un cœur d'homme, une tête pleine et une langue d'or, d'avoir affaire à de telles gens, qui ne se rappellent jamais les services qu'il leur a rendus, qu'à l'instant même où ils ont à lui en demander de nouveaux. Faites beaucoup d'heureux, — vous ferez beaucoup d'ingrats, dit la sagesse des nations. M. Dacier peut se vanter d'avoir exercé toute sa vie le métier du véritable *Évergète*, qu'un auteur symbolise assez énergiquement en comparant le bienfaiteur à un homme qui passe son temps à *donner à boire à un entonnoir*. Mais enfin ce n'est pas à lui à se repentir. Présente-lui mes tendresses respectueuses.

..... J'ai besoin de lire du français et surtout le tien ; ne l'oublie pas. Je t'embrasse comme je t'aime.

P.-S. Mes compliments à Quercetanus, le greffier de dure tête[2], que je soupçonne être l'agent de mon apothéose

1. Abel Rémusat, le célèbre sinologue, dont la mort prématurée, en 1832, causa des regrets universels.

2. Léonard de Chézy, le premier sanscritiste dont l'Europe a pu s'honorer. Il était en relation avec D. J. van Lennep, le latiniste bien connu, qui se plaisait beaucoup à mettre en plein relief les mérites de

à Amsterdam. — ..... Donne-moi des nouvelles de l'affaire de Cousin, dont on ne parle plus.

Pour éclaircir la situation une fois pour toutes, il faut dire ici un mot sur la conduite de plusieurs des savants parisiens mentionnés dans ces lettres, à l'égard de Champollion.

La publication des voyages en Égypte de Vivant Denon et celle de la *Commission d'Égypte,* si importante sous bien des rapports, ainsi que les descriptions fort utiles publiées par des voyageurs de mérite, avaient fait croire à beaucoup de monde que dès lors l'antique Égypte et l'état social de sa population primitive pouvaient être connus à fond par les déductions tirées des faits donnés dans ces divers écrits et par les notions éparses dans les anciens auteurs grecs et latins.

Jomard, surtout, était de cet avis, et plusieurs autres membres de la *Commission d'Égypte* ne pardonnaient pas non plus à Champollion de dire tout haut que l'histoire nationale « de cette Égypte ancienne, qui se gouvernait par ses propres lois sous des rois de race Égyptienne, avec ses mœurs, ses usages, son culte et ses doctrines religieuses », ne serait connue que par l'interprétation des hiéroglyphes.

Quant à l'histoire de l'Égypte sous la domination des Grecs et des Romains, elle avait tiré bien des renseignements des inscriptions grecques et latines copiées dans ce pays, mais encore, pour ces données-là, la lecture des inscriptions *hiéroglyphico-bilingues*, sur les *mêmes constructions*, était une confirmation désirable des résultats obtenus, au moins pour Champollion lui-même. Si bon nombre des membres de la *Commission d'Égypte* n'aimaient pas « l'Égyptien et ses victoires superflues », on peut heureusement dire que tous ceux qui faisaient en même temps partie de l'Académie des Sciences étaient ses partisans fidèles, « entraînés par Arago et Biot », comme on disait en plaisantant, puisque leur amitié si vive pour Champollion se manifestait souvent. Rappelons ici que Biot avait eu, en 1798, à Figeac, une rencontre singulièrement intéressante avec celui-ci qui était alors âgé de sept

Champollion, soit à l'Académie d'Amsterdam, soit à l'Université de Leyde, où il résidait alors.

ans[1], et qu'il n'avait jamais passé par Grenoble, depuis 1801, sans se rendre utile soit à l'enfant et (dès 1804) au lycéen, soit (dès 1810) au jeune professeur d'histoire. Il le chérissait de plus en plus depuis l'été de 1821, date de l'arrivée de Champollion à Paris, et un petit désagrément, causé par la différence de leur interprétation du zodiaque de Dendérah, en 1822, fut vite oublié, comme de juste.

Il y avait à la même Académie, — mais qui ne le sait pas? — Joseph Fourier, l'astre brillant de la *Commission*. C'est lui qui, d'une force irrésistible, réveilla dans l'âme de l'écolier de onze ans la *passion innée* pour l'antique Égypte, et qui fut le protecteur efficace du lycéen jusqu'au départ de celui-ci pour Paris, en 1807.

Cuvier, de même, avait prouvé son bienveillant intérêt pour Champollion, car c'était lui qui, en automne 1815, dans le *Conseil Royal de la Commission de l'Instruction publique*, avait défendu le jeune professeur d'histoire et ses idées éclairées autant que nobles sur la liberté du peuple — — contre Roger Collard, l'abbé Frayssinous et Sylvestre de Sacy, car on ne peut pas nier que cet illustre orientaliste, à cette époque-là, n'était plus, vis-à-vis de son ancien élève, qu'un royaliste fort décidé.

Geoffroy-Saint-Hilaire et le marquis de Laplace également s'occupaient très volontiers des travaux de « l'Égyptien », et cet intérêt bienveillant datait déjà de 1808, année où l'étudiant leur avait donné des preuves de son goût pour les sciences naturelles et l'astronomie.

Alexandre de Humboldt, qui demeurait alors à Paris, formait la septième étoile de ce que Champollion appelait ses « rayonnantes Pléiades » de l'Académie des Sciences, dont « les tendresses exactes et mathématiques » lui étaient si chères. — On comprend donc pourquoi, en 1822 et 1823, il assistait de nouveau, et presque régulièrement, aux séances de cette Académie[2], « où l'air est si pur », disait-il. Il s'y tenait très volontiers à côté de Pierre-Simon Girard, de la *Commission*, à qui il devait bien des renseignements sur les nilomètres, et qui remplaça plus tard Laplace dans l'Académie et dans les « Pléiades ».

1. Voir *Champollion, sein Leben und sein Werk*, I, p. 19.
2. Il demeurait alors rue Mazarine, 28, à côté de l'Institut de France.

C'est dans une de ces séances qu'il fut invité très à l'improviste à donner quelques renseignements avec preuves à l'appui sur les croyances religieuses et le culte des anciens Égyptiens. Il répondit que ce n'était pas encore le moment de le faire avec l'exactitude nécessaire, et qu'il n'avait point envie de répéter, *lui aussi,* « les notions éparses, confuses et souvent contradictoires » des Grecs et des Romains sur cette question, sans comparer leurs assertions avec le langage des monuments égyptiens, qui, seuls, pourraient les confirmer ou les détruire; il voulait étudier d'abord, *en Égypte,* cette question difficile, avant de rien publier sur ces matières, car les copies des cartouches et des inscriptions hiéroglyphiques, rapportées par la *Commission* et par les voyageurs, étaient trop souvent faites de manière à tromper le lecteur sur leur contenu véritable.

Or, Jomard était présent à la séance!

Sans doute, une colère à outrance dut le saisir tout d'abord, mais bientôt après une satisfaction étrange sembla éclater dans son âme, et dès lors il répéta sans cesse à ceux qui voulaient l'écouter : « Il dit donc lui-même qu'il ne sait pas lire! » Peu de temps après des échos de son dire éclatèrent même en Angleterre, où il s'était créé de nouvelles relations.

La situation fut telle, qu'en janvier 1823, paraît-il, Arago lui-même, vexé par des plaisanteries de Thomas Young sur cette affaire, insista pour que Champollion commençât le plus vite possible la publication d'un *Panthéon Égyptien.* Il ne doutait pas, en effet, que les études dans les collections de l'Étranger (qu'il croyait déjà assurées) ne vinssent en aide à son ami pour lui montrer la religion de l'antique Égypte sous son véritable jour, avec l'aide « de documents puisés aux sources originaires ».

Champollion, voyant son frère du même avis qu'Arago, obéit à leurs demandes, mais à contre-cœur. Les plaisanteries à double entente que lui faisaient entendre, à l'occasion, les partisans de Jomard, le décourageaient parfois ; cependant il savait se défendre en attaquant à son tour et d'une manière ingénieuse, car il avait « la langue bien pendue », et même *trop bien* pendue dans ses moments de colère. Mais à qui la faute ? Ne l'avait-on pas provoqué sans cesse dès son adolescence ?

A l'Académie des Inscriptions il n'y avait réellement plus que

Dacier, le vénérable secrétaire perpétuel, et Léonard de Chézy, qui l'aimassent beaucoup et sans l'ombre d'une arrière-pensée. Sacy avait pris, dès l'automne 1822, très énergiquement le parti du *déchiffreur des hiéroglyphes,* parce que sa découverte faisait grand honneur à la science française, mais son intérêt pour son compatriote s'arrêta bientôt, et, en 1824, il ne faisait rien pour adoucir sa vie si dure sous plus d'un rapport. Ce n'est que bien tard qu'il changea enfin de sentiments.

Léonard de Chézy, dépourvu de préjugés et d'ambition personnelle, était resté fidèle à Champollion depuis 1808, le temps où celui-ci, guidé par lui, s'était occupé du sanscrit, soutenant toujours que « l'Inde et l'Égypte étaient plus rapprochées l'une de l'autre que l'on ne voudrait le croire à présent », — une idée que Chézy était loin de rejeter. Ce « greffier de dure tête » n'avait pas même voulu amoindrir son amitié pour Champollion lorsque, en 1814, les ultra-royalistes se plurent à le dénoncer comme *Jacobin.* Et quand les premières découvertes assurées de « l'Égyptien » commencèrent à agiter violemment le monde scientifique, l'âme pure de Chézy rayonna de joie à cause de ces succès. « Certes, l'Inde et l'Égypte marcheront ensemble », aimait-il à dire souvent.

« *Le démissionnaire!* » Ce fut Jules Klaproth, appelé « le Tartare » non seulement à cause de ses recherches linguistiques bien connues, qui appela Chézy ainsi depuis le jour où celui-ci quitta brusquement une grande réunion, parce que les assistants, entre autres Klaproth, le chevalier gréco-russe Goulianoff, Jomard, Saint-Martin, Abel Rémusat et Raoul Rochette, s'étaient permis de mettre en doute, une fois de plus, la réalité du déchiffrement des hiéroglyphes, — il est vrai, d'une manière très différente.

Les brutalités de Klaproth, qui, depuis peu seulement et de parti pris, était fort hostile à Champollion, ne faisaient pas toujours l'effet voulu et les attaques de Goulianoff, qui, trop souvent, n'était que l'humble écho du « Tartare », son ami, plaisaient moins encore. C'était l'animosité du « Père Jomard », qui réussissait infiniment mieux, car il n'oubliait jamais *à qui* il parlait, afin de donner à ses paroles la nuance nécessaire, — sans se nuire à lui-même. Aussi le refrain de toutes ses harangues : que l'on ne devait qu'à la *Commission,* — dont il se croyait l'âme, — la conquête

scientifique de l'Égypte, et que lui seul devrait être le Directeur d'un *Musée Égyptien* à fonder d'urgence, fut-il accepté par nombre de personnes, et surtout à la Cour même.

Saint-Martin, dit « l'Arménien »; orientaliste et chronologiste bien doué, mais juge sévère de toute personne et de toute chose, et dévoré d'ambition dès son début. Il avait été, jusqu'en 1815, l'ami passionné et très actif de Champollion, mais le désir soudain de se mettre dans les bonnes grâces de Sacy, qui ne lui dissimulait pas combien peu il lui plaisait, en fit un royaliste déclaré, qui assez vite devint royaliste outré. Il lui fallait donc couper les liens qui l'avaient si fortement attaché au « Jacobin de Grenoble ». Celui-ci tâchait alors d'oublier que c'était justement Saint-Martin qui lui avait bien souvent empoisonné le sang, au risque de le rendre malade, en lui faisant croire — et bien à tort! — que Sacy, son « adversaire déterminé », ne lui pardonnerait jamais la conquête scientifique de l'antique Égypte.

En mars 1816, l'ingénieur Duguet, de Figeac, ami des deux frères, osa supplier Sacy pour la troisième fois, mais en vain, de prêter son concours à la remise en service actif de Champollion, alors en exil et dans une situation alarmante. Saint-Martin était présent, et, au moment donné, Duguet, affolé de douleur, se tourna brusquement vers lui et lui reprocha en termes très sévères de s'être mis entre Sacy et son ancien élève. « Qu'à Dieu ne plaise! » s'écria Saint-Martin, en pâlissant, et en oubliant pour un moment ses principes irréligieux[1].

Abel Rémusat, lui aussi, s'était approché très volontiers, dans le temps, de Champollion. Ils s'étaient souvent rencontrés chez le vieil abbé Tersan, dont l'importante collection de documents orientaux et coptes avait été fort utile à l'étudiant qui déjà avait pris le chemin de l'Égypte, tandis qu'elle avait « réveillé les instincts de linguiste » dans Rémusat, qui, dès lors, d'un pas ferme, s'avançait vers la Chine et les contrées voisines. Personne n'avait des paroles plus affables et plus encourageantes pour « l'Égyptien » que Ré-

1. « Il y a longtemps que j'ai envoyé au diable Dieu, l'immortalité de l'âme, son existence, la création, la justice, la vertu, le crime, l'enfer, le paradis et bien d'autres sottises..... » (Extrait d'une lettre de Saint-Martin à Champollion.)

musat, qui n'avait pas cessé de lui répéter, depuis 1809, que ce serait lui, « et nul autre », qui ferait la conquête de l'antique Égypte. Et cette amitié était d'autant plus sincère et mêlée de gratitude que Champollion copiait et envoyait à Rémusat tout ce qu'il pouvait trouver en fait de textes chinois. — Mais, depuis que Saint-Martin s'était éloigné de « l'Égyptien », il s'était d'autant plus fortement lié avec le jeune sinologue, afin de remplir une lacune béante. C'est depuis ce temps-là (1815) que ce dernier était devenu tout autre pour Champollion, qui, pourtant, pendant dix ans, ne voulut pas le croire, bien que le grand Arago lui eût dit un jour : « Le sceptre que Saint-Martin tient si ferme sur la tête de Résumat a brisé son amitié pour vous. » Des moqueries légères, très spirituelles, concernant le déchiffrement et le déchiffreur, lui glissaient des lèvres, surtout quand Saint-Martin était présent. Pendant les sept ans qui s'écoulèrent avant que Champollion fût membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Rémusat, imitant en cela la plupart de ses confrères, n'écrivit jamais le nom de « l'Égyptien » sur les bulletins du scrutin. Qu'il soit dit ici que l'heure d'*un repentir amer* sonna pour Rémusat, qui, hélas! mourut « à l'âge des plus vastes entreprises ». Était-ce le délire qui lui faisait implorer le pardon de Champollion dans des termes navrants, peu avant sa mort? Il lui semblait voir l'ancien ami à côté de lui, — — mais depuis trois mois déjà « l'Égyptien » était entré dans « *l'Amenthès* ».

Raoul Rochette. Il n'était ni l'adversaire personnel de Champollion, ni même jaloux de l'immense réputation qui, malgré le grand nombre d'envieux, entourait déjà ce nom en 1824, mais il était helléniste! Et ce mot explique beaucoup d'injustices qu'il infligeait à « l'Égyptien ». Celui-ci, quelques mois avant sa découverte de l'alphabet hiéroglyphique, avait dit dans son long mémoire sur l'inscription de Séhélé :

« L'attention de l'Europe savante, naguères absorbée tout entière par l'étude de l'archéologie grecque et romaine, se détourne, enfin, d'une manière sensible sur les contrées où les Grecs et les Romains eux-mêmes puisèrent sinon les perfectionnements, *du moins les idées premières* de leur civilisation. L'Égypte surtout, l'antique foyer des lumières de l'Occident, attire les recherches et semble promettre une riche moisson de résultats nouveaux... . Et cepen-

dant l'Égypte n'est point encore étudiée par elle-même, ses monuments nationaux, couverts d'innombrables inscriptions, sont pour nous comme s'ils étaient muets, et de grands efforts sont encore indispensables pour parvenir enfin à comprendre leur langage. — ..... »

Bientôt après, la vieille Égypte commença enfin à parler et à remonter par cela même à sa véritable place vis-à-vis de cette Grèce adorée depuis trop longtemps, non seulement comme *idéal suprême* de la culture humaine, mais encore comme sa *source unique*. — Raoul Rochette avait lu, le 24 avril 1823, devant l'Académie, un discours intitulé *Considérations sur le caractère des arts de l'antique Égypte*, où il est dit : « Tout ce qu'on nous apporte de l'Égypte..... ne fait, sous le rapport de l'art, que reproduire uniformément à nos yeux le même Dieu, le même roi, le même homme, qui n'est pourtant ni un Dieu, ni un roi, ni un homme. » « *L'art sans art,* — qu'en dites-vous ? » C'était Arago qui interpellait « l'Égyptien », à la fin de la séance à laquelle ils avaient assisté. Dans ce même moment, Rochette passait devant eux et Champollion, donnant libre carrière à son irritation, lui fit entendre des mots très durs, pour ne pas dire plus.

Néanmoins l'helléniste, qui avait assez bon cœur, lui aurait pardonné, mais, ces jours-là même, un article anonyme à son adresse et qui discréditait ses travaux scientifiques une fois de plus, lui avait empoisonné le sang, et sa réponse en donna la preuve. Il s'imaginait que Champollion-Figeac était l'auteur des pamphlets de ce genre, et tous les efforts pour le convaincre du contraire restèrent vains. L'occasion donnée, il fit donc souffrir le frère cadet pour ce que le frère aîné n'avait pas même fait, et que des gens bien informés attribuaient à Letronne. Toutefois, comme celui-ci, Raoul Rochette, plusieurs années plus tard, changea de conduite : ce fut le 18 mars 1831, après avoir entendu lire le grand mémoire de Champollion, déjà mentionné (p. 118), que Rochette, saisi d'une émotion profonde, tendit ses deux mains à « l'Égyptien », en le priant d'agréer son amitié très sincère. Il n'était pas le seul à qui, dans cette heure solennelle, la jeune science, en faisant entrevoir sa grandeur future, parlait d'une manière aussi saisissante.

Quant à Letronne, cet helléniste d'immortelle célébrité ne pouvait que bien difficilement dominer l'amertume dont l'égyptologie

naissante était la source pour lui. En 1824, il était encore loin d'apprécier exactement le mérite de Champollion. Il lui fallut pourtant se faire à la situation, et, comme il désirait être la première autorité pour tout ce qui concernait l'ancienne Grèce, il s'occupa plus ardemment que jamais des inscriptions et des documents grecs venant d'Égypte. Pour tout ce qui était bilingue, il avait besoin de l'aide du déchiffreur des hiéroglyphes à qui, dans le temps, il avait joué un fort mauvais tour en se moquant de lui au profit de Thomas Young, et même dans ses lettres à celui-ci. Il tourna le dos à Young quand il eut reconnu la supériorité de Champollion en fait d'hiéroglyphes, et il dut bien des renseignements tirés des textes égyptiens à son compatriote, ce qui ne l'empêcha pas de garder, pour lui aussi, ces allures de vainqueur absolu par lesquelles, plus ou moins, il se faisait remarquer partout.

Afin de rendre justice à sa réputation, les frères Champollion lui demandèrent la traduction du célèbre passage sur les écritures égyptiennes par Clément d'Alexandrie pour la première édition du *Précis*. Il la fit, mais à la hâte, à cause d'un départ, parait-il. Aussi « l'Égyptien » y trouva-t-il à redire, — mais Champollion-Figeac lui conseilla de se taire, ce qu'il fit.

En Italie, Champollion s'occupait continuellement des intérêts de Letronne, et l'on comprend que Champollion-Figeac s'attendit à ce que celui-ci fît son possible afin de faire élire « l'Égyptien » membre de l'Académie. Mais Letronne déclara énergiquement que « la justice » demandait d'abord l'élection de l'helléniste Charles-Benoît Hase. Celui-ci, en effet, fut reçu par le corps savant le 3 décembre 1824, et Champollion le 7 mai 1830, — vu que l'opinion publique, soit dans les journaux, soit dans les séances des Chambres, avait alors insisté pour la réparation du tort commis à l'égard de quelques savants de mérite. Letronne, depuis 1829 l'ami véritable de Champollion qui lui avait été utile pendant son séjour en Égypte, était alors un défenseur de ses droits.

On ne pourrait pas dire la même chose des deux Quatremère, oncle et neveu. Le premier, Antoine-Chrysostome, avait été assez bienveillant pour « l'Égyptien » jusqu'au jour, en automne 1823, où celui-ci avait défendu un peu vivement contre l'archéologue estimé l'opinion de Chézy sur la nécessité du sanscrit pour expliquer l'origine des langues grecque, latine, etc. Antoine-Chrysostome

ne faisait que répéter les idées fautives de son neveu *Étienne,* qui était présent, — mais *sans rien dire !*

Cet orientaliste de grand mérite avait l'habitude de n'écouter que *lui-même.* Ainsi, l'Égypte des Pharaons ne lui disait rien, les hiéroglyphes, à son avis, n'étaient point encore déchiffrés, et « l'Égyptien », qui se trouvait, à vrai dire, dans la voie même des recherches scientifiques d'Étienne Quatremère, avait été, depuis longtemps déjà, « mis de côté » par lui. Ne voulant pas « briser sa tête contre un rocher de granit », Champollion, dès ce jour-là, évita soigneusement toute rencontre avec lui, et il ne le mentionne même pas dans ces lettres. — H. Hartleben.

AU MÊME

Turin, 7 janvier 1825.

..... Je n'ai point écrit, attendant chaque jour de tes nouvelles et l'annonce précise de l'arrivée du Duc : cette incertitude et ma tête un peu fatiguée des travaux passés, plus le froid qui me chasse des salles du Musée, me rendant inhabile à des occupations sérieuses, je me suis mis à rédiger à force ma *Seconde Lettre,* laquelle, n'étant pas encore terminée, est cependant déjà plus étendue que la première. C'est un bien ou un mal : je n'en sais rien, mais je ne puis abréger sans omettre des choses très importantes. J'exhume d'abord la XVIIIe Dynastie légitime ; après cela je corrobore les résultats exposés dans la *Première Lettre,* relativement à la XVIIIe Dynastie, en citant textuellement les *protocoles d'actes publics* ou de registres de comptabilité en *écriture hiératique,* contenant les *noms,* les *prénoms* et les *dates d'années* d'une bonne partie de ces Pharaons. Il en résulte qu'aucun de ces actes ne contredit soit l'ordre adopté pour

ces successions, soit les durées de règne assignées à ces mêmes princes.

J'établis ensuite la XIXe Dynastie toute entière, et je donne l'indication des monuments de Turin ou d'ailleurs qui portent les légendes hiéroglyphiques de ces Princes, et j'apporte également en preuve des *actes hiératiques* pour la plupart d'entr'eux. Je passerai ensuite aux Dynasties suivantes jusques et y compris les Lagides. Il y aura environ une trentaine de protocoles, soit Pharaoniques, soit Perses, soit Lagides, à graver, et il faudra nécessairement que les planches soient d'un grand format ; mais, comme ce recueil de têtes d'actes présentera toujours un très grand intérêt, il n'y a pas de mal qu'on le donne avec tout le développement et tout le soin nécessaires. — .....

Cette *Seconde Lettre* contiendra, de plus, les fragments du Canon Royal hiératique, et je tiens absolument à les graver tous. C'est moi qui ferais les calques sur les originaux, sur papier et avec encre lithographique ; on mettrait seulement sur pierre, et je serais sûr de faire du bel et du bon. Il ne serait pas mal de voir ce que Didot a projeté relativement à la suite de mes *Lettres*. Veut-il en devenir propriétaire ? Et quelles sont ses offres à cet égard ? Je serais bien aise qu'il traitât raisonnablement : car, d'après tout ce que tu me dis, il est probable que je ne dois compter que sur mes propres moyens pour parcourir le reste de l'Italie et voir les *obélisques de Rome*. Dans ce cas, j'aurai besoin de fonds et il faut penser à en faire. Il me reste encore 1.800 francs, et si le Ministère ne veut pas m'aider, si le Duc [1], se laissant circonvenir par les flibustiers, ne fait point ce qu'il me semblait avoir envie de faire, je me hâterai de pousser une pointe sur Rome le plus vite et le plus énergiquement possible ; je reviendrai ici terminer promptement

1. Le duc de Doudeauville, ministre de la maison du Roi, qui portait de l'intérêt à Champollion depuis plusieurs années déjà.

mes recherches, et je rentrerai rue Mazarine, laissant le gouvernement sarde faire à son aise un *magasin* de la collection Drovetti au lieu d'en faire un *musée*, et nous tâcherons de nous passer des gouvernants présents, passés et futurs. Tour cela me démoralise, et je regrette souvent de n'avoir pas appris un métier plutôt que de m'être mis au service des neuf Pucelles. Ma bile commence à reprendre le dessus et le spleen me fait de fréquentes visites. Le passage du Duc à Turin mettra un terme à tout cela, et je prendrai alors un parti définitif. — .....

Le 9, au soir.

J'ai trouvé, avant-hier, M. le Duc à l'Hôtel du Ministre de France, où j'allais m'informer de sa future arrivée. Il est tombé ici comme un coup de fusil, sans être attendu de personne. Il m'a toujours paru le même : accueil parfait, offres de toute espèce et faites de la manière la plus délicate et la plus franche. J'ai tout refusé pour le moment. Il se rend à Naples sans s'arrêter, et j'ai besoin de faire des siestes à Florence et surtout à Rome : il est donc convenu que j'irai le joindre à Naples au mois de février. Il persiste dans son projet de rentrer à Paris au mois d'avril : il faut donc que je me trouve à Rome pendant son séjour en Italie pour profiter (surtout à Naples) des facilités que lui seul peut me procurer. Voilà donc une chose arrêtée définitivement.

Donne-moi tes commissions et celles des nôtres ; plus toutes les indications que tu pourras te procurer de Dubois et de M. Durand, qui a fait du reste un tour de son métier à M. le Duc, en se disant chargé par lui d'*acheter*, de sorte qu'on lui a livré tout ce que ses agents avaient mis en réserve pour Son Excellence. Il a vu et apprécié le Musée Égyptien et se propose de le revoir à son retour. — .....

Présente mes respects et tendresses à M. Dacier et prie-le

de te dire combien de douzaines de chapelets et d'*Agnus* il faut que je lui rapporte de Rome. De plus, assure-le que je monterai la *Scala santa* à genoux et à son intention. On me promet de faire partir cette lettre demain matin. Je la termine donc pour la remettre de suite. Je quitte seulement le Duc, qui monte en voiture pour Naples. Je n'ai pu, ni hier ni aujourd'hui, t'écrire plus au long.

Bien à toi de tout cœur.

AU MÊME

Turin, 15 janvier 1825.

..... Ma *Seconde Lettre* avance et je compte te l'envoyer avant de lever mon camp de Turin pour aller prendre ma part des indulgences attachées au Jubilé : on m'assure, au reste, que je serai à l'aise à Rome, malgré la ferveur de toute la chrétienté, grâce à la bonne précaution que viennent de prendre environ dix mille citoyens romains, lesquels, considérant qu'ils se trouvent tous les ans à même de faire leur salut, puisqu'ils restent près de la source même des absolutions, ont trouvé à propos d'évacuer Rome pour passer une grande partie de l'année sainte à Naples et à Florence. Les mauvaises langues disent que ces messieurs quittent leur ville pour aller s'amuser ailleurs, vu que certains règlements publiés dans la capitale du monde chrétien par le Saint-Père et son factotum, le cardinal Zurla (que les malins appellent Burla), gênent singulièrement la toilette des dames et entravent les réunions privées, objets de première nécessité pour les braves Romains du XIX[e] siècle. D'un autre côté, l'Empereur d'Autriche entend qu'aucun de ses

sujets n'aille assister au Jubilé sans sa permission expresse, et il est, dit-on, très avare de pareilles lettres de passe, de sorte que, si la politique est entrée pour quelque chose dans la publication de l'année sainte, la cour pontificale aura, dit-on, à décompter sur le *boni* qu'elle pouvait se promettre. Mais, enfin, les logements sont à très bon compte dans la ville des Césars, et c'est un bien, du moins pour ceux qui, comme moi, délivrés de l'embarras des richesses, se rendront à Saint-Pierre, animés de la double ferveur de la foi et des beaux-arts.

Pour que mon voyage se fasse au plus vite et au mieux, j'aurais besoin de quelques notes sur les lieux de Rome, Naples et Florence, où existent des collections d'antiquités Égyptiennes. J'ai déjà beaucoup d'indications, mais M. Durand, qui, en sa qualité de furet, vient de courir ces villes, peut avoir des connaissances très fraîches de localités; prie-le donc, de ma part, de me remettre une petite note. Dubois m'a parlé jadis d'un obélisque Égyptien existant, enfoui dans deux ou trois caves et visible sur quelques points dans un quartier de Rome voisin du Tibre. Ai-je rêvé cela? Demande-lui des indications, si c'est réellement lui qui m'ait parlé de ce monument, — plus des notes sur les collections bonnes à connaître et les lieux à visiter. J'aurai besoin du tout le plus tôt possible, étant bien résolu de ne point passer la fin de février à la vue des Alpes Cottiennes; il me tarde, comme tu le penses bien, de boire des eaux de l'Arno et du Tibre, ainsi que de voir de quelle couleur est la fumée classique des cheminées de Rome et du cratère du Vésuve.

Pendant que je verrai tout cela *et surtout mes bons obélisques*, quelques petits froissements, produits ici par ma présence et secondés par quelque peu de jalousie honteuse, se calmeront peu à peu, et le terrain me restera enfin libre et dégagé de toute aspérité. Les grands chapeaux noirs y sont pour quelque chose, mais j'ai des amis chauds qui les

contreminent. Je ne puis entrer là-dessus dans des détails réservés pour notre première entrevue. — .....

L'Académie Royale de Turin vient d'élire six associés étrangers : nous avons l'honneur d'être à la tête de la liste. Les quatre autres sont *De Hammer*[1], poussé par le ministre d'Autriche, le comte de Lutzow ; *Rémusat* et *Letronne*, portés par le Comte de Balbe, et *Raynouard*[2], présenté par l'abbé Gazzera. Quant à nous, tout le monde nous voulait, et l'élection s'est faite *una voce*. Tu recevras incessamment la lettre d'avis. — ..... Mes amitiés à Quercetanus, Chézy, et autres démissionnaires[3], s'il y en a. Toujours tout à toi. Je t'embrasse de cœur et d'âme.

P.-S. Le contrat d'Alexandre est de l'an XVI ou XXVI. Je ne comprends rien à cette année-là avec une Bérénice.

AU MÊME

Turin, 24 janvier 1825.

Je me réjouis, mon cher ami, que mes tableaux de chiffres et des mois soient arrivés à bon port ; ta dernière lettre m'avait effrayé sur leurs destins, mais la négligence des courriers explique suffisamment le retard de ce paquet. Tu as dû recevoir depuis deux autres lettres, dans l'une desquelles le passage du Duc est annoncé et commenté. Tu dois savoir à quoi t'en tenir sur tout cela.

1. Le baron Joseph de Hammer-Purgstall, à Vienne, très connu alors par son amour des sciences et des arts.
2. Raynouard (François-Just-Marie), membre de l'Académie des Inscriptions.
3. Voir plus haut, p. 127 du présent volume.

Tu as raison de penser que j'ai en main des moyens de démontrer l'ordre des signes démotiques, hiératiques et hiéroglyphiques des mois. Le tableau en question est assis et fondé sur granit, c'est-à-dire sur preuves monumentales incontestables. La masse considérable de pièces datées que j'ai trouvée ici ne m'eût laissé que peu de doutes et d'incertitudes sur l'ordre véritable, quand même je n'aurais pas eu dans le Pyramidion du monolithe, dit *obélisque Choiseul*, l'indication précise de la succession vraie des signes radicaux de mois [hiéroglyphe], [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe]. Le registre de recettes du père *Thoutmès*, qui va jour par jour depuis le 16 *Paopi* jusques au 13 *Pharmouthi*, toujours de l'an XII de Ramsès V, donne déjà à l'hiératique, et par suite pour l'hiéroglyphique et le démotique, l'ordre précis des deux premières séries. Enfin, un registre pareil du sieur *Mandoumès* et de l'an III du Roi Ramsès X (Thouôris, de la XIX[e]) va depuis le 24 *Méchir* jusques et y compris la fin de *Mésori*, ce qui fournit incontestablement l'ordre des trois séries entières en commençant par le n° 2 de la première. J'aurais, s'il le fallait, cinquante pièces pareilles à donner en preuve. L'ordre de mes tableaux est donc sûr et certain, plus que certain. Il reste maintenant à expliquer ces caractères de saisons dont l'ordre est fixe, employés dans une année vague. Il est évident qu'on a *voulu* ou *cru* établir ces signes, tout comme ceux du zodiaque attachés à chaque mois, pour une *année fixe*. Si les calculs ont été mal faits, l'institution n'en est pas moins demeurée sacrée et consacrée par l'usage; remarque d'ailleurs que le même inconvénient, un déplacement tout aussi criant, avait lieu pour toutes les fêtes du calendrier sacré, lesquelles arrivaient successivement dans chaque jour de l'année dans le cours d'une *année de Dieu* ou cycle caniculaire. Pourquoi veux-tu que des gens qui célébraient souvent la fête du printemps en automne et celle de l'hiver en été fussent plus scrupuleux dans l'emploi de simples signes? Ce déplacement avait de bien moindres consé-

quences. D'ailleurs, s'il est vrai que les noms de mois, *Thoth*, *Paopi*, etc., fussent, ainsi que je le crois depuis longtemps, de simples noms relatifs aux *fêtes principales* que l'on célébrait dans le mois, la saison ne faisait rien à la chose, pourvu qu'on célébrât la fête dans le mois où elle devait tomber et qui en portait le nom. Or, comme les fêtes étaient mobiles, s'ils eussent, pour la chronologie et les actes publics, adopté et transcrit les noms de mois, *Thoth*, *Paopi*, etc., ils eussent fini par ne plus savoir où ils en étaient, en casant une date. Les noms de mois des trois systèmes, je veux dire les signes par lesquels ils les désignent dans les trois écritures, sont de simples *signes d'ordre* et de *divisions chroniques* de l'année, bien plus faciles à saisir que des noms de mois liés à des fêtes mobiles. Dans tous les cas, la notation Égyptienne des mois, telle que je la trouve, n'eût-elle pas le sens commun, fût-elle cent fois plus absurde, je m'en lave les mains, *c'est un fait positif*. Il faut bien le prendre tel qu'il est.

Quant au sens des signes , et , voilà la difficulté. Le premier est un ϣ (*sch*). Est-ce l'abréviation du mot ϣⲱⲙ, *l'été* ou la première saison Égyptienne, car, pour exprimer τὸ ἔαρ *printemps*, la version Égyptienne de la Bible dit : ϩⲏⲛ̄ϣⲱⲙ, c'est-à-dire le commencement de l'été? C'est probable. La forme *hiératique* et démotique de est ; c'est le groupe qui signifie *froment*, *blé*, dans l'Inscription de Rosette. Quant au troisième, je suis certain comme de mon existence qu'il veut dire ⲙⲟⲟⲩ ou ⲙⲟⲉⲓⲟⲟⲩⲉ, *l'eau, les eaux*. C'est l'inondation. Ces TROIS saisons sont parfaitement *caractérisées* dans tous les *tableaux d'agriculture* peints dans tous les grands rituels funéraires.

..... Tu peux laisser tes notes critiques sur le mémoire du Sor Cav. San Quintino; c'est un Jobard qui me cause tous les ennuis que j'ai ici. N'oublie pas le bon abbé Gazzera,

c'est un vrai nôtre. J'attends avec impatience les dessins de Vienne et surtout ceux de Paris, je ne puis terminer ma *Seconde Lettre* sans ceux-ci. La petite ligne démotique transcrite dans ta lettre est bien une date, comme tu le dis. Elle porte : *L'an V de Choïak, le 20 de.....* Je suis très curieux de savoir de qui. Je voudrais bien que ce fût d'un Empereur, ce serait unique jusques ici. Les contrats d'Alexandre sont de l'an XXVI. Ceux d'Épiphane : l'un est bien de l'an VIII, *Choïak 4,* c'est celui dans lequel le prêtre d'Alexandre se nomme Demétrius ; l'autre, du sacerdoce de *Ptolémée, fils de Ptolémée,* est d'Épiphane aussi, mais de l'an XXI, *9 de Méchir.* Ce dernier mentionne le sacerdoce des *Dieux Épiphanes,* et le premier ne parle (comme cela doit être, puisqu'il est antérieur d'un an à l'Inscription de Rosette et surtout au mariage d'Épiphane) que du *Dieu Euchariste.* C'est une nouvelle preuve de ce que tu as dit.

Tu as très bien fait de moucher *Blondinet*[1]. Qu'il digère *sa justice* tant qu'il voudra. — J'ai, depuis deux jours, ici la visite du frère Hugues Blanc ; il est venu savoir au juste comment je me portais, il m'a trouvé en très bon état. Notre hiver, que je craignais un peu, est d'ailleurs magnifique, peu de froid et pas trace de neige jusques ici, malgré le voisinage effrayant des colosses alpins. J'espère que cela durera encore pour le peu de temps que j'ai à rester ici avant d'aller faire mon jubilé en lieu plus chaud. Adieu, mon cher ami, respects, tendresses, amitiés et souvenirs à qui de droit. Je t'embrasse et suis toujours tout à toi de cœur.

1. L'helléniste Letronne.

A M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES

Turin, le 25 janvier 1825.

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Je m'empresse d'accuser la réception de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et m'annonçant que l'Académie Royale des Sciences avait bien voulu m'admettre au nombre de ses associés correspondants. Ce titre est d'autant plus précieux pour moi que je dois, en quelque sorte, m'en croire redevable aux seules bontés particulières[1] dont la plupart des membres de ce corps savant ne cessent de me combler.

Je vous prie, Monsieur le Secrétaire perpétuel, de présenter à l'Académie l'expression de ma profonde gratitude et d'agréer, en même temps, l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

J.-F. Champollion le Jeune.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 2 février 1825.

Je reçois à l'instant même, mon cher ami, le paquet que tu m'as expédié..... La stèle hiéroglyphique est charmante; le

1. Champollion pense ici au contraste tranchant entre l'esprit libre de la plupart des Académiens et les principes du Roi, le chef suprême de l'Académie, qui s'en ressentait parfois.

dessin de l'inscription hiéroglyphique a sans doute été donné au sculpteur Égyptien par un hiérogrammate *petit maître,* puisque je vois déployées dans cette légende purement funéraire toutes les grâces et toute la gentillesse de l'Écriture sacrée. Le nom de ville *Pschschatei* ou *Pschaschatei* (qui peut être la ⲡϣⲁϯ; Prôsopis, des livres coptes) est, par exemple, répété trois fois dans les lignes 4, 5 et 6 parmi les titres du défunt. Et, dans les mots *Prêtre de Pschaschatei* (ligne 4), les *schei,* ϣ, sont rendus par le canard ou l'oie Chénalopex (ϣⲏⲛ ou ϣⲉⲛ). Dans *Prêtre d'Horus, Président de Pschaschatei* (ligne 5), les ϣ sont exprimés par *le jardin* (ϣⲏⲛ), comme dans les cartouches de Xerxès. Enfin, dans la formule *Prêtre des Dieux adorés dans Pschaschatei* (ligne 6), les ϣ sont représentés par l'image délicieusement tracée d'une gazelle *oryx* (ϣⲁϣ). C'est là, sans aucun doute, la preuve directe que j'ai bien saisi le principe de la création des caractères phonétiques. Je me prévaudrai de cette stèle en temps et lieu.

D'après le calque de la stèle démotique, je juge à coup sûr que l'inscription n'est point gravée sur l'original, mais seulement écrite au pinceau, ce qui est un malheur, puisque ces textes sont ordinairement fort négligés. Je ne l'ai examinée que pendant quelques minutes, et me suis convaincu qu'elle commençait par une date et un protocole semblables à ceux des contrats. Je trouve aussi, dans la ligne 19, très clairement exprimée la date de *l'an XXIII de Méchir le 11 du Roi Ptolémée et de la Reine Cléopâtre, Dieux Évergètes,* et immédiatement après celle de la V[e] année (d'Athyr?), *le 14 du Roi Ptolémée et de Cléopâtre, Dieux Philopatores.* Je t'en dirai davantage quand j'aurai le temps de l'étudier plus à l'aise.

.....Voilà les premiers jours de février, et mon travail n'est point terminé. Une seule chose me console de ce retard, c'est l'opinion de M. de la Tour du Pin, qui pense que le Duc ne quittera point Naples à la fin de mars. J'aurai donc le plaisir

de le voir à mon aise et à Naples et à Rome, où il doit se rendre pour terminer ses fouilles dans le *Forum* et enrichir d'autant le beau travail qu'il veut publier sur cette portion de la Ville éternelle.

Je me décide à t'envoyer, avec mon manuscrit, des calques faits par moi des textes hiératiques à graver à la suite de ma *Seconde Lettre*. Les lithographes de Turin ne savent rien faire de net, et les droits que payeraient ces planches exécutées ici deviendraient par trop onéreux. Il ne s'agira que de faire un calque sur le mien en encre lithographique et de le porter sur pierre. — ..... Je compte toujours sur l'ami Dubois pour les légendes hiéroglyphiques de cartouches, ainsi que pour lithographier, en frontispice de ma *Seconde Lettre*, une stèle dont tu trouveras une empreinte en carton et le plâtre dans la célèbre caisse qui partira sous peu de jours. Ce bas-relief[1] présente les têtes-portraits isolés de *Misphrathoutmosis* et de ses descendants *Aménoftèp, Nane-Atari, Thoutmosis Ier* et *Thoutmosis-Mœris*. C'est une chose unique parmi les monuments. Je prierai, de plus, notre ami de mettre sur pierre un fragment de tableau peint sur bois et *colorié*, relatif à un fils du Pharaon Takellothis, de la XXIIe Dynastie. Un facsimilé peint de ma main est aussi dans la caisse qui, comme l'arche de Noé, renferme un peu de tout. — .....

1. Voir planche VII de la *Seconde Lettre*. Champollion avait désiré la voir *en tête* de la *Lettre*, parce que le duc de Blacas l'avait beaucoup admirée.

AU BARON GUILLAUME DE HUMBOLDT[1]

Turin, le 12 février 1825.

Monsieur le Baron,

Je ne sais en quels termes vous supplier de vouloir bien excuser le trop long retard que j'ai mis à répondre à l'intéressant récit, que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, au mois de juin passé. Le flatteur intérêt que vous accordez aux études Égyptiennes me faisait un devoir impérieux de satisfaire plus tôt aux différentes questions sur lesquelles il vous a plu de me consulter ; mais les circonstances en ont autrement décidé. Lorsque cette Lettre parvint à Paris, j'étais déjà parti pour Turin, où je ne l'ai reçue que

1. A la fin de mars 1824, Alexandre de Humboldt avait écrit à Champollion : « Le courrier de Berlin m'apporte, Monsieur, ces deux caisses contenant des scarabées et des copies d'idoles de Minutoli. C'est un petit hommage de reconnaissance et d'admiration de mon frère, qui est *tout occupé de vous* et de votre découverte. J'essaierai de me présenter chez vous dans une heure d'ici, pour vous montrer un grand manuscrit que mon frère a composé pour faire connaître en Allemagne, *avant la publication de votre grand ouvrage* (*Précis du système hiéroglyphique*), la solidité et l'importance de votre découverte. » Le 26 juin 1824, Guillaume de Humboldt, de son côté, écrivait à Champollion : « L'accueil favorable que vous avez bien voulu faire à un mémoire allemand que mon frère a pris la liberté de vous communiquer, m'encourage à vous adresser cette lettre pour vous demander des éclaircissements sur quelques passages de deux manuscrits hiéroglyphiques de la collection de M. le comte Minutoli. ... Quelque vif que soit l'intérêt que vos recherches m'ont inspiré, je suis fort éloigné de me flatter de pouvoir y concourir par de nouveaux résultats. Je vous prie, Monsieur, de croire que je n'en ai nullement la prétention, et que, si j'ai hasardé dans cette lettre quelques conjectures sur des caractères de passages hiéroglyphiques, mon but a été uniquement de les voir rectifiées par vos lumières..... »

deux mois après; successivement entraîné et absorbé par les nouveaux sujets d'études que la magnifique collection Égyptienne, acquise par S. M. le Roi de Sardaigne, me présentait chaque jour, le temps s'est écoulé sans que je pusse trouver le moment de vous remercier, Monsieur, et des divers envois d'empreintes de la collection Minutoli, et surtout de la bonté honorable pour moi, avec laquelle vous avez pris la défense de ma doctrine hiéroglyphique. J'ignore quel est à cet égard le sentiment des érudits de votre patrie, mais il me suffit d'un suffrage tel que le vôtre, pour être convaincu que mes longues recherches sur cette aride matière ne resteront pas tout à fait sans fruit pour la science. Je vous prie donc d'agréer l'expression de la vive gratitude de l'auteur pour ce que votre indulgence a bien voulu faire pour le livre[1].

Je profiterai aussi du peu de jours qui me reste à passer dans cette capitale, pour répondre de mon mieux et autant que je pourrai le faire, n'ayant point sous la main tous les matériaux que j'eusse voulu consulter, à la série des questions exposées dans votre dernier écrit, en commençant par le nom de l'Égyptien à la momie duquel se rapporte le manuscrit noté B.

Le soin préalable que vous avez pris, Monsieur le Baron, de recueillir dans le Papyrus entier toutes les variantes de ce nom propre, est en effet le seul moyen de bien en assurer la lecture. C'est celui que je mets toujours en pratique, et l'ennui que cette fastidieuse opération peut causer se trouve bien souvent plus que compensé par la découverte réelle de plusieurs caractères *homophones*. Le nom propre en question nous apprend par exemple que le signe est un simple *homophone* de et de employés dans la transcription du même son et à la même place. Quoique l'extrême rapport de formes existant entre ces trois signes autorisât déjà à

1. Il s'agit ici du *Précis du système hiéroglyphique*.

supposer cette homophonie, nous en sommes à un point des études Égyptiennes où une pareille certitude n'est pas encore à dédaigner.

J'ai attribué, dans mon *Précis du système hiéroglyphique*, la valeur κ ou ϫ à l'hiéroglyphe [hiéroglyphe], linéaire [hiéroglyphe], parce que je le trouvais d'abord dans un cartouche dessiné sur les temples de Philæ, employé à exprimer la consonne κ dans le mot [hiéroglyphes] ϩⲟⲧⲕⲣⲧⲱⲣ, Αὐτοκράτωρ. Un nouveau monument a depuis confirmé cette valeur phonétique en m'offrant le nom du Pharaon *Néchao*, le Νεχαώ ou le Νεχώ des auteurs grecs, écrit [cartouche] ⲛ-ⲕ-ⲟⲩ ou ⲛ-ⲕ-ⲱ, de sorte que je ne conserve plus de doutes sur le son que le caractère représente. Partout où je le trouve employé, il m'est impossible de ne point lui attribuer ce son, surtout dans les innombrables inscriptions funéraires, soit manuscrits, soit stèles, où on le trouve employé dans des formules perpétuellement reproduites. Telle est par exemple celle-ci, que l'on rencontre aux noms propres privés dans presque tous les bas-reliefs funéraires :

[hiéroglyphes, groupes numérotés 1 à 11]

1 Supplions | 2 Amon-Ra, | 3 Roi des Dieux, | 4 Seigneur du Ciel, | 5 qu'il donne | 6 la vie heureuse | 7 à l'adorateur, | 8 à Osortasen (homme), | 9 fils de | 10 Hontèb 11 (femme).

Il est évident, pour moi, que le 7[e] groupe [hiéroglyphe], souvent écrit [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], ou même [hiéroglyphe], ne peut signifier, comme vous le pensez

également, Monsieur, que l'*adorateur* ou plutôt *celui qui fait l'offrande,* ce qui nous ramène au copte ⲕⲁ, ⲕⲁⲁ, ⲕⲱ, *placer, ponere.* Je trouve en effet ce même groupe [hiéroglyphe] perpétuellement tracé sur toutes les stèles funéraires, à la suite de l'indication détaillée soit *des offrandes,* ainsi qu'il suit :

[hiéroglyphes]

une grande quantité (ϣⲟ *mille, beaucoup*) *de pain, une grande quantité de vin, une grande quantité de bœufs, une grande quantité d'oies et d'autres biens purs.....* soit aussi à la suite des biens que les dévots Égyptiens demandaient aux Dieux, conformément à la formule habituelle par laquelle ils espéraient obtenir de la Bonté céleste *une maison* fournie *de pain, de vin, de bœufs, d'oies,* etc., etc., passages dans lesquels le groupe [hiéroglyphe] exprime nécessairement des idées d'*adoration* ou d'*offrande.* Ce qui me fait pencher, enfin, pour la dernière de ces acceptions, c'est qu'un manuscrit du Musée de Turin me présente une peinture dans laquelle les *offrandes* faites au nom du défunt, et qui consistent aussi en *pains, vases de vin, bœufs, canards,* etc., sont placées sur un autel justement dans l'*intervalle des deux bras réunis* qui forment le caractère en question :



Il me semble bien difficile, en conséquence, de trouver un meilleur *commentaire* pour l'explication de ce signe hiéroglyphique. Dans tous les cas, le sens du groupe [hiéroglyphe] nous fût-il totalement inconnu, il reste toujours certain que, pris phonétiquement, son premier signe répond aux consonnes ⲕ ou ϫ de l'alphabet copte-grec. Les deux exemples cités précédemment suffisent pour l'établir.

J'avais également remarqué l'emploi du même groupe dans l'hiéroglyphe [hiéroglyphe] dont les groupes cités dans votre

lettre sous les n°s 10, 7, sont des dédoublements, et le n° 9 une simple abréviation. Je suis convaincu que ces divers groupes expriment soit un nom de *région,* soit un nom de *ville* ou de grande habitation, puisqu'ils sont affectés des signes déterminatifs *demeure* ou *région.* J'ai déjà recueilli en effet, sur les monuments de divers genres, les noms hiéroglyphiques d'un grand nombre de *villes* de l'Égypte, et presque tous sont formés du caractère ou (une enceinte murée) renfermant le nom du dieu Éponyme de la cité; ainsi, par exemple, *Thèbes* est toujours nommée *la demeure* ou *l'habitation d'Ammon,* et son nom est écrit *la maison d'Ammon* ou bien ou même . Nous trouvons le nom de *Memphis* dans l'inscription de Rosette sous la forme *l'habitation de Phtha,* et je le rencontre ailleurs ainsi figuré .
Enfin, Monsieur, les noms propres des principales villes de l'Égypte, que je crois avoir reconnus d'une manière certaine, tels que *la demeure d'Athyr (Tentyris),* la demeure de *Schmoun (Hermopolis magna),* l'اشمونين (des Arabes), *l'habitation* ⲧⲃⲱ *(Apollonopolis magna,* إدفو *Edfou),* *l'habitation d'Isis (Isidis oppidum),* *l'habitation de Bouto* (Létopolis près de Memphis), *l'habitation de Netphé* (probablement l'Aphroditopolis de l'Heptanomide), et une foule d'autres noms semblables, que je me dispense de citer pour ne point abuser de votre patience, établissent assez clairement que le groupe est un nom de *ville* ou de *nome.* J'ajouterai même que l'extrême fréquence de ce groupe dans les inscriptions des momies provenant de *Memphis* et dans les légendes des bas-reliefs qui décorent les grottes voisines de cette ancienne capitale près de Sakkara et des Pyramides, me porte

à croire que ce groupe est le nom d'un lieu du nome Memphite, ou d'une portion de Memphis, ou de sa *nécropole :* dans cette dernière hypothèse, le sens du groupe, qui paraît signifier *la demeure* ou *le lieu des offrandes*, trouverait une explication bien naturelle. La liaison du nom de Phtha avec ce groupe est une raison bien puissante pour le considérer comme le nom propre d'un lieu dépendant de Memphis, dont Phtha fut le Dieu *Éponyme*.

La présence seule des déterminatifs ou déciderait, en l'absence même du caractère , que ce groupe est un nom de lieu, et je l'ai en effet observé sous la simple forme dans divers textes funéraires du Musée de Turin. Cela ne m'a nullement surpris, puisque je rencontre aussi, sur les monuments dont les inscriptions ont dû être tracées avec plus de soin, des noms propres de villes Égyptiennes tels que *Manlak* (Philæ), *Pselk* (Pselcis en Nubie, aujourd'hui Dakké), *Sné* (Latopolis), *Pschschati* (la ⲡϣϣⲁϯ des Coptes et la Πρόσωπις des Grecs), ϩⲣⲱⲙⲁ *Rome* et *Psaï-Ptolémaïs* (le *Ptolémaïs* de Haute Égypte), etc., tracés en divers lieux avec l'omission totale du signe ou employé assez ordinairement dans les groupes exprimant des noms de villes.

Du reste, la portion du Rituel funéraire dans laquelle se trouve le groupe contient une grande quantité d'autres *noms propres de régions* ou *de demeures* soit *célestes*, soit *terrestres*, puisque les noms des quarante-deux *juges* ou plutôt *jurés* qui assistaient au jugement des morts dans l'Amenti, selon la doctrine Égyptienne, y sont suivis du nom du *lieu* où chacune de ces divinités s'est plus particulièrement manifestée (ϩⲣⲧ ou ιⲣⲧ, que je rapporte à la racine ιωⲣϩ, ειωⲣϩ, *videre*, *apparere*, combiné avec le ⲧ exprimant l'ex-

pression réfléchie, comme ⲧⲱⲙⲧ *se fermer* et ⲧⲱⲙ *fermer*, soit à une racine perdue ⲓⲣ, ⲉⲓⲣ, ⲉⲓⲣⲉ *voir*, à laquelle a pu appartenir le mot Égyptien ⲓⲣⲓ *œil*, cité par *Plutarque*). La demeure dont notre groupe est le signe écrit y est désignée comme celle des jurés nos 10 et 34. Ce dernier, le Dieu [hiéroglyphes], que j'ai reconnu pour être l'*Esculape* Égyptien, *Imouthès*, est encore une divinité spécialement *memphite*. Je la retrouve en effet représentée à la suite de [hiéroglyphes] *Phtha*, son père, et du [hiéroglyphes] *bœuf Apis*, sur la plupart des stèles et monuments venant de Memphis. Je dirai, enfin, que le groupe constamment lié au nom de *Phtha* ne peut être que, ou un des noms hiéroglyphiques de *Memphis*, demeure terrestre du Dieu, ou le nom de l'une des régions célestes auxquelles cette divinité était censée présider; tous les Rituels que j'ai étudiés portent les groupes [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], que vous avez déjà notés, ou bien les groupes [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], et même simplement [hiéroglyphes], *la Région de Phtha, le lieu des offrandes de Phtha, la demeure où l'on adore Phtha,* que je trouve dans différents papyrus et dans la même division du Rituel.

Quant au groupe [hiéroglyphes] que je traduis par *demeure* ou *maison*, parce que cette valeur m'est invinciblement démontrée par une foule d'exemples, je considère le signe [hiéroglyphe] comme un *article* féminin; et, si j'ai donné le nom de *figuratif* au caractère [hiéroglyphe] qui représente le plan d'une enceinte avec son ouverture ou porte, ce n'est que conditionnellement (*Système hiéroglyphique*, p. 277). Ayant cru nécessaire de les distinguer des véritables caractères *figuratifs*, ainsi que tous ceux qui expriment des édifices, je n'ai trouvé de meilleure appellation à leur appliquer que celle de *figuratifs par convention* (p. 278), tout en avouant que l'expression manque de justesse jusques à un certain point.

J'ai attribué jusques à présent la prononciation ⲱⲥ au

groupe [hiéroglyphes] qui est l'initiale d'un très grand nombre de formules, et je le considère comme l'orthographe hiéroglyphique répondant au verbe copte ϩωc, *Hôs, laudare, celebrare.* L'absence de l'aspiration ϩ ne peut être une objection, puisqu'il me paraît que les anciens Égyptiens n'ont que fort rarement noté cette aspiration surtout au commencement des mots. Nous en avons un exemple dans la perpétuelle préposition ϩⲙ *dans,* exprimée simplement par ⲙ (*m*), [hiéroglyphe], [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe] dans tous les textes hiéroglyphiques. J'ajoute aussi, puisque je parle de cette *préposition,* que dans beaucoup de manuscrits funéraires à la place du groupe [hiéroglyphes] *manifesté dans.....* je trouve le groupe [hiéroglyphes] employé comme synonyme constant du premier. C'est évidemment ϥⲙ̀, c'est-à-dire le copte ϥϩⲙ̅ *qui est dans....., ille qui est in.....* On trouve également dans les textes coptes cϩⲙ̅ *celle qui est dans,* κϩⲙ̅ *toi qui es dans,* εⲩϩⲙ̅ *ceux qui sont dans.* J'ai principalement observé l'échange de ces deux groupes dans les Litanies des quarante-deux juges de l'Amenti, que Diodore appelle les *assesseurs* ou *parèdres* d'Osiris, dans la description du tombeau d'Osymandias.

Le sens précis du groupe [hiéroglyphes] qui représente certainement deux *bras humains* étendus m'est tout à fait inconnu. Vous savez sans doute, Monsieur le Baron, que la Commission d'Égypte veut y trouver le fléau de la balance céleste et n'y voir qu'un signe purement astronomique perpétué dans nos almanachs par une constante tradition. J'avoue que rien jusques ici ne m'a prouvé la justesse de cette supposition, qui peut provenir d'une ressemblance fortuite dans les formes.

Je persiste toujours à croire que le signe ◉ est une voyelle longue soit ω, soit ⲟⲩ, mais je pense en même temps que ce caractère est très distinct des signes ⊙ *Soleil* et ⊗ *Région,* quoique je l'aie maintefois rencontré aussi, tracé d'une façon très négligée ⦶, ◉, ○ et ⊙, de manière à être facilement confondu avec les deux autres. Je crois que les scribes comp-

taient un peu sur la science préalable de leurs lecteurs, dans des cas semblables à celui que présente le groupe cité sous le nº 9 de votre lettre, pour.

L'élément principal de ce groupe, le mot, qui reparait, comme vous le faites observer, dans la *Description de l'Égypte*, pl. 73, col. 37, dans la formule, peut fort bien y faire partie d'un mot composé, dont les éléments peuvent être *faiseur d'offrande, adorateur*, *dieu* ou *divin*, et le signe *homme*, et n'être là, comme je l'observe dans plusieurs autres groupes, qu'un signe *déterminatif*, indiquant que le groupe précédent doit être pris comme *adjectif* ou *nom d'agent*; et ce titre pourrait appartenir soit au prêtre chargé des *offrandes divines*, soit au Dieu qui y présidait. Je ferai observer en faveur de ces hypothèses que la légende des colonnes 38 à 31 de la même planche 73 se rapporte à la peinture du manuscrit, dans laquelle on voit aussi une enseigne surmontée des *deux bras élevés* entre lesquels sont placées des offrandes. Le cité colonnes 33 et 32 serait purement et simplement l'*adorateur* ou le *faiseur d'offrandes*. J'ai enfin remarqué le signe employé comme simple *élément phonétique* dans le mot placé sur toutes les peintures des manuscrits représentant le *labourage*. C'est certainement là le mot copte ⲥⲕⲉ, ⲥϫⲁⲓ, ⲥⲕⲁⲓ, *labourer* : aussi le groupe est-il suivi du caractère *déterminatif charrue*. La première syllabe du nom propre hiéroglyphique du défunt de votre manuscrit B, , est donc bien sûrement ⲕⲁ ou ⲕⲉ.

Le caractère est un signe de voyelle, ce qui explique pourquoi on le trouve omis si souvent lorsqu'on collationne deux textes semblables signe pour signe.

Le troisième est un R ou un L.

Quant au cinquième, , des comparaisons de textes m'ont

appris, depuis la publication de mon *Précis du système hiéroglyphique,* que ce signe est un homophone de l'oiseau , lequel est un *P* ou un *PH* et non un ı comme je l'avais cru d'abord. Je dirais donc le nom entier du défunt ⲕⲁⲗⲁⲡⲉ ou ⲕⲁⲗⲁⲫⲉ.

Le caractère final est le signe de l'espèce *homme,* une image humaine ayant *un bras étendu* et l'autre *appuyé sur la hanche.* Dans tous les textes que je puis avoir étudiés, ce caractère ne m'a jamais paru avoir d'autre sens que celui de *homme;* je le crois toujours *figuratif* et jamais *phonétique.* Il n'a rien de commun, ce me semble, avec que je crois un caractère de *son.*

Le caractère ou , que j'ai traduit aussi par Ⲣⲱⲙⲉ, n'est comme le précédent qu'un signe déterminatif des noms propres d'individus mâles, mais il est plus particulièrement employé à la suite des noms propres d'individus *défunts.* Il est très probable, comme vous le pensez, Monsieur le Baron, que le *fouet,* placé dans les mains de cette petite figure comme dans celles de certaines divinités, doit modifier le *sens* du signe. Je crois que cet emblème se lie avec *le fouet, la charrue, le hoyau* ou *le sac de semences* que portent presque *toutes les figurines funéraires* en bois ou en terre émaillée. Voulait-on exprimer par là que l'individu appartenait à la caste agricole? ou, ce qui est plus probable, l'agriculture étant le premier des arts en Égypte, les lois religieuses voulaient-elles que tout individu se décorât de ses instruments ou de ses emblèmes? Je ne le déciderai point : mais je ne croirai point pour cela, comme on l'a voulu dire, que ce fouet ait été figuré dans la main des *défunts* pour chasser les malins esprits qui voltigeaient autour de leur tombe. Quant à l'adoration des *défunts* par leurs enfants, rien n'est plus certain et des milliers de stèles en font foi. Je n'ai remarqué dans aucune d'elles que le défunt portât le *fouet* à la main. Cet instrument est échangé

en une *fleur de lotos* dans le signe d'espèce des noms propres de femmes défuntes , , , et un bouquet de la même plante , , tient souvent la place de ce caractère lui-même. Nous trouvons au reste la fleur de lotos placée sur la tête de toutes les momies de femmes *défuntes* représentées dans les papyrus peints. Vous trouverez un exemple de l'emploi de à la place du caractère figuratif ou , dans le manuscrit de la Commission d'Égypte, à la suite du nom propre de la mère du défunt *Pétamon,* dont les éléments ⲛⲱⲥⲧⲃⲛⲧϫ me paraissent avoir dû se prononcer ⲛⲟ ou ⲛⲟⲩ-*Saté-Wentédj* et peut-être même *Saté-Ouentédj*. Je soupçonne que ce nom propre est complexe, et qu'il est formé de , véritable nom propre de la femme, et d'un nom patronymique , dans lequel le groupe me paraît devoir être pris dans le sens ordinaire *enfant,* mâle ou femelle : ⲛⲟ ou ⲛⲟⲩ *fille de Wentédj*. Je traduis toujours par *enfant,* parce que ce groupe est employé dans les deux genres, quoique j'aie trouvé plus souvent après les noms féminins et simplement après les noms propres masculins ; mais je n'ai jamais rencontré que devant les noms *féminins*. Je n'ose décider encore, quoique la valeur de ces groupes soit parfaitement connue, si , ainsi pris dans les deux genres (et le étant considéré comme radicale, ne pouvant être article féminin devant un nom propre *masculin*), doit être rapporté à la racine copte ⲥⲁⲧ, ⲥⲁⲧⲉ, *Seminare, Semen,* si (le 2e caractère considéré comme article) est ou n'est point un groupe simplement homophone de , ou *O* , , , ⲥⲉⲧ ou ⲧⲥⲉ *fille;* mais je suis presque persuadé que et sont

des formes hiéroglyphiques de l'hiératique 

сєн ou тсєн, formative des noms patronymiques Égyptiens, lesquels dans les textes correspondants *en grec* commencent toujours par la syllabe Σεν. Il se pourrait donc aussi que le nom précité de la défunte se prononçât *No-tsen-wentedj*, le signe de rapport étant omis ici comme dans une infinité d'autres cas.

Le nom propre de la défunte de votre manuscrit A, si je vois bien la transcription que vous avez la bonté de me communiquer, se compose des signes : je présume que ce sont ceux qui dans les manuscrits plus soignés se forment de la manière suivante : . Je crois donc, s'il en est ainsi, que ce nom se prononçait *Toutoua* ou **To-тоა**, ayant souvent trouvé le groupe remplacé par , et les formes *démotiques* de ce même groupe composant un nom propre transcrit Τοτοῆς dans le texte grec du même contrat.

Le nom du père est . Le premier signe n'est point la préposition *de* et ne dépend pas de *fille*. Il appartient au nom propre même, qui est formé comme ceux que je trouve ailleurs : de *Natsiamoun*, *Natsiphtha*, *Natsiési*, *Natsiosor*, du mot souvent écrit et d'un nom de divinité. Le nom divin qui termine le nom propre dont il s'agit ici est celui d'*Amon générateur, nom symbolique*, que je trouve indifféremment écrit , ou , ou même , sur les bas-reliefs ou dans les textes relatifs à cette grande divinité que les Grecs ont appellée *Mendès* et assimilée à leur *Pan* ou *Priape*. Une figurine du Musée de Turin m'a présenté ce caractère symbolique , accom-

pagné de sa prononciation phonétique *Mantou* ou *Mandou*. Je crois donc que le nom propre susdit peut être prononcé *Natsi-Mandou*.

Les signes qui précèdent ce nom propre sont en effet, comme vous le dites fort bien, Monsieur le Baron, une qualification de l'individu. Je les trouve, dans un même manuscrit, dans une même stèle, ou sur une même momie, échangés fréquemment avec les groupes , , et , d'où j'ai conclu avec toute certitude que c'était une des nombreuses manières d'exprimer le titre *prêtre* ⲟⲩⲏⲃ dans l'écriture hiéroglyphique. Ainsi la série des signes de votre manuscrit signifie sans aucun doute ⲟⲩⲏⲃ ⲛ ⲁⲙⲟⲩⲛ, *le prêtre d'Ammon*. J'ai recueilli à Turin une foule de titres semblables relatifs à des prêtres d'un grand nombre de divinités. Le dernier signe de votre manuscrit 62 n'est que la couronne , tracée d'une manière très négligée. Je la trouve également ainsi, et même , , dans plusieurs textes hiéroglyphiques d'une mauvaise écriture.

Le nom de la femme de ce prêtre présente un caractère dont le son m'est encore inconnu; le reste se lit sans difficulté ⲧⲁⲙⲓ-ⲃⲁ. C'est un nom formé, comme la grande masse des noms propres Égyptiens de femme, du démonstratif possessif ⲧⲁ ou ⲑⲁ et d'un nom ou épithète propre à une divinité. Vous remarquerez que je m'étais trompé dans mon *Précis du système hiéroglyphique* sur la valeur du signe et . Je les croyais représentatifs de la consonne ⲕ; je me suis convaincu depuis qu'ils tiennent lieu de la voyelle ⲁ des Coptes.

Je passe, Monsieur, au caractère , qui fait partie du nom propre de la mère du défunt du manuscrit B. J'ai reconnu

depuis longtemps, et avant que j'eusse l'occasion de m'entretenir au sujet de cet hiéroglyphe avec le D[r] Young à son passage à Paris, la signification *épouse*, qu'il faut lui attribuer. Elle résulta pour moi de la comparaison des légendes hiéroglyphiques des Rois et des Reines Lagides. J'ai depuis trouvé la pleine confirmation de cette traduction dans les stèles et dans les contrats soit démotiques, soit hiératiques. Je n'ose décider encore si ce signe , , , est ou symbolique ou phonétique, et si, dans ce dernier cas, il n'est pas l'initiale caractéristique du mot ϩιⲙⲉ ou ⲥϩιⲙⲉ. Ce qui me fait pencher beaucoup pour cette dernière hypothèse, c'est que je rencontre très souvent, dans les textes hiéroglyphiques où il peut être question d'*épouse*, ce même caractère accompagné des signes *m* et *é* ou *a* , , , , comme nous le trouvons aussi dans le nom propre en question. Mais je m'aperçois que vous avez fait une observation pareille. Le signe serait figuratif-déterminatif.

Il n'est pas douteux que le groupe de la 97[e] col., pl. 72 de la *Description de l'Égypte*, ne signifie *épouse*, de même que dans le passage de votre manuscrit B.

Mère de Pschakasé-Dieu, royale épouse de Pa-lé Hata-Dieu.
ré

Je présume que cette série est tirée de la dernière partie de votre Rituel funéraire. Je la retrouve en effet dans le plus complet des Rituels de Turin, là où il est question d'une de ces grandes Déesses de l'Égypte, l'une des divinités spéciales de Memphis, la compagne de Phtha et la mère d'Esculape, . La prononciation du nom de cette déesse m'est encore inconnue à cause du premier caractère. Le manuscrit que j'ai sous les yeux porte :

et je n'y trouve de variante notable que dans le nom du Dieu que je lis *Pale haka*, qui n'est point divisé en deux et qui offre le signe ⊿ au lieu de ∧ de votre papyrus. A cette occasion, je vous inviterai, Monsieur

le Baron, à examiner avec quelque attention la légende qui, dans votre manuscrit, suit immédiatement celle de la Déesse . La vignette doit représenter *Amon-ra-Générateur-Panthée*, et ce même Dieu y est invoqué sous des noms très extraordinaires ; en voilà les principaux :

1° *Phăl, Phar* ou *Pal ;*

2° *Ioukăsèph (Ioukasep), Dieu Seigneur de la Région supérieure du Ciel ;*

3° *Nătkléti ;*

4° *Kăséikă ;*

5° *Alétikăsétikă ;*

6° *Tekeschări* ou *Tekschari ;*

7° *Létaséschăkă* ou *Rétaséschăkă ;*

8° *Tenasi* ou *Tonasé ;*

9° *Malkaté* ou *Malkato ;*

10° *Schălschătékăta.*

J'ai été frappé de la singularité de ces noms, presque tous formés des mêmes éléments répétés, mais dans un ordre différent, lorsque je les ai remarqués pour la première fois. Et plus je les ai examinés après m'être convaincu que ces noms étaient appliqués à la principale divinité de l'Égypte, plus je m'attache à l'idée que ces mêmes noms ne tiennent pas radicalement à la langue Égyptienne proprement dite, dont le copte est un débris peu défiguré par la succession des siècles. Vous remarquerez sans doute le soin avec lequel le scribe a marqué phonétiquement *toutes les voyelles* dans la très grande partie de ces noms.

Un second manuscrit original, que j'ai consulté, ne présente aucune sorte de variante ni d'omission quelconque de voyelle; ce qui semble prouver que l'orthographe de ces noms divins était bien fixe et invariable. La raison ne serait-elle pas que, ces appellations n'appartenant point à la langue ordinaire, les *hiérogrammates* les copiaient religieusement comme ils les trouvaient écrites dans les modèles d'après lesquels ils confectionnaient leurs Rituels funéraires? Seraient-ce là des mots de cette *langue sacrée* différente de la *langue commune*, et dont l'existence en Égypte semble indiquée par certains passages des auteurs classiques? Ou bien devons-nous y voir plusieurs de ces noms divins dont parle *Jamblique,* noms dont le sens était totalement inconnu aux hiérophantes même les plus instruits, et qui cachaient, selon cet auteur, des MYSTÈRES INFINIS? Ces diverses hypothèses me semblent probables et je ne sais à laquelle m'arrêter.

Je vous prierais, Monsieur le Baron, si ce n'est abuser de votre temps que réclament des affaires d'une plus haute importance, de faire collationner ces noms avec ceux que doit renfermer votre papyrus à la dernière légende. S'il était possible de faire cette comparaison sur plusieurs textes, cela serait plus profitable encore. Peut-être de nouveaux documents résulteraient-ils de ce parallèle, et nous trouverions-

nous à même de nous former quelques idées arrêtées sur ces mots, dont plusieurs semblent appartenir aux langues SÉMITIQUES, et la plus grande partie offrir une analogie plus frappante avec les mots SANSCRITS.

J'ajouterai, relativement au caractère , dont les noms d'Amon-Ra nous ont un peu éloignés, que sa valeur *femme, épouse,* est on ne peut plus évidente lorsqu'on examine avec soin une dizaine de stèles funéraires. Quelques-unes m'ont même offert ce signe en combinaison avec d'autres groupes connus ; ainsi les idées *beau-père (socer)* et *belle-mère (socrus)* sont exprimées par les signes | , c'est-à-dire : *Le père de son épouse, la mère de son épouse,* en parlant de l'individu défunt.

Quant au groupe (ⲥⲧⲛ̀ ϩⲓⲙⲉ) *royale épouse,* c'est un composé d'*initiale caractéristique* du mot , comme les groupes , , , *royal fils, royale fille, royal scribe,* c'est-à-dire *prince, princesse,* et le magistrat que les Grecs nommaient Βασιλικὸς γραμματεύς. Le nom de la mère du défunt auquel se rapporte votre manuscrit noté B



me semble seul devoir être lu de deux manières, et cela dans la double supposition que le signe initial soit indépendant ou non des deux signes qui suivent :

1° En considérant comme l'initiale caractéristique isolée du groupe (ϩⲓⲙⲓ) *femme, épouse,* je lirais ce nom propre ϩⲓⲙⲉ-ϩⲙ-ⲁⲥⲣⲏ-ⲧⲟ, et je le traduirais par *épouse dans le monde, appellé As-ré.* Que pouvait-on entendre par là ? Je l'ignore ; mais le sens de certains noms propres Égyptiens, dont la signification m'est bien démontrée, est tellement extraordinaire et empreint d'un mysticisme si outré, que celui-ci ne me surprendrait nullement.

2° En regardant [hieroglyph] comme phonétique, il faudrait lire ϩⲙⲁⲥⲣⲏⲧⲟ. Mais j'avoue que la première hypothèse me semble préférable.

Quant aux trois traits ı ı ı qui accompagnent le caractère [hieroglyph], je pense qu'ils équivalent aux trois disques ∘∘∘, ou [hieroglyph], ou même à [hieroglyph], qui suivent assez ordinairement ces deux lignes horizontales. Je trouve en effet l'idée *monde* ([hieroglyph]), exprimée dans les textes sacrés par les figures [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph] et [hieroglyph], employées indifférement.

Je n'ai jamais considéré le groupe ou plutôt le mot [hieroglyph] comme répondant au mot copte ⲕⲁϩ ou ⲕⲁϩⲓ, lequel est *masculin*, comme vous le remarquez en effet, Monsieur le Baron; considéré phonétiquement [hieroglyph] me paraîtrait répondre à ⲕⲟⲧ ou ⲕⲧⲟ, *cercle, zone*. J'ajouterai, à cette occasion, que, dans la formule [hieroglyph], j'ai eu tort de regarder le caractère [hieroglyph] comme faisant partie du groupe exprimant l'idée *Égypte*. J'ai reconnu depuis que c'est simplement le pronom de 2ᵉ personne singulier masculin, et qu'il faut traduire cette série par *Roi vengeur de l'Égypte* ou plutôt *Roi vengeur de ton pays*, en regardant [hieroglyph] comme affixe au groupe [hieroglyph] *Égypte, pays*. Je trouve en effet [hieroglyph] lorsqu'il s'agit d'*une Déesse*, et [hieroglyph] lorsqu'il s'agit de plusieurs Dieux. La valeur des pronoms affixes hiéroglyphiques : [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph] ou [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph] et [hieroglyph] ou [hieroglyph], m'est complettement démontrée, et je ne conserve aucun doute à leur égard.

Le caractère [hieroglyph], qu'on peut facilement confondre avec [hieroglyph] dans les textes hiéroglyphiques linéaires peu soignés, n'a rien de commun avec ce dernier. [hieroglyph] est la forme linéaire de [hieroglyph], lequel, peint en rouge, exprime l'idée *sol, terrain*, comme j'en ai acquis la conviction. Cela m'a expliqué pourquoi je trouvais ce caractère employé comme déterminatif à

la fin de groupes qui me paraissaient devoir en effet représenter des noms de lieux.

Il a été impossible jusques ici, à Turin, de se procurer l'ouvrage du général Minutoli, et je vous remercie, Monsieur le Baron, du croquis du cartouche royal copié à *Aschmouneïn*. L'emploi surabondant des signes pour exprimer la simple voyelle ι ne me surprend nullement, ayant déjà noté une foule d'exemples semblables dans plusieurs cartouches de noms propres de Rois Lagides et d'Empereurs Romains. Il est certain que les monuments Égyptiens présentent une étrange confusion dans la notation des voyelles, mais cela ne saurait vous arrêter dans la lecture du cartouche en question, dont les éléments sont d'ailleurs si clairs : πϩ-ι-λ-ι-πος.

Vos aperçus sur le cartouche sont infiniment justes : c'est en effet la légende originale d'*Osiris*, considéré comme *Dynaste*. J'ai retrouvé parmi les stèles du Musée de Turin un tableau peint représentant dans des *cartouches* les noms de toute la famille d'*Osiris*, *Isis*, *Horus*, *Anubis* et *Nephthys*, et celui du chef est précisément le même cartouche qui attire votre attention dans les Papyrus funéraires. Je crois, comme vous, qu'il exprime simplement l'idée *Dieu très bienfaisant;* car, Monsieur le Baron, le sens du caractère est parfaitement déterminé, et je trouve le groupe ou dans presque tous les passages du texte hiéroglyphique de Rosette, où, répondant aux lignes du texte grec, sont exprimées les idées *paraître, se montrer, être patent, être connu*. Et le bienfaiteur de l'Égypte, Osiris, pouvait être convenablement désigné par le titre de Dieu qui se montre bon, gracieux ou bienfaisant.

L'animal, premier signe de ce cartouche examiné sur les monuments qui l'offrent en grand, présente beaucoup plus

d'analogie que le signe linéaire [hieroglyph], avec une certaine espèce de *lièvre* ou de *lapin*, il est ainsi formé :



et toujours peint de couleur *rougeâtre*. C'est probablement une espèce de quadrupède particulière à l'Égypte ; il me paraît sûr néanmoins que c'est là l'animal désigné sous le nom grec du lièvre λαγώς dans le texte d'Horapollon, où on lit que cet animal était le signe de tout ce qui est *ouvert*. Or, je le trouve employé à exprimer les idées *paraître, être patent* dans les textes Égyptiens, et l'analogie des racines ⲟⲩⲱⲛ, *aperire, ouvrir, enseigner*, et ⲥⲟⲩⲱⲛ, ⲥⲱⲟⲩⲛ, *connaître* et *ouvrir*, *montrer*, est trop marquée dans les restes de la langue Égyptienne pour ne point reconnaitre l'identité de l'animal appelé *lièvre* par Horapollon avec celui qui est le signe des idées : *être patent, être ouvert, être permis,* dans les textes hiéroglyphiques.

Le groupe [hieroglyphs], que je trouve aussi dans le cartouche d'Osiris, ne me parait nullement altérer le sens. Je regarde en effet ces signes [hieroglyphs] comme une simple modification grammaticale ajoutée au signe d'idée [hieroglyph] *bonus, beneficus*. Je suis seulement encore à décider si ce groupe [hieroglyphs] répond aux mots ⲣⲉϥⲛⲁⲛⲉ, ⲣⲉϥⲫⲛⲁⲛⲟⲩϥ, ou au mot ⲛⲟϥⲣⲉ, *utile, bon, chose utile, bienfait,* car ce dernier mot parait avoir pour primitif la racine Égyptienne ⲛⲟⲩϥ, ⲛⲟⲩϥⲉ, ⲛⲟⲩϥⲓ, *bonus, bonum.* Le même groupe est employé comme nom dans le passage de votre manuscrit A, sect. I, col. 74, sous nº 44, c, [hieroglyphs] *tes bienfaits*. Il est adjectif dans le nº 43, [hieroglyphs] *bienfaisante,* et se rapporte soit a une défunte, soit à la Déesse directrice de la *Région inférieure du Ciel* dont l'emblème précède immédiatement le groupe : ce serait alors un titre de la Déesse Athyr, désignée soit par son nom spécial [hieroglyphs] ϩⲁⲑⲱⲣ *la demeure mondaine d'Horus*, soit par le

nom même hiéroglyphique de la *Région inférieure du Ciel* [hieroglyphs], dont le groupe cité à la suite de votre lettre n'est qu'un simple développement accru de l'*épervier*, oiseau commun à Hathôr qui le porte souvent sur sa *tête* et au Dieu son époux *Phtha Socari* ou *Phtha Sacri*, divinité à tête d'épervier, qualifié sur les Papyrus funéraires de *Taureau de la Région inférieure*, dans cette prière que vous devez retrouver sur vos manuscrits (vers la fin) : *Je supplie toi, Taureau de la Région inférieure du Ciel, Seigneur éternel, Dieu grand, du pays de* ⲁⲕⲣ, *pour que tu reçoives avec toi l'Osirien* (un tel). Le titre de *Taureau* désignait, comme nous l'apprend Horapollon, un maître *fort avec tempérance, puissant avec modération;* et j'ai trouvé parmi les titres de Horus celui de *Taureau fils de Taureau* et plus souvent encore celui de *Veau fils de Veau*. Il est évident que ces expressions doivent être prises dans un sens tout à fait symbolique.

Le groupe [hieroglyphs], nom de la *Région inférieure du Ciel* (que vous retrouverez, Monsieur le Baron, sur un des côtés du zodiaque circulaire de Dendéra, en opposition au signe [hieroglyphs], symbole de la *Partie supérieure du Ciel*), est formé : 1° de la plume ou feuille [hieroglyph] (qu'il ne faut pas confondre avec le signe phonétique [hieroglyph]). C'est l'*emblème de Saté* (la *Junon* Égyptienne, Σάτης, Σάτις de l'inscription des cataractes), directrice de l'*Hémisphère inférieur*, selon Horapollon; 2° du groupe

[hieroglyph] qui peut être [hieroglyph] (ст) que je trouve comme nom de la Déesse Saté [hieroglyph] et placé devant son image sur l'obélisque de Saint-Jean de Latran, mot évidemment en liaison, comme le nom de la Déesse, avec les racines сат, сет, снт, сате, *abjectus, dejectus, infimus, inferior*. Les signes [hieroglyph] sont simplement *déterminatifs* d'espèce : *pays, terre, sol, terrain, espace*, comme je l'ai dit plus haut. Je suis entré dans beaucoup de détails à l'occasion de ce groupe [hieroglyph], dans les dernières livraisons de mon *Panthéon Égyptien*, ouvrage dans lequel je me suis simplement proposé de dégrossir nos idées sur le matériel du culte Égyptien. J'y établis la distinction à faire entre le signe [hieroglyph] de la *Région inférieure céleste* et celui de la *Région inférieure terrestre* [hieroglyph] et ses variantes.

J'eusse désiré, Monsieur le Baron, que le temps m'eût permis de répondre plus en détail aux diverses questions renfermées dans votre lettre; il m'eût été encore plus agréable d'être à même d'éclaircir tous vos doutes et de décider avec certitude toutes les difficultés, mais ma science hiéroglyphique n'en est point encore là, elle est assez avancée seulement pour entrevoir l'espace immense qui lui reste à franchir avant de marcher sans aucun obstacle dans le grand labyrinthe de l'*Écriture sacrée*. Je vois la route qu'il faut suivre, je sais les moyens qui restent à employer pour avancer à pas certains sur ce terrain si neuf et si riche, mais j'ignore si le zèle d'un seul homme et sa vie entière peuvent suffire pour une si vaste entreprise. Quoi qu'il puisse arriver, je continue mes recherches et je cours après les monuments originaux, les SEULS GUIDES que nous puissions suivre sans risquer d'être retardés, comme je l'ai été *pendant dix ans*, par les inscriptions inexactes gravées dans le grand ouvrage de la *Commission d'Égypte*. J'ose attendre de votre zèle pour la science, Monsieur le Baron, que vous hâterez de toute votre influence la publication des monuments Égyp-

tiens acquis par S. M. le Roi de Prusse et rapportés par le général Minutoli ; ce serait un beau présent à faire à l'archéologie. Publie-t-on en Allemagne les travaux de M. Spohn, si pompeusement annoncés par la *Gazette de Nuremberg ?* J'avoue que je serais ravi d'y trouver, comme on ne craignait point de le dire, la *traduction complette de trente-deux manuscrits Égyptiens*. Cela pourrait nous éviter beaucoup de sueurs et de fatigues.

J'espère que M. de Truchsès, dont on annonce la prochaine arrivée dans cette capitale, voudra bien se charger de vous faire parvenir cette lettre ; et si, pardonnant à ma coupable lenteur, vous vouliez bien encore, Monsieur le Baron, perdre quelques instants avec moi, vos lettres m'arriveront facilement en me les adresssant à Turin sous le couvert de l'ambassadeur de France. Je compte être de retour ici vers la fin de juillet. Si je pouvais vous être agréable en quelque chose pendant mon séjour à Naples, Rome et Florence, disposez de moi sans réserve.

Je terminerai ma lettre, en réclamant toute votre indulgence pour la diffusion et les négligences dont elle abonde. Je regrette que le temps ne m'ait point permis d'entrer dans une infinité de détails qui eussent pu vous intéresser peut-être ; mais j'ai pu à grand'peine trouver le moment d'écrire l'indigeste bavardage que je suis honteux de vous adresser. En vous suppliant d'agréer mes excuses, je vous prie de recevoir l'assurance des sentiments de gratitude et de respectueux dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Baron,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

J.-F. CHAMPOLLION LE JEUNE[1].

1. Lettre publiée, à Berlin, en 1841, par J.-Ludovicus Ideler dans *Hermapion sive Rudimenta hieroglyphicae veterum aegyptiorum litteraturae.*

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 12 février 1825.

Je ne t'ai point écrit la semaine dernière, mon cher ami..., tout mon temps ayant été absorbé par la mise au net et par la revision de ma *Seconde Lettre*. Je l'ai enfin terminée hier, et je travaille sans relâche au croquis des planches, lesquelles consisteront en une trentaine de cartouches, plus vingt-quatre à vingt-cinq lignes plus ou moins longues de légendes Royales en écriture hiératique ou de protocoles d'actes pharaoniques. J'enverrai de tout ce qui n'est pas *hiéroglyphique* des calques bien soignés et numérotés conformément au texte de la lettre. Ne sachant point combien le tout fera de planches, j'ai pris le parti de nommer dans mon manuscrit planche A la série des cartouches Royaux des XVIIe, XVIIIe, XIXe, XXe, XXIe et XXIIe Dynasties, et j'ai appelé planches B celles qui contiendront les textes *hiératiques*. Je suis d'avis de donner à ces dernières un grand format long, puisque ce sont de *vrais fac-similés* dont il ne faut altérer ni la proportion ni l'ordonnance. On n'aura ainsi qu'à calquer les transcriptions hiéroglyphiques linéaires, que je place sous les morceaux hiératiques, et à les mettre sur pierre purement et simplement à leurs places respectives. Il ne resterait à recommander à l'amitié de Dubois que les cartouches hiéroglyphiques planche A, qui sont à exécuter dans le même genre que ceux de la *Première Lettre*. Le lithographe suffit pour faire exécuter, sauf surveillance, les planches B.

Je compte t'expédier, lundi prochain 14, le manuscrit entier sous le couvert du Comte Alfieri di Sostegno..... Mercredi prochain je t'expédierai *les planches* par la même voie, et j'espère pouvoir y joindre la copie complette du manuscrit provençal pour M. Reynouard : c'est un lettré

du pays qui a voulu la faire, et mon ami l'abbé Gazzera est occupé à collationner la copie sur l'original, afin de la rendre plus présentable au digne et bon académicien. Nous saisissons tous ici cette occasion de lui être agréable. N'oublie pas de lui demander ses commissions pour Naples et route.

Ma dernière expédition sera celle de la fameuse caisse. On emballe à force stèles, copies de papyrus, plâtres, dessins coloriés, empreintes en cire. C'est un mélange curieux, un véritable plum-pudding. Tu recevras d'avance une note détaillée du contenu dudit bahut, ayant eu la précaution de la rédiger en numérotant chaque objet par A + B, de sorte qu'en déballant, tu pourras classer lesdits objets par espèces si cela te convient. J'écrirai au Directeur des douanes du pont de Beau-Voisin assez à temps pour que ladite expédition ne soit point arrêtée par ses Lestrigons.

Une grosse épine me tient encore le pied attaché à Turin : c'est le *Panthéon*, car il faut absolument la XIe livraison pour faire prendre patience. Tout cela m'occupe ici un temps infini, parce que je n'ai rien sous la main, et j'enrage de voir mon départ retardé de jour en jour. Il me resterait aussi, avant l'heureux jour où je traverserai le Pô, à répondre à un tas de lettres, d'environ huit ou neuf mois de date, car, Dieu merci, je n'ai écrit à personne, si ce n'est à toi et à ma femme, quelque bonne envie que j'en eusse.....

Je terminerai celle-ci par une anecdote académique. Il y a des flibustiers à Turin comme à Paris; mais ici, du moins, on sait en faire justice. Le *Diario di Torino* a pu t'apprendre que le chevalier de San Quintino avait lu à l'Académie Royale un mémoire sur les *signes numériques des Égyptiens*. Le brave homme ne faisait que répéter (en le gâtant) ce qu'il m'avait vu faire ou entendu dire en présence de témoins au Musée, dont on l'a nommé directeur. Le titre seul de son (*lacune*) fit dresser les oreilles à Peyron et à Gazzera, lesquels ne se gênèrent point pour dire à l'Académie, lorsqu'il s'agissait de voter sur l'impression dudit

mémoire, que ledit chevalier me faisait un emprunt forcé et qu'il ne convenait nullement d'encourager les plagiaires. Bref, l'Académie refusa l'impression et le mémoire ne paraîtra pas dans le *Recueil*. Nous sommes donc à attendre ce que fera l'animal. S'il imprime à part, il faut le tympaniser d'importance : c'est un sot qui met ici toutes les entraves à ce que je veux faire, et comme le gouvernement ne sait pas se faire obéir, ici comme chez nous, la sottise domine et le mal s'opère, sans que les chefs de l'État s'en doutent seulement. — .....

AU MÊME

Turin, 17 février 1825.

..... Je t'ai expédié, ainsi que je t'en avais donné l'avis préalable, le manuscrit entier de ma *Seconde Lettre*, et, comme les croquis des planches se sont trouvés terminés le jour même, je les ai joints au même paquet que l'ambassadeur de Sardaigne t'aura sans doute fait tenir au moment où la présente te parviendra. Tu sais donc déjà que ta notice chronologique doit contenir les XVIIe, XVIIIe, XIXe, XXe, XXIe et XXIIe Dynasties. Je t'ai donc laissé le soin de garnir quelques dates en gros dans mon texte et de vérifier certains calculs que j'ai mis en avant, en ne me fiant pas, comme de raison, à ma science sur le chiffre.

Quant aux planches, tu verras, quelque volume qu'elles pussent faire, qu'il n'y a absolument rien d'inutile : ce sont les pièces probantes de tout mon travail, et les textes cités sont assez curieux et importants par eux-mêmes pour que je sois bien aise de publier le premier des pièces de ce genre. Il n'y a donc, ce me semble, d'autre parti à prendre que de faire

trois ou quatre grandes planches, format in-folio, lesquelles seraient cartonnées à part ; et on ferait suivre les numéros dans les planches de la *Troisième Lettre,* qui contiendront les protocoles des Lagides et des *dernières Dynasties pharaoniques.* La première planche de cet atlas serait donc celle des cartouches cités dans ma *Troisième Lettre*, marquée A dans mes croquis. Celle-ci exige nécessairement la main de notre ami Dubois, ainsi que le dessin des *têtes* placé en frontispice et le tableau sur bois colorié des descendants de *Takellothis*, qui doit être inséré, si l'on veut, dans le texte même de la *Lettre.*

Toutes les planches hiératiques et leur transcription peuvent être calquées sur mon calque, en régularisant un peu les lignes droites et courbes de mes hiéroglyphes cursifs. Dubois aurait la complaisance de se charger des premiers et derniers numéros des planches B, qui sont en *hiéroglyphes purs*. Je lui recommande surtout l'avant-dernier numéro, qui serait une copie de la première ligne de la stèle Thédenat, passée à Rollin et de là à Cousinéry. Je ne sais où elle est maintenant ; vous devez être au courant de tout cela sur les lieux. Sur le tout, il serait parfait que Didot voulût mettre de l'activité à cette seconde publication. Cela ferait bon effet ici où le quiétisme domine prodigieusement. Je me suis arrangé de manière à ce qu'on ne fît pas d'édition italienne. Didot a donc le champ libre.

Comme il est probable que je rédigerai ma *Troisième Lettre* au Duc à mon retour en France seulement[1], il est donc inutile de s'occuper des légendes des stèles Thédenat, relatives à la XXIIIe Dynastie. La souscription du Ministre de l'Intérieur est une bonne chose; j'en sais un gré infini à Son Excellence. Quant à l'article du Rabbin, je serais bien surpris s'il ne contenait quelque restriction mentale ou une douzaine de ces petits coups de fouet jésuitiques dont il ne

1. Cette *Troisième Lettre* n'a jamais été achevée, parait-il.

se dispense jamais de régaler ses bien-aimés sujets, les orientalistes et orientaliseurs. Quant à moi, qui ne suis qu'un pauvre Africain, je n'entends nullement qu'il me traite comme un nègre. Dans tous les cas, je crois inutile de faire imprimer à part son article[1], il ne faut point leur donner à croire qu'on ait un tel besoin de leurs suffrages. Il suffira, pour peu qu'il soit bon, de le faire insérer dans le *Bulletin* ou ailleurs.

N'oublie pas d'écrire à l'Académie de Turin, et ne fais pas comme moi, qui ai encore à répondre aux bons Hollandais et aux Strasbourgeois ; mais, étant hors de France, j'ai une excuse valable. Je suis bien aise que Cailliaud publie la *Table d'Abydos*. Il fera tout bien d'adapter mes corrections[2] à son dessin, s'il veut publier quelque chose de *conforme aux monuments*. Quant à son ami, Alessandro Ricci, de Florence, il a des dessins très importants et que je verrai à mon passage..... Il désire beaucoup ma venue, et il prétend même que je descende chez lui, garçon, riche médecin, — sans quoi je ne verrai rien. Je n'ai aucun parti pris à cet égard. Les exemplaires de ma *Seconde Lettre*, que je t'ai demandés, et les notes pour mon voyage n'arrivant pas, je suis arrêté ici et ne puis faire aucun plan raisonné ; je voudrais cependant bien ne pas finir le mois de février à Turin. Dépêche-toi donc.

J'ai inséré dans la caisse le dernier ouvrage de *Vermiglioli* sur une grande inscription étrusque : c'est le seul livre de l'espèce qui existe ici. C'est encore l'ami Gazzera qui t'en fait cadeau. Il voulait te donner son *Lanzi*[3], mais

1. Il s'agit ici de la critique des œuvres de Champollion par Sylvestre de Sacy ; voir le *Journal des Savants*, mars 1825, p. 140-154.

2. Ces corrections justifiées servirent à Klaproth pour accuser publiquement Champollion d'avoir fait falsifier la Table d'Abydos afin de soutenir son système. Klaproth connaissait la gravité de son mensonge.

3. Luigi Lanzi, savant de mérite, qui s'occupait surtout de l'étude de la langue, des mœurs et des arts des Étrusques. Mort en 1810.

je n'ai pas voulu y consentir ; je te le trouverai à Florence ou à Rome.....

Le Duc de Noailles, avec lequel j'ai fait connaissance ici, m'écrit de Rome, pour me recommander la petite collection Égyptienne, qu'il veut absolument que je lui compose ; voilà donc un acheteur de plus quand il sera de retour à Paris. Je compte lui faire des emplettes à Florence, à Livourne, si j'y passe, et surtout à Marseille, à mon retour d'Italie. Il ne serait pas mal, si les scarabées se donnent à bon compte, d'en acheter dans les ventes de Paris, surtout de ceux à légendes Royales. Le Duc de Blacas aurait envie d'un *médailler pharaonique*, formé de scarabées originaux ; ne néglige donc pas, le cas échéant, d'acheter les scarabées a légendes Royales peu communes.

Mes compliments d'amitié à Béranger, s'il est encore à Paris ; dis-lui que le seul moyen de faire passer son spleen est de venir me joindre à Rome. Je suis persuadé que le singulier spectacle d'Italie, tout en piquant sa curiosité, remuerait assez fortement sa machine pour lui rendre son ressort et son jeu ordinaire. Je compte que cela me produira un effet semblable, car je suis un peu épuisé et certains moments de torpeur commencent à s'emparer de moi. Quelques tracasseries et menées microscopiques y contribuent bien un peu ; mais, Dieu merci, d'ici à dix jours, je secouerai le tout, et j'espère qu'à mon retour à Turin, le tout sera un peu mieux ordonné. Du reste, tant pis pour eux, puisque j'emporterai, quant à moi, tout ce qui m'a conduit ici. Adieu, mon cher ami. Mes respects à M. Dacier et aux siens. J'attends leurs commissions définitives et les petits bouts de chandelles qu'ils veulent faire déposer aux pieds de Notre-Dame de Lorette, que je visiterai selon toute apparence. Je crois que ladite Dame vaut bien celle de *Liesse*. Je t'embrasse de cœur et d'âme.

AU MÊME

Turin, 23 février 1825.

Voilà plusieurs jours, mon cher ami, que j'ai vainement attendu les notes pour mon voyage, et les exemplaires de ma *Première Lettre,* dont j'aurais besoin. Rien n'arrive, le temps coule, et le mois d'avril s'approche. J'ai donc pris un parti définitif. Mon départ pour la basse Italie est fixé à mardi prochain, 1er mars, à trois heures du matin. Je suis forcé de prendre la route de Lombardie, que j'eusse volontiers évitée, mais la chaîne des voitures publiques est interrompue dans toutes les autres directions. Je passerai donc par Milan, où je resterai un jour et demi au plus, et mon itinéraire ultérieur est arrêté comme il suit : Plaisance, Parme, Reggio, Modène, Bologne, Faenza, Forli, Cesena, Rimini. De là, je suivrai le littoral de l'Adriatique par Pesaro, Sinigaglia, Ancône et Lorette; puis Foligno, Terni, Narni et Rome..... Je laisse Florence à ma droite, me réservant de regagner Turin par la route de Toscane.

Je crois t'avoir déjà dit que je me reposerai huit jours à Rome avant d'aller rendre visite au Duc à Naples. Je compte donc y recevoir de tes nouvelles. Voici ce qui est arrêté pour conserver les communications aussi régulières que par le passé : toutes les lettres qui me seront adressées à Turin, chez Costa, ainsi que les petits paquets, me seront expédiés par l'Ambassade de France à Rome, sous le couvert du Duc de Montmorency-Laval, et à Naples sous celui du Duc de Blacas.....

Je mets dans la caisse un tas de bribes imprimées, et entr'autres un gros in-4° du chanoine Botazzi, savant de son métier et ivrogne de son naturel, sur les symboles d'un sarcophage antique de Tortone. C'est au demeurant le

meilleur homme du monde. Tu feras donc un article en conséquence pour le *Bulletin,* où tu diras, si tu veux, que cette œuvre lui a valu le titre d'*antiquaire ecclésiastique* de S. M. le Roi de Sardaigne. Le brave homme, qui est mon commensal chez Costa, est aux anges de ce succès. Garde-toi bien de le dégriser ; la bouteille deviendrait amère pour lui, et il mourrait en moins d'une quinzaine. Il ne serait pas mal que tu louasses l'érudition que le chanoine montre relativement au culte de Bacchus.

Je crois utile, pour tout prévoir, que tu me fasses ouvrir sur un banquier de Rome un crédit d'un millier de francs, crédit dont je profiterai ou ne profiterai pas selon les circonstances ; — étranger sur la terre d'Égypte, et pouvant être détroussé d'un jour à l'autre, au conspect du plus beau ciel d'Europe, il est bon de savoir où prendre un oignon pour la soif imprévue.

Il est probable que, pendant mon absence, on arrangera ici l'affaire du catalogue. Quant à moi, je n'en parle plus : je trouve très bon qu'on permette à certains animalcules de rendre inutile pour la gloire du pays le demi-million dépensé pour l'acquisition Drovetti. Ils ont plus à gagner que moi à faire ce qu'on leur propose, mais les petites jalousies vont leur train et arrêtent les intentions les plus prononcées. Je m'en lave complettement les mains. — Comme l'heure du courrier approche, je termine ici brusquement ma lettre en t'embrassant de cœur et d'âme. Si ma détermination subsiste ou ne subsiste pas, tu en seras instruit de nouveau d'ici à peu de jours. Adieu, tout à toi.

A L'ARCHITECTE JEAN-NICOLAS HUYOT[1]

Turin, 26 février 1825.

Monsieur et bien cher ami,.... je vous sais un gré infini de vous être occupé de moi quelques instants ; je vous remercie donc d'avoir surmonté cette douce paresse à laquelle je sacrifie moi-même trop souvent pour ne point la respecter chez les autres. Croyez cependant qu'elle ne me domine pas au point d'avoir oublié notre travail sur les monuments. Vous avez pu voir au contraire que, dans mes publications, je vous engage sous ce rapport avec le public lettré. Il faudra donc tôt ou tard vous sacrifier pour faire copier les plans des temples, m'en envoyer les cartouches et mettre définitivement la main à la pâte. L'ouvrage que nous pouvons faire est d'un trop piquant intérêt pour l'histoire en général et pour celle de l'art en particulier. Laisserions-nous aux Anglais le soin de l'exécuter ? Ce serait une honte, — songez-y quelquefois.

Puisque ce brave Coste[2] est retourné en Égypte, et qu'il

1. Professeur à l'École des Beaux-Arts. Il était revenu de l'Orient avec une magnifique collection de dessins, de plans et de notices, dont la publication fut sans cesse ajournée, malgré les exhortations incessantes de Champollion, qui aimait autant qu'il admirait cet architecte hors ligne. Car, empêché pendant de longues années par les dessins fautifs de la *Commission* de voir clair dans ses recherches, il avait soudainement reconnu le mot de l'énigme en recevant, le 14 septembre 1822, des copies de bas-reliefs pharaoniques, que Huyot lui envoyait de la Haute Égypte.

2. Coste (Xavier-Pascal), architecte célèbre, au service de Méhémed-Aly de 1818 à 1827. Champollion avait pu lui montrer, avant son départ pour l'Égypte, « les merveilles architectoniques de l'Isère », entre autres le *pont de Claix*, construit d'après les ordres du connétable de Lesdiguières, en 1611.

peut mieux que tout autre nous rendre des services que nous attendrions peut-être vainement d'ailleurs, il serait bon de le prier de se procurer par la première occasion favorable les cartouches des temples de *Syène*, d'*Éléthya*, des environs d'*Esné*, de *Tâoud*, d'*Erment*, des divers monuments de *Dendéra*, d'*Abydos*, de la porte de *Kous*, des ruines de *Qaou el-Kébir*, d'*Aschmounéïn*, et du portique de *Médamout* à Thèbes. Tout cela nous manque et completterait notre travail. Les cartouches des Oasis seraient aussi d'un bien grand intérêt, ainsi qu'une copie de l'obélisque de *Bégig*, près de *Médinét el-Fayoum*.

Recommandez-lui tout cela lorsqu'il trouvera jour à nous satisfaire. Une véritable friandise serait des dessins des inscriptions des différents obélisques de *Sân* (Tanis) en Basse Égypte, mais au moins les divers cartouches qu'on y trouve ainsi qu'à *Bahbéït*, près de *Samannoud*, et dans les ruines de Saïs à *Sâ-el-Hadjar*. Les cartouches des environs des Pyramides ne seraient pas non plus à négliger. Je vous indique les choses en bloc et sans préjudice des directions plus précises que vous pourrez indiquer.

Je pars dans deux jours pour Rome, — je verrai enfin les obélisques de près : si vous avez connaissance de quelques monuments Égyptiens dans des coins ignorés de la Ville sainte, veuillez me les indiquer, ou plutôt il me serait très agréable d'être recommandé par vous à quelqu'un de l'Académie de France, soit professeurs, soit élèves.

Soyez persuadé que ma première visite à Florence..... sera pour M. Ricci[1], votre ami; il a déjà eu la bonté de m'offrir un gîte chez lui, et je suis on ne peut plus reconnaissant de cette gracieuse invitation que j'attribue en grande partie à votre amitié. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour lui être agréable. Connaissez-vous des objets

1. (Alessandro), médecin, devenu archéologue pendant son long séjour en Égypte, dessinateur très exact.

Égyptiens à Naples? Dans ce cas, une note de votre main me serait très utile. Je vous écrirai plus au long de Rome, où je compte séjourner près de deux mois entiers si je puis. Donnez-moi de vos nouvelles en attendant, et n'oubliez pas que je suis à vos ordres en tout et partout. Recevez l'assurance de mon sincère et inviolable attachement,

J.-F. Champollion le Jeune.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 28 février 1825.

Je t'écris à la hâte encore, mon cher ami, ayant encore une foule de choses à faire avant mon départ qui aura lieu cette nuit, à trois heures du matin, comme je te l'avais déjà marqué. Je n'ai rien reçu de toi, ni notes, ni livres; mais, enfin, les précautions sont prises pour que le tout m'arrive à temps à Rome, où je me trouverai rendu le 12, par la route que je t'ai indiquée. Au moment de mon départ, on me fait des offres tellement graves que je n'ai rien voulu décider, sans t'avoir préalablement consulté, toi et notre bon patron, qui, j'espère, pourra donner son avis en cette circonstance. Le gouvernement de S. M. le Roi de Sardaigne se propose d'envoyer un chargé d'affaires diplomatiques en Égypte, et le ministre a, dit-on, le projet de me proposer de faire ce voyage aux frais de Sa Majesté, et, comme, si j'acceptais, il est juste de penser à mon avenir, on m'assurerait des avantages à mon retour à Turin, en m'attachant le plus avantageusement possible au corps enseignant. Mais il ne s'agit de rien moins que de devenir *Transalpin*. On voudrait mener promptement la chose et suspendre même mon départ pour

Rome. Mais je persiste. Je serai plus libre dans mes réponses, dont je remets la rédaction à ta sagesse. Penses-y donc, consulte, et trace-moi une marche à suivre. Je t'écrirai plus au long là-dessus, aussitôt que j'aurai reçu à Rome ou à Naples des propositions plus formelles de la part des personnes qui ont conçu l'affaire. J'en ferai aussi mes ouvertures à M. le Duc de Blacas, et prendrai son avis là-dessus. — La fameuse caisse part demain, ... tu la recevras en vingt jours. Elle contient des objets d'histoire naturelle, envoyés à divers par M. Bonelli, directeur du Musée Royal d'Histoire naturelle de l'Académie. Il veut supporter une portion des frais.

Je tâcherai, mon cher ami, de t'écrire en route si cela est possible, vu le nombre d'États différents que je vais traverser, et le peu de temps que je passerai dans chaque ville. Mais tu seras informé le lendemain de mon arrivée à Rome des résultats de la traversée.

Ma santé est bonne; elle ne peut que gagner à des dix à douze jours de cahotement. Cela me réussit assez bien, parce que le résultat est de supprimer mes tintements. Adieu, mon cher ami; sois sans inquiétude.....

J.-F. Ch.

C'étaient, avant tout, Prosper Balbo, Lodovico Costa et les comtes de Saluces (Saluzzo) qui avaient désiré que l'on fît ces propositions; ils avaient en effet une très haute idée des capacités diplomatiques de Champollion, avec lequel Costa avait eu affaire sous ce rapport-là, pendant l'été de 1818.

Il s'agissait alors de contenter le roi de Sardaigne, qui réclamait beaucoup de pièces déposées depuis longtemps aux archives du Dauphiné, à Grenoble, fort importantes à cette époque-là. C'étaient soit des pactes de famille des marquis de Saluces et de la ville de Carmagnole, soit des traités de cette maison souveraine avec « les comtes de Savoye ». Il s'agissait, en outre, d'une masse d'autres documents, concernant « les comtes et les ducs de Savoye », les rois de Chypre et de Jérusalem, la maison de Genève, etc., etc.

Après de longues recherches minutieuses dans la poussière des siècles passés, — car il fallait décider lesquels des titres concernaient en même temps les anciens Dauphins, — Champollion réussit à contenter autant la Sardaigne que la France. Dès ce temps-là, Prosper Balbo et Costa espéraient vivement que leur ami, tracassé sans cesse par les royalistes *ultrà*, viendrait s'établir à Turin, mais il aimait trop son pays et il tint bon, même après que son protecteur, Choppin d'Arnouville, préfet de l'Isère, eut été rappelé du département. Sa grande découverte leur avait fait un moment perdre tout espoir, car ils se disaient que la France ne voudrait point se défaire d'un fils d'un si haut mérite. Mais, aussitôt qu'ils se furent aperçus de la situation véritable de celui-ci, les anciens projets se réveillèrent en eux avec une nouvelle force.

Champollion-Figeac en parla sans retard aux deux Dacier, le père et le fils, qui se montrèrent, comme lui-même, radicalement hostiles à ces propositions. Et voici leurs raisons : « Prendre du service à l'étranger sent l'aventure, et cela n'est bon que pour des gens incapables chez eux. Aller chercher des pierres en Égypte, c'est l'affaire des Cailliaud et autres gens à bonnes jambes et à bon estomac; la tienne, c'est d'explorer dans le silence du cabinet les fruits des explorations de ces pionniers. — Les avantages futurs sont misérables, et il vaut autant traîner sa vie au milieu de nos amis qu'au milieu d'étrangers toujours un peu jaloux, et là où, d'ailleurs, on ne vous fait pas subitement votre fortune avec l'espoir d'en jouir encore dans vos pénates..... Il vaut mieux être le premier chez soi que chez les autres.

» On voit, du reste, un grand bien dans tout cela, c'est de dire au Duc [de Blacas] ce qui se passe, et de paraître pencher à s'y rendre. Cela le déterminera à faire expliquer de lui-même les flibustiers de Paris, et peut hâter une fin à Paris même. Il faut donc laisser écrire les propositions; ce ne sera qu'alors qu'on pourra y répondre techniquement, en voir le fort et le faible, et se décider en pleine connaissance de cause.

» Avant tout, l'avis de M. le Duc. Sa position avec les personnes est un peu changée ici, mais il a tout ce qu'il faut pour se relever, surtout avec des Jobard. Je dis aussi qu'il est dur d'avoir à professer, c'est un métier de chien, et auquel il faut échapper si l'on peut s'arranger autrement. » Et, pensant aux adversaires par

jalousie, le frère ajoute : « Les propositions de Turin doivent décider la bataille, et le plus grand plaisir des flibustiers, ce serait de les accepter ; ils y verraient une victoire et le succès de toutes les peines qu'ils se sont données. Gardons-nous de les satisfaire. » — H. H.

AU MÊME

Turin, 28 février 1825.

Cette lettre te sera remise, mon cher ami, par M. Pedemonte, consul de S. M. le Roi de Sardaigne à Alexandrie d'Égypte. Ce titre seul serait une recommandation auprès de toi, mais l'amitié qui me lie à cet aimable et bon Égyptien parlera encore mieux. Reçois-le donc comme nôtre, et rends-lui le plus qu'il te sera possible le séjour de Paris agréable. Il te parlera Égypte et monuments. C'est lui qui, représentant M. Drovetti, a fait remise du Musée Égyptien au gouvernement piémontais. Nous devrions un peu lui en vouloir pour cela, mais à tout péché miséricorde. Adieu, je t'embrasse de cœur et d'âme,

J.-F. Champollion le Jeune.

A L'ABBÉ GAZZERA

Bologne, 5 mars 1825.

Me voici, mon cher ami, dans le pays du saucisson, ne soyez donc pas étonné que je pense à vous et que je vous en

donne la preuve en vous adressant ce petit bout de lettre. Si la chose eût été possible à Plaisance ou à Parme, je n'aurais pas attendu que votre mets de prédilection me rappelât l'engagement contracté de vous envoyer de mes nouvelles directes. L'attachement que je vous ai voué m'en faisait un devoir sans cela.

La présente vous dira donc que, grâce au bon papier que M. de Lutzow a bien voulu m'offrir, j'ai échappé à tous les ennuis des douanes, car, quoiqu'on ne fasse pas la contrebande, rien n'est plus détestable que de voir des quidams, qu'on n'a jamais vus ni connus, mettre insolemment le nez dans votre malle et le désordre dans vos petites affaires. Les Lestrigons m'ont laissé complettement en paix; chantez donc, si vous m'aimez, un *Gloria tibi Domine*.

Mon passage à Milan n'a point été perdu pour nos chères études Égyptiennes. J'ai visité M. Cattaneo, qui m'a accueilli avec son atticisme ordinaire. Je suis enchanté de lui, quand même il ne m'eût pas fait voir une assez belle *momie* (morte), plus quelques débris de papyrus, parmi lesquels j'ai trouvé un reste de *registre de comptabilité*, lequel m'a tout l'air d'être un morceau appartenant à l'un des papyrus de Turin. Il porte *deux additions* en chiffres, sans qu'aucun caractère d'écriture soit mêlé avec les chiffres. M. Cattaneo m'a piloté chez le marquis Malaspina, véritable *momie vivante*, quant au physique, mais du reste un excellent et galant homme. J'ai examiné ses petites collections Égyptiennes, parmi lesquelles se trouve un contrat démotique *non déroulé*, et des calques ou dessins fort intéressants, provenant de la collection Nizzoli[1]. Du reste, rien de bien saillant. J'ai salué Monti[2], qui m'a parfaitement reçu. Remerciez Plana de ce plaisir que je lui dois entièrement.

Voilà à peu près tout ce que j'ai à vous dire, ne voulant

1. Au Musée de Florence.

2. Monti (Vincenzo), le poète bien connu, appréciait beaucoup plus

vous fatiguer du détail de tous les tours de roue de la diligence. Il m'est bien difficile de vous parler de Bologne, quoique j'y sois depuis une heure. Je ne l'ai pas encore vue ; il est nuit, le temps est chargé de nuages. La pluie ou le brouillard m'ont tenu fidèle compagnie depuis Vercelli jusques ici. *Che gusto!* Quant au *beau ciel d'Italie,* je n'en ai pas encore vu un pouce ; mais je m'en rapporte.

Communiquez cette lettre à notre ami Costa et donnez de mes nouvelles à tous ceux et à toutes celles que cela peut intéresser. En attendant que je vous écrive de Rome, je vous embrasse et vais me coucher : je suis rompu. Adieu, tout à vous de cœur,

J.-F. Ch.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Bologne, 6 mars 1825.

La réception de la présente te dira, mon cher ami, que le voyage m'a fort bien réussi jusques à présent. Me voici dans l'État pontifical, et je pars demain, à midi, pour aller en avant. Ma santé est parfaite, quoique le mauvais temps n'ait cessé de me faire bonne compagnie depuis Milan jusques ici, et cela au point que je ne connais encore le beau ciel d'Italie qu'en peinture seulement. Pendant mon séjour à Milan, qui a été de quarante heures, j'ai visité le Cabinet Impérial de Bréra, dont le Directeur, M. Cattaneo, très savant homme, a bien voulu me montrer les portions Égyptiennes. J'y ai trouvé une belle momie, de temps un peu bas cependant, des fragments de papyrus funéraires, et un débris de

l'enthousiasme de « l'Égyptien » pour Virgile, et surtout pour Homère, que tout ce qu'il avait fait comme créateur de la nouvelle science.

registre de comptabilité sans protocole, daté des ans 8 et 9, et dont je crois avoir vu le reste dans le Musée de Turin. Je vérifierai la chose plus tard.

La petite collection du marquis Malaspina, qui est, au physique, un véritable abbé de Tersan, m'a fourni quelques petites notes..... J'y ai trouvé un véritable *cylindre persépolitain, en terre émaillée Égyptienne*, mais les figures d'hommes et d'animaux barbares qui le couvrent sont toujours dignes du beau siècle de Cambyse. Cette amulette ne porte aucune inscription. J'ai eu enfin le plaisir de faire une visite au vénérable Monti, l'admirable traducteur d'Homère et le premier poète d'Italie. Sa ressemblance avec le bon Laromiguière est frappante. — La traversée des États de Parme, Plaisance et Modène ne m'a rien présenté de remarquable. Le pays seul est superbe, mais le brouillard et la pluie m'empêchaient d'en jouir.

Le 7. — Le beau temps semble vouloir revenir. Dieu soit béni ! J'ai visité, hier, Bologne dans tous les sens, et vu le bon chanoine Schiassi, professeur d'archéologie à l'Institut, ainsi que le professeur de langues orientales Mezzofanti, véritable polyglotte ambulant, ayant en bouche trente à trente-six langues et les remuant toutes, dit-on, avec la même facilité. Son français est très bon. Ces Messieurs m'ont amené au Musée de l'Université, où j'ai trouvé en objets Égyptiens :

1° Un grand bas-relief granit ou basalte noir, portant une adoration du Roi Nectanèbe ; c'est la frise gravée dans Ficoroni et citée dans mon glossaire ;

2° Une seconde *Table Isiaque* (comme ils disaient), mais qui est fausse et moderne ;

3° Une charmante statue en *basalte noir* et représentant le Roi assis, et de plus d'un pied de hauteur. La tête m'a paru restaurée ;



4° Enfin, deux momies en fort mauvais état et repeintes en grande partie.

Je vais partir dans un moment pour Rimini, où je saluerai la mer Adriatique et prendrai la via Flaminia, qui me mènera jusques à la porte de Rome, où je trouverai le bel obélisque flaminien pour ma bonne arrivée. Il est décidé que je descends chez Ramelli, place d'Espagne ; mes amis de Turin m'ont chargé de lettres de recommandation pour toute la ville et les faubourgs. — Adieu, mon cher ami.....

AU MÊME

Rome, 12 mars 1825.

Me voici enfin, mon cher ami, dans la ville des Césars. La première fièvre est un peu passée, grâce aux courses forcées que j'ai faites hier sans m'en apercevoir, pour ainsi dire, depuis huit heures du matin jusques à la nuit. Entré dans Rome à six heures, il m'était impossible de dormir, quoique un lit eût été une chose inconnue pour moi depuis Bologne, dont je suis parti le 7. Je n'ai jamais eu meilleures jambes. Les pieds, un peu enflés, ont fait leur service à merveille, et, sans autre guide que certains souvenirs topographiques, issus d'un vieux plan de Rome que j'avais examiné à Turin, sorti de mon hôtel, rue Condotti, je suis allé droit sur Saint-Pierre : vu que mon appétit était au comble, il fallait commencer par les plus gros morceaux.

Décrire l'impression que j'ai éprouvée en arrivant sur la place de cette basilique est chose impossible : nous sommes des misérables, en France; nos monuments font pitié à côté des magnificences romaines. De Saint-Pierre, j'ai couru à la place Navone, où j'ai salué le troisième obélisque (Pamphile), ayant déjà vu, en entrant par la porte du Peuple, l'obélisque flaminien et celui de Psammétichus à

Monte Citorio. De la place Navone, j'ai visité le *Panthéon*, puis, marchant vers le sud, je me suis trouvé au *Campo Vaccino*, près de l'arc de Septime-Sévère. J'ai admiré les colonnes des temples de la Concorde, de Jupiter Tonnant, les belles voûtes du temple de la Paix ; j'ai passé sous le bel arc de Titus, vu celui de Constantin, et je suis resté en extase devant le Colisée, dont j'ai parcouru l'enceinte au milieu de pèlerins en fort petit nombre et d'une foule de moines.

Revenant sur mes pas, j'ai grimpé, comme un vrai Gaulois, la rampe du Capitole. Les oies n'ont point crié, et je me suis trouvé au sommet, devant la statue équestre de Marc-Aurèle. Attiré par une statue de Rome dans la cour du Musée Capitolin, je l'ai trouvée flanquée de deux colosses Égyptiens, représentant Ptolémée Philadelphe et sa femme Arsinoé. En descendant le grand escalier du Capitole, j'ai salué les deux magnifiques lions Égyptiens et gagné la Grande-Rue du Corso.

Rencontrant le Palais de l'ambassadeur de France, j'y suis entré pour faire une visite au Secrétaire d'ambassade, M. Artaud[1] : je me suis trouvé en pays de connaissance et accueilli à bras ouverts, M. de Blacas ayant eu la bonté d'annoncer ma venue et de me recommander de la manière la plus pressante. Après avoir pris heure pour voir M. le Duc de *Montmorency-Laval*, le soir même, j'allai dîner et fis maigre selon l'ordonnance. En sortant de table, je pris mon café en face de la fontaine de Trévi. Je grimpai à Monte Cavallo, — de là à Sainte-Marie-Majeure, dont l'intérieur, d'une richesse inconcevable, m'a paru plus noble et plus beau que Saint-Pierre même. Ses deux magnifiques rangées de colonnes ioniques font un effet admirable.

Je marchai ensuite droit sur Saint-Jean de Latran, attiré

1. Parent du directeur du Musée de Lyon, ami de Champollion (voir p. VIII de l'*Introduction*).

par le plus grand et plus antique des obélisques de Rome, celui de *Mœris*. Les hiéroglyphes sont d'une exécution incroyable. — Je me dirigeai ensuite sur le Colisée, que je revis avec un nouveau saisissement. Je fis encore une nouvelle station au Campo Vaccino; je revis les trois arcs de triomphe et les temples, regrimpai au Capitole et rentrai à l'hôtel pour m'habiller.

A 7 heures, je visitai l'ambassadeur, l'excellent Duc de Laval, que j'avais connu à Turin. Il m'accueillit à merveille, et je dînerai chez lui demain avec une vingtaine de Français, parmi lesquels se trouvera Biot, que je croyais perdu dans les espaces célestes. En rentrant chez moi, je trouvai un billet du Duc de Noailles, arrivé de Naples depuis quelques heures. Je courus à son hôtel et passai la soirée avec lui. Il me donna des nouvelles de M. de Blacas, qui l'a chargé de m'expédier pour Naples le plus tôt possible, vu qu'il doit venir à Rome pour la Semaine Sainte; il est probable que je partirai pour le joindre dans cinq ou six jours au plus tard. Voilà ma première journée à Rome, je ne l'oublierai jamais.

Douze heures d'un bon sommeil m'ont remis sur pied. Mes mains et mes jambes sont complettement désenflées, et je me porte à ravir..... Mes tendresses à M. Dacier. Je lui ai acheté un beau chapelet à Notre-Dame de Lorette, à laquelle j'ai fait ma visite le 9 de ce mois, à cinq heures du matin, et aux flambeaux. J'y ai retrouvé son ancienne pensionnaire en très bon état et parée comme une princesse. Je l'ai saluée de sa part. — .....

AU MÊME

Rome, 16 mars 1825.

J'ai trouvé, hier matin, mon cher ami, ta lettre n° 29 du 22 février chez le chargé d'affaires de Sardaigne : il me tardait de recevoir de tes nouvelles. J'espère que le manuscrit de la *Seconde Lettre* te sera enfin parvenu, et qu'après revision sévère, tu le livreras de suite aux compositeurs. Tâche d'obtenir de Didot un peu plus de diligence que pour la *Première*. Je sens bien que le point important, ce sont les gravures : mais un calque et un décalque sont bientôt faits, et Dubois aura expédié assez vite les cartouches et les deux planches, *celle des têtes* et le *tableau colorié*, que tu trouveras facilement dans la fameuse caisse partie de Turin, le jour même où je m'embarquai pour Rome.

Je croyais qu'il était inutile de te parler de la continuation de ta notice chronologique; il est bien évident qu'on ne peut s'en passer. Cela allait sans dire. Soigne particulièrement la XXIIe Dynastie, celle de *Sésonchis*, dans laquelle les uns mettent six à sept Rois et d'autres *trois* seulement ; il faudrait décider cette difficulté d'une manière péremptoire. J'attends donc aussi ton tableau depuis la XVIIe légitime (y comprise) et les notes de tout le monde, mais qu'on se dépêche, car je ne veux point que les grandes chaleurs me surprennent dans la ville de Romulus, où elles sont dangereuses, depuis la translation du siège de l'Empire à Constantinople.

J'ai réservé pour la *Troisième Lettre* le grand Canon chronologique ; c'est un morceau de choix, qu'il faut soigner particulièrement et présenter au public avec des gants d'une certaine couleur. Quant au Directeur du Musée de Turin, tape-le à ton aise. C'est un animal soutenu on ne sait

par quelle puissance occulte, et qui fait tout le mal qu'il était en son pouvoir de faire. Les [*Ins*]*anità di Vidua* sont encore du Saint-Quentin tout pur. — Dans ma lettre du 12, je te donnais mes opérations du 11, jour de mon arrivée ici : j'allai voir le jour même Biot et son camarade, dont j'ai oublié le nom, et qui est retenu sur une chaise longue depuis son arrivée à Rome, une voiture lui ayant blessé le pied dans la via del Corso.

Cette visite a été heureuse pour moi, puisque je les ai trouvés faisant un marché avec un Vetturino pour le *voyage de Naples*. Je me suis mis de la partie : le Duc et la Duchesse de Noailles, que j'avais vus le jour même de mon arrivée, m'ont dit être chargés par M. de Blacas de m'expédier le plus tôt possible, — j'ai donc arrêté mon voyage avec Biot, son fils et leur compagnon blessé. Nous partons demain matin pour aller coucher à Velletri ; deuxième couchée à Terracina, troisième à Santa Agata, et le lendemain, à midi à Naples. Ma première sera donc datée de Parthénope. Les routes sont, dit-on, assez sûres dans ce moment-ci. Sois donc sans inquiétude et donne de bonnes nouvelles de moi à Grenoble, dans le cas que mes lettres n'y arrivassent pas directement.

J'ai donné un coup d'œil aux principaux monuments : j'ai vu les villas Pamfili et Albani. Cette dernière m'a offert une statue de *plasme d'émeraude,* d'un pied environ, représentant le Roi Égypto-Éthiopien Sabbaccon (hiéroglyphes) ϣⲁⲃⲁⲕ, *Schabak,* et deux colosses de *Ptolémées*. Je reverrai ces derniers à fond, à mon retour.

J'ai retrouvé dans la cour du Musée du Capitole les deux colosses de *Ptolémée Philadelphe* et de sa femme *Arsinoé*. En visitant Monseigneur Mai à la Vaticane[1], j'ai reconnu un

1. Mai (Angelo), préfet de la Vaticane. Se rappelant consciencieusement les services fort importants que Champollion-Figeac lui avait jadis rendus, il était d'une bonté extrême pour le frère cadet.

contrat démotique, dont voici le protocole : *L'an III de..... le.....* (je n'ai pu examiner encore le quantième de mois à mon aise) *du Roi Ptolémée, fils de Ptolémée, et de Bérénice,* DIEUX ÉVERGÈTES, *étant Démétrius, fils d'Apellès, prêtre d'Alexandre, et des Dieux Adelphes, et des Dieux Évergètes..... (sic).*

Ce contrat est évidemment de *Philopator,* et c'est le plus ancien contrat Lagide que nous connaissions jusques à présent. J'y ai retrouvé aussi une pièce de l'an XXVI de Psammétichus.

J'ai visité en courant les magasins du marchand d'antiquités Basseggio et les collections de MM. Bartholdy et Dodwell ; il y aura quelques bonnes choses à croquer. Le hasard m'a fait rencontrer Baruzzi, le premier élève de Canova. Il m'a conduit dans son atelier, où sont encore en grande partie les chefs-d'œuvre de son maître, soit modèles, plâtres ou marbre. J'ai également eu le plaisir de voir l'atelier de Tenerani et celui du célèbre Thorwaldsen[1]. Je suis, depuis six jours, dans les antiquités et les beaux-arts jusques au cou. Cette vie me plairait fort, mais elle ne peut durer ; les nerfs s'en trouveraient trop mal, et je suis bien aise de l'interrompre pendant quelques jours par le *dolce far niente* de Naples. J'ai été comblé de bontés par les Ducs de Laval et de Noailles[2], et j'ai passé une partie de mes journées avec ce dernier.

1. Peut-être pour ne pas rappeler à son frère une scène déplorable, que celui-ci avait eue, en 1816, avec S. de Sacy, à cause de David Åkerblad, Champollion ne mentionne pas, ici, l'émotion profonde, qui l'avait saisi en entendant parler, dans cet atelier même, des malheurs multiples de l'archéologue et orientaliste suédois, des recherches duquel, pour le déchiffrement du démotique, il avait eu une idée plus juste que Sacy et surtout Thomas Young. Celui-ci, par ses railleries amères, avait même causé le silence prématuré et fort regrettable d'Akerblad, succombé, en 1819, à ses infortunes imméritées.

2. Celui-ci lui avait écrit dans une longue lettre du 4 janvier 1825 :

Il est bon de songer aussi un peu aux finances. L'argent s'écoule dans cette Italie avec une merveilleuse facilité; je me trouve cependant encore à la tête de 1.100 francs, et j'allongerai la courroie le plus possible avec de l'économie, ce qui sera d'autant plus facile que tous les lieux de distraction sont très sagement fermés, y compris même les musées, ce qui ne divertit nullement les étrangers venus ici dans l'intention de mêler un peu le profane aux choses sacrées. — .....

Adieu, mon cher ami, mes respects à M. Dacier. Il peut être certain que je ne l'oublierai pas dans mes prières, en visitant les quatre basiliques. Et, si j'obtiens un brevet d'indulgence, il y sera certainement compris, lui et tous les siens. Mille choses à M. et Mme de Férussac et aux bons amis Dubois, Teuillié, Duguet et le brave Prieur. Je t'embrasse et suis tout et toujours à toi de cœur,

J.-F. Ch.

A L'ABBÉ GAZZERA

Rome, 16 mars 1825.

J'espère, mon cher ami, que vous aurez eu de mes nouvelles par notre Costa, auquel j'ai écrit le lendemain de mon arrivée.

Vous aurez pu voir que la *furia francese* a survécu à toutes les révolutions qui ont désolé ma pauvre patrie, puisque mon premier jour à Rome m'a vu successivement sur tous les points principaux du cadavre de cette immense cité. Il en est naturellement advenu que mes pieds en ont

« Je serai enchanté de vous suivre dans vos recherches », et, pour lui faciliter ses courses, il mettait un de ses équipages à sa disposition.

payé la folle enchère ; ils ont été, pendant trois jours, presque hors d'état de faire le service, et j'ai roulé carrosse, grâce aux bontés du Duc de Noailles, qui s'est empressé de me ramasser. J'ai donc couru Rome de nouveau, visité les villas Albani et Pamfili. J'ai trouvé, dans la première, une statue, d'un pied de haut, en prime d'émeraude, de notre ami *Sabacon*, conquérant éthiopien de l'Égypte, plus deux colosses de Lagides. La cour du Musée du Capitole m'a offert les deux statues que je cherchai tant, celles de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, sa femme. Dans une visite à Mgr Mai, à la Vaticane, j'ai vu un contrat démotique de la troisième année de *Ptolémée Philopator ;* c'est la plus ancienne pièce Lagide que je connaisse, — voilà le plus saillant jusques à aujourd'hui.

Dites à l'ami Peyron qu'il existe à la Vaticane un manuscrit-papyrus grec cursif du temps d'Antonin, et ayant environ cinq pages. Mai dit que c'est un testament, mais, comme il n'est pas fort sur l'article, il serait bon que Peyron lui en demandât un calque : ce qu'il serait facile d'obtenir, puisque Monsignor en a envoyé un à Berlin[1].

J'ai trouvé ici Biot, et notre départ pour Naples est arrangé définitivement pour demain ; M. de Blacas, désirant que je parte au plus vite, j'ai saisi cette occasion de traverser les Marais Pontins en bonne compagnie. Cela fait que ma lettre sera très courte, vu qu'il me reste encore une foule de choses à faire avant de mettre à la voile.

Dites à Costa que j'ai vu, hier, le marquis Croza, dont je suis parfaitement satisfait ; il m'a remis une lettre de mon frère et de ma femme. Ma santé est bonne ; ménagez la vôtre. Embrassez Costa pour moi et aimez-moi comme je vous aime,

J.-F. CHAMPOLLION.

1. A Guillaume de Humboldt, qu'il aimait beaucoup. Il refusa le même calque à l'abbé Peyron, son compatriote.

P.-S. J'écrirai de Naples dans cinq jours. Je vous préviens que le *grand homme*[1] sera vigoureusement ramassé au demi-cercle dans le prochain numéro du *Bulletin :* vous pouvez l'en avertir, lui et les siens, si cela les amuse.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Naples, 22 mars 1825.

Me voici, mon cher ami, sous le beau ciel de la douce Parthénope, et je t'écris au retour d'une course au mont Pausilippe et au tombeau de Virgile. Mon voyage a été aussi heureux que je pouvais le désirer, et aussi gai qu'une course de Paris à Saint-Cloud. La route est soigneusement surveillée, et l'on trouve des postes à de très courtes distances les uns des autres. J'ai donc traversé avec une sécurité parfaite le désert, peuplé de tombeaux, de la campagne de Rome. Nous avons déjeuné dans Albe-la-Longue, entre le tombeau des Horaces et celui des Curiaces : un mauvais lit nous attendait à Velletri, au milieu d'une foule de voyageurs aussi peu rassurés que nous par la physionomie des petits-enfants des Volsques. J'ai traversé, le lendemain, l'ennuyeuse plaine des Marais Pontins, et nos regards se sont agréablement reposés, le soir, sur les orangers, les aloès et les palmiers de la vieille Anxur. Ce petit port de Terracine a été pour nous le Havre de Grâce. Le troisième jour nous a montré les murs cyclopéens de Fondi, l'épouvantable vilotte d'Itri et la délicieuse vue du golfe de Gaëte. J'ai couru, en bon croyant, aux débris de la villa de Cicéron, où j'ai eu le plaisir de cueillir et de manger de superbes oranges. Nous avons passé sur les ruines de Minturne, et aperçu

1. San Quintino.

d'assez près, à travers les ruines de l'Amphithéâtre, les vastes marais qui servirent de refuge au terrible Marius.

Le lendemain, les souvenirs d'Annibal ont eu leur tour ; Capoue s'est offerte à nos regards, mais nos estomacs à vide ont refusé de croire au témoignage unanime des historiens sur la bonne chère qui arrêtait le voyageur gastronome dans cette ville des délices. Il faudrait être un Carthaginois ou un Numide pour trouver quelque goût aux omelettes et aux sauces campaniennes. Toutefois, le ventre à part, le pays est magnifique, et rien ne saurait être comparé à la vue du golfe et de la ville de Naples, que nous aperçûmes, le 20 mars, à cinq heures du soir, des hauteurs de Chino.

J'en veux un peu au Vésuve de n'avoir point célébré notre venue par une petite illumination. Il est d'une tranquillité bête ; cependant, il fume par-ci par-là, et je ne perds pas l'espoir de connaitre un peu par moi-même quelques-uns de ces phénomènes qui nous intéressent tant dans les descriptions. Je compte l'escalader à la fin de cette semaine, et voir enfin un cratère vivant.

Il ne m'a été possible de trouver M. le Duc de Blacas que hier au soir, à neuf heures. Il revenait d'une petite course qu'il a faite à Nola, où il fait fouiller dans un petit terrain qu'il vient d'acquérir. Les premiers travaux ont fait découvrir quelques tombeaux avec un certain nombre de petits vases. Il y a lieu d'espérer plus de bonheur pour la suite.

Le Musée des *Studj* m'est encore inconnu. Je m'y rendrai demain ; c'est là que je trouverai la moitié du Musée Borgia, y compris un fragment d'obélisque. Biot veut absolument m'amener en Sicile sur sa goëlette ; l'occasion est belle, et les noms de Taormina, Syracuse, Agrigente, Ségeste et Sélinonte, mêlés dans l'invitation, lui donnent une bonne grâce irrésistible. Je suis tout indécis encore, et je consulterai mon patron[1]. Ce serait l'affaire d'un mois, et c'est

1. Dans ce cas, le duc de Blacas.

beaucoup dans l'état de mes projets. — Ma santé est, du reste, fort bonne, et j'ai reçu ici, de la part du Comte et de la Comtesse Préville, Français d'origine, les politesses les plus particulières. Je dois voir, après le dîner, chez M. de Blacas, M. Drummond, aussi fixé à Naples, et qui s'occupe beaucoup, me dit-on, d'antiquités orientales. *Bisogna vedere!* Dans tous les cas, mon séjour ici ne sera pas long. Naples est une ville très bonne pour ceux qui prétendent s'amuser. C'est en effet la première cité vivante que j'aie rencontrée depuis les Alpes; toutes les autres sont mortes et ressemblent à des cloîtres ou à des sépulcres plus ou moins blanchis. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de cœur. Mes tendres respects à M. Dacier, à qui je rapporterai une branche de laurier, cueillie au tombeau de Virgile, si cela peut l'amuser. Je suis tout et toujours à toi de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Naples, 6 avril 1825.

..... Les quinze jours que je viens de passer n'ont été perdus ni pour la science, ni pour l'individu, lequel avait besoin de l'air si doux et des charmantes perspectives de la Campanie, pour se reposer un peu des secousses nerveuses que six jours de halte à Rome n'avaient pu manquer d'exciter.

Les premières journées ont été consacrées à l'examen des monuments que renferme le Musée Bourbon, dit des *Studj*. Les statues grecques et romaines qu'il possède en très grand nombre proviennent de la collection Farnèse ou des excavations de Pompéia, Herculanum, Résina et Stabia. Les plus remarquables sont la Flore et l'Hercule (Farnèse), le

prétendu Aristide, venu de Pompéia, je crois, et les statues équestres des Balbus. — La Salle des bronzes est admirable, et les six prétendues danseuses ou actrices sont des statues grecques, d'un style charmant quoique un peu ancien. Je courus avec empressement à la Salle des Papyrus, et je conçus bien vite, en examinant ces rouleaux de charbon, que les individus chargés de les mettre en lumière avaient un fort bon prétexte pour tirer la chose en longueur. Mes papyrus Égyptiens les plus endommagés sont tout neufs à côté de ces rouleaux volcanisés. Je soutiens cependant qu'avec un peu d'activité, on trouverait bientôt, dans ces dix-sept cents manuscrits grecs, des trésors littéraires, dont l'atonie complette des savants du lieu ne nous fera jouir que le plus tard possible. Ces lenteurs ne viennent nullement de l'autorité : c'est la faute des agents qu'elle emploie.

La Salle Égyptienne des *Studj* est petite, mais elle contient un certain nombre d'objets qui m'ont particulièrement intéressé. Parmi des débris de la collection Borgia, j'y ai trouvé le fameux torse, dont le travail est admirable, et j'ai remarqué particulièrement le petit lion accroupi, dont notre ami Dubois m'avait souvent parlé. — Une caisse de momie m'a offert pour la première fois des légendes en *écriture hiératique*, de plus une fin d'inscription de la même caisse, qui ressemble beaucoup à une légende *persépolitaine*, mais je n'ose encore affirmer le fait. Trois énormes fragments de granit rose sont des débris des obélisques de Rome, ceux de Monte Citorio, de la place du Peuple et de la Trinité-du-Mont. Enfin, un monument funéraire en granit gris, du temps de Sésostris, porte les images des momies en pied de plus de vingt membres d'une même famille, avec leurs noms et leur degré de parenté, notés en très beaux hiéroglyphes.

C'est le 25 mars seulement que j'ai songé à sortir de Naples pour visiter les environs. Je suis d'abord allé à Pouzzoles, en traversant la grotte du Pausilippe. De là par mer à Baia, en passant près des piles du pont de Caligula. J'ai couru à

pied Baia, ses temples et ses environs jusques au lac Fucin, escaladé le Monte Nuovo, et contemplé les tranquilles et tristes eaux de l'Averne, les champs Phlégréens et l'Achéron avare. Le tout m'a paru un peu plus gai que dans les chants des poètes; ce qui m'a le plus intéressé dans cette course, c'est sans contredit le temple de Sérapis à Pouzzoles, non parce qu'il est consacré à une divinité Égyptienne, mais parce que c'est le seul débris de monument qui n'ait pas été travaillé ni sophistiqué par la sotte et pieuse main des modernes. Et, sous ce rapport, les vieilles magnificences de Rome perdent la moitié de leur prix à mes yeux. J'aime les ruines *au naturel*, et la plupart de celles que j'ai visitées jusques ici sont à peu près *complettement dénaturées* par des additions récentes d'une maladresse remarquable.

Il n'en est pas ainsi, par bonheur, des ruines de Pompéia, où la journée du 1er avril s'est écoulée comme une minute. Il faudrait écrire un volume pour donner une idée exacte de tout ce qu'on y voit. J'ai fait le tour du *marché*, couru au *Forum*, dit mes Patenôtres dans les temples de Mercure, de Neptune, de Jupiter, de Diane, de Vénus; de là, une longue méditation dans le temple d'Isis, et, mêlant le profane au sacré, je me suis rendu aux deux théâtres, que j'ai vite quittés pour arriver à temps à l'Amphithéâtre que mon imagination a repeuplé de spectateurs, de combattants et de bêtes féroces. Enfin, j'ai couru *les rues*, en entrant dans une foule de maisons où se trouvent des fresques plus ou moins curieuses. J'ai admiré surtout deux tableaux encore sur place, et découverts depuis un mois à peu près, représentant Briséis enlevée à Achille, et le mariage de Thétis et de Pélée. Le dessin en est admirable et le coloris excellent. Ce sont les plus belles peintures antiques connues, à mon avis du moins.

Je suis allé deux fois à Nola avec M. le Duc de Blacas, qui, ayant acheté le droit de fouiller dans un champ de deux arpents, l'exploite en conséquence. C'est là que j'ai vu sortir de terre des vases grecs de toute forme et de toute

proportion. C'est un spectacle inimaginable. — Demain, je pars pour *Pæstum*. C'est ce qu'il y a de plus beau à voir en Italie. Tout le monde le dit, et je ne puis reculer. Voir des temples grecs du vieux style est une chose trop piquante pour craindre les dangers de la route. — Je resterai à Naples jusques au commencement de la semaine prochaine; il est déjà convenu que je pars avec M. le Duc, si toutefois son voyage n'est pas retardé. Je serai donc à Rome, de demain en huit. Je tâcherai de t'écrire encore avant de quitter Naples. — Adieu donc, mon cher ami.....

P.-S. Le départ de M. le Duc pour Rome, où il m'ouvrira toutes les portes, m'a décidé à renoncer au voyage de Sicile, qu'il me conseillait cependant, mais il est plus convenable de le suivre. J'ai été conduit le 29 du mois passé chez le Roi et la Reine, qui ont bien voulu prendre intérêt à mes travaux[1]. C'est M. le Duc qui m'a présenté.

AU MÊME

Rome, 23 avril 1825.

..... Mon voyage à *Pæstum*, que j'annonçais et auquel je tenais tant, a eu le plus heureux succès. Parti de Naples le 10, je passai devant *Pompéia*, traversai *Nocera*, vieille ville grecque, dans les étroites rues de laquelle ma course fut suspendue, demi-heure au moins, par une superbe procession, dont le principal personnage était une Madone de bois, colossale, et habillée avec toute la recherche imaginable. Je

1. Le Roi et la Reine le firent encore revenir une seconde fois, et, en 1830, à Paris, ils le remercièrent fort gracieusement des « leçons » reçues en 1825.

doute fort que la Notre-Dame de Liesse, dont M. Dacier fait tant de bruit, ait une aussi fière tournure que la Madònna di Nocera. Celle-ci a quelque chose d'*osque* ou tout au moins de vieux style grec. Je dinai ce jour-là à *Salerne,* après avoir passé dans la plus délicieuse campagne que j'aie vue de ma vie. Rien de si beau que l'aspect du golfe de Salerne, en débouchant des montagnes volcaniques de *Cava.* De là, je me portai à *Eboli,* où je couchai dans une certaine chose qu'on appelait pompeusement un lit; mais il me fut impossible de dormir au milieu des cris sauvages des habitants et habitués de la maison, qui cependant croyaient parler à voix basse. Enfin, à l'aube du jour, je m'engageai dans le *désert,* et j'appelle ainsi une plaine immense, presque sans culture, et n'ayant d'autres habitants que quelques pâtres, des bandits et des troupeaux de buffles. Ces derniers sont sans contredit les plus honnêtes gens de l'endroit. Après trois heures et demie de marche, grâce à mon voiturier, qui perdit la bonne route pour se jeter au pied de la montagne, au milieu des rochers, j'aperçus, enfin, les ruines de la vieille Posidonia, éparses dans une plaine désolée.

On a cent fois décrit les ruines de Pæstum. Rien de plus simple que l'architecture de ses édifices ; mais il est impossible de rendre compte de l'effet et de communiquer la profonde impression qu'on éprouve à la vue de trois temples grecs d'une étonnante conservation, et qui remontent sans aucun doute à la plus ancienne époque de prospérité des colonies grecques en Italie. C'est du vieux style tout pur, c'est-à-dire du *grandiose* et du *vrai beau.* J'ai senti que j'avais sous les yeux de la belle architecture, puisqu'il m'a été impossible, pendant plus de trois heures, de détourner les yeux de ces temples, qui cependant sont d'une simplicité rigide, et tout à fait dénués d'ornements quelconques. A une certaine distance, et surtout lorsqu'ils se détachaient en jaune doré sur le bel azur du ciel et de la mer, je crus voir des

temples Égyptiens : c'est surtout dans le temple de Neptune, le plus colossal de tous, que l'origine Égyptienne de l'architecture grecque perce de toutes les portions de l'édifice.

Le chapiteau de Pæstum n'est véritablement que le chapiteau *à campane* Égyptien un peu déprimé, et les pilastres qui forment les angles vers la cella sont tout à fait Égyptiens. J'étais déjà amoureux du vieux style, c'est maintenant une passion déclarée. Il est inutile d'ajouter que, comme tous ceux qui ont visité Pæstum (et le nombre n'en est pas bien grand à cause des héros grecs de nouveau style, qui souvent infestent la campagne), je soutiens qu'il n'y a rien de plus beau et de plus imposant en Italie, et remarque bien que c'est de Rome même que je prononce cette sentence.

On peut suivre au risque de se casser le cou, si l'on veut, tout le pourtour des murailles de la ville, et visiter les tours ruinées qui la défendaient dans le vieux temps et dans le moyen âge jusqu'à ce que les Arabes la détruisirent de fond en comble. Les pierres dont se composent les murailles antiques sont d'une énorme proportion; deux ou trois cahutes modernes, habitées par quelques misérables dévorés par la *cattiva aria,* ont succédé dans Posidonia aux élégants et voluptueux Sybarites, qui s'y réfugièrent après la ruine de leur première patrie; on n'entend d'autre bruit dans cette enceinte que les cris des corbeaux ou des buffles, qui semblent donner une préférence marquée au beau temple de Neptune. Les uns voltigent dans ses forêts de chapiteaux, ou se perchent sur les corniches, et les autres se reposent à l'ombre des robustes colonnes du péristyle. Je n'oublierai jamais un tel tableau, et c'est de toutes mes courses celle dont je conserverai le plus profond souvenir.

Je couchai le soir même à Salerne, et passai encore quatre heures à Pompéia, avant de rentrer dans Naples où j'arrivai le 12 au soir. — M. le Duc de Blacas partit le 13, et il fut convenu que je resterais à Naples quelques jours encore, pour convertir à la doctrine hiéroglyphique deux ou trois obstinés,

lesquels ont fini par se rendre et se livrer à moi pieds et poings liés, après une séance de quatre heures, les pièces en main. J'ai, enfin, quitté Naples, dimanche passé, à deux heures du matin, et je suis rentré dans Rome, hier, à cinq heures du matin. J'ai trouvé M. de Blacas fatigué par une fluxion à la joue, mais il est sorti le soir pour aller chez M. de Funchal, ambassadeur du Portugal, où j'ai dîné avec lui et les amateurs les plus distingués de Rome. — Je termine ici mon itinéraire pour passer à notre correspondance : je reçus ton n° 29 à Naples, et j'ai trouvé à Rome, tout à la fois, les n°s 30, 31 et 32, y compris la lettre de change. Je profite du papier qui me reste pour répondre, sans ordre, aux divers articles de tes lettres.

Je crois indispensable de faire les planches de la *Seconde Lettre in-folio*, parce qu'il faut absolument donner les *fac-similés* des protocoles d'actes, dont je t'ai envoyé les *calques* ; il serait dangereux d'essayer de les réduire.

J'eusse été bien aise que Humboldt *vît mes tableaux de chiffres*, parce que l'animal de San Quintino, qui m'a volé mon travail, va le publier avant moi. Aurais-tu un moyen de prendre date ? Le mieux serait d'envoyer une copie du tableau à l'*Académie des Sciences*. Consulte là-dessus M. Dacier, qui pourra nous donner une direction comme en tant d'autres choses. Présente-lui mes respectueuses tendresses. Je serais bien aise qu'il sût que j'ai fait une libation de lacryma-christi dans le temple d'Isis à Pompéia, pour que la Déesse le dispensât le plus tôt et le plus longtemps possible de recourir aux lumières des docteurs ; plus une seconde dans celui de Vénus, encore à son intention, n'oubliant point que ladite Déesse est toujours convenablement rangée parmi ses Dieux Pénates. Sa décision, relativement à mes affaires de Sardaigne[1], sera ponctuelle-

1. C'est la dernière mention de cette affaire. Le ministre sarde avait pris la nouvelle du départ immédiat de Champollion, malgré la pro-

ment suivie. N'ayant pas encore vu l'ambassadeur de Turin, je n'ai aucune lettre de Costa ni du ministre ; je les recevrai probablement aujourd'hui ou demain, et je te tiendrai au courant s'il y a du neuf. — Tu as dû voir Pedemonte, consul sarde à Alexandrie. J'avais laissé à Turin une lettre de créance pour lui auprès de toi : je te le recommande de nouveau, traite-le en ami, car il le mérite sous tous les rapports. La lettre pour le Comte de Zurlo est arrivée trop tard ; je n'en remercie pas moins M. de Mosbourg[1], en te priant de lui présenter mes hommages, ainsi qu'à Mme la Comtesse. — ..... J'ai vu le petit Gautier à Naples, ainsi que le brave Des Guidi[2] et sa femme, qui m'ont comblé de politesses et de bons procédés, — nous devons leur en savoir gré, ce sont de bonnes gens. — Envoie le *Panthéon* à Cularo[3]. Je fis mon cadeau à la Bibliothèque, et j'eus en réponse une belle lettre du Maire.

Ma santé est parfaite, sauf les maux d'habitude. — Soigne tes dents, dont nous avons le plus pressant besoin pour nous défendre : les miennes sont en bon état, et ne demandent qu'à mordre. Mille choses à M. Dacier fils et à Madame. Mes compliments au bon Marquis[4] et à ses dames. Mes

position orale qui lui avait été faite, pour un refus absolu ; la proposition officielle que les deux frères attendaient ne fut donc jamais expédiée. Pedemonte, après son retour de Paris, où il avait discuté à fond cette affaire, retourna seul en Égypte.

1. Agar, comte de l'Empire, jurisconsulte célèbre et de grande autorité dans la Chambre des finances. Dans sa jeunesse, il avait fréquenté, à Figeac, la maison paternelle des deux frères.

2. Il fallait avoir toute la noblesse de sentiments de Champollion et jouir, comme lui, des perspectives immenses que la nouvelle science ouvrait de plus en plus à son esprit investigateur, pour oublier aussi totalement les torts graves et de funestes conséquences que lui avait causés jadis ce même Des Guidi, inspecteur de l'Université de Grenoble, de 1814 à 1815.

3. Le nom celtique de Grenoble.

4. Le marquis de Dolomieu, qui ne cessait pas de défendre, à la Cour

amitiés à tous les bons. Tout et toujours à toi de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Rome, 3 mai 1825.

..... Depuis mon retour à Rome, j'ai couru les obélisques et les collections particulières où je pouvais espérer rencontrer des morceaux Égyptiens. J'ai fait une assez bonne récolte, et mon portefeuille se gonfle peu à peu. Mon projet est d'emporter des copies exactes et faites devant les originaux mêmes de tous les obélisques. J'ai déjà exécuté ceux du *Panthéon*, de la *Minerve* et de *Saint-Jean de Latran*, leur père à tous et le plus ancien de l'espèce. Il est du Roi *Mœris-Thoutmosis*, avec des additions latérales de son petit-fils Thoutmosis IV. Ceux du *Panthéon* et de la *Minerve* appartiennent l'un au règne de Ramsès le Grand, l'autre à celui de Psamméticlıus II.

Mon travail sur le *Flaminien* est déjà commencé, et l'on me dit que le Duc de Torlonia, en faisant fouiller dans le cirque de *Caracalla*, vient de découvrir la portion inférieure d'un obélisque qu'on croit être un fragment de celui de la place Navone, qui est bien du règne de Domitien, comme je l'ai imprimé dans mon *Précis*. Je verrai sous peu de jours ledit fragment, qui peut-être donnera le nom du préfet d'Égypte qui le fit exécuter.

Le Musée du Capitole ne possède que deux statues de travail véritablement Égyptien. La principale est de sept pieds et demi de hauteur, et de ce même granit noir à grosses

royale, les intérêts de Champollion contre les intrigues de M. de Forbin, le directeur général des Musées, et de Jomard.

taches blanches qui forme la plupart des colosses de Turin. C'est une femme tenant une sorte de grand lotus d'une main et une bandelette ou mouchoir de l'autre. Le travail en est très beau, et c'est un monument du premier style. La grande inscription qui couvre le montant de derrière, et qui lui sert d'appui, porte le nom et les titres de cette princesse : *La Reine, mère de Roi, la Royale mère de l'Aroëris, puissant Seigneur du monde, Soleil gardien de la Région inférieure, approuvé par le Soleil* (Ramsès le Grand), *la divine épouse, la Royale épouse, la grande dame du monde*..... Une fracture a emporté le bas des jambes de la statue et le cartouche-nom propre de cette Reine, mais je les retrouve heureusement parmi ceux qui décorent l'espèce de *modius* qui surmonte sa tête. Il y est entremêlé à celui de Ramsès le Grand, son fils. Elle se nommait ⲧⲟⲩⲉⲁ *Touéa* ou *Tauéa :* . Voici donc un nouveau personnage rendu à l'histoire. Il est même étonnant que nous n'ayons pas connu plus tôt le nom de la mère d'un Pharaon tel que Ramsès le Grand. Sur l'appui de ce colosse est figurée en bas-relief une jeune princesse, dont on a fait un garçon en restaurant la partie inférieure. Son cartouche existe encore au-dessus de sa tête, avec le titre : *fille de Roi, épouse de Roi*. C'était probablement une sœur de Ramsès le Grand.

C'est au *Capitole*, dans la cour du *Palais des Conservateurs*, que j'ai retrouvé le colosse, en granit rose, de la Reine *Arsinoé*, femme de Philadelphe. Celui-ci est entier, et son inscription hiéroglyphique représente plusieurs particularités importantes. La princesse y est qualifiée de *Reine* et du titre sœur-*épouse*, ce qui prouve bien que ces deux qualifications ne se confondaient point en Égypte, ou du moins chez les Égyptiens, comme l'a cru je ne sais qui.

Le cartouche de cette Reine (ⲁⲣⲥⲉⲛⲉ) est suivi d'un titre tout à fait caractéristique, celui de *Déesse aimant*

son frère, PHILADELPHE . Cela décide évidemment de laquelle des deux *Arsinoé* il est, ici, question. Quant à l'autre, je la trouve clairement désignée dans deux inscriptions hiéroglyphiques par le titre ou *Déesse Sœur* ou DÉESSE ADELPHE. J'ai recueilli le premier cartouche sur une seconde statue de *Ptolémée Philadelphe* dans les jardins de la villa Albani. La première statue du même Roi fait pendant à l'*Arsinoé Philadelphe* dans le Palais des Conservateurs, au Capitole. Il existe, enfin, à la villa Albani, une statue que je crois représenter l'*Amasis* de la XXVI[e] Dynastie, mais le cartouche est dans un état désespéré.

Je laisse en paix les morts et je passe aux vivants. MM. les Ducs de Blacas et de Montmorency m'ont mis en rapport avec tout ce qu'il y a de distingué, ici, dans l'érudition. J'ai reçu un accueil tout particulier de Monsignor Mai, du professeur Nibbi[1], de Monsignor Testa et de l'excellent M. Cancellieri[2]. J'ai vu M. Dodwell, le célèbre voyageur de Grèce, et le chevalier Gell[3], hiéroglyphiste amateur, aussi aimable qu'instruit. Je trouve enfin tout ce qu'il est possible de désirer en politesses et en facilités pour mes recherches. Mes journées se passent à courir et à crayonner. Le soir, je vois le monde, et, grâce à notre ambassadeur, je me trouve lancé dans le tourbillon diplomatique. L'ambassadeur du Portugal, M. de Funchal, est on ne peut plus aimable à mon égard. Il donne des soirées

1. Antoine Nibby, ami de Thomas Young, s'était mis en relation avec Lanci, l'helléniste Amati, San Quintino et Klaproth, afin de « terrasser Typhon ». C'est Angelo Mai qui fit comprendre à Champollion « le bas-fond » du sourire aimable de Nibby.

2. L'abbé Francesco Cancellieri, bibliothécaire de la Propagande.

3. Sir William Gell, ami de Young également, et qui n'avait pas pris Champollion au sérieux pendant longtemps. Après leur première rencontre à Rome, il reconnut son erreur et il devint pour lui un partisan aussi actif que fidèle.

charmantes. J'assistai, hier, à une grande messe, célébrée par le chapitre de Saint-Jean de Latran, en mémoire d'Henri IV, premier chanoine de la basilique. Il était représenté par le Duc de Montmorency, qui occupait, en qualité de chanoine, la première place dans les stalles. La musique était délicieuse, et j'en aurais été ravi, si, malheureusement, cinq ou six figures de castrats ne se fussent constamment trouvées en perspective : cela désenchante tout. Les (*lacune*) ne paraissent plus si purs, quand on aperçoit l'instrument.

..... Veuille bien prier M. Dacier, auquel je renouvelle mes tendres hommages, de me donner définitivement ses commissions ici : je suis à la source des indulgences, et il est bon d'en profiter. Quant à tes lettres, que j'attends toujours, je n'ai en mains que le nº 34 du 2 avril : je ne conçois rien à ces retards. Il est dur de ne savoir au juste si tu te portes bien ou mal, ainsi que tous les nôtres. Écris donc simplement par la poste (restante) une fois, pour essayer si je gagnerai quelques jours. Adieu.....

A L'ABBÉ GAZZERA

Rome, 3 mai 1825.

Je réponds, mon bien cher ami, à vos lettres des 2 et 18 mars. La première m'a été apportée par l'excellent frère Tudini, qui m'a paru charmant, parce qu'il vous aime, et plein d'esprit et de bon sens, parce qu'il ne manque ni de l'un ni de l'autre. Je vous remercie donc de me l'avoir fait connaître. C'est un excellent homme, et, comme l'espèce en est rare, je me réjouis bien sincèrement d'en compter un de plus. C'est depuis mon retour de Naples seulement qu'il est

venu me voir. J'irai le visiter demain dans son couvent près de Saint-Pierre ; nous parlerons de vous, et c'est un plaisir pour moi que j'apprécie trop pour négliger d'en jouir toutes les fois qu'il y a possibilité quelconque. Les jouissances de l'esprit sont nobles et grandes, mais elles ne remplissent pas le cœur : *toute l'existence est là*. J'ai eu du moins la sottise d'y placer la mienne, — ai-je bien ou mal fait? Je l'ignore, mais le régime me convient, le pli est pris; il n'y a plus à s'en dédire.

L'ami Costa, délivré enfin de son gros poupard d'almanach, vous aura sans doute communiqué ma dernière lettre contenant le récit de mon voyage de *Pæstum*[1] ; je vous parlerai donc de Rome, où je suis rentré le 19 avril. Le Capitole a eu ma visite ; elle était intéressée, puisque j'y ai copié tous les hiéroglyphes *légitimes* qui s'y rencontrent. C'est là que j'ai retrouvé la superbe statue de Reine dont vous me parlez dans votre lettre du 5 mars. Elle est de granit noir de plus de sept pieds de hauteur, et représente la MÈRE de Ramsès le Grand. Le cartouche-nom propre de cette princesse est détruit dans la grande inscription du dossier, mais je l'ai heureusement retrouvé sur le *modius* qui orne la tête de Sa Majesté. Je vous l'envoie ci-joint : . Il se lisait *Touéa* ou *Tawéa*. Le travail de la statue est magnifique ; la légende en gros caractères la qualifie de *Reine, mère de Roi, royale mère du puissant Aroéris, Seigneur du monde*, *Soleil gardien de la Région inférieure, approuvé par le Soleil,* ce qui est bien le prénom de Ramsès le Grand. Il est indubitable que nous avons là le portrait de la mère de Sésostris. L'autre statue de femme du Musée capitolin, et en granit rose, est une Reine Lagide, comme l'indique le travail, mais la légende est effacée. C'est dans le Palais des Conservateurs qu'existent les deux colosses en granit rose dont je désirais tant voir les inscriptions.

1. Cette lettre n'a pas encore été retrouvée.

C'est, en effet, Ptolémée *Philadelphe* et sa femme *Arsinoé,* comme je l'avais dit d'après la mauvaise gravure de Montfaucon. Le cartouche de la Reine est parfaitement conservé : il m'a donné la certitude que l'œil est une voyelle (l'ⲁ ou ⲉ copte), ce qui démontre encore que le verbe, *faire*, si fréquent dans les inscriptions, avec les marques de temps et de personne, placées à la suite , , , , , , ⲁϥ, ⲁⲥ, ⲁⲛ, ⲁⲧⲛⲉ, ⲁⲥⲛⲉ, ⲁⲛϥ, etc., n'est autre que le verbe copte ⲁ ou ⲁⲁ *faire,* lequel se confond avec le verbe ⲟ *être* dans le baschmourique, ce qui explique encore le groupe ⲁⲛ (pour ⲟⲛ copte) *étant de...,* employé pour exprimer la *filiation* d'un individu dans les textes hiéroglyphiques. L'œil est donc un synonyme, un homophone de , comme je l'avais supposé d'abord dans ma *Lettre à M. Dacier*. Cette *Arsinoé* est la seconde des deux, puisque l'inscription lui donne formellement le titre de *Déesse Philadelphe* (ⲙⲁⲓ-ⲥⲟⲛ-ⲧⲛⲟⲩⲧⲉ) et de plus celui de *sœur-épouse* du Roi : nouvelle preuve que ces deux titres *sœur* et *épouse* furent distincts dans le protocole Égyptien, et ne se confondaient pas, comme le veut Letronne, je crois.

La villa Albani a eu son tour. J'y ai reconnu la statue de *Sabbaccon,* dont je crois vous avoir parlé : de plus, une statue léontocéphale, avec une dédicace de Ramsès le Grand, dans laquelle la déesse est traitée de dame d'*Amerrou* , ce qui ne laisse aucun doute sur l'identité de ladite déesse avec *Néith*, comme je le dis dans ma *Première Lettre au Duc,* en appelant cette léontocéphale la *Néith guerrière.* — J'ai reconnu dans les mêmes jardins une seconde statue de *Ptolémée Philadelphe,* avec une longue inscription en trois colonnes, que j'ai copiée; plus une statue mutilée du Roi *Amasis.*

Je m'occupe à force de copier les obélisques. Les gravures de Kircher fourmillent de fautes, comme je le soupçonnais ;

j'arriverai à Turin avec de bonnes copies, et j'espère que le chevalier 51 m'évitera la peine de les publier; comme il est aujourd'hui à la tête de la littérature Égyptienne, je le laisserai faire. *Ses* chiffres sont arrivés, ici, à plusieurs personnes; la politesse eût voulu au moins qu'il m'adressât un exemplaire, mais, *présumant* sans doute que j'avais déjà ces chiffres dans mes papiers, il a brûlé la politesse. Quant à moi, je ne laisse ignorer à personne ici le tour qu'il m'a fait : si on se moque de lui à l'avenir, c'est sa faute et non la mienne. Je crois que mon frère va le ramasser vigoureusement à Paris, vu qu'il le mérite bien[1].

On m'a mis en rapport avec tout ce que Rome a de notabilités littéraires. Je suis fêté partout; on ne peut être plus satisfait que je ne le suis de Mgr Testa[2], de Mgr Mai, du professeur Nibbi, etc., etc. Je vois beaucoup M. Dodwell et le chevalier Gell, deux Anglais aussi aimables qu'instruits et connus tous deux par leurs travaux et leurs voyages en Grèce. Je vois presque tous les soirs le chevalier Biondi, toujours bon et toujours parfait. Il m'a mené avant-hier visiter les statues de feu Mme la Duchesse de Chablais : mon cœur a saigné en voyant ces belles choses, qu'elles ne fussent pas pour Turin, où l'on en aurait un si grand besoin pour former le goût de vos sauvages. Je suis fâché de le dire, la Duchesse a manqué de patriotisme dans son testament.

Veuillez, mon cher ami, me rappeler au souvenir de tous nos féaux et bons Piémontais..... Embrassez Costa pour moi et croyez à toute la bonne et inestimable amitié que je vous ai vouée pour .

J.-F. Ch.

Depuis le départ de Champollion, San Quintino s'était conduit de telle manière que Plana, Peyron et Gazzera écrivirent à Champollion-

1. Voir le *Bulletin Férussac*, 1825, t. III, p. 165, n° 180 *bis*.

2. Secrétaire général des brefs du Pape, avec lequel il passait une partie de la journée. Son amitié pour Champollion était très vive.

Figeac pour qu'il « le punît publiquement dans le *Bulletin Férussac* ». — Gazzera dit de ses écrits dans sa lettre du 25 avril 1825 :

« ..... Il ne les distribue qu'avec la plus grande précaution aux personnes qui ne peuvent nullement être jugées compétentes, telles que femmes, jeunes gens, jésuites, individus de sa confrérie noire, etc., etc.; pas même ses collègues à l'Académie n'ont été graciés de son cadeau, car il se serait gardé d'en distribuer à quelqu'un qui pût les juger et qui fût au courant de la bêtise et de la méchanceté qui les caractérisent.

» Dans le *Bulletin*, vous avez déjà relevé maintes bouffonneries par la comparaison de la *double édition* de son mémoire sur le Colosse, etc. Il y avait encore beaucoup à dire, là-dessus, que vous ne saviez pas, n'étant pas au courant des choses. Les notices qu'il donne des différents papyrus dans les notes de ses mémoires sans citer M. votre frère, il les avait prises toutes sans exception sur les *chemises* que M. votre frère avait la *bonté de faire à chaque manuscrit, aussitôt qu'il les avait déroulés et lus*. Après cela, il parle du plan d'un tombeau retrouvé dans un papyrus, comme si c'était lui qui avait fait cette découverte et reconnu que cela représentait le plan d'un tombeau, et que lui-même en eût fait la comparaison avec les tombeaux de la Commission; et, s'il cite votre frère, ce n'est que pour lui faire contrôler sa découverte.

» Cependant M. San Quintino n'a vu et connu tout cela que deux jours après que M. votre frère en avait fait la découverte en ma présence, participé à la découverte et indiqué le sarcophage de Cambridge à lui, San Quintino, *en ma présence*.

» ..... Les deux écrits, quoique imprimés dans les mêmes formats et caractères des mémoires de l'Académie, ne le sont pas par son ordre ou pour entrer dans ses volumes : car le premier, celui sur les scarabées, n'a même pas été lu à la classe; quant au deuxième, celui sur les chiffres, il a été lu, et l'insertion dans les volumes en a été refusée, vu qu'ils ne prouvent rien et que la plupart de ce qu'il disait était faux et les preuves mal choisies et fausses.

» Le fond du mémoire sur les scarabées a été pris à M. votre frère, qui avait dit maintes fois à tout le monde qu'il croyait que *peut-être* les scarabées avaient pu servir de petite monnaie, et il appuyait ses conjectures sur les mêmes, absolument mêmes, preuves qu'en donne M. de San Quintino. Cela est notoire à tous ceux qui ont fréquenté le Musée dans les premiers mois du séjour de M. votre frère à Turin.

» Savez-vous quelle idée M. de San Quintino s'était faite d'abord sur les scarabées et qu'il annonça à M. votre frère en présence de plusieurs personnes, entre autres M. Costa et moi ? Il dit : *Quant à moi, je crois que les scarabées ont pu servir de petits cadenas. Risum teneatis*,

amici. Si bien que nous ne l'appellions plus pour quelque temps que M. Cadenas. Tout à coup les *cadenas* se sont changés en monnaie, et M. Champollion n'y est point nommé. Voilà pour la première fois, la chose pour celle-ci n'est que risible. ce qui n'est pas tout à fait de même pour l'autre.

» M. votre frère, après avoir reçu deux calques de stèles de M. Anastasy... et les avoir comparés avec le texte hiéroglyphique de Rosette, s'écria tout de suite : « Je tiens le système de la numération hiérogly-» phique des mois Égyptiens », et il se mit à me la démontrer telle que vous la connaissez. Cette découverte le mit en train de pousser aussi la connaissance de différents systèmes de numération dans les trois écritures Égyptiennes, et, dans moins d'un mois, il put découvrir et vérifier, par des exemples tirés des différents papyrus de notre Musée, à peu près tout le système des chiffres. Il annonça cette découverte à moi, à M. Peyron et à M. de San Quintino lui-même, en l'accompagnant des démonstrations, etc., etc. Il s'occupait même, à mes instances, d'en rédiger une dissertation, dont l'introduction est achevée et les matériaux préparés, mais que d'autres travaux ont fait interrompre. Deux mois après et *tout à coup*, M. de San Quintino vint lire à l'Académie un mémoire sur les *chiffres* où, entre autres choses, il se félicitait d'avoir pu, lui, San Quintino, découvrir ce que personne au monde n'avait encore découvert, — le système de la notation des nombres Égyptiens, et qu'ainsi on n'aurait plus à être redevable de tout aux ultramontains, grâce à sa grande découverte.

» Ceux d'entre les académiciens qui étaient au fait des découvertes de M. votre frère, et de la sottise de leur collègue qui ne sait pas même lire un seul mot d'écriture *hiératique* ou *démotique*, sourirent de son impudence et se réunirent pour faire rejeter, comme elle l'a été, sa dissertation, pour que pareille chose n'entrât pas dans les volumes académiques. En dépit de ce contretemps, M. San Quintino (ou M. Cadenas) l'a fait imprimer à part et en deux formats in-4° et in-8°, pour que sa bêtise fût plus connue, car l'inspection seule de sa table de chiffres suffit pour la démontrer à quiconque connaît tant soit peu les études Égyptiennes. Vous y verrez mêlés les chiffres démotiques avec les hiératiques, et, hormis les premiers que tout le monde peut reconnaître, les autres sont faux, et fausses et mal appliquées les *preuves* qu'il veut en donner. — Mais ce n'est pas tout d'être bête, il fallait être *méchant*, et le voilà au premier degré. Lisez ce mémoire et frissonnez, ou plutôt riez, de l'intention qu'il a eue en écrivant ce que vous verrez. dans l'intention d'insinuer que *les études Égyptiennes creusent les fondements de la Religion et détruisent l'autorité de la Bible*, etc. Il est incroyable d'accumuler plus de bêtises, de faussetés, de contradictions

et de non-sens dans un aussi petit nombre de pages. Mais l'intention de nuire est manifeste, et sa profession de foi serait *seulement ridicule*, si elle n'était *souverainement infâme*.

» Quant au second mémoire relatif aux *chiffres*, la chose est un peu plus importante. Où et comment M. de San Quintino a-t-il appris à les *lire*? C'est donc encore M. Champollion qu'il veut lestement dépouiller..... »

Suivent des détails minutieux qu'il n'y a pas lieu de répéter ici.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Rome, 22 mai 1825.

En attendant toujours de tes nouvelles, mon cher ami, je t'écris celle-ci, qui sera probablement l'avant-dernière datée de la ville des pèlerins et des Césars. Je compte gagner Florence dans les premiers jours de juin. J'éviterai ainsi l'*aria cattiva,* la fièvre et les grandes chaleurs qui les engendrent, en développant les miasmes dont les vieilles ruines sont incessamment saturées, depuis des siècles, par la paresse et la malpropreté modernes. Déjà tous les amateurs, et surtout les Anglais, si soigneux de leur petite personne, ont gagné la haute Italie ou la France, attirés par les pompeuses cérémonies du sacre[1], dont on parle à toute heure en Italie, vu qu'on ne peut ou qu'on ne sait parler d'autre chose. Et nous aussi, Romains, nous fêterons le sacre. Le Duc de Montmorency est tout occupé de la grande et magnifique fête qu'il donnera, à cette occasion, dans la villa Médicis. Ce sera superbe, et on en parlera longtemps parmi les enfants de Romulus : car c'est une bénédiction que de leur fournir une occasion de s'occuper et de passer

1. Le sacre de Charles X, qui devait avoir lieu le 29 mai 1825.

une dizaine d'heures, surtout dans une année où tous les plaisirs sont suspendus ou proscrits par ordonnance. Les anciens Romains disaient : *Panem et circenses*. La rédaction est changée aujourd'hui. Il faut dire : *Circenses et panem*, et la maxime est répétée en chorus, depuis les princes jusques aux Suisses qui gardent le portique de Saint-Pierre et l'entrée du Vatican. N'ayant rien de mieux, on se rabat sur les cérémonies publiques.

Je compte, demain, assister à une *Béatification* qui se fera dans la grande basilique. Je profiterai de cette occasion pour terminer, à la Vaticane, le catalogue de leurs manuscrits Égyptiens que j'ai commencé. M[gr] Mai le traduit en italien, ainsi qu'une notice de ma façon sur un papyrus funéraire hiératique. Le tout sera promptement imprimé, et je t'en enverrai quelques exemplaires. Je suis charmé de laisser à Rome une petite carte de visite. Je n'ai qu'à me louer de la manière aimable dont je suis accueilli *partout*. Le corps diplomatique et les savants de Rome me comblent chaque jour de complaisances et de politesses, et j'ai trouvé toutes les facilités imaginables pour tout voir et pour tout copier.

J'ai à très peu près terminé mon travail sur les obélisques. J'en emporte des copies exactes : il est incroyable à quel point ce malheureux Kircher les avait estropiés et principalement le plus beau et le plus antique de tous, celui de Saint-Jean de Latran. Les débris d'obélisque, appartenant à celui de la place Navone, trouvés dans le cirque de Caracalla, sont fort peu de chose, ce sont des *têtes* de caractères, et voilà tout.

Le Musée de la Propagande, où je croyais trouver beaucoup d'objets Égyptiens, n'en renferme presque point : quelques mauvaises figurines de terre émaillée et voilà tout. J'y ai reconnu un lambeau de manuscrit phénicien, contenant six petites lignes. J'en ai pris copie exacte. C'est le troisième, y compris celui de Turin. L'autre existe parmi

des débris de papyrus Égyptiens du Vatican. Il a dix-sept ou dix-huit lignes plus ou moins complettes. Je t'enverrai les copies du tout à mon arrivée à Turin : je trouve juste et convenable de les communiquer à M. de Sacy. Je dois être reconnaissant de son article[1]. La profession de foi est entière, et, quoiqu'il ait voulu mordre mes *anaglyphes,* j'en suis parfaitement satisfait. Il est vrai que cette partie de mon système n'est point assez clairement développée, mais lesdits bas-reliefs n'en existent pas moins, et je remets à un autre temps la démonstration de mes dires à leur sujet.

Le contrat démotique du Vatican est de *Ptolémée Philopator*, et non pas d'*Évergète Ier*, comme je crois te l'avoir dit. Voici le protocole : *Dans l'année III, de Tobi le 2, du règne du Roi Ptolémée, fils de Ptolémée et de Bérénice, Dieux Évergètes, étant Démétrius, fils d'Apella, prêtre d'Alexandre et des Dieux Adelphes et des Dieux Évergètes et des Dieux Philopatores, sous la canéphore d'Arsinoé Philadelphe.*

J'ai cherché à me procurer ce qu'on a publié à Rome, relativement aux *monuments étrusques :* il n'y a presque rien. C'est surtout à Florence que je pourrai réunir quelque chose. Sois sûr que je ne négligerai aucun moyen de te satisfaire sur ce point, mais je crois qu'il y a encore peu à faire sur cet article, les textes étant très rares et les moyens de comparaison manquant entièrement. Il faut cependant voir ce qu'on peut en tirer, et tu as raison de vouloir couler cette question à fond. On fait, au reste, fort peu de cas des travaux de Micali, d'un bout de l'Italie à l'autre ; comme je n'ai pas lu à fond ses ouvrages, j'ignore si ce jugement est fondé ou s'il ne résulte que des petites jalousies, si communes et si puissantes dans ce pauvre pays.

Le chevalier Gell m'a communiqué de grandes inscrip-

1. Voir *Bulletin Férussac,* 1825, t. III, p. 364 et suiv., et 126 et suiv.

tions hiéroglyphiques, copiées à Karnak par un Anglais appelé Wilkinson. Elles sont relatives à des offrandes faites aux Dieux, et datées des diverses années des Rois Sésonchis et Takellothis, de la XXII[e] Dynastie : j'en ai fait des copies, malgré les estropiades dont elles abondent.

..... Je t'embrasse de cœur, en te priant de me rappeler au souvenir de M. Dacier, de tous les siens et de tous les nôtres,

J.-F. Ch.

A L'ABBÉ GAZZERA

Rome, 29 mai 1825.

Voilà plusieurs jours, mon cher et bon ami, que je me couche régulièrement avec le projet de répondre le lendemain matin à vos deux lettres des 4 et 16 de ce mois. Quelques visites imprévues ou la nécessité de sortir m'ont toujours empêché d'exécuter ce projet. J'espère en venir à bout aujourd'hui, en profitant du moment où Rome entière s'occupe à célébrer (et à nos frais) la fête du couronnement de l'excellent Roi Charles X. Je célébrerai donc aussi ce grand événement à ma manière, en écrivant à tous ceux que j'aime, et celle-là vaut bien l'autre !

Il est très vrai que ce que je vous ai écrit de Naples ne vous est point arrivé. J'ignore comment cela s'est fait. Je vous accusais alors réception de la planche des chiffres du chevalier. Quant aux exemplaires de ma *Lettre à M. de Blacas*, à l'exemplaire papier vélin du *Système*, à la *Table d'Abydos* de Cailliaud, et aux empreintes de la pierre de Cyrène, rien de tout cela ne m'est arrivé. M. de Croza n'a rien reçu, et je suis forcé de regarder ces objets comme perdus, ce qui est excessivement dur pour moi, qui avais un pressant besoin de ces divers ouvrages, pour donner à des personnes

de marque, auxquelles je les avais promis dès longtemps. J'ai donc tout à fait l'air d'un Gascon, étant obligé de répéter sans cesse que je les attends afin d'allonger la courroie, mais je désespère maintenant tout à fait. Je tenais surtout à en donner un à l'excellent Mgr Mai, dont les complaisances et la bonne foi sont inépuisables. Il termine, dans ce moment, la traduction du *Catalogue raisonné* que j'ai fait des papyrus de la Vaticane, et l'impression suivra de près, mais il est impossible qu'elle soit terminée avant mon départ, fixé à la huitaine. Je recevrai donc le tout à mon retour à Turin. Je m'en suis réservé trente exemplaires seulement, ne voulant pas mettre la Vaticane en frais inutiles. La *Notice du Papyrus hiératique*[1] paraîtra en même temps et fera corps avec le *Catalogue*.

C'est à Mai tout seul qu'est due la première idée de ce catalogue et de cette notice; je l'ai saisie avec plaisir, très satisfait de laisser cette trace de mon voyage à Rome. Peut-être cela fera-t-il quelque impression sur vos grands hommes de Turin. Il est infiniment curieux, en effet, de voir l'empressement qu'on met ici à faire valoir les petites bribes Égyptiennes qu'on possède, tandis qu'à Turin, où sont des richesses immenses, on semble s'attacher, au contraire, à les enterrer et à les rendre inaccessibles, au lieu de donner à votre Musée toute la publicité et toute la célébrité qu'il mérite, en faisant feu des quatre pieds pour le faire connaître à l'Europe savante. Tant il est vrai qu'il n'y a que les pauvres seuls qui sachent apprécier le peu qu'ils ont. Ne croyez cependant pas qu'il n'y ait point ici, comme à Turin, certains petits *grands hommes* qui s'irritent de l'éclat des travaux qui ne sont pas les leurs. J'ai su, d'hier et par une dame[2] (car les dames sont toujours de bons

1. Voir celle-ci dans le *Bulletin Ferussac*, 1825, t. IV, p. 339 et suiv., n° 317.

2. C'était une parente de Mgr Mai. Celui-ci, à la Vaticane, avait

génies, et je les ai toujours considérées comme nos anges gardiens), qu'il se formait contre moi une terrible conjuration: c'est la queue de Valeriani ressuscitée. Il s'agit de démontrer que *je n'entends rien aux hiéroglyphes,* et, ce qu'il y a de plus fort, que *je ne sais plus le copte.* Les conspirateurs m'environnent journellement; ce sont ceux même qui, dans les salons de Rome, s'inclinent le plus profondément devant moi, pour faire leur cour aux ministres étrangers qui me comblent de politesses. Ils aiguisent leurs armes en secret et se préparent à faire un feu terrible, — — *aussitôt que je serai parti.* Celui qui doit porter le premier coup, c'est le cufique Lanci, un des plus échauffés, me dit-on, parce qu'il ne me pardonne point d'avoir discerné, du premier coup d'œil, un manuscrit *phénicien* à la Vaticane, tandis que lui, dont c'est le métier, y a passé mille fois devant sans le reconnaître.

On nomme ensuite le cynique Amati; il s'élève même quelques doutes sur Nibby, lequel est assez désobligé de ce que j'ai débaptisé son sarcophage de Sésostris, pour en faire celui d'un simple hiérogrammate du temps de *Psammétichus.* Cependant on n'est pas sûr de ce dernier. Vous jugez, mon cher ami, combien tout cela m'inquiète, et à quel point je dois craindre le jugement et rechercher l'approbation de gens qui ne connaissent pas l'*Abc* de la matière sur laquelle ils prétendent prononcer en dernier ressort. Leur sottise ne me surprend pas, mais leur duplicité m'indigne. Je prends toutefois le parti de m'en moquer, et c'est le plus simple. *Videbimus infrà.*

Vous recevrez, avec la présente, la réponse de mon frère à l'Académie de Turin, plus un diplôme de correspondant de la Société Asiatique pour l'ami Peyron; j'ai cette lettre depuis un mois, et c'est ma faute et non la sienne. Elle

été témoin de véritables explosions de colère de la part de Lanci et d'Amati, excités fort habilement par l'archéologue Nibby.

m'était adressée à Turin et m'est parvenue à Rome. Justifiez-le donc auprès de l'Académie, en lui faisant connaître les causes naturelles de ce retard. Je dirai ici, pour ne point l'oublier encore, que les *petits cartouches* du bas de l'obélisque de Saint-Jean de Latran, sur lesquels nous étions si éveillés, sont malheureusement de *fabrique moderne* et n'ont pas le sens commun, comme vous pourrez bien croire. Ils se trouvent sur une partie restaurée de l'obélisque; le vrai morceau antique est au Musée de Naples, où je l'ai reconnu; mais il ne contient pas un tel déluge de cartouches.

J'ai fait vos amitiés au chevalier Biondi, que je vois fréquemment (*lacune*). Veuillez exprimer à Mme la Comtesse Sclopis combien je suis reconnaissant du bon souvenir qu'elle veut bien garder de moi. Mille choses à Peyron; lui avez-vous dit qu'il existe au Vatican un papyrus grec assez étendu? On ne paraît pas fort disposé à lui en envoyer un calque, comme je l'ai demandé. Je reviendrai cependant à la charge pour l'obtenir. Une bonne poignée de main à l'excellent Plana, que je prie de descendre parfois de l'Empyrée pour se rappeller qu'il a des amis sur terre, au nombre desquels je prétends être inscrit, et sous un bon numéro. Je rapporterai à Boucheron de nombreux sujets pour exercer sa mâle éloquence; Rome abonde en Verrès, en Clodius et surtout en Antoines. *Cicéron devrait renaître,* avec une main et un style de fer, pour décrire l'état de corruption caduque dans lequel croupissent les Barbares qui osent se parer encore du titre de Romains, et ont l'impudente audace d'inscrire, à côté des armoiries des palais, les quatre consonnes qui, pendant si longtemps, ont fait trembler le monde, S. P. Q. R. C'est à faire pitié. Je me hâte de vous embrasser pour faire diversion, et de me dire tout vôtre,

J.-F. Ch.

AU CHEVALIER BARTHOLDY

Rome, 30 mai 1825.

Je trouve, Monsieur, en rentrant chez moi, le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ce n'est point sans une grande surprise que j'ai lu celui que vous adresse M. le Prince Gagarin. Il faut que je sois ou bien mal compris ou bien mal jugé pour qu'on ait pensé, ainsi qu'on le fait, à me proposer un salaire[1] comme s'il s'agissait d'une espèce de représentation. J'ignore si de tels arrangements sont dans les us et coutumes de l'Italie; mais les lettrés français, toujours empressés de propager le peu de science qu'ils peuvent posséder, ne songèrent jamais à la vendre.

J'ai besoin de croire qu'il y a certainement quelque malen-

1. Le prince, sachant combien la situation financière de Champollion laissait à désirer, s'obstina à lui faire proposer 1.000 francs pour chacune des six conférences que le comte de Funchal désirait arranger en l'honneur de l'égyptologie. Le diplomate chevalier Bartholdy supplia vainement le prince, son ami, de ne pas blesser l'amour-propre de « l'Égyptien »; finalement, il se chargea de lui remettre la lettre, afin d'en tenir le contenu aussi secret que possible. — A la même époque, M. Suriray de la Rue, garde-magasin des tabacs en feuille exotiques et indigènes à Bordeaux, qui avait déjà acheté tout ce que les deux frères avaient publié, faisait une offre d'un tout autre genre : « Monsieur, écrivit-il, si j'étais *Roi*, je voudrais être juste! Je ne vous aurais point donné une tabatière sans la remplir de *poudre jaune d'Ophir* ou *de sable du Pactole*. Le Destin m'empêche de pouvoir faire aussi bien que *si j'étais contrôleur des finances*. Mais vous me permettrez du moins de vous offrir un peu de poudre de nicotiane digne, je crois, d'emplir votre Royale tabatière, car *je suis orfèvre* et j'ai horreur du vide — de nos connaissances! Aussi nul n'est plus affamé que moi de *vérités*, et, ainsi, admirateur plus sincère des vives clartés que vous répandez au sein de ces merveilleuses ténèbres d'Égypte..... » Champollion, qui se plaignait « du mauvais tabac de S. M. Sarde », accepta le cadeau, et il envoya à M. Suriray un beau plâtre du buste de Ramsès II.

tendu ou quelque distraction dans tout cela; quoi qu'il en soit, je ne suis pas moins prêt à faire ce qui pourrait être agréable à M. le Comte de Funchal. Mon départ de Rome est fixé au 8 de juin. On peut, d'ici là, disposer librement de moi; trois ou quatre séances au plus seraient, je crois, suffisantes pour le but qu'on se propose. J'attendrai donc que vous ayez la bonté de me faire connaître les jours et les heures que l'on voudra choisir.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées,

J.-F. Champollion le Jeune.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Rome, 5 juin 1825.

..... Je touche à la fin de mes travaux à Rome; les obélisques sont copiés, et je quitterai les ruines de la capitale du monde chrétien en emportant les textes les plus intéressants, des empreintes de scarabées, et le papier d'une grande stèle Royale qui figurera noblement dans ma *Quatrième Lettre au Duc*, relative au *culte des Rois*, partie infiniment curieuse des institutions Égyptiennes, et que je veux traiter à fond[1]. Tous les matériaux sont prêts et mis en ordre, et dans leur nombre je comprendrai le bas-relief dont Cailliaud t'a donné le cuivre, celui qui représente Ramsès le Grand, dont *les noms et prénoms sont gravés sur l'arbre de la vie*. Il ne faut donc point songer à mettre cette planche dans la *Seconde Lettre*, et la réserver pour la *Quatrième*, qui fera florès. Quant à la Table d'Abydos, la gravure que tu m'as envoyée n'est arrivée que jusques à Turin; on me

1. Cette *Lettre* ne fut jamais terminée.

l'a expédiée ici, et quelque amateur s'en est saisi sur la route, ainsi que de tout le paquet contenant cinq exemplaires de ma *Première Lettre* et un du *Précis du système hiéroglyphique,* papier vélin, et destiné pour le Saint-Père. Je n'ai plus d'espoir que ce paquet me parvienne, et j'en ai déjà fait ma croix. Je ne puis donc t'indiquer les corrections à y faire : le seul moyen est de confronter cette planche avec les cartouches-*prénoms* que j'ai donnés, et de la faire conformer, vu que je suis sûr de mon fait. Le dernier cartouche de la deuxième ligne doit être ainsi figuré : . C'est le sixième de la XVIIe Dynastie, en remontant.

Le troisième cartouche de la première ligne, ainsi : . Le huitième de la première ligne (toujours en remontant), ; le neuvième, ; le septième (de la même ligne), . Enfin, le onzième de la première ligne, completté ainsi :

Il m'est impossible d'indiquer d'autres corrections, la planche de la table de Cailliaud ne m'étant point parvenue. J'ai vu ici une copie du même monument faite par Wilkinson et communiquée au chevalier Gell : elle concorde parfaitement avec mes corrections. Il est bien entendu que tu corrigeras ainsi : , le cartouche du deuxième Roi de la XVIIIe Dynastie. Le dernier signe ⊔ est effacé sur l'original, mais cinquante monuments le fournissent: d'ailleurs, tu le trouveras, à son rang, dans mon dessin colorié de la belle stèle Royale de Turin, entre *Aménoftèp* et *Mœris*. Quant à l'obélisque de Londres, tu en trouveras *la matière* et *les proportions*, soit dans la dernière livraison de la *Description de l'Égypte,* soit dans les gra-

vures du Musée Britannique par M. Alexander, recueil que m'a envoyé le Dr Young.

Toute l'Italie a reçu ton article sur *le San Quintino*[1], excepté moi qui ne l'ai pas encore lu. Mais on doit me le prêter aujourd'hui. On m'écrit de Turin qu'il a produit un effet terrible, mais j'attends ici ou à Florence une lettre de Costa, qui me donnera des détails sur les changements que cette explosion aura pu occasionner. Je m'attends à trouver des obstacles et des froissements pour la reprise des recherches à Turin. Je tâterai le terrain, et, s'il n'est pas tenable, je prends bravement le parti de la retraite jusqu'à ce que le bon sens leur vienne. — Il faut donc, à tout hasard, demander au Duc, qui doit être de retour à Paris, ses dernières intentions pour Marseille, Livourne, etc. Je lui écrirai avant mon départ de Rome, mais il serait bon que tu le prévinsses là-dessus pour que la réponse ne le fît pas attendre. Je voudrais savoir s'il persiste dans ses projets d'achats d'antiquités et quelles sont les limites qu'il lui convient de fixer. Il faudrait aussi voir, de ma part, le Duc de Noailles, qui, ainsi que Mme la Duchesse, a eu des bontés infinies pour moi, et demander aussi une limite approximative pour la somme qu'il aurait intention de mettre à la petite collection Égyptienne que je me suis chargé de former avec le plus grand plaisir. N'oublie point d'envoyer à M. de Noailles un exemplaire de ma *Première Lettre* et la suite. C'est un cadeau que je voulais lui faire ici, mais rien ne m'est arrivé, dont j'enrage.

Le Duc de Montmorency célèbre dignement ici la fête du Sacre. Le 29, ont eu lieu des distributions de vivres au peuple romain, qui les a reçues avec son avidité ordinaire ; mais le mauvais temps a empêché que la grande fête donnée à la villa Médicis à 800 patriciens et à 8.000 plébéiens n'eût lieu le jour même. Nous attendons de jour en jour que

1. Voir le *Bulletin Férussac*, 1825, t. III, p. 166, n° 180 *bis*.

le beau ciel d'Italie daigne se montrer digne de sa réputation, et la pluie contrarie obstinément les désirs des invités. C'est ce qui retarde mon départ de Rome, non que je tienne beaucoup a assister à une fête, mais parce que je veux voir l'effet que produira un chef-d'œuvre de ma façon.

Le Duc a saisi avec empressement l'idée d'élever, au milieu de la villa qui domine une partie de Rome, un obélisque, de quarante-cinq à cinquante pieds de hauteur, chargé de quatre longues légendes hiéroglyphiques coloriées et relatives au sacre du Roi. Les hiéroglyphes ressortiront en transparent, et cela fera un effet magnifique à ce que disent les architectes et décorateurs. On ne parle que de cet obélisque dans les salons, et il me tarde de voir illuminé cet aîné de mes enfants.

Du reste, les inscriptions sont d'une élégance classique, et les hiéroglyphes sont combinés et dessinés de manière à ne rien craindre de la comparaison avec le voisin de la place du Peuple. Le tout sera ensuite gravé et publié avec la traduction dans la description de la fête. On distribuera provisoirement la traduction française et italienne du texte à tous les conviés.

Je me hâte de terminer cette lettre par un mot sur l'affaire de Gail fils[1]; on cherche, et il faut du temps à Rome pour trouver un homme qui veuille gagner quelque chose en étant utile aux autres. Je ne partirai pas sans avoir une décision définitive. Je pars, selon toute apparence, à la fin de cette semaine. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de cœur et d'âme; mes respectueuses tendresses à M. Dacier et à tous les siens,

J.-F. Ch.

1. Gail (Jean-François), helléniste, suppléa son père dans la chaire de littérature grecque au Collège de France. Ami dévoué de « l'Égyptien ».

AU MÊME

Rome, 17 juin 1825.

Je t'écris deux lignes, mon bien cher ami, pour te donner de mes nouvelles qui sont excellentes et te dire que je pars ce soir pour Florence, où j'arriverai le 21 du courant en passant par Viterbe, Radicofani et Sienne. J'ai recueilli ici beaucoup d'inscriptions et de notes. — Mes soirées de la dernière semaine ont été passées à donner une exposition du système d'écritures Égyptiennes à tout ce que Rome renferme d'hommes distingués de toute nation. Les séances ont eu lieu chez l'ambassadeur du Portugal. J'ai terminé aussi le catalogue des manuscrits Égyptiens du Vatican; Mgr Mai l'a traduit en italien, — on l'imprime.

J'ai eu l'honneur d'être présenté au Pape, qui m'a accueilli de la manière la plus aimable. L'abbé Lanci, savant arabisant, ayant imprimé par jalousie pure des impertinences sur mon système, je lui ai répondu vertement; — cela sera publié, et on te l'enverra de suite. Il sera bon de le mettre dans le *Bulletin*[1]. Je n'ai pas une minute pour te donner plus de détails. Je m'arrache de Rome, les chevaux m'attendent; tu auras de mes nouvelles plus au long datées de Florence. Adieu.....

J.-F. Ch.

Pour ne pas inquiéter son frère, Champollion ne lui dit point ce qui venait de se passer : — c'est qu'une rafale violente avait

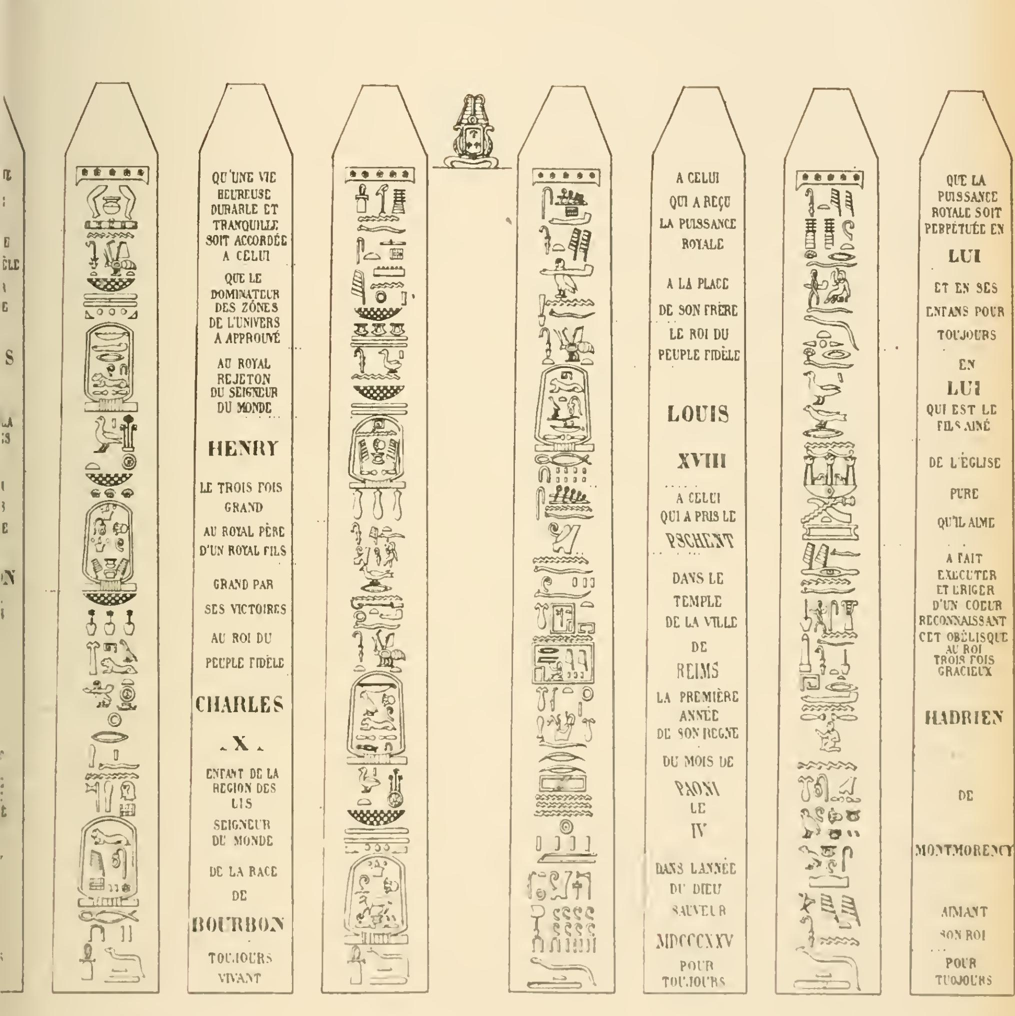
1. Voir le *Bulletin Férussac*, 1825, t. IV, p. 85, n° 107 : *Lettre à M. Z****, c'est-à-dire au comte Stanislaw Kossakowsky, attaqué également par Lanci pour avoir défendu Champollion. — Cette *Lettre* fort ironique contient la parole de Mahomet : *Le temps de l'Arabie est à la fin venu!* puisque Lanci tendait en effet « à soumettre les méthodes égyptiennes aux méthodes arabe et hébraïque ».

renversé l'obélisque dans l'après-midi du 17 juin, et, au moment même où, après huit jours de travail opiniâtre, les ouvriers l'avaient dressé sur son socle. La pluie ayant, enfin, cessé de désoler tout le monde, l'ambassadeur venait de donner ordre que la grande fête, retardée depuis le 19 mai, eût lieu le dimanche 19 juin. Les ouvriers reçurent donc l'ordre de relever de suite l'obélisque, mais, saisis d'une crainte superstitieuse, ils refusèrent obstinément leur secours. Champollion ne voulut pas non plus revenir à la charge, car il aurait dû refaire toutes les inscriptions englouties par la boue. Il partit donc le soir même, le cœur navré, ne voulant pas assister à la fête, où il ne pouvait plus voir debout son obélisque chéri.

Le célèbre peintre Pierre-Narcisse Guérin, alors directeur de l'École française des Beaux-Arts à Rome, se montra si attristé de ce contretemps que ses pensionnaires se mirent passionnément à l'œuvre, dès l'aube du jour, afin de remédier au mal. Le dimanche matin, après une nuit blanche, ils avaient fait disparaître toute trace du désastre; l'obélisque était redressé, et, le long d'une charpente, construite avec solidité, on avait repeint, sur des papiers transparents, en signes hiéroglyphiques, les caractères qui se voient sur la gravure (pl. I-II)[1]. Il va sans dire que ces hiéroglyphes n'avaient pas « l'élégance classique » de ceux qui avaient été dessinés par la main du maître; néanmoins l'obélisque illuminé fut vivement admiré, non seulement par les dix mille invités de l'ambassadeur, mais encore par la moitié des autres habitants de Rome, car la villa Médicis, sur l'emplacement d'un ancien temple du Soleil, est située au sommet d'une véritable montagne et domine la partie la plus populeuse de la cité.

Une lettre du 20 juin, de l'ambassadeur de France, au baron de Damas, à Paris, contient des détails sur cette fête splendide : « ..... Ce qui, on ose le dire, donnait un caractère particulier d'originalité à ce spectacle, » dit l'ambassadeur, « c'était un obélisque de soixante-quatre pieds de hauteur. Des caractères égyptiens hiéroglyphiques coloriés y étaient tracés, et j'en joins ici la traduction littérale imprimée.

1. Elle fut faite par l'architecte Challamel, à la commande du chevalier Artaud, de l'ambassade, déjà mentionné. Celui-ci la reproduisit, plus tard, dans son livre : *Histoire du Pape Léon XII*, Paris, 1843.



OBÉLISQUE ÉRIGÉ A ROME
EN L'HONNEUR DU SACRE DE CHARLES X

» M. Champollion le Jeune... avait composé cette inscription. On peut avancer que c'est pour la première fois que l'on a fait sortir des agrémens passagers d'une fête une utile leçon, qui conduit à la découverte des temps les plus reculés. M. Champollion conserve la forme et la couleur des inscriptions égyptiennes. Rome est surprise de ce genre de spectacle, dont elle a, seule, sous les yeux, les plus imposans modèles. On compte treize obélisques répandus sur différentes places. Le quatorzième, de M. Champollion, prenait par ses proportions le quatrième rang. Il ne le cédait qu'à ceux de Saint-Jean de Latran, de la place du Peuple et de la place Saint-Pierre. Les caractères tracés avaient une transparence magique. Le nom de *Trois-fois-gracieux*[1], donné au Roi, circulait dans toutes les bouches et restera ici au roi Charles X. » — Et, pour relever le courage de « l'Égyptien », l'ambassadeur lui écrivit aussi tôt que possible : « ..... Le quatorzième obélisque, *restauré après la tempête, comme vous l'avez vu*, s'est élevé dans les airs avec une noblesse, une majesté, dignes de son objet..... » — H. H.

AU MÊME

Florence, 22 juin 1825.

Me voici, mon cher ami, arrivé dans la capitale de Toscane, sans fâcheux événements et même sans de grandes fatigues, le hasard nous ayant procuré un excellent voiturier qui, en quatre jours, nous a conduits de Rome ici, et je dis *nous*, parce que, depuis le milieu de mars, j'ai toujours eu pour compagnon de voyage un parent de Biot, un chef de bataillon du génie, aide de camp du maréchal Soult et ancien camarade

1. 𓄤𓄤𓄤, groupe hiéroglyphique souvent répété dans les textes égyptiens, là où il s'agit des rois.

de Teuillié. C'est un excellent homme que Lecaron, et je me félicite tous les jours de l'avoir rencontré; c'est à un accident que je dois d'avoir constamment voyagé avec lui. Il devait suivre Biot en Sicile et en Espagne, mais, une voiture lui ayant passé sur le pied à Rome, il a renoncé à suivre l'astronome, et a pris le parti de demeurer depuis avec moi.....

Je reprends mon *histoire romaine :*

J'ai su hier, par le Duc de Poli parti de Rome lundi matin, que la fête du Sacre, donnée par notre ambassadeur, avait eu lieu, enfin, dans la soirée du dimanche. Elle a été superbe, et mon *obélisque* a produit tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Je regrette de ne l'avoir point vu dans toute sa splendeur, mais il était temps de quitter Rome, et M. le Duc de Montmorency, qui menaçait d'abord de ne point nous donner de passeport, a senti lui-même que je ne pouvais m'arrêter davantage à Rome. J'avais terminé tous mes travaux, et, comme l'*aria cattiva* va commencer, j'ai été bien aise de quitter l'air empesté de l'*agro Romano*, pour venir respirer, pendant une quinzaine, l'air doux et pur de la vallée de l'Arno.

Il est difficile d'être mieux accueilli à Rome que je ne l'ai été; j'en suis parti comblé de toutes les manières, et je laisse après moi quelques bribes qui entretiendront mon souvenir dans ce singulier pays. Mgr Mai, le découvreur de palimpsestes, prélat et préfet de la Bibliothèque du Vatican, homme plein d'esprit et de cœur, a mis entièrement à ma disposition tout ce qui pouvait m'intéresser, et m'a prié de plus de faire une notice raisonnée des papyrus Égyptiens du Vatican, dernièrement acquis par le Saint-Père. J'ai fait ce travail, qui paraîtra incessamment en langue italienne, et c'est Mai lui-même qui a fait la traduction de mon manuscrit. On imprime, et ce petit volume sera accompagné de trois grandes planches. Parmi mes bons amis de Rome, je compte surtout Mgr Testa, prélat, secrétaire des brefs aux Princes, celui qui écrivit dans le temps contre le zodiaque

de Dendéra. Il m'a reçu à bras ouverts et comme ayant porté le dernier coup à la bête. C'est un vieillard d'une gaîté charmante, homme d'esprit et fort instruit. Il m'avait absolument épousé, et je lui rends de bien bon cœur toute l'affection qu'il m'a témoignée. C'est lui qui m'a engagé à voir le Saint-Père; c'est aussi lui qui m'a présenté à Sa Sainteté, qui a daigné me recevoir quoique malade. Le tout s'est passé de la manière la plus aimable. Le Pape, qui parle très bien le français, a bien voulu me dire trois fois que j'avais *rendu un beau, grand et bon service à la Religion* par mes découvertes. Et cette décision de Sa Sainteté venait d'autant plus à propos que, dans le même temps, l'*abbate Lanci,* orientaliste romain, cogne-*fétu*[1] en inscriptions cufiques, publiait l'explication d'un bas-relief Égyptien, à propos duquel il attaquait tous mes travaux, voulait corriger mon alphabet, et affirmait que tout ce que j'ai fait ne mène à rien. Je n'eusse rien répondu à ce bel écrit, digne des *Ricardi* et des *Valeriani*[2], si *Lanci*, aussi méchant que jalousement bête, n'eût insinué que mon système, s'il est vrai, conduirait inévitablement à la ruine de l'histoire sainte. Il était impossible de laisser passer en silence une telle assertion d'autant plus dangereuse qu'on l'avançait publiquement dans Rome même. J'ai donc rédigé une lettre à M***, dans laquelle je relève toutes les âneries de Lanci, en démasquant sa sotte jalousie, que je tourne en ridicule; je réponds ensuite sérieusement à sa maligne supposition. Je suis certain que la brochure, déjà mise en circulation lorsque tu recevras cette lettre, amusera Rome autant qu'elle réjouira peu mon Cufique Zoïle. On t'en enverra par la poste.

1. En d'autres termes, *têtu* et *bravache*. Champollion se sert souvent dans ses lettres de cette locution populaire. Il la tenait de M. Dacier.

2. Domenico Valeriani, à Florence, avait violemment attaqué la nouvelle science (voir l'*Antologia*, sept. 1823, n° XXXIII); il ne pardonnait pas à Champollion la réponse que celui-ci avait faite à sa critique dans la *Revue encyclopédique*, 1824, vol. XXI, p. 225 et suiv.

Les hiéroglyphes sont en grand honneur à Rome. C'est justement là qu'on était le plus arriéré sur cette matière, et j'attribue aux bontés du Duc de Blacas la conversion générale qui s'est opérée. Le Duc m'ayant mis en rapport avec tout le corps diplomatique, on m'a questionné, interrogé, et on a voulu absolument que je donnasse, avant de partir, chez M. le Comte de Funchal, ambassadeur du Portugal, cinq ou six séances, dans lesquelles j'ai développé mon système et la marche de ma découverte. L'auditoire était choisi : le Duc de Laval-Montmorency, le Comte de Funchal, le Prince Gagarin (de Russie), le Comte Kossakowsky (de Pologne), le Baron Bunsen (de Prusse), Kestner (du Hanovre), Comte de Velo, l'abbate Féa, le Chevalier Bartholdy, Ciccolini, Mgr Mai, etc., etc. Bref, un peu de toutes les nations et de tous les peuples de l'Italie. C'était une vraie mission que je prêchais là, et la grâce efficace a agi, et j'ai compté autant de convertis que d'assistants. C'est ainsi que j'ai terminé mon séjour à Rome. Me voici à Florence pour quinze jours à peu près. N'ayant encore vu rien ni personne, je termine donc en t'embrassant de cœur et d'âme. Mes respects à M. Dacier et à tous les siens et nôtres,

J.-F. Ch.

L'extrait d'une lettre de l'ambassadeur de France à Rome, adressée au ministre le baron de Damas à Paris, est assez important pour que nous croyions devoir le publier : « Monsieur le Baron, ce serait, en quelque sorte, faire tort à un savant distingué, qui vient de quitter Rome en y laissant des souvenirs qui ne passeront pas, que de ne point faire connaître au gouvernement du Roi non seulement l'accueil plein de bonté qu'il a reçu de Sa Sainteté, mais encore la déclaration d'estime et de véritable intérêt qu'Elle a daigné m'exprimer à son égard.

» Le Pape m'a dit en propres termes qu'il reconnaissait, dans les travaux de M. Champollion, un service important rendu à la Religion : « Il a, dit-il, abaissé et confondu l'orgueil de cette philoso-

phie qui prétendait avoir découvert dans le zodiaque de Dendéra une chronologie antérieure à celle des Écritures sacrées. » Le Saint-Père s'est donc fait détailler par M. Testa, très docte dans la connaissance des antiquités, ... les arguments par lesquels M. Champollion établit : 1° que ce zodiaque a été construit sous Claude Néron ; 2° qu'il n'existe aucun monument qui remonte au delà de 2200 ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'époque d'Abraham, en sorte que, *suivant notre croyance obligée, il reste environ dix-huit siècles de ténèbres dont on ne peut sortir que par l'interprétation des Livres saints.*

» Ce n'est pas à cela seul que se borne le mérite de M. Champollion. Sous le rapport des arts, il se fait encore remarquer : il s'occupe de la composition d'un ouvrage sur l'histoire, et surtout sur les inscriptions des obélisques de Rome, dont lui seul a pu pénétrer les mystères, et les journaux de cette ville en portent plus d'un témoignage. Je puis vous assurer, Monsieur le Baron, que la décoration de la Légion, qui serait accordée à M. Champollion, serait une chose agréable au Pape.....

» Rome, 22 juin 1825.

» MONTMORENCY-LAVAL. »

C'est le moment d'éclaircir la véritable situation de Champollion vis-à-vis du clergé. Il avait entrepris ses vastes recherches sur la lecture des hiéroglyphes, uniquement avec la pensée de faire revivre l'antique Égypte et d'élargir grandement, par cela même, le domaine de l'ancienne histoire : il était avant tout *historien*, et chez lui le philologue et l'archéologue ne devaient qu'ouvrir à cet historien les chemins de l'histoire. Ce n'est que sa mort prématurée qui a trompé le monde sur la mission qu'il s'était imposée.

Depuis que, en 1822, il avait mis à sa véritable place le zodiaque de Dendérah, auquel les savants avaient donné jusqu'à 6000, et quelques étourdis même jusqu'à 15000 ans avant J.-C., Champollion recevait des marques de vive reconnaissance de la part d'ecclésiastiques d'un rang élevé. On allait jusqu'à dire et à imprimer que Champollion n'avait entrepris ses études égyptiennes que pour défendre la chronologie sacrée, et par cela même la Bible en général, contre les attaques des incrédules. Ce malentendu grave faisait souffrir « l'Égyptien », et, dans un moment d'irritation, il écrivit

à Thevenet : « ..... Les journaux *ultra* ont eux-mêmes applaudi à mes découvertes, mais parce que mes premiers résultats les arrangent assez bien. Il s'agit de savoir si la suite sera aussi bien à leur convenance que les applications de mon alphabet, faites exprès à des monuments dont l'antiquité ne saurait les effrayer. Je les ai débarrassés des cinq ou six mille ans du zodiaque de Dendéra; aussi est-il arrivé que, si l'on veut en croire la bonne vieille *Gazette de France*, je suis considéré par le parti dévot comme un *Père de l'Église,* un vrai père de la foi, défenseur de la Religion et des bonnes doctrines chronologiques.

» En attendant, on va imprimer mon ouvrage, et la suite fera voir jusques à quel point j'ai mérité les flatteries élogieuses de la *Gazette* et du *Drapeau blanc*. Heureusement que les coassements de ces vils reptiles se perdent dans le concert d'approbation que donnent aussi à mes travaux des personnes pour l'esprit et le bon sens desquelles je professe la plus haute estime. Les éloges des uns me consolent des éloges des autres. Enfin, je suis tenté de dire à la bonne *Gazette :*

Ma vieille, taisez-vous ; car je n'ai mérité,
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité[1] *;*

tant je suis las de cette odeur de sainteté que les dévots commencent à me trouver, comme si je n'eusse eu pour but en travaillant pendant quinze ans à la découverte de mon alphabet que la gloire de Dieu..... Mais je leur ferai faire une bien vilaine grimace quelque jour, en développant les suites et les conséquences immédiates de ma découverte. Rira bien qui rira le dernier. — ..... »

Dira-t-on que Champollion aurait dû éclairer le clergé tout de suite sur le véritable caractère de ses recherches? — Que l'on se mette pour un instant à la place de cet homme qui, dès son adolescence, n'avait été que trop souvent empêché d'approfondir ses recherches multiples, et injustement attaqué à cause de son esprit indépendant. Et d'abord, lorsque le duc de Blacas lui avait rendu possible le départ pour Turin (cf. p. vi), ce grand seigneur très dévot lui avait fait comprendre en même temps son désir formel de ne lui voir rien publier qui fût contraire aux enseignements de

1. La *Gazette* avait été, dans le temps, l'organe favori des ennemis politiques de Champollion.

la foi au cours de ses recherches sur la collection Drovetti. Champollion était entré d'autant plus aisément dans les vues de son excellent protecteur que, d'après l'idée erronée qu'il se faisait alors des *monuments de l'ancien Empire,* il croyait lui-même, de la meilleure foi du monde, qu'il n'y trouverait aucun objet qui datât d'une époque antérieure à celle dont les historiens orthodoxes de son temps admettaient la possibilité. Il n'espérait même pas en trouver en Égypte. Il savait bien qu'il y en avait eu une quantité immense, mais il supposait que tout avait été détruit soit par le temps, soit par les ennemis de l'Égypte, — ou couvert par les sables et les rochers du désert. Il n'y avait donc à Turin que les *Papyrus,* qui pouvaient l'embarrasser à un moment donné. C'est pourquoi, après avoir reconnu en eux au moins les *listes* des règnes excessivement anciens, et qui, dès lors, pouvaient être regardés comme *historiques,* Champollion écrivit à son frère qu'il faudrait publier ces listes, un jour, « avec des gants d'une certaine couleur ».

Ce n'est que grâce à sa sage retenue qu'il put réussir à Rome, où toutes les portes lui furent ouvertes, et par-dessus tout celles du Vatican même. On venait d'y lire avec grand intérêt une notice[1], faite par Champollion à Turin, paraît-il, et dont, à son insu, une copie avait été envoyée à Mgr Testa par l'abbé Gazzera, si empressé de faire apprécier « l'Égyptien ». Il s'agissait d'entreprendre une publication luxueuse des obélisques de la *Ville éternelle,* et le Pape lui-même voulait en supporter les frais; aurait-il fait ce sacrifice pour un « ennemi redoutable de l'Église »? C'est ainsi, en effet, que Champollion était qualifié par l'abbé Lanci, que, du reste, le haut monde ecclésiastique n'écoutait point.

Ajoutons, pour en finir, que ce fut cette sage réserve qui rendit possible, par la suite, l'expédition finale en Égypte. Champollion dut, en effet, la réalisation du vœu le plus ardent de sa vie à

1. En voici le commencement : « La connaissance de la langue Égyptienne est d'une grande utilité aux *études bibliques* et à celles de l'archéologie et de la philologie.

» A. Elle est très utile, dans le premier cas, pour l'intelligence d'une foule de passages obscurs de l'Ancien Testament, et surtout du *Pentateuque*, dans lequel se rencontrent beaucoup de mots dont le sens n'est point fixé, parce que ce sont des *mots Égyptiens* écrits en caractères hébreux », etc.

la munificence de Charles X, mais la piété fervente de ce Roi dut être rassurée d'abord par les *assurances répétées* des ducs de Blacas et de Doudeauville. Ceux-ci lui déclarèrent en toute conviction que les recherches en Égypte même ne seraient pas plus à craindre que les autres pour le maintien de la chronologie sacrée. « L'Égyptien » fut averti de la situation, et il l'accepta afin de pouvoir partir pour sa *terre bénie*. C'est pourquoi, au pied des pyramides de Memphis, — auxquelles le grand Cuvier lui-même n'osait accorder plus de 1100 ans avant J. C., — il réfléchissait, avec une émotion profonde, de longues heures dans le silence nocturne, tandis que dans ses lettres il n'en disait que quelques paroles banales. Et c'est pourquoi encore, dans les environs de Thèbes, après avoir écouté le langage intime de l'antique Égypte, qui, aux compagnons de voyage de Champollion, ne parlait point de cette façon, il se plaignait à son frère d'avoir trouvé des lumières et de devoir les mettre sous le boisseau !

Le temps de parler librement n'était pas encore venu, et « l'Égyptien » devait en subir les tristes conséquences. Sous le règne de Louis-Philippe, l'aube d'un nouveau jour allait poindre pour la nouvelle science, qui, dès lors, fut libre[1], mais déjà la mort guettait son fondateur; bientôt après, elle le condamna au silence absolu. — H. H.

A L'ABBÉ GAZZERA

Florence, 29 juin 1825.

Voici, mon très cher ami, deux courriers successifs que je manque et que je laisse, bien malgré moi, partir sans vous donner de mes nouvelles. Mais, nouveau débarqué à Florence, je me trouve dans le coup de feu et obligé à courir d'un côté et de l'autre, pour profiter le mieux possible du court séjour qui me reste à faire dans une ville que

1. Cf. plus haut. p. 119 du présent volume.

vous traitez de belle et qui ne me paraît, jusques ici, qu'agréable bien plus sous le rapport de ses habitants que sous celui de son site et surtout de son aspect intérieur. Son air féodal vous saisit de toute part ; mais il faut dire aussi que la *Liberté* habite réellement ces tours et ces noirs créneaux, jadis l'asile d'une aristocratie mercantile ou d'une tyrannie dorée. Ce n'est qu'en mettant le pied en Toscane que mes poumons ont cru respirer un air libre, et tout ce que je vois, aussi bien que ce que j'entends, concourt à me convaincre de la réalité de ma sensation.

Mais j'ai encore un chapitre de mon histoire romaine à vous raconter, et je le fais de suite, de peur de l'oublier. La conspiration tramée contre les hiéroglyphes et moi a, enfin, éclaté. Amati, qui devait porter les premiers coups, a manqué de courage ; il a fait long feu, et s'est contenté de mettre dans le *Journal arcadique*, je ne sais à propos de quoi, la déclaration formelle que les inscriptions bilingues ne sauraient ramener à la connaissance d'une langue ancienne, mais il n'est nullement question de moi dans tout cela. Notre ami Biondi s'est vigoureusement conduit envers *la Nicchia*[1] du café Ruspoli : il l'a abandonnée pendant plusieurs jours, et je lui sais un gré infini de cette marque de bonne amitié.

On m'assurait, à mon départ, qu'Amati était fâché de sa dernière attaque, et qu'il se proposait de chanter, à l'avenir, *la Palinodie* en ma faveur. Quant à Cassius-Lanci, comme il est bilieux de tempérament, comme son vieux patron, il a frappé fort, et c'est moi qui ai pris soin de le recommander directement[2] à la bénévolence publique. Dans son

1. *La Niche.* — le coin du café où se réunissait le petit cercle de savants et de littérateurs dont Biondi et Amati faisaient partie.

2. Ayant appris, par Testa et Mai, combien Lanci s'efforçait d'anéantir la réputation scientifique de Champollion en faisant distribuer, dans les rues, des libelles injurieux contre lui, le Pape voulait le destituer de son emploi à la Vaticane le jour même où il donna audience à

dernier accouchement (celui d'un in-4° sur l'Inscription phénicienne de Carpentras), est un mémoire sur un bas-relief Égyptien, où, à propos de bœufs et de vaches, il verse tout son venin de jalousie sur mes découvertes et sur moi : cet écrit, qui fourmille de bêtises, met en évidence sa sotte jalousie de ce qu'on s'occupait d'hiéroglyphes à Rome et nullement de ses inscriptions cufiques. J'ai cru devoir répondre à ce pamphlet par une petite brochure dans laquelle il est manié d'importance et ridiculisé de la bonne manière. J'ai voulu faire rire les descendants de Romulus à ses dépens, et je crois que j'aurai réussi. Cette brochure doit avoir paru à l'heure qu'il est, et vous ne tarderez pas à la recevoir.

J'ai été accueilli, ici, avec tout l'empressement que je pouvais désirer. MM. Alessandri et Zannoni, directeurs de la Galerie, n'ont point attendu les ordres du premier Ministre, le Comte de Fossombrone, que j'ai vu aussi et qui est on ne peut plus aimable à mon égard, pour m'ouvrir le Cabinet Égyptien et mettre le tout à ma disposition.

En achetant la collection Nizzoli, le Grand-Duc eut la bonté de penser à moi et de compter sur mon passage à Florence pour l'étudier et y ajouter quelque prix en la faisant connaître. On m'a prié de la classer et d'en rédiger le catalogue : je m'en occupe depuis trois jours et avec d'autant plus de plaisir que je suis bien aise de laisser à Florence, comme à Rome, quelques traces de mon passage. S. A. I. a daigné témoigner le désir de me voir aussitôt qu'il a aperçu mon nom dans la liste des étrangers arrivés à Florence de ces jours. Vous voyez, mon cher ami, que je suis comblé, et qu'il y a des pays, en Italie, où l'on sait se décider à tirer parti des monuments que l'on possède, en saisissant aux cheveux l'occasion de les faire valoir et d'en jouir convenablement.

Champollion : celui-ci le pria de n'en rien faire et sauva ainsi son adversaire, qui, l'apprenant, n'en devint que plus hostile.

M. Migliarini[1] est excellent pour moi. Le Dr Ricci a mis tous ses papiers à mes ordres.....

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse comme je vous aime, de cœur et d'âme,

J.-F. CHAMPOLLION.

P.-S. Dites à notre ami Peyron que j'ai fait l'impossible pour avoir un calque du papyrus grec du Vatican : Mai n'a pas voulu mordre à mes propositions.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Florence, 2 juillet 1825.

Les dix jours que je viens de passer ici, mon cher ami, ont été employés assez bien pour que je ne regrette point un séjour, d'ailleurs fort agréable pour ceux même qui n'auraient absolument rien à faire.

Florence est la *seule ville* d'Italie où l'on jouisse d'une véritable et juste liberté ; c'est au fond le seul pays où il y ait un gouvernement, — et c'est déjà quelque chose. La ville est d'ailleurs si intéressante par les vieux souvenirs qu'elle rappelle et par les monuments qui y abondent, qu'il serait difficile de l'habiter sans quelque profit, même en la traversant. Je courus naturellement à la Galerie, le lendemain de mon arrivée : ma première visite fut pour la Vénus de Médicis, cette ancienne compatriote[2], que je saluai au nom de plusieurs amis qui m'en avaient donné la commission, et

1. Migliarini (Michel-Angelo), professeur d'esthétique, connu par ses études sur l'histoire de l'art. Il devint, par la suite, conservateur des monuments antiques de la Galerie à Florence.

2. Après la chute de Napoléon, cette statue célèbre avait été renvoyée à Florence par les Alliés.

que j'ai trouvée plus belle qu'à Paris, sans prétendre pour cela qu'il vaille mieux la voir à Florence. Les Niobides eurent leur tour, et je ne pensai plus à la Vénus; trois de ces statues sont certainement les chefs-d'œuvre de la grande sculpture grecque.

J'allai ensuite voir Zannoni et Alessandri, directeurs de la Galerie, qui m'accueillirent à bras ouverts et mirent toute la collection Égyptienne à mes ordres. C'est celle que Nizzoli a vendue au Grand-Duc. Elle renferme sept ou huit très belles stèles funéraires, et, entr'autres, celle du sieur *Aménoftès*, l'hiérogrammate de la *coudée Nizzoli*, laquelle stèle est très intéressante par son inscription funéraire. — Le petit obélisque de Florence[1], en hiéroglyphes linéaires et sur lequel je comptais tant, quoiqu'il fût impossible d'en rien tirer d'après les gravures de Kircher, est absolument *faux*, au moins pour l'*Inscription* : c'est le seul désappointement que j'aie éprouvé ici.

J'ai fait l'extrait de toutes ces stèles, et copié les inscriptions les plus curieuses de la collection, qui m'a passé toute entière dans les mains, car les Directeurs m'ont prié de leur en faire un petit catalogue méthodique[2], ce que j'ai entrepris avec plaisir. — J'ai trouvé ici Migliarini, avec lequel j'étais en correspondance. Il m'a montré les dessins d'une superbe momie existant à l'Académie de cette ville, toute dorée et fort curieuse pour les détails dont j'ai pris note. De plus j'étais attendu par le Docteur Ricci, ami de Huyot, et qui a resté six ans à courir l'Égypte et l'Éthiopie, où il a

1. En granit noir. Champollion, qui, d'abord, s'était montré très curieux de voir cet « obélisque cursif » de l'ancien *Musée Vecchietti*, lui tourna le dos dès qu'il eut reconnu la falsification de l'inscription qui date, néanmoins, de l'antiquité. Après l'avoir cherché en vain, à Florence, en octobre 1900, nous en parlâmes à Astorre Pellegrini, qui le découvrit enfin, dans un coin des magasins du Musée, dans la *via della Colonna ;* en février 1901, cet *Obeliscus florentinus*, qui n'avait pas déplu à Kircher et à Zoëga, a été remis en place.

2. Ce catalogue ne fut terminé qu'un an plus tard.

beaucoup dessiné et assez bien. J'ai extrait de son grand Recueil de cartouches quelques noms nouveaux et des renseignements très précieux et fort complets sur l'époque de la construction de beaucoup de temples. J'ai de plus copié dans son Recueil une *dizaine* de stèles Royales portant des dates de Rois des XVII[e] et XVIII[e] Dynasties. La plupart de ces bas-reliefs très curieux viennent d'Arabie, de *Sarbout-el-Kadim* et *Magara,* où les anciens Pharaons faisaient exploiter des mines de cuivre. Le fait est précieux pour les Rois de la XVII[e] qui, confinés dans la haute Égypte, pouvaient communiquer par mer avec *Sarbout,* malgré les *Pasteurs* qui n'avaient certainement pas de vaisseaux.

Mon projet est de faire ici, pour toi, une levée de livres étrusques ; j'espère pouvoir t'offrir le grand et magnifique ouvrage d'Inghirami, qui contient les gravures très fidèles et très soignées de tous les monuments étrusques et un peu remarquables. Il a plus de quatre cents planches, dont beaucoup sont enluminées.

Mon départ est fixé pour après-demain lundi, avec l'ami Lecaron et le Comte de Boissy, premier secrétaire d'ambassade du Comte de La Maisonfort. Nous voyagerons en vetturino. Lundi, à trois heures après midi, je serai à Livourne où je tâcherai de voir la collection de Salt y débarquée. Elle est en vente, dit-on : je m'en assurerai et m'efforcerai de savoir ce qu'elle contient. Elle doit être magnifique. J'écrirai au Duc, pour qu'il tâche, s'il y a lieu, de décider nos grands hommes à l'acquérir et à profiter pour cela de mon séjour en Italie. Mercredi soir je serai à Lucques, et j'arriverai le 4 juillet à Gênes où je m'arrêterai deux ou trois jours au plus. De là, je rentre en deux jours au quartier général de Turin qui me réclame à grands cris. — Je verrai donc ce qu'il y aura à faire, et nous arrangerons de là un congrès pour Vif, cet automne, où il est bien temps, Dieu merci, que nous nous retrouvions ensemble.

Adieu donc, mon cher ami, mes respects à M. Dacier ;

dis à Duchesne que son Marquis Ricardi est absent, mais que je tâcherai de le joindre et de le faire aller, par moi ou par délégué. Mes amitiés à Teuillé, Duguet, le brave Prieur et le Père Aribert, dont tu ne me parles jamais et auquel j'ai rêvé cette nuit. — Je t'embrasse comme je t'aime, de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Gênes, 11 juillet 1825.

J'ai quitté Florence le 4, mon cher ami, ainsi que je te le disais dans ma dernière. J'eusse désiré y faire un plus long séjour, mais les fonds baissent, et il faut regagner le pied des Alpes. L'abbé Zannoni, Inghirami [1], Migliarini, le Comte Capponi et le Dr Ricci m'ont comblé de politesses et de prévenances. — J'ai eu l'honneur d'être présenté au Grand-Duc et de m'entretenir avec lui, pendant près d'une heure où il m'a parlé Égypte avec beaucoup d'intérêt et d'instruction. Il est tout jeune et promet de continuer Léopold dont il porte le nom. C'est lui qui a déterminé l'acquisition de la *collection Nizzoli*, et il a été charmé que MM. Alessandri et Zannoni, directeurs de la Galerie, m'aient prié de leur en faire un catalogue; j'ai travaillé à les satisfaire le plus qu'il m'a été possible, et j'ai trouvé dans cette collection des choses assez curieuses dont j'emporte copie.

Je tenais beaucoup à te former une collection de livres étrusques, et j'y ai réussi. L'ami Migliarini s'en occupe, et tu recevras sous peu de temps un premier envoi. Le ballot contiendra le magnifique ouvrage d'Inghirami, accompagné

1. Inghirami (Francesco), archéologue de grand mérite et bibliothécaire à Florence.

de plus de quatre cents planches de monuments gravées avec beaucoup de fidélité. Je lui ai proposé en échange mon *Panthéon* et mes autres ouvrages..... Je suis charmé de pouvoir t'offrir ainsi un beau recueil d'antiquités étrusques. Tu auras aussi le Lanzi, dernière édition, et tout ce que Vermiglioli[1] a publié. Quant au Dempster[2] (Etruria Regalis), il est dans toutes les bibliothèques de Paris.

De Florence, je suis allé à Livourne, attiré par l'odeur d'une collection Égyptienne, arrivée depuis quelque temps et sur laquelle s'étendait un voile mystérieux que je suis parvenu à lever. Les détenteurs actuels, MM. Santoni, banquiers, ne voulaient la montrer à personne, mais mon nom a suffi pour que tout me fût ouvert. Ils ont cru qu'un Égyptien comme moi avait barre sur tout le monde. On a donc décaissé tout ce qui était à Livourne, et j'ai vu un admirable recueil d'antiquités Égyptiennes du plus beau choix, — d'assez belles momies, des bronzes magnifiques, ornés de filets d'or et d'argent, et plusieurs de deux pieds de hauteur, d'un travail admirable. Des statuettes *en or massif*, d'une exécution incroyable, une foule d'instruments de métiers, un grand tambour complet, une harpe, enfin, les plus grands et les plus beaux papyrus funéraires que j'aie jamais vus. Il y a en outre une vingtaine de papyrus grecs plus ou moins étendus et des choses curieuses. Toutes ces richesses ne te surprendront pas, quand tu sauras que cette collection n'est rien moins que celle de *M. Salt*, consul d'Angleterre en Égypte, mais c'est un secret que je suis moi-même censé ignorer. Cette collection, plus belle que celle de Drovetti (si l'on en excepte les grandes statues qui manquent), est en vente, et le gouvernement pourrait l'avoir

1. Vermiglioli (Jean-Baptiste), conservateur du Cabinet des Antiquités, à Pérouse, où il était né en 1769. Il ne s'occupa que de recherches sur l'archéologie de sa province.

2. Dempster (Thomas), savant écossais, mort en 1625 à Bologne, où il était professeur d'humanités.

pour 250.000 francs. C'est une affaire d'or et qu'il serait à la fois ridicule et honteux de manquer.

Je vais donc, dès mon arrivée à Turin, écrire à M. de Blacas, lui exposer le fait, en lui transmettant le catalogue et les propositions des délégués de M. Salt. Je ne présume pas que le Duc la prenne pour lui-même, mais je le mettrai à même de la proposer au gouvernement. Mais il serait urgent que tu l'en prévinsses d'avance.

On devrait hâter un peu cette affaire, si elle prend, et profiter de mon séjour en Italie. Je serais naturellement là pour vérifier le catalogue, emballer et expédier..... Prépare donc le terrain et écris-moi ce que tu penses de tout cela.

Je pars demain matin, à deux heures; je serai (*lacune*) et le lendemain à Tortone, où Costa et Gazzera viennent m'attendre pour me ramener à Turin. J'ai du ministre les assurances les plus positives que je ne serai plus contrarié par *la Bête*[1]; c'est ce qu'il faudra voir. — Je vais me séparer de mon compagnon de voyage, Lecaron, excellent homme, que tu recevras à ton passage à Paris où il se propose de te voir comme un bon et véritable ami. Je te le recommande à ce titre. Adieu.....

P.-S. Valeriani, bon diable d'ailleurs, est venu me faire ses excuses et déclarer sa conversion totale. — Voilà plus d'un mois que je n'ai rien reçu de toi. J'enrage.

AU MÊME

Turin, 21 juillet 1825.

Me voici enfin, mon cher ami, rentré dans le quartier général, bien satisfait d'avoir terminé mes caravanes et dis-

1. San Quintino fut appelé ainsi par Lodovico Costa, qui avait beaucoup à s'en plaindre.

posé le mieux du monde à jouir d'un peu de repos dont je crois avoir quelque besoin. — J'ai trouvé Costa et Gazzera à Alessandria ; nous sommes allés goûter le vin du chanoine Botazzi à Tortone, et deux jours après, nous dirigeant sur Turin, nous avons couché à Camerano, chez M. le Comte de Balbe, qu'il nous tardait tous de revoir. Cet excellent homme est confiné, par suite des intrigues de cour, dans la province d'Asti, avec son fils, lequel se dispose à regagner Paris vers la fin de l'automne. Il faudra le voir, et tu auras son adresse à temps, si nos projets ultérieurs et les circonstances ne nous réunissent pas avant cette époque, ce que je désire de tout cœur, dans les vertes prairies de Vif.

J'ai été reçu ici comme à l'ordinaire. Ton coup de canon n'a produit d'autre effet que de démonétiser entièrement le San Quintino. Tout le monde se plaignait déjà de sa sottise et de ses inepties. — M. de Hammer, venu de Vienne exprès pour voir le Musée Égyptien, a pu à grand'peine l'*entrevoir;* il est parti furieux contre le *Grand homme,* lequel, soit *proprio motu,* soit par suite d'insinuations louables venues d'en haut, a pris le sage parti d'aller jouir des bains de Lucques, aussitôt mon arrivée à Turin, de sorte que j'ai le champ libre, et j'en profiterai jusques au mois d'octobre pour épuiser cette mine inépuisable. Je suis convaincu que, malgré l'exemple de Rome et de Florence, on me laissera partir d'ici sans profiter de mon séjour pour mettre de l'ordre dans les étables d'Augias. Je laisserai le Musée comme je l'ai trouvé, c'est-à-dire sans ordre et sans catalogue méthodique. Ce n'est pas moi qui y perdrai. Le ministre est parfaitement disposé, mais ici tant de personnes ont voix délibérative, et les choses sont soumises à de si singulières influences, que le bien a besoin quelquefois d'être arraché d'assaut. *Dunque, lasciate fare,* suivant le précepte général des pays que je viens de courir.

Tu auras appris par ma lettre de Gênes la visite que j'ai été assez heureux de faire à la collection Salt à Livourne.

Je t'ai dit, et je le répète, qu'on la donne pour rien et que l'honneur français est intéressé à ne pas laisser échapper ce fruit des longs travaux d'un Goddam qui, toutefois, et par amour-propre national, ne veut pas qu'on le nomme, quelque disposé qu'il soit à palper l'argent des French-Dogs. J'écris aujourd'hui même à M. le Duc de Blacas, en lui envoyant le catalogue et les propositions écrites des banquiers Santoni, chargés de vendre la collection. Tu pourrais donc voir M. le Duc à ce sujet, et te mettre à sa disposition pour faire des démarches qu'il ne voudrait pas tenter en personne. Je suis persuadé que, s'il veut bien, la chose réussira. Elle est importante pour la science, et ne gâterait rien relativement au projet dont tu me parles, de me caser définitivement et d'une manière convenable[1]. Je pense que le Duc n'est pas étranger à ce plan; dans tous les cas, il serait convenable de l'en instruire. Et je crois aussi que M. de Noailles et M. de Saint-Priest[2], aide de camp du Dauphin et gendre de M. de Caraman, que j'ai connu à Gênes et qui retourne à Paris, feront en cas de besoin tout ce qui serait en leur pouvoir pour soutenir les bonnes intentions de M. de La Rochefoucauld. Le moment du feu des journaux en ma faveur[3] me paraît bon pour amener une décision finale.

Quant à l'ordonnance du 19 mai dont tu me parles, l'excellent Duc de Montmorency-Laval a dû écrire, *proprio motu*, et former une demande analogue en ma faveur[4], avec l'assentiment et la recommandation formelle du Saint-Père. Il eut la bonté de m'instruire de ce plan, la veille de mon départ de Rome, et, à l'heure qu'il est, l'affaire doit être aux Relations extérieures de Paris. J'avais oublié de te parler de

1. Comme conservateur du nouveau *Musée Égyptien* à fonder.
2. Le comte de Saint-Priest, chambellan du Dauphin.
3. A cause des nombreux articles de journaux qui avaient paru sur le « nouvel obélisque » à Rome.
4. Il s'agit ici de la Légion d'honneur.

cela. Du reste, M. de la Tour du Pin est aux bains d'Aix, et le peu que j'ai entendu dire ici m'annonce qu'il en sait quelque chose. — .....

Je crois qu'il faut toujours traduire δασμολογῶν par *rendant tributaire*. Les mots δασμός et δάζομαι signifient bien *divisio*, *dividere*, mais le verbe δασμολογεῖν veut toujours dire *tributum exigo*. C'est un composé dont le sens est invariable et naturellement formé de δασμός, *divisio*. Je pense donc que tu te hasarderais trop en traduisant autrement. Du reste, le sens adopté généralement ne gâte rien à nos Dynasties. La race légitime régnait en haute Égypte sous la suzeraineté des Pasteurs auxquels elle *payait un tribut*, ce qui n'empêchait point que les Rois ne conservassent les établissements d'Arabie et surtout les mines de *Sarbout-el-Kadim* et d'*El-Magara*, avec lesquelles ils communiquaient très facilement par la mer Rouge ; je ne pense pas que les Pasteurs eussent une marine capable de l'empêcher.

Ci-joint de nouvelles *dates royales*, à ajouter aux planches de la *Seconde Lettre*, et à insérer dans le texte, si cela est encore faisable, ou tout au moins dans un Supplément à la fin de la *Lettre*. Je compterai les cases de la table Isiaque. — Je n'ai encore reçu moi-même de Rome ni catalogue, ni obélisque, ni *Lettre* ; tout cela doit être fini sous peu. Mes respectueuses tendresses à M. Dacier, auquel j'enverrai par la première occasion des chapelets de Lorette et du Pape. Je t'embrasse de cœur, ainsi qu'Ali, dont tu n'as encore rien dit. En es-tu content ? Adieu, écris-moi vite et crois-moi toujours tout à fait à toi.

J.-F. Ch.

AU PROFESSEUR M.-A. MIGLIARINI

Turin, 30 juillet 1825.

Monsieur et cher ami, votre lettre du 26 m'arrive, au moment même où j'allais prendre la plume pour vous écrire et vous rendre compte de mon voyage de Livourne, où je m'applaudis sous tous les rapports de m'être rendu, grâce à vos conseils et recommandations. — J'y vis MM. Santoni, qui eurent la complaisance de me faire voir dans le plus grand détail toute la collection, dont ils crurent devoir me cacher le nom du propriétaire qui est su et connu de toute l'Italie. Mais il n'y avait certes pas grand mal à cela. L'important était de voir, et j'ai vu. Les grands objets sont en petit nombre et peu remarquables en général, mais le choix de ceux de petite proportion est admirablement fait, et j'y ai trouvé des objets très remarquables sous le point de vue de l'art et de la nouveauté; les bronzes entr'autres sont superbes, les papyrus, de la plus belle conservation et très multipliés. Je tâcherai de faire que tout cela nous vienne consoler à Paris de la perte à jamais regrettable de la collection Drovetti. Je présume que le Grand-Duc ne pense nullement à faire une acquisition aussi considérable. Il est donc possible, si les choses s'arrangent comme je le désirerais, que vous me voyiez arriver à Florence dans le mois de septembre le plus tard. Mais les choses marchent si souvent en sens inverse de ce qu'on croit, qu'il serait possible que cette collection nous échappât encore. Dans tous les cas, patience! Allah Kérim!

..... N'oubliez pas de joindre à cet envoi le Lanzi et tout ce que vous pouvez réunir relativement aux Étrusques, Osques, Volsques, Samnites, Sabins, etc., et toute la séquelle des peuples italiotes. Mille choses de ma part au bon

M. Valeriani[1], auquel je désirerais d'être agréable en quelque chose, ici ou à Paris. Mes hommages à M. le Comte Bardi[2].

Publiez donc votre momie, et ne sacrifiez point la science Égyptienne à votre détestable compatriote, le *dolce far niente*. Je prétends emporter votre notice à Paris, et je pars à la fin d'octobre. Dépêchez-vous donc d'imprimer. Vous aurez peut-être vu, à la réception de ma lettre, M. Durand, notre grand amateur de Paris, acheteur déterminé d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines. Dans tous les cas, il passera chez vous au mois de septembre. Je lui ai donné votre adresse et celle de l'excellent Dr Ricci, qui pourrait se défaire, ainsi que Mme Lavoratori, de la plus grande partie de leur collection pourvu que cette dernière relâchât[3] un peu de ses exorbitantes prétentions. Remerciez M. Ricci des dessins qu'il m'a envoyés, et engagez-le de plus en plus de ma part à s'occuper de la rédaction de son voyage, dont je crois pouvoir tirer un bon parti à Paris, comme je vous l'ai déjà dit. — Je vais reprendre sous peu mes recherches dans le Musée de Turin, et je vous prie de croire à mon inviolable attachement.

Mes compliments à M. Vieusseux et à tous ceux qui se souviennent de moi,

J.-F. Champollion.

1. Domenico Valeriani, à qui le libraire-éditeur Vieusseux, dont il sera encore question, avait fait à plusieurs reprises des reproches très vifs, venait de déclarer pompeusement sa *conversion totale*. « Elle sera de courte haleine », dit Ricci en plaisantant, et l'événement lui donna raison.

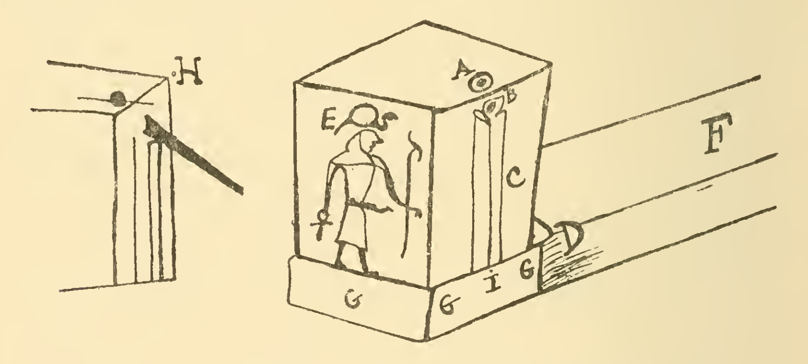
2. Bardi (Girolamo, comte), promoteur généreux et fort éclairé de toutes les branches de la culture humaine; il était, depuis 1807, directeur du Musée des Sciences naturelles. Dès sa première rencontre avec Champollion, il lui avait promis d'aller avec lui en Égypte, un jour; le moment venu, une maladie ne lui permit point de tenir sa promesse.

3. Les dernières lettres de ce mot ont disparu sous un cachet.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Turin, 30 juillet 1825.

J'ai fait ma rentrée au Musée Royal Égyptien, mon cher ami, et j'ai tout trouvé dans l'ancien état. Le *Grand homme* n'avait touché à aucun paquet, et j'ai eu le plaisir de les défaire. Il n'est résulté jusques ici rien de bien intéressant de ces nouvelles recherches, si ce n'est un petit monument fort curieux dont je t'envoie ici le croquis fait à la hâte. C'est un petit morceau de basalte noir, travaillé avec le plus grand soin, et à peu près de la grandeur du dessin. Je suis



convaincu que c'est une *Méridienne*, une montre polaire, donnant le moment précis de midi lorsqu'elle était en place. A est un trou incliné, qui ressort en B au-dessus d'un petit pilastre, ménagé en relief sur cette face et partagé par une ligne creusée perpendiculairement au-dessous du trou B. Le style ou gnomon entrait en A, ressortait en B avec une inclinaison comme dans l'exemple H, et, à midi, l'ombre du style couvrait la ligne I du pilastre. Sur la face voisine est une image E du Dieu *Soleil*. Sur la base G sont les restes d'une inscription hiéroglyphique, ne contenant plus que les

titres du possesseur de la Méridienne, *scribe de Thoth,* ce qui montre bien que ce petit instrument appartenait à un membre de la caste sacerdotale, c'est-à-dire à un astronome juré. Au point D, la machine est rompue, et elle se prolongeait indéfiniment, F. Cette prolongation pouvait être assez considérable, car ce qui reste de l'inscription établit qu'elle était assez longue. Je fais faire un plâtre de ce petit monument dont tu peux régaler les malins. Je serais bien aise de savoir si les gens du métier seront de mon avis ; quant à moi, j'ai dit que c'était une *Méridienne*[1], et je persiste.

Une chose sur laquelle je ne persiste pas, c'est, dans la *Seconde Lettre,* la lecture du nom de *Sossen* dans la stèle de *Mandouftèp.* Ce nom est écrit, je crois, 𓁹𓁹𓋴𓈖, et il doit se lire ⲁⲁⲥⲛ, *Aâsen,* sans aucun doute. Il faut donc modifier, s'il en est encore temps, toutes les belles choses que je disais à propos de la lecture ⲥⲥⲥⲛ = *Sossen* qui est fausse. Du reste, cela ne change rien à mon affaire. C'est une partie purement accessoire.

Le père Durand m'est tombé inopinément sur les bras avant-hier matin. J'ai frémi pour la collection Salt en le voyant apparaitre. Il va en effet en Italie et passera *par Livourne.* J'écris en attendant aux banquiers Santoni, pour qu'ils ne concluent rien avec lui avant la réponse définitive que j'attends de Paris. Il faut donc la presser, et je présume qu'à l'heure qu'il est, les premières démarches sont faites, M. le Duc ayant dû recevoir ma lettre, le catalogue et les propositions Santoni par l'ambassadeur de Sardaigne. Je

1. Le petit monument mesure 55 millimètres de hauteur. C'est, d'après Biot, un instrument d'astronomie, un *véritable gnomon en miniature*, avec l'image du dieu Phré sculptée sur une des faces latérales et tournée vers l'astre. — Ce que Champollion a trouvé n'était, d'après Biot, que le *signe des fonctions* d'un hiérogrammate. — L'astronome Plana, à Turin, était du même avis ; selon lui, la règle hiérogrammatique formait un angle de 46° 3′ 20″.

recommande prestesse, et la décision ne peut arriver trop vite, soit en bien, soit en mal.

J'ai appris par Durand que le [1] l'avait visité lorsqu'il vendit sa collection, pour qu'il appuyât sur la nécessité de nommer un *conservateur* au Musée Royal pour les monuments Égyptiens. Ses anciennes prétentions subsistent donc toujours, et il serait bon d'avoir l'œil sur lui, s'il est encore question de quelque chose pour moi, dans l'espèce. Une lettre de M. de Corbière m'annonce la faveur que le Roi m'a faite de me nommer chevalier de la Légion d'honneur ; il m'invite d'attendre la lettre du Grand Chancelier, auquel je devrai faire connaître la personne que je désire pour me recevoir. Tu pourrais faire d'avance cette désignation et nommer M. le Marquis de la Tour du Pin, notre ambassadeur, comme tu en avais déjà eu l'idée. — Une lettre de Florence m'annonce qu'on t'expédiera prochainement un ballot de livres étrusques. Je désire que cela te soit agréable. J'eusse été bien empressé de recevoir la croix des mains de notre Vénérable, et je ne verrais au fond aucun inconvénient à attendre mon retour à Paris pour me donner ce plaisir. Donne-moi de ses nouvelles et présente-lui toutes mes tendresses respectueuses.

Adieu, mon cher ami, écris-moi souvent et crois-moi tout et toujours tien de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

1. « Veau fils de Veau ». Champollion nommait ainsi Jomard, qui s'était moqué de sa traduction des signes par « fils de ».

AU MÊME

Turin, 11 août 1825.

Ton numéro 38 m'est arrivé hier matin, et j'en avais besoin. Il a été le bienvenu, quoiqu'il ne m'annonce rien de définitif sur les affaires les plus pressantes, et en tête se place naturellement l'affaire Salt. Je présume que mon paquet à M. le Duc de Blacas lui sera parvenu sans retard, ayant pris soin de le faire recommander et le Comte Alfieri étant très expéditif de son naturel : les négociations doivent donc être déjà commencées. Je souhaite qu'elles s'entament sous de favorables auspices, et je ne doute point, si M. le Duc veut bien y prendre quelque intérêt, qu'on accepte un marché tel qu'il ne s'en présentera de bien longtemps. — Je t'ai déjà dit que M. Durand a dû passer à Livourne; je crains de sa part quelque tour de passe-passe, et, pour tout prévoir, j'ai écrit aux banquiers Santoni pour les engager à ne pas gâter l'affaire déjà entamée près de mon gouvernement, sous les yeux duquel j'ai mis, leur dis-je, leurs propositions autographes. Ce sont de bien braves gens, mais notre archéologue marchand est si adroit ! Il importe donc de hâter une décision ! Si elle est favorable et qu'on me charge de reconnaître et d'expédier, il faudrait aussi, car le temps coule, avoir le dernier mot du Duc sur ses projets d'achat à Marseille, s'il y en a lieu; je n'y passerais que dans le cas où je pusse lui être utile, quelque envie que j'aie d'ailleurs de voir la collection Sallier à Aix [1].

Dans le cas où je fisse ce voyage, sachant que M. le Duc

1. Champollion ne put la voir qu'en 1828, lorsqu'il partit pour l'Égypte.

doit passer quelque temps dans ses terres de Provence avant de retourner en Italie, et que mon voyage de Marseille se fit contemporainement, je voudrais savoir précisément l'époque et le lieu de sa résidence, pour ne point laisser échapper une occasion de lui présenter mes hommages en personne, lesquels lui sont dus à tant et tant de titres. — Il serait bien important aussi de profiter de sa présence à Paris pour faire décider la grande affaire du Musée. Je ne doute point que M. le Duc de Noailles ne s'y intéresse vivement, ainsi que M. de Saint-Priest, mais l'opinion et le poids des démarches que M. de Blacas pourrait faire sont d'une tout autre conséquence, et amèneraient plutôt un résultat définitif. C'est une affaire à emporter d'assaut, et le moment où l'Europe retentit d'un houra en ma faveur est certainement le seul propice pour planter les échelles. Si on le laisse passer sans rien faire, on ne le voudra plus ensuite. — Quant aux papiers relatifs à la décoration, ils sont à Turin depuis une vingtaine de jours, mais, comme M. de La Tour du Pin est aux bains d'Aix, il a fallu attendre qu'il les renvoyât. C'est ce que m'a expliqué hier M. de Château, premier secrétaire d'ambassade, qui est venu m'annoncer que l'ambassadeur lui avait envoyé une délégation pour me recevoir en son nom. Je me ferai exécuter demain ou après-demain.

La brochure sur Lanci doit être entre tes mains. Fais-en ce que tu voudras. L'effet est produit à Rome, — c'est tout ce que je voulais. Il y a à corriger une faute grossière : c'est *Phanah* qu'on a (p. 7, note 3) estropié en l'écrivant *Phanala*. La dernière lettre que je reçois de Rome m'annonce enfin qu'on a trouvé un érudit qui se chargera de la collation des *Petits Géographes* pour l'ami Gail fils. Mais, comme rien n'est en ordre dans ce pays-là, on désirerait connaitre les numéros de ces manuscrits, afin de les examiner et voir d'avance le travail que cela peut exiger afin de demander un prix raisonnable. Fais part de tout cela à

l'helléniste, et dis-lui de traiter lui-même *directement* l'affaire, pour éviter tout retard, avec mon ami le marquis *Giuseppe Melchiorri* (poste restante à Rome), que j'ai chargé de cette affaire et que je préviens en conséquence. M. Melchiorri, l'une des colonnes des *Memorie Archeologiche,* me charge aussi de te dire qu'on expédiera incessamment au *Bulletin* tout ce qui a paru de leur journal. Profite de cette occasion pour me rappeler au souvenir de M. de Férussac.

Il me tarde infiniment de voir la brochure de Salt. Envoie-la donc vite par la poste; tu auras en réponse une note pour le *Bulletin*[1]. — Son *Hermès* n'a pas le sens commun, et si le reste est de cette force, il faut désespérer de la science Égyptienne en Égypte; on m'avait vanté cet homme, je suis curieux de savoir ce qu'il a dans le ventre. Quant à la *Cléopâtre* de Bankes, je crois qu'il la possède au même titre que la Duchesse de Buckingham, — par un rapt en forme. Je crois inutile, dans tous les cas, de revenir sur cette ridicule assertion. La seule question à lui faire à cet égard est de lui demander pourquoi il a tenu sa découverte si secrète depuis 1819.

Je destine le peu de temps qui me reste à passer ici à la collation des manuscrits, pour recueillir des *homophones* et compléter mon tableau des signes hiératiques. Mais un nouveau remuement dans l'administration me causera quelques contrariétés encore. On a ôté le Musée au ministre de l'Intérieur, qui était si bon pour moi; je dois voir après-demain le nouveau ministre de l'Instruction publique, M. de Brignole, de Gênes. On me dit qu'il est très bien disposé en ma faveur. C'est ce que nous verrons. — . . . . Remercie notre excellent patron du bien qu'il lui a plu de dire de moi au milieu même du camp des Sarrasins. La démarche

1. C'est la note insérée au *Bulletin Férussac* en 1826, t. V, p. 6, n° 5.

de Ferragus-Barbebleue[1] ne m'étonne point, mais je la lui garde; il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, et j'ai aussi un bec et des ongles. Adieu, mon cher ami..... aime-moi comme je t'aime, de cœur et d'âme,

---

AU MÊME

Turin, 20 août 1825.

J'ai reçu en même temps, mon cher ami, et ta lettre et le volume de Salt par la poste. J'ai lu ce dernier avec attention, et au fond je n'ai nullement à m'en plaindre. Il est parti de ma *Lettre à M. Dacier,* pour faire *des découvertes* phonétiques, et ce qui m'étonne le plus, c'est que, sur les lieux, en présence des monuments, avec un million de ressources qui me manquent et tenant en main un livret, il n'en ait pas fait davantage et se soit borné à reconnaître quelques *homophones* que j'ai publiés et trouvés avant lui, comme le prouve mon *Système hiéroglyphique,* et comme M. Salt l'avoue lui-même au Postscriptum de son opuscule. Je ferai ou je t'enverrai les matériaux d'un article. Je n'ai trouvé de nouveau parmi ses cartouches que ceux de l'empereur Commode et de Lucius Verus, qu'il lit *Marcus Verus.*

..... MM. Santoni me pressent de donner une décision, pour leur servir de règle dans des traités entamés avec d'autres. Tu sens que je n'ai rien à répondre dans l'état actuel, sinon que j'attends le dernier mot de mon gouvernement. Ils m'annoncent de plus que les gros objets en

1. Raoul-Rochette.

station à Alexandrie viennent d'arriver en rade à Livourne. Ils consistent :

1° En un sarcophage de granit rouge, provenant des tombeaux des Rois à Thèbes. C'est celui du Pharaon Ramsès-Méïamoun de la XVIIIe Dynastie, celui même du *Tombeau des Harpes* de la Commission et qui est de la plus rare beauté ;

2° Le sanctuaire monolithe du grand temple de Philæ, en granit rouge ;

3° Un sphinx colossal en granit rouge, venant de Saïs ;

4° Une table de granit rose, chargée d'hiéroglyphes, avec nom royal — venant de Thèbes ;

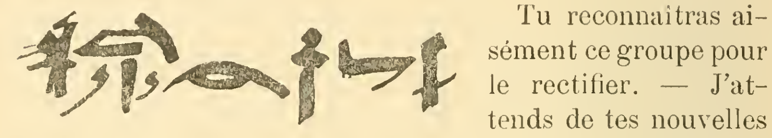
5° La partie inférieure d'un colosse, avec trône chargé de figures, supposé d'Aménophis II. — On me dit, de plus, que le bâtiment porteur des cinq pièces ne pourra les débarquer que dans vingt-cinq à trente jours, à cause de la quarantaine, et on propose, en cas d'arrangement, de les laisser à bord et de s'entendre ensuite avec le capitaine pour les transporter en France, ce qui éviterait les frais de débarquement à MM. Santoni et ceux de rembarquement à l'acquéreur. — Je ne sais que répondre à tout cela ; ne perds pas un instant pour en faire part à M. le Duc, en le priant d'en parler à qui de droit et d'exiger une réponse catégorique. J'ai bouche close jusques à ta réponse. La collection, en prenant le tout, serait de 250.000 francs. Il serait urgent d'en finir là-dessus. Le temps passe, le mois d'octobre approche, — — tu n'as point oublié le congrès de famille à Vif, et j'y pense plus que jamais. Prends donc une décision quelconque. Il me tarde tant de savoir ce que j'aurai à faire un mois d'avance. Cette vie en provisoire commence à me lasser.

Pousse également l'affaire du Musée. Je suis persuadé que, le Duc parti, ce sera une bataille perdue, sans espoir de revanche. Le moment est opportun. On n'a qu'à renvoyer M. de L[a] R[ochefoucauld] aux journaux d'Italie, pour

voir l'effet que j'y ai produit. Ils ne sont pleins que de moi. Le moment est bon, je le répète ; ne le laissons pas échapper.

J'ai été crucifié ces jours derniers par M. de Château, premier secrétaire d'ambassade, fondé de pouvoir de M. de la Tour du Pin. C'est donc une affaire faite.

Je n'ai point sous la main le manuscrit des *Litanies de la Lune* pour prendre le groupe ; tu en trouveras la copie parmi les manuscrits arrivés avec la caisse des dessins. Je crois qu'il est ainsi fait :



Tu reconnaîtras aisément ce groupe pour le rectifier. — J'attends de tes nouvelles et de celles de M. Dacier et dès siens. Il me tarde de nous retrouver dans le petit cabinet, en cercle serré, et cependant les coudées franches. Adieu, mon cher ami.....

AU MÊME

Turin, 6 septembre 1825.

J'attendais de tes nouvelles, mon cher ami, avec une bien vive impatience, espérant qu'elles me porteraient enfin une décision sur l'affaire de Livourne, mais me voilà de nouveau désappointé comme il arrive toujours, lorsqu'il s'agit d'une affaire à laquelle j'attache quelque intérêt de cœur ou de science. Le peu que tu me dis des dispositions actuelles de M. de D. [1] me donne la conviction que c'est une affaire perdue à toujours, et le mot *économie* fait une très bonne figure dans la bouche de gens qui jettent les millions, quand

1. Le duc de Doudeauville, ministre de la Maison du roi.

il s'agit de faire une sottise ou de satisfaire une ridicule vanité[1].

Voilà de ces choses qui forcent l'homme le plus résolu, et qui travaille niaisement de très bonne foi, à jeter le manche après la cognée pour ne s'occuper désormais que de la vie animale, qui, en dernière analyse, pourrait bien être la meilleure. Les lettres des Santoni me pressent et je n'ai rien à leur dire. Hâte-toi de m'annoncer un *non* bien définitif, et j'en ferai part à qui de droit, pour ne plus y penser, car j'en deviendrais malade de dépit et de honte pour mon gouvernement qui trouve une magnifique collection trop chère à 250.000 francs, à l'instant même où le ministère anglais dépense 235.000 francs pour faire transporter à Londres un seul monument Égyptien, l'obélisque d'Alexandrie.

Et ces gens-là parleront d'amour de la science, de gloire et de prééminence nationale! Je ne compte pas davantage sur la place au Musée : cela serait trop raisonnable, c'est pour cela aussi qu'on ne le fera point. J'attends l'arrivée de M. le Duc de Blacas à Turin, et la certitude qu'il y viendra dans le mois de septembre m'est d'autant plus agréable, qu'elle ne dérange en rien nos projets alpins[2]. Je suis persuadé d'avance qu'il est aussi mortifié que moi des *grandes raisons d'économie,* qui font repousser une chose aussi honorable qu'utile.

Omar Seyffarth, le prôneur juré de Mahomet Spohn, n'a point encore paru à Turin : il y sera reçu avec tous les honneurs dus à sa haute science, et nous verrons sur le terrain quelle est la force de l'animal. Il est bien entendu que je ne me commettrai pas avec lui au point d'entrer en lutte directe et publique. J'ai assez fait, et surtout trop à faire,

1. Champollion venait d'apprendre que le sacre de Charles X avait coûté deux millions de francs.

2. C'est une allusion au voyage qu'il se proposait de faire en Dauphiné, pour y revoir les siens.

pour donner à tous les extravagants ultramontains, d'outre-Rhin et d'outre-mer, le droit de m'appeller en champ clos pour défendre mes travaux, qui se défendront assez d'eux-mêmes, quand on voudra être de bonne foi.

Je ne crois point t'avoir parlé de suppression de l'article de la XXII[e] Dynastie dans la *Seconde Lettre*. Je t'ai indiqué dans l'article de la XXI[e] une correction *indispensable* sur le nom que je lisais ⲥⲥⲉⲛ *Sossen,* et qui doit être lu ⲁⲁⲥⲉⲛ = *Aâsen* ou *Oosen;* il faut donc modifier les conséquences secondaires que j'en tire, et, si un carton est absolument nécessaire pour cela, il faut le faire. — Les gravures d'un monument de Rome m'avaient induit en erreur sur la valeur phonétique du caractère , qui entre dans ce nom ⲁⲁⲥⲉⲛ. Le nom d'Arsinoë, sur lequel je me fondais, au lieu d'être écrit comme dans la *gravure,* l'est ainsi *sur l'original :* ; donc, l'œil est une *voyelle* et non un Σ, comme je l'avais cru d'abord. Il importe donc de corriger sous ce rapport le texte de ma *Lettre,* ce qui n'empêche point que le nom = ⲁⲁⲥⲉⲛ ou ⲱⲥⲉⲛ, *Âsen, Ôsen,* ne puisse être véritablement le primitif des noms *Sousen-ès* et *Psousen* avec l'article, le nom ⲁⲁⲥⲉⲛ étant affecté du ⲥ de la même manière que nous trouvons Σμενδής pour Μενδής, Roi de cette même Dynastie et fils de *Ôsen* ou ⲁⲁⲥⲉⲛ. Tu peux arranger le texte de la *Lettre* sur ces données, pour ne pas supprimer la série des Rois et des Règnes de la XXI[e] Dynastie, nécessaire dans l'ensemble de la *Lettre.*

..... J'attends tous les jours mon catalogue des papyrus du Vatican; il est imprimé et a déjà paru. Tu en auras un exemplaire par la poste au plus tôt. Mai l'a dédié au cardinal della Somaglia, Secrétaire d'État actuel. — J'ai toujours oublié de te dire que Micali[1] est venu à Turin : je l'ai beau-

1. Micali (Giuseppe), célèbre archéologue, dont l'œuvre principale,

coup vu, nous avons parlé à fond, et l'alliance offensive et défensive a été conclue entre nous. Il me charge de te remercier de ce que tu as dit et fait pour lui; c'est un brave et excellent homme. — J'attends très prochainement ton dernier mot sur l'époque de ton départ pour le Dauphiné. Cela réglera définitivement ma marche..... Le provisoire en tout me sort par les yeux. Adieu donc.....

AU MÊME

Turin, 22 septembre 1825.

Je t'envoie sur-le-champ, mon cher ami, la réponse de MM. Santoni, et j'attends sur-le-champ aussi une réponse définitive. Tu verras que la collection renferme de plus, ce que je ne savais pas, le fameux *bas-relief des chiffres de Karnack* (*sic*) en treize parties de pierres, car il est immense. Tu verras qu'il faut prendre le tout; j'ajouterai que je n'eusse point consenti à traiter l'affaire pour 250.000 francs dans le cas où les gros objets eussent été exclus du marché, parce qu'à Paris on eût trouvé (je parle des grands hommes) que c'était beaucoup d'argent pour peu de chose, tandis que les grosses pièces ferment la bouche à ceux qui ne sont pas capables d'apprécier les petites choses ce qu'elles valent réellement. Dans le cas où l'on voudrait en finir et que le marché se conclût, il est nécessaire de décider les questions suivantes et de me donner diverses directions, le tout dans

L'Italia avanti il dominio dei Romani (4 volumes), était entre les mains de Champollion depuis 1811. — Son frère venait d'envoyer à Micali des copies et des plâtres afin de lui faciliter ses recherches.

la supposition qu'on me chargera d'aller reconnaître et retirer les objets :

1° Faut-il partir pour Livourne sur le champ? Ou bien, ce que je crois plus convenable, faire le congrès de Vif avant tout et partir ensuite? Ce serait l'affaire d'un mois.

2° Arrivé à Livourne, où trouverai-je des fonds pour les frais de l'emballage et l'embarquement, ce qui sera encore un objet considérable.

3° Mes finances ont baissé et il ne me reste plus que le *billet Lafitte* de 1.000 francs, auquel je n'ai pas encore touché et que je réservais pour ma rentrée en France.

4° Je demande aussi des instructions formelles pour une infinité de cas, qui se présentent dans de semblables affaires et qu'il est facile de décider d'avance. — J'attends donc avec impatience une lettre définitive et, dans tous les cas, l'itinéraire de ton voyage vers les Alpes. Ces deux choses régleront mes plans futurs. Letronne ni M. le Duc de Blacas n'ont point encore paru. Adieu,.....

J.-F. Ch.

AU MÊME

Turin, 11 octobre 1825.

Me voici encore en panne, mon cher ami, n'ayant reçu aucune nouvelle d'Occident et arrêté tout court dans mes plans de campagne. Je ne vois venir ni Duc ni Duchesse..... Une lettre d'Artaud de Lyon, que la Comtesse de Valence a eu la bonté de me porter, m'apprend que le Duc s'est brusquement détourné de Valence, avec le projet de s'arrêter quelques jours à Avignon, à Aix, et dans sa terre d'Aulps qu'il n'a vue depuis si longtemps..... Je crains qu'oubliant l'Égypte et les Égyptiens, il ne s'embarque tout bonnement

à Marseille, avec tout son monde, pour Naples. J'attends donc encore quelques jours, pour savoir ce que tout cela deviendra, pestant de tout mon cœur contre les retards qui m'empêchent de franchir les Alpes qui nous séparent; je suis fâché de perdre mon temps à faire le pied de grue.

C'est l'excellentissime Arago et sa dame qui veulent bien se charger de cette lettre jusques à Grenoble, où mes exhortations les ont engagés à passer. Je leur ai promis un beau pays et de bonnes gens. C'est à toi de leur remplir la dernière partie de ma promesse[1]. Si tu es à Vif, cours à Grenoble, et tâche de leur faire employer agréablement le peu d'heures qu'ils se proposent d'y passer. Il serait bon de le mettre en rapport avec Breton le médecin, pour parler physique et le conduire là où tu ne voudras pas aller. — ..... Arago est convaincu que je ferais bien de déposer mon *Tableau des chiffres et mois Égyptiens* à l'*Académie des Sciences*[2], pour prendre date. C'est une démarche qui coûte fort peu et qui peut devenir utile, vu que je veux le donner au public. Arrange-toi donc pour lui faire remettre *les tableaux* que je t'ai envoyés, avec une lettre dont vous arrêteriez la rédaction ensemble. Je t'écrirai aussitôt que mon ennuyeuse position changera, et que je pourrai te dire si je me mets en mouvement pour l'Est ou pour l'Ouest. Je t'embrasse, en attendant, de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

1. Champollion-Figeac était déjà arrivé en Dauphiné.

2. Malgré les vives insistances d'Arago, Champollion, au dernier moment, changea d'idée; il espérait, en effet, pouvoir perfectionner ce tableau d'un jour à l'autre. Cf., à ce sujet, ce qui est dit p. 118 et suiv. du présent volume.

AU MÊME

Turin, 27 octobre 1825.

Tu me supposes peut-être, depuis quinze jours, mon cher ami, sous le beau ciel de Toscane, concluant enfin le marché si désiré, qui doit conduire à Paris un choix admirable de monuments Égyptiens : — rien de tout cela! J'ai attendu paisiblement, si tranquillité il y a lorsqu'on enrage, que le Duc donnât quelque signe de vie. Enfin j'ai reçu, mais le 25 seulement, une lettre qu'il m'a écrite de Nice le 18. Le malheur a voulu encore qu'il m'ait envoyé cette lettre par l'ambassade, et sous le couvert du Comte d'Apremont, avec lequel j'étais fort lié et que la mort nous a enlevé quelques jours auparavant. Le Duc n'a appris cet événement qu'à Gênes, où il attendait une réponse, et c'est sur son invitation qu'on a ouvert ici le paquet adressé à d'Apremont, pour me remettre la lettre qu'il m'adressait. Sa lecture m'a convaincu de deux choses l'une : ou que vous vous êtes mal entendus à Paris, lorsqu'il s'agissait de faire le voyage de Livourne avec lui, — ou que, pendant le temps qu'il a passé en Provence, les choses ont changé de face et qu'on lui a écrit de ne rien faire de ce qui était convenu à cette époque.

Quelle que soit la véritable hypothèse, il n'en est pas moins certain que, dans sa lettre, le Duc ne m'engage nullement à l'accompagner à Livourne, où il ne doit même passer lui-même que si je lui envoie à temps, à Gênes, de nouveaux renseignements qu'il demande, pour les donner, dit-il, *à M. de Doudeauville et décider, s'il est possible, l'achat de cette collection plutôt que de celle de Passalacqua*[1].

1. A son retour de l'Égypte, Giuseppe Passalacqua, né à Trieste en

Je lui ai écrit de suite une lettre de huit pages, contenant l'apologie de la collection de Livourne, et le suppliant d'écrire sur-le-champ pour échauffer l'affaire. J'ai donné pour cet achat tous les motifs imaginables. Ma lettre lui arrivera à Rome le 1er ou 2 novembre, et j'aime à croire qu'il aura passé à Livourne, malgré le contretemps qui l'a empêché d'avoir les notes qu'il me demandait, à Gênes, où je serais allé moi-même, si j'eusse pu savoir d'avance l'époque de son arrivée dans cette ville, où il n'est resté que du 22 au 25, d'après son itinéraire qui m'est parvenu trop tard.

Voilà donc encore une affaire sinon manquée, du moins bien compromise. Au milieu de tout cela j'ai joué un fort pauvre rôle vis-à-vis des Santoni, parce que, me pressant de m'expliquer, je leur ai écrit que je serais à Livourne à la fin de ce mois. Je vais me voir forcé de leur écrire, par le courrier d'aujourd'hui, de ne plus compter sur rien de définitif et les libérer de tout engagement provisoire. Je ne serais même point fâché que, pendant les tergiversations de Paris, le Grand-Duc ou quelque autre Cour fissent l'affaire à notre barbe. Nous le méritons et je prie Dieu que cela arrive !

Me voilà donc libre, avec le regret d'avoir passé le mois d'octobre à attendre le Duc, qui ne comptait pas sur moi. — Je vais profiter des derniers beaux jours pour repasser les Alpes, et je compte partir le 4 ou 5 novembre au plus tard. Je serai donc à Cularo le 8 ou 9 novembre, si quelque avalanche ne m'emporte pas sur la route. — Je compte te trouver en bonne santé ainsi que tous les nôtres. Nous tâcherons d'oublier au coin du feu les sottises des grands et

1797, avait transporté sa collection à Paris, où Jomard lui avait fait espérer qu'il la vendrait à l'État *très vite et très bien*. Il demanda donc 100.000 francs, — mais ce ne fut qu'en 1828 qu'il réussit à la vendre, pour 100.000 francs seulement, au roi de Prusse.

des petits. — ..... Adieu donc; il me tarde de te revoir et de t'embrasser. Tout et toujours à toi de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

P.-S. Il serait bon d'écrire à Férussac pour savoir bien vite des nouvelles de cette affaire : ce sont les intrigues Passalacqua qui ont tout gâté. La canaille a toujours le droit de triompher.

AU MÊME

Turin, 4 novembre 1825.

Je pars demain samedi, pour coucher à Suze. Je passerai le mont Cenis dimanche, et, le mercredi soir, je serai à Chambéry. Je t'embrasserai donc le mercredi soir ou le jeudi au plus tard. Trouve-toi à Grenoble ces jours-là, si par hasard tu es établi à Vif. — ..... Je t'annonce que le libraire Dufour et Cie, rue du Paon, nº 1, à Paris, doit avoir reçu à ton adresse un ballot venant de Florence, et composé en entier des *Livres étrusques* que tu m'as paru désirer. ... Adieu, mon cher ami, tout à toi de cœur,

J.-F. Ch.

A L'ABBÉ GAZZERA

Vif, 16 novembre 1825.

J'ai attendu, mon bon ami, d'avoir quelques nouvelles positives sur mon sort futur avant de prendre la plume

pour converser avec vous, besoin que mon cœur éprouvait comme vous pouvez le croire. Costa vous aura sans doute fait part de mon heureuse arrivée dans mes anciens pénates, après un malencontreux voyage à travers les neiges du mont Cenis et de la Maurienne. Le tout s'est heureusement bien passé, et je suis arrivé le 9 au soir, à dix heures, à Grenoble, où, en bon mari qui revient de l'étranger, j'ai surpris inopinément ma femme, laquelle ne m'attendait que le lendemain. Mon frère était à Vif, comptant arriver assez à temps le lendemain aussi pour me recevoir à la descente de la diligence de Chambéry, qui n'arrivait point, en effet, le jour que je suis rentré en famille. Vous sentez que je ne pouvais prendre sur moi de passer un jour entier à Chambéry, à sept lieues des miens. J'ai donc pris une bonne voiture et trompé tous les calculs, au grand contentement de tout le monde. Je suis à Vif depuis quatre jours, avec tous les miens, pour profiter des derniers *bons* jours de la saison, et principalement pour faire connaissance avec ma progéniture, laquelle dort bien tranquillement à deux pas du bureau où je vous écris. Si je n'avais pas l'honneur d'être son père, je vous dirais que sa réputation, qui s'étend déjà dans deux ou trois communes, est parfaitement méritée, que c'est le plus joli petit enfant du Dauphiné et que, pour l'honneur du sexe féminin, elle ne me ressemble presque plus. Ses yeux noirs ont seulement conservé tout l'éclat que, dans ma jeunesse, certaines dames avaient la bonté de trouver à mon œil droit[1] qui me faisait alors quelque honneur. Mais trève de bavardages paternels, passons aux affaires sérieuses.

J'ai reçu hier une lettre des Santoni qui m'annoncent, à ma grande satisfaction, que mon Duc est allé expressément

1. L'œil gauche, un peu moins saillant, était affecté de strabisme externe. Champollion avait contracté cette petite infirmité, dès son entrée au lycée, le 4 novembre 1804, en s'habituant à étudier furtivement dans son lit et à s'incliner du côté droit pour profiter de la lumière du quinquet qui éclairait péniblement le dortoir.

à Livourne pour voir leur collection, qu'il en a été très satisfait et leur a dit, en partant, que M. Champollion leur écrirait bientôt le nécessaire. Je ne doute point qu'à son arrivée à Rome, il n'ait trouvé ma petite lettre, qu'il n'ait fait son rapport en conséquence, et que, sous peu de jours, je n'aie de bonnes nouvelles de Paris, où mon frère, que j'ai retrouvé bien portant et plein de bons sentiments pour vous, ne tardera point à se rendre pour pousser à la roue et emporter l'affaire malgré tous les intrigailleurs. Attendez-vous donc à me revoir à Turin vers le milieu de décembre. Il est donc évident que ma caisse ne doit point bouger de Turin jusques à nouvel ordre, et l'ami Costa, en lisant cette lettre, en sentira facilement les motifs.

J'attends de vos nouvelles avec impatience. Donnez-moi des détails circonstanciés sur toutes les personnes qui m'intéressent et principalement sur votre santé. N'oubliez point de continuer mes sermons à notre ami[1] contre ses goûts champêtres : je finirai, parce que je lui suis attaché, par lui envoyer une homélie complette contre ses habitudes rustiques, et sur la nécessité, puisqu'il est dans le monde, d'en reprendre les us, les coutumes et les usages, au lieu de s'encroûter géorgiquement comme il prétend le faire.

Rappelez, je vous prie, à Peyron l'article convenu sur le Spohn, et, s'il veut des notes à cet égard, je lui en enverrai. Mon frère a mis dans le *Bulletin*[2] un article, extrait de l'*Isis allemande*, contre ledit système, avec un préambule à l'adresse de beaucoup de monde. — Si M. Cantù pouvait me faire un petit calque de la scène des canards, il m'obligerait infiniment. Vous me l'enverriez dans une lettre. J'ai oublié derrière mon lit, sous des in-folio, mon grand tableau peint. Dites à Costa de l'envoyer, entre deux cartons

1. Lodovico Costa.

2. Voir cet article dans le *Bulletin Férussac* de 1825, t. IV, p. 282, n° 259.

bien enveloppés, par les Bonnafous[1] à Grenoble, où je reste jusques à la décision de l'affaire Santoni, pour ne pas traverser la France une seconde fois. Écrivez-moi vite. Présentez mes hommages à M. et Mme de Balbe, et mes amitiés à Peyron, Boucheron, Sclopis et Plana. Dites à Mme la Comtesse que j'arriverai à Turin affamé de bonbons; qu'elle ait donc la bonté de mettre une portion de côté à chaque distribution, avec un petit supplément pour ma fille. Adieu, mon cher ami, donnez de mes nouvelles à ceux qui m'aiment et comptez sur mon inviolable attachement,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Grenoble, 1825 (fin décembre).

Je réponds peut-être un peu tard, mon cher ami, à votre lettre du 5 décembre, mais vous trouverez le motif véritable de mon silence dans la missive que j'écris aujourd'hui même à notre ami Costa. Je voulais pouvoir vous dire du positif.

Les choses ne vont pas aussi vite que nos désirs; il faut donc se soumettre et attendre encore quelques jours. Cependant l'affaire est au mieux, et mes espérances se raffermissent de jour en jour. Je ne renonce donc point au plaisir de vous embrasser avant un mois.

Remerciez M. Cantù des calques qu'il a bien voulu faire pour moi; ces petits canards-là ne produiront aucun déficit dans le Musée de Turin, puisque les originaux y restent, et bien d'autres canards encore que nous connaissons et qu'il

1. La famille Bonnafous, de Grenoble, qui était en fort bons termes avec Champollion-Figeac depuis 1798, avait des parents de même nom à Turin.

est inutile de nommer, la désignation symbolique valant à elle seule une définition complette. Le Cerbère n'aura rien à dire, et sa triple gueule sera forcée de rester close sur cette matière comme sur beaucoup d'autres. Je serais curieux toutefois qu'il essayât une réponse ; il serait obligé d'improviser les faits, et je ne me forme point une très haute opinion de son génie poétique. Quant à ses partisans, ils seront d'autant plus attachés à sa cause, qu'en la défendant *mordicus*, ils ne risquent rien de perdre de leur réputation de bonne foi, d'esprit et de bon sens. Là où il n'y a rien, l'opinion perd ses droits. Ils sont donc fort à leur aise, et nous pourrions nous y mettre aussi, dans le cas où une réponse à cette réponse devînt nécessaire, mais je n'y compte pas : si on le conseille bien, il se tiendra tranquille, et ce sera pour le mieux.

J'occupe mon loisir forcé à paperasser dans les copies et extraits que j'ai rapportés de Turin. Je m'attache à me former une idée claire des divisions du ciel par *régions*. Je suis déjà certain que le *ciel entier*, [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes], se divisait en quatre parties : [hiéroglyphes] *le ciel méridional*, [hiéroglyphes] *le ciel septentrional*, [hiéroglyphes] *le ciel occidental* et [hiéroglyphes] *le ciel oriental*, que ces quatre cieux contenaient chacun une contrée [hiéroglyphe] ou grande division territoriale, qui se partageait en [hiéroglyphe] *régions*, et celles-ci en [hiéroglyphes] *demeures* ou *habitations* et même *villes*. Ainsi *les deux demeures d'Atour* [hiéroglyphes] étaient dans la région de *Sa* [hiéroglyphes], qui dépendait de la contrée (*Ris*) [hiéroglyphes] du *ciel méridional*, [hiéroglyphes]. Voilà un pas capital de fait dans cette recherche. Je connais la situation locale et relative d'une quantité de [hiéroglyphe] et de [hiéroglyphes], et je crois possible, en compulsant et comparant les manuscrits, d'arriver à dresser avec certitude *la carte des royaumes célestes*, — leurs subdivisions, leurs villes, et les habitations des Dieux qui président à chacune d'elles. Mais il faut du

temps et une foule de choses que je n'ai pas sous la main à Grenoble. Je pelotte donc, en attendant partie.

Comme le jour de l'an approche, recevez mes souhaits de félicité et de bonheur : *Auspicio felix totus ut annus eat* pour vous et tous ceux que nous aimons. Il y a bonne part de tout cela pour la Maison Sclopis. Dites bien à Mme la Comtesse que j'arriverai au premier jour pour recevoir *mes* bonbons et à double ration, puisque je serai naturellement le chargé d'affaire de ma jolie petite fille. — Je vous écrirai dans peu de jours pour vous annoncer ce que le destin aura irrévocablement prononcé de mon sort à venir. Présentez en attendant mes respects à M. le Comte de Balbe et aux siens, et mes sincères amitiés à Boucheron, Peyron, Plana, et à tous ceux ou celles qui se souviennent encore de moi. Je vous embrasse de cœur, et suis tout et toujours à vous ,

J.-F. CHAMPOLLION.

P.-S. Ma femme et mon beau-frère vous envoient mille souhaits de prospérité.

Vers le 15 décembre, Champollion-Figeac avait dû retourner à Paris pour des raisons très sérieuses : non seulement Dacier, de plus en plus infirme et habitué à passer les soirées avec lui, déclarait ne pouvoir plus vivre sans lui, mais le vicomte Sosthènes aussi, sachant que les intrigues contre « l'Égyptien » étaient devenues plus graves que jamais, faisait prier le frère aîné de revenir tout de suite, afin de tenir en échec les trop audacieux adversaires. A la Cour, on ne parlait plus que de la collection Passalacqua et de « Jomard, *comme directeur du futur Musée Égyptien* », et la duchesse de Berry, inspirée sans cesse par les « alliés », était ravie plus que tout autre de cette perspective. Heureusement le duc de Doudeauville, en sa qualité de ministre de la Maison du Roi, ne voulait point admettre la possibilité d'un pareil procédé; il restait donc, comme son fils, fidèle au *vrai* « Égyptien », et résolu à lui venir puissamment en aide.

Le baron de Férussac, lui aussi, attendait ce retour avec impatience, afin de déposer entre les mains de Champollion-Figeac une partie de la lourde responsabilité qu'il avait assumée sur lui-même. « La confiance que je dois à votre coopération active et éclairée m'en fait un devoir, lui écrivait-il. Les bulletins de votre section porteront donc votre nom, et sur la couverture et sur le titre de chaque volume, comme *Chef-Rédacteur*..... »

Arrivé à Paris, Champollion-Figeac y fut reçu, au relais de poste même, par Duguet et Teuillé, ses fidèles amis, — car, en effet, il y avait beaucoup à dire, et plus encore à faire. — H. H.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Grenoble, fin de décembre 1825.

Voici, mon cher ami, l'Erratum promis ; je te prie de le faire imprimer et de presser le plus possible la publication de cette *Lettre*[1], qu'il me serait bien agréable d'emporter en Italie si je dois y retourner bientôt. J'attends à cet égard et avec la plus vive impatience quelque chose de définitif. La réponse des Santoni ne tardera point, et la mort d'Alexandre arrêtera sans doute les prétentions russes sur la collection. Il ne faudrait pas que le même événement servît de texte à des renvois de la part de nos gens qui, certainement, ne seront pas tenus de payer les funérailles de l'autocrate. — J'attends aussi que tu m'envoies un peu de pâture pour prendre patience, — ne fût-ce qu'un quartier de monolithe. Dis à l'ami Huyot que je n'ai pas reçu sa seconde lettre et

1. Champollion avait d'abord rédigé, sous forme de lettre, l'article qui parut plus tard au *Bulletin Férussac* de 1826, t. V, p. 6, n° 5.

qu'il te donne une analyse de son contenu. Rien de plus.....
Tout et toujours à toi de cœur,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Grenoble, 4 janvier 1826.

J'ai trouvé hier au soir, en rentrant, mon cher ami, ta lettre archidémotique du 30 passé. Les choses vont donc au mieux, en supposant que j'aie bien déchiffré et que mes suppléments au texte soient d'une exactitude assez approximative. Presse donc la conclusion définitive..... Décide le Duc à m'envoyer en Italie avec un titre définitif, et fais-moi passer tous les papiers nécessaires et instructions détaillées, sans oublier d'y joindre la copie du catalogue[1] qui doit se trouver entre les mains de Son Excellence. Elle m'est absolument indispensable. On pourrait tout simplement m'en envoyer une copie. Il m'importe de savoir aussi en détail quelles ont été les démarches faites par M. le Duc de Blacas dans toute cette affaire. A-t-il envoyé un rapport? Que contient-il ? Qu'a-t-il produit? Tu sens que je dois le remercier moi-même de tout ce qu'il a pu faire dans ce but, et le tenir de suite au courant dans le cas de réussite, et à plus forte raison si nous échouons contre toutes les probabilités présentes. Il me faut aussi une pièce officielle, exposant ma mission, laquelle me servira de passeport et de sauvegarde contre les difficultés du pays que je dois encore perlustrer. Hâte-toi donc, pour que je profite des beaux jours que le 1er janvier vient d'amener; le mont Cenis est charmant, et je

1. Ce catalogue avait été fait par Henry Salt. Le duc de Doudeauville en avait montré la copie à Charles X, afin d'accélérer sa décision.

serais charmé, pour ce qui me concerne, de profiter de ses bonnes grâces.

Je te remercie du cartouche du monolithe. Tu vois que je l'avais deviné *d'avance*[1], car c'est bien réellement celui du Roi *Amasis* de la XXVIe *Saïte*. Ma théorie est donc bonne, et c'est avec toute raison que je concluais, sans craindre d'errer, qu'un beau monument trouvé à *Saïs* devait porter une dédicace par un Roi *Saïte*. Ta lettre contient une seconde preuve de ce principe de divination; il en sera question tout à l'heure. Je veux d'abord te dire que le dessin du cartouche par *Cailliaud* est inexact, comme il arrive quand on copie ce qu'on ne comprend pas; — au lieu de , il faut corriger par , et tu peux vérifier ma correction sur l'original. Je serais bien étonné qu'il y eût autre chose. C'est là le cartouche-prénom du Roi *Amasis*, l'avant-dernier des Saïtes et l'ennemi personnel de *Cambyse*, qui ne put se venger que sur son fils *Psammachéritès*. Le *nom propre* d'*Amasis*, que je n'ai point encore publié non plus que le *prénom*, est : *Aahmos - Net - sé*, c'est-à-dire *Amosis* (ou *Amasis*), enfant de Nét (Néith), Déesse protectrice et spéciale de la ville de *Saïs* et de la Dynastie Saïte. Il ne me paraît (*sic*) naturel, en conséquence, de m'attendre à trouver le monolithe de Paris dédié à cette même Déesse *Néith*. Quant au cartouche , il n'a aucun rapport avec celui de la *cuve de Saint-Athanase*, et encore moins avec la XVIe ou XVIIe Dynastie. Je le connais depuis longtemps. Il appartient à la XXVIIIe ou XXIXe Dynastie *Mendésienne* ou *Tanite* (j'ignore laquelle, n'ayant pas mes *canons* sous la main), d'où

1. Ce cartouche-nom propre « Amasis, enfant de Néith » se trouvait sur le « monolithe Cailliaud », qui était demeuré longtemps entre les mains de Jomard, bien que celui-ci avouât ne pouvoir rien en tirer.

je conclus que le monolithe qui porte ce cartouche est ou à *SSan* (*Tanis*), *Thmayyè* (Thmuis), ou dans le voisinage d'*Aschmoun-Tanah* (Mendès), dans tous les cas près du lac *Menzaléh* qui touche aux ancien nomes de *Tanis* et de *Mendès*. Le fait est à vérifier auprès de M. Pacho[1]. Le nom propre qui suit ce cartouche doit être ou quelqu'une de ses nombreuses abréviations. Il se lit ⲛⲕⲱⲧⲛⲏⲃⲱϥ *Nekôtanèbω* ou *Nekotanèbf;* c'est le *Nectanèbe* ou *Nectanébo* des Grecs.

Ne néglige donc aucun moyen possible d'avoir la communication de la liste de cartouches avec indications locales, et de plus les inscriptions des *arts et métiers*, avec la simple indication de la scène à laquelle se rapportent les légendes, s'il n'est pas permis d'avoir le tout. Je t'ai fait part des hautes espérances que j'attache à ce genre de légendes pour le *complément de mon alphabet*, etc., etc.

J'attends avec impatience la lettre de W. Gell que doit m'apporter le Docteur Carabin. Envoie-moi toutes celles qui ont pu m'arriver depuis mon départ[2], et regarde s'il y en a du Comte Kossakowsky, mon grand ami de Rome. Je ne sais ce qu'il est devenu. Rien de plus. Tout le monde va bien. Une charge de compliments pour ton compte et venant de toute part. Mes respectueuses tendresses à M. Dacier, qu'il me tarde fort de voir manœuvrer le chapelet. Je serais curieux d'apprendre, pour mon profit particulier, les jolies variantes qu'il doit faire sur les *Ave Maria* et les *Pater* du commun des martyrs. Adieu. Je t'embrasse de cœur et suis tout et toujours à toi,

J.-F. CH.

1. Pacho (Jean-Raymond), né à Nice, en 1794. Voyageur de mérite, qui, en 1826, s'occupait de publier la relation de ses voyages dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les Oasis du désert Libyque.

2. Depuis son départ pour Grenoble, Champollion avait fait envoyer ses lettres à Paris. Il avait jugé plus prudent d'en agir ainsi, l'achat de la collection de Livourne n'étant pas encore assuré.

AU MÊME

Grenoble, 10 janvier 1826.

Mille remercîments, mon cher ami, des bonnes nouvelles que tu m'annonces; j'espère qu'au moment où celle-ci te parviendra définitivement, tu devras savoir à quoi nous en tenir. Je suis très flatté de la confiance du Ministre, mais comme je me défie de mes connaissances en affaires, je te prie de me faire rédiger les instructions les plus étendues et les plus circonstanciées. Mon but en cela est de bien agir, et de ne point perdre de temps à demander soit des directions, soit des explications. N'oublie point de faire fixer mes honoraires pendant ma mission, de manière à ce que je sache si je puis, en attendant que les caisses arrivent à Paris, aller faire quelques petites dévotions à Rome, où une ardente piété me rappellera, quand je n'en serai plus qu'à trois journées de distance. De plus, puisqu'on fixe le budget de 1826, ce serait le cas de faire décider la création de la place au Musée. Il me serait si agréable, en arrivant à Livourne en face de la collection, de me considérer comme un colonel à la tête de son régiment ! Cette petite satisfaction en vaudrait bien une autre, et c'est probablement l'heure la plus favorable pour en demander et en obtenir l'accomplissement.

J'attends M. de Vaucelles[1], et je m'occuperai jusques à sa venue de rédiger de nouvelles notes, mais tous les voyageurs du monde ne sauraient suppléer à ce que je pourrais faire moi-même en six mois sur les lieux. C'est, vanité à part, la fable de *l'œil du maître*, du bon Lafontaine.

Je ferai avec plaisir l'extrait du Papyrus hiératique de

1. L. de Vaucelles, orientaliste, revenant d'Égypte, s'occupait, en ce temps-là, de rédiger sa *Chronologie des monuments antiques de la Nubie*, qui fut publiée à Paris, en 1829.

Cailliaud. Profite du moment où il est à Paris, et sous ta main, pour t'assurer qu'en cas d'émigration à Nantes, je pourrai, à mon retour à Paris, étudier ses calques et ses dessins à l'aise. Cela est dans son intérêt tout comme dans le mien, et il serait peut-être possible que nous nous entendissions pour leur publication, surtout si Pancoucke voulait publier une collection d'*Ægyptiaca*, qu'il trouverait certainement à placer en faisant la chose un peu économiquement.

La déconfiture des mémoires de Jomard est une plaisante affaire, mais je suis persuadé qu'en criant, il *dissimule ;* — qu'il a renoncé lui-même à publier ses papefards, bien convaincu de leur nullité, mais qu'il se donne un vernis de *victime*, pour légitimer cette suppression volontaire. On a toujours bonne grâce de crier à l'oppression, et la réputation de M. de Corbière, le tyran mélodramatique de la littérature, ne prête que trop à la fable du Jumard et des ciseaux. Pour moi, je crois ridicule ou tout au moins très inutile de perdre son temps à châtrer un mulet. — Aussitôt que tu en auras le temps, fais-moi le plaisir d'examiner ce que contient la *fin* si attendue de la *Description de l'Égypte*. Comment y donne-t-on l'inscription de Rosette ? Serait-il possible d'avoir une épreuve ou tout au moins un calque de la partie hiéroglyphique ? Ce dernier point m'intéresse surtout. Y a-t-il quelque part des papyrus nouveaux ou des cartouches ? Un mot là-dessus, je te prie.

Une quinte, qui a pris les neveux de Dubois-Aymé[1], m'empêche de voir ici ses bribes Égyptiennes, — nul n'est

1. Du Boys-Aymé, ancien membre de la *Commission d'Égypte* et un des plus habiles ingénieurs des ponts et chaussées de Bonaparte. Pendant son voyage en Égypte, il s'occupait si fort des antiquités, qu'il en reçut les reproches de son sous-directeur Girard, dont il a été question à la page 125. S'apercevant de l'amitié de Girard pour Champollion, et excité par Jomard, son ami intime, du Boys-Aymé avait toujours refusé obstinément de montrer à « l'Égyptien » ses notes et ses antiquités.

prophète dans son pays! Mais, en revanche, on m'a communiqué ce matin les procès-verbaux de la découverte du tombeau du géant *Teutobochus*, plus une dent du jeune homme. J'ai engagé Mme de Gotheron de communiquer le tout à Cuvier à son premier voyage à Paris. — Envoie-moi par la plus prochaine occasion le meilleur petit *Manuel du Lithographe* : c'est M. de Mirbel le fils qui est venu me faire part de son désir de graver lui-même lithographiquement une *flore dauphinoise*. Et il voudrait avoir des instructions sur la manœuvre.

M. de Sacy, qu'il ne serait pas mal de voir, n'a point reçu le catalogue des papyrus du Vatican. Tu ferais donc bien de lui en remettre un exemplaire..... Rien de plus, — j'attends de la pâture. Mes respects à M. Dacier et à tous les siens. As-tu vu Biot? Dis-lui mille choses de ma part et demande-lui des nouvelles de Lecaron, auquel j'écrirai incessamment. Adieu, je t'embrasse de cœur,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Grenoble, 25 janvier 1826.

J'ai reçu hier, mon cher ami, ta lettre du 21 janvier et me suis réjoui des bonnes et grandes nouvelles qu'elle renferme. Je m'en rapporte entièrement à toi sur la diligence que tu mettras à me faire expédier mes papiers et toutes les autorisations nécessaires, pour que ma mission à Livourne soit remplie avec promptitude et facilité. Ce retard de huit jours encore, quelque pénible qu'il soit, donne peut-être au mont Cenis le temps de se débarbouiller un peu, car tout ce que j'en apprends n'est nullement encourageant; il se

conduit fort mal cette année, on parle de traîneaux et, ce qui est pire, d'une ration de pommes de terre à quatre francs par repas, lorsque la tourmente, que Dieu confonde! vous force d'entrer dans le gîte hospitalier de la Grand-Croix.

Je ne quitterai certainement pas le coin du feu sans de bonnes sûretés. Je vais en conséquence écrire à l'ami Avet ou, si l'autorité sénatoriale ne suffit point, je recourrai à l'ami Rosset, intendant de la Maurienne, pour avoir des nouvelles positives de son administré à la tête blanche. J'ai songé aussi à filer par le Midi, mais le Col de Tende ne sera certes pas plus tendre que le mont Cenis, et, selon moi, beaucoup moins sûr par cela seul qu'il est moins fréquenté. — N'oublie point, dans l'expédition générale des papiers que tu vas me faire, le *catalogue* de la collection. C'est une pièce *indispensable*. Il l'est tout autant de savoir au juste la dépense que je puis me permettre, et pour cela il faut faire fixer mes honoraires; n'oublie pas que je prétends m'en servir pour revoir encore une fois la Ville Sainte. Je me saignerai plutôt que de ne pas le faire, et, s'il le faut, j'y mangerai ma *Seconde Lettre*. En attendant, dis-moi comment je puis faire ici pour me garnir le gousset, en attendant que je puisse rendre avec l'argent du Ministère. Ce point est essentiel.

L'affaire de l'acquisition terminée, poursuis avec ardeur, et sans perdre de temps, celle de la *conservation* du Musée. Il faut profiter de l'opportunité. J'ai donc écrit à notre bon ami de Naples, qui est trop excellent à mon égard pour me manquer dans cette solennelle occasion. La lettre partira demain et il écrira sans doute à Paris très peu de jours après avoir reçu la mienne, car il est exact et expéditif en affaires. Je ne sais jusques à quel point ce que tu as mis en train dans les eaux du *Bouquiniste*[1] ne nuira point, quant à ce qui me concerne seulement, au projet de Musée qui

1. Il s'agit ici de Sacy, qui avait demandé à Champollion-Figeac si son frère n'aimerait pas être nommé professeur à la Sorbonne.

me sourit et me convient davantage sous tous les rapports. N'insiste pas trop quant au projet d'impression du *Dictionnaire copte*[1]. Je t'ai déjà dit que je n'avais pas le temps de le mettre en état de paraître, ayant des choses bien plus importantes à faire, que de croquer des *mots*, quand j'ai la possibilité de mettre les deux mains sur les *choses*. — ..... Tu trouveras ci-joint le calque des noms propres tels qu'il peut les faire graver en toute sûreté. — Faut-il lui renvoyer *le calque du Papyrus*[2]? S'il en voulait une notice succincte sur tout ce qu'il renferme et la traduction de trois quarts, je pourrais la lui fournir. Je suis arrêté seulement par des mots *mal calqués* et que je ne puis déchiffrer. Rien de plus. Si tu as quelques hiéroglyphes du monolithe, pour me faire prendre patience, ce serait bien. J'ai commencé l'article Ausonioli[3]; je te le ferai passer avant mon départ. Celle-ci n'étant à autre fin que de te féliciter de la brillante charge que tu as exécutée contre le *Gaulois-Celtique*[4]. Je t'embrasse de cœur et d'âme, en te priant de présenter à M. Dacier mes tendresses les plus vives et les plus respectueuses, ainsi qu'à tous les siens. Je finis à la hâte, vu *l'heure tarde*,

J.-F. Ch.

1. Sacy insistait pour que Champollion publiât son *Dictionnaire copte* et aussi les mémoires sur l'écriture hiératique et sur l'écriture démotique qui avaient été lus devant l'Académie des Inscriptions, pendant l'été de 1822.

2. Il s'agit d'un papyrus hiératique que Cailliaud voulait publier.

3. Voir le *Bulletin Férussac* de 1826, t. V, p. 164, n° 229, article signé A. M. (Antoine Métral). Celui-ci, qui était avocat, homme de lettres, et de plus, ami dévoué des deux frères, leur prêtait très volontiers son nom en pareille occasion.

4. Johanneau (Éloi), philologue et antiquaire. En 1805, il fut un des principaux fondateurs de l'*Académie celtique*, qui est aujourd'hui la *Société des Antiquaires de France*. De l'avis des deux frères, il se détournait trop de tout ce qui ne concernait pas les *antiquités nationales*, et surtout « les traditions et les origines relatives au druidisme ».

A L'ABBÉ GAZZERA

Grenoble, 1er février 1826.

Vous me reprochez, mon cher ami, dans votre dernière lettre du 7 passé, de ne vous donner depuis longtemps que cette nourriture légère et sans suc effectif qu'on nomme l'*espérance*. Je ne pouvais vous offrir alors que ce que le destin mettait à ma disposition, — mais voici du plus substantiel.

Le Roi, sur mon rapport présenté par le ministre de sa Maison, a *définitivement approuvé* l'acquisition de la collection de Livourne, et c'est une affaire faite; il est donc incontestable que vous me reverrez à Turin où je me propose de faire une entrée triomphante..... Je n'attends donc plus pour repasser les Alpes que deux choses. La première, les papiers nécessaires, le traité dûment signé, ma mission officielle et mes instructions et pleins pouvoirs : c'est mon frère qui rédige tout cela lui-même dans les bureaux du Ministère, et, comme il connaît l'affaire à fond, les choses iront pour le mieux, et je mettrai promptement la main sur les bons papyrus et les charmantes momies de Livourne. Le second objet de mon attente est que le mont Cenis veuille bien avoir la bonté de me laisser passer sans exiger le tribut de l'une de mes jambes. J'attends pour cela des informations positives. Dans tous les cas, je veux être à Livourne à la fin du mois qui commence aujourd'hui. Mes papiers seront ici dans trois ou quatre jours, et ce qu'on m'écrira de Chambéry relativement aux neiges réglera définitivement le jour de mon départ. J'écrirai donc à l'ami Costa, lorsqu'il y aura quelque chose de fixe pour une seconde ascension en Italie.

Je ne puis que bénir la main bienfaisante qui, dans un

hiver aussi rigoureux, s'est plu à garantir notre pacifique Osymandyas de l'aiguillon du froid soutenu qui nous tourmente depuis deux mois. Qu'on dise maintenant qu'il est inutile de se plaindre. On gagne toujours quelque chose à crier, et les *Stuoie*[1] valent un peu mieux que la paille; j'espère que, si l'on suit la progression, dans dix ans d'ici, l'ami *Mandouéï* pourra se voir paré de la défroque de quelque moine qui aura jetté sa garde-robe aux orties. — Avez-vous su si, depuis le retour de l'empailleur royal, les grands manuscrits hiératiques et hiéroglyphiques ont reparu dans le Musée ? A-t-on songé à les dérouler? Je serais bien aise de les parcourir, si l'on veut bien encore m'accorder cette licence, pendant le peu de temps que je passerai à Turin en allant à Livourne. Quant à l'ancien projet de mettre en ordre le fumier des étables d'Augias, vous sentez que je n'y pense plus. Je me donnerai ce plaisir-là à Paris, avant que l'année finisse..... Chargez-vous, en attendant (*lacune*), de me rappeler au souvenir (*lacune*) loyaux amis Boucheron, Plana, Pauli et Peyron. J'espère que ce dernier n'aura point déserté l'Égypte, malgré la tyrannie des Hyk-Schôs.

Adieu donc, communiquez ma lettre à Costa, et attendez-vous l'un et l'autre à me voir tomber du ciel au milieu de vous tous et au premier jour. Tout et toujours à vous de cœur,

J.-F. Ch.

1. Des paillassons en jonc, fort épais, couvraient le colosse, si bien que l'on ne devinait plus ce qu'ils cachaient.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Grenoble, 7 février 1826.

Ta lettre du 2, mon cher ami, a porté la terreur dans toutes mes fibres. On ne pourra donc jamais se fonder sur la parole de certaines gens, sans courir le risque de trop s'avancer, ou de passer pour un Gascon, auprès des personnes qui ne connaissent point tous les détours de la caverne de Gilblas. Si l'intrigue réussit, me voilà dans une belle position à l'égard des Santoni ; et si le bon sens l'emporte, je pourrai bien me consoler d'avoir perdu *cinq mois* à attendre ce résultat aux dépens de tous mes travaux, — mais rien ne me garantira contre les langues envenimées de la faction Argyrienne, qui ne manqueront point de trouver insignifiant, inutile et sans intérêt, tout ce qui compose la collection de Livourne, bien inférieure sans doute à l'*inappréciable* Musée Passalacqua ! Je suis tellement dégoûté de cette perspective, que je serais presque charmé qu'on chargeât un des grands hommes du jour de faire ce marché, de recevoir les objets, de les transporter à Paris, et de les classer avec la même supériorité de vues qui préside à l'arche de Noé qu'on nomme le Cabinet des antiques à la Bibliothèque du Roi. Je vois bien, à l'intérêt que je prendrais au classement et aux développements d'une collection, que je ne suis pas du bois dont on fait aujourd'hui les *conservateurs*. Il faut ressembler aux *conservatori* de Rome qui, succédant aux droits du Sénat et chargés originairement de défendre les libertés publiques, se contentent de veiller à ce que la mule du Saint-Père ne fasse point quelque faux pas dans les grandes cérémonies de l'Église.

Quoi qu'il en soit, je reçois, à l'instant même où je tourne le feuillet, une lettre de Santoni à la date du 31 janvier,

dans laquelle il se réjouit avec moi de ce que notre *affaire est terminée.* Je lui avais écrit conformément à ce que tu me mandais dans ton avant-dernière lettre. Il reste à savoir si S. E. le Duc de Doudeauville est disposé maintenant à soutenir nos dires. Quant à moi, si cette affaire manque, après tant de décisions successives, je n'oserai plus remettre le pied en Italie où, grâces à M. Durand auquel M. le Duc de Blacas en a parlé, personne n'ignore que la collection de Livourne est un morceau de roi, destiné au roi de France. M. Durand doit être de retour à Paris depuis quinze jours. Comme il a visité la collection pièce à pièce, il pourrait dire si celle de Passalacqua vaut l'honneur d'être nommée à côté de celle de Livourne. — Dans tous les cas, fais décider l'affaire par *oui* ou par *non* au plus vite, parce que je suis las de perdre mon temps à ne rien faire. Je me dévore le cœur comme le Bellérophon d'Homère : une décision, quelle qu'elle soit, sera reçue par moi comme un bienfait du Ciel. C'est à toi à le faire parler, *et eris mihi magnus Apollo.*

On m'écrit de Turin, le 24 janvier (et c'est le premier secrétaire d'ambassade, M. de Chasteau), qu'on a chargé M. le Baron Mortier, second secrétaire d'ambassade à Rome, et qui a passé à Turin le 2 janvier, se rendant en courrier à Paris, de deux paquets pour moi, l'un venu *de Paris*, et l'autre *de Rome.* Je n'ai reçu ni l'un ni l'autre : je te prierai donc de t'informer *aux Relations extérieures* de ce que ces paquets, auxquels je tiens, peuvent être devenus. La même lettre me mande que M. le Duc de Blacas, qui, dit-il, doit m'écrire, *ne sait où m'adresser ses lettres et qu'on l'obligerait si on lui donnait de mes nouvelles.* Il est évident que M. de Marcieu, son premier secrétaire, et qui est la distraction en personne, a oublié de lui dire où j'étais, car il a mon adresse à Grenoble. M. de Chasteau lui a écrit de suite, en conséquence, mais le Duc ne m'écrira qu'à Livourne où je dois être *à la fin de ce mois*, d'après la dernière lettre que je lui ai écrite. Il m'est donc impossible de te dire

quand il écrira à Paris pour l'affaire en question, mais, ses bontés pour moi connues, je ne doute point qu'il ne le fasse *de suite,* puisque je prenais la licence de l'en prier. Tu peux donc tabler là-dessus. Sur le tout, je ne saurais mieux finir cette lettre que par l'oraison *In manus tuas, Domine, commendo,* etc., etc., et en t'embrassant de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

P.-S. Mes respectueuses tendresses à M. Dacier; je suis on ne peut plus reconnaissant de l'aimable lettre qu'il a pris la peine de m'écrire. Je lui répondrai au premier jour.

AU MÊME

Grenoble, 10 ou 11 février 1826.

Je m'aperçois, mon cher ami, qu'au milieu de tout le désappointement que j'ai éprouvé à la lecture de ta dernière lettre, le calque des deux noms propres demandés par Cailliaud est resté sur mon bureau. Je te l'envoie donc de suite sous ce pli, et je vais rédiger une petite notice sur le papyrus entier. Je compte faire ce petit travail à Vif, où je vais passer trois jours paternellement, pour être libre de partir aussitôt qu'il plaira à Dieu ou à M. le Duc de Doudeauville de décider si je tourne du côté des Alpes ou de celui du Rhône. Dans tous les cas, une décision, fût-elle contraire à nos plans, sera bien reçue. Voilà près de cinq mois que je perds dans toute l'étendue du mot, à attendre qu'on veuille se décider à terminer une chose avantageuse pour tout le monde. Dépêche-toi donc, brusque le dénouement d'une manière ou de l'autre; j'attends comme une truite vivante

au milieu de la poêle à frire. — Tout le monde se porte bien.

J'attends une occasion pour t'envoyer : 1° des chapelets à expédier à Figeac; 2° l'article pour l'ami Ausonioli, dont l'impudence mériterait une leçon plus âcre et plus matérielle. Adieu, tout et toujours à toi,

J.-F. Ch.

P.-S. Je rouvre ma lettre pour te supplier d'envoyer *de suite,* par le moyen des Bossange, libraires, à M. Inghirami, de Florence, *tout le Panthéon,* mes œuvres, les tiennes, et le *Lydus* de Hase, — en échange des livres étrusques, que tu as dû recevoir par les Bossange aussi. J'y tiens on ne peut plus, et il y a longtemps que cela devrait être fait. *La Justice le veut.*

AU MÊME

Grenoble, 20 février 1826.

.... Je vois le temps s'envoler avec d'autant plus de regret que les mois de chaleur doivent mettre forcément un terme à mon pèlerinage dans le pays classique. Si Livourne m'arrête deux mois, j'aurai à peine un mois et demi pour revoir Rome et surtout Naples, où je ne pourrai me dispenser de faire une visite au Duc, ne fût-ce que pour le remercier de tout ce qu'il a fait pour engager l'affaire.

Dieu veuille que l'espoir qu'on te donne de livrer mes papiers le 19 ou le 20 courant ne soit pas encore déçu, et qu'une nouvelle intrigue ne m'arrête point encore ici pour un mois, ici où je n'ai absolument rien de bon à faire, me

trouvant dans l'impossibilité de rédiger une seule ligne, soit pour le *Panthéon*, soit pour la suite de mes *Lettres*. Cette *Seconde Lettre* est mon tourment, et le retard qu'elle éprouve me vexe au delà de toute expression. Fais-la donc expédier au plus vite..... Les Santoni doivent être bien impatients de me voir arriver, et bien surpris de ce que je ne leur annonce point encore le jour de mon départ. Je présume que M. Poggi les aura prévenus des nouveaux retards que l'affaire a éprouvés malgré nous, et cela me tranquillise un peu.

Je ne compte emporter avec moi que mille francs en or, à prendre chez les Périer, cela me suffira pour commencer : tu auras seulement la précaution de m'adresser à Livourne, aussitôt que tu apprendras mon arrivée, une seconde lettre de mille francs sur un banquier de Livourne ou de Florence : je verrai alors si ces deux mille francs me suffiront. Dans le cas contraire, je te demanderai à temps, soit sur Rome, soit sur Milan, ce que je croirai nécessaire pour finir mes courses vagabondes. En attendant, pousse à la roue, et profite de la décision qui institue le régiment pour m'en faire expédier le brevet de colonel. Le Duc a déjà écrit de Naples, je n'en doute nullement, et un houra fait à propos par nos amis, au nombre desquels tu peux hardiment compter M. le Duc de Noailles (que tu ferais bien de voir, s'il est à Paris), décidera l'affaire, si jamais elle le peut être.

Mille choses à notre ami Dubois le paresseux ; il prend bien, sur les planches de la *Seconde Lettre*, sa revanche sur le texte arriéré du *Panthéon*. Mais je suis vraiment dans l'impossibilité de faire mon texte, n'ayant sous la main aucun des ouvrages ou des textes Égyptiens qui me sont indispensables pour cela. Si je pouvais avoir la note bien claire des planches qui formeront la XIIe et les suivantes, je ferais le texte à Livourne ou tout au moins à Florence. Tâche de m'envoyer cette note avant mon départ si cela se peut. — ..... Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de cœur

en te priant de toutes mes tendresses pour l'excellent patron et tous les siens-nôtres,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Grenoble, 23 février 1826.

Tu dois te figurer, mon cher ami, le plaisir avec lequel j'ai reçu, par ta lettre du 19, l'annonce que les bienheureux papiers sont enfin dans tes mains. Je commence à croire que la collection nous appartient, et que je dois respirer pour la seconde fois l'air embaumé de l'Ausonie. Je n'ai rien eu de plus pressé que de donner à Charvet des instructions positives, pour que la caissette n'éprouve aucun retard. Dieu aidant, j'espère la tenir dimanche, et me mettre en route mercredi 1er mars : ce sera un digne anniversaire de mon départ pour Rome, de Turin, en 1825, et je ne vois point pourquoi cette excursion-ci ne serait pas aussi heureuse que l'autre. Je compte être le vendredi suivant, ou le samedi au plus tard, à Turin, où je ne m'arrêterai que quatre jours au plus, pour revoir mon monde. De là je tâcherai de gagner *Parme,* en ligne directe si cela est possible, et d'éviter ainsi de faire un grand circuit par Gênes ou par Milan. De Parme, il me sera facile de me transporter à *Lucques,* foyer de gloire de notre ami San Quintino, dont la *Revue Encyclopédique* entretient ses bénévoles lecteurs. J'espère que tu ne lui donneras pas le plaisir d'une réplique. Il faut l'abandonner à son malheureux sort.

Je n'ai aucune nouvelle du rouleau perdu, je tâcherai donc, avant mon départ, de t'en envoyer d'autres : il semble que le diable se mêle de cette *affaire des nombres*. Je passe naturellement des *nombres* aux *monnaies :* je ne tiens pas

encore les scarabées que je devais prendre chez M. Augustin Périer, vu qu'il est absent et ne sera ici que samedi. — .....

Il est évident que je ferai pour les manuscrits grecs tout ce qui te conviendra. La difficulté sera de trouver une voie *archi-sûre* pour te les faire tenir, et pour éviter que les mille et une douanes de l'Italie ne les lacèrent en les visitant. Songe à cela seul; il n'y a pas d'autre inconvénient, puisque je disposerai de la collection. Il est fort égal au Ministre qu'ils arrivent à Paris par une voie ou par l'autre.

Mes lettres de Livourne te fourniront assez de matière pour le *Moniteur* et le *Bulletin*, et je les soignerai en conséquence. Quant au projet indiqué de faire sur le Musée de Livourne une série de *Lettres* comme sur le Musée de Turin, c'est un point qu'il faut laisser à l'avenir. Je n'aurais pas le temps physique pour cela. Ce qu'il y aurait de mieux à faire, c'est une série de *Rapports un peu nourris*, que j'adresserais au Ministre à mesure que je rédigerais l'inventaire de la collection. Tu pourrais obtenir alors, et cela sera facile et convenable, qu'il permette la publication dans les journaux, de cette partie de ma correspondance. Il pourrait fort bien lui-même en ordonner l'insertion au *Moniteur*. Je pense que ce parti est le bon. D'ailleurs, certains personnages ne seraient pas flattés que j'écrivisse des *Lettres* à tout le monde, et à ce propos je te recommande la *Seconde* à cor et à cri. Il est très urgent de faire corriger par Agoub[1] les quatre mots arabes, où existent trois ou quatre fautes. Fais un carton, ce serait le mieux. Je te recommande encore

1. Agoub (J.-E.), né au Caire, en 1795, de parents coptes. En 1801, au moment où les troupes françaises évacuèrent l'Égypte, son père l'amena à Marseille, où il fit ses études. Grâce à la sollicitude de Fourier, à qui jadis le père avait rendu des services importants, J.-E. Agoub devint professeur d'arabe à l'*École des Jeunes de langues*, alors établie au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Les deux Champollion le recevaient souvent chez eux.

l'envoi à faire au brave Florentin *Inghirami*. Tu dois avoir trouvé chez Bossange une cargaison étrusque, — fais que je puisse me montrer tête haute à Florence et ne point y passer pour un Gascon. — ..... Mille choses à M. Dacier, qui est notre Arche d'alliance. — .....

A L'ABBÉ GAZZERA

Grenoble, 26 février 1826.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 4 de ce mois, et j'ai retardé pour en finir, ennuyé que j'étais de vous annoncer ma venue sans oser l'affirmer pour un jour précis. Mais tous les charmes sont rompus et les enchanteurs ne prévalent plus. J'ai le traité signé dans mes mains, mes pleins pouvoirs, mes lettres de passe, et je pars sans rémission le mercredi 1er mars, anniversaire de mon départ de Turin pour Rome. Ainsi, les visites de certaines princesses au Signor Passalacqua n'empêcheront point que les momies de Livourne ne prennent prochainement, par terre ou par mer, la route de Paris. La faction Passalacqua est tout à fait vaincue. Ils ne savent rien encore de ce qui se passe, et ils apprendront l'acquisition par le *Moniteur*, qui leur annoncera officiellement mon arrivée à Livourne et la prise de possession du Musée Santoni. Tâchez donc que votre *Journal de Turin* ne dise mot de tout cela, ce qui serait intempestif.

Je serai donc à Turin dimanche au plus tard, à moins que le diable ne s'en mêle et m'arrête à Chambéry plus longtemps que je ne voudrais. C'est à vous maintenant que je (*sic*) à me préparer les voies[1] pour me transporter promptement

1. Champollion a passé ici un verbe, *je m'en remets, je m'en fie*, ou tout autre de même sens.

de Turin à Livourne, où il est urgent que j'arrive le plus tôt possible. La route par Milan, Parme, Bologne et Florence ne saurait me convenir : elle est trop longue. La route par Gênes, Chiavari et Lucques que j'ai déjà faite est bien ennuyeuse, et, d'ailleurs, arrivé à Gênes, je serais à la discrétion des *vetturini*. Y aurait-il moyen de passer ailleurs ? D'aller, par exemple, par Alexandrie, Voghera, Plaisance, Parme, et de là à Florence, sans passer par Modène ? Prenez, je vous prie, quelques informations à ce sujet. Trouveriez-vous un amateur qui voulût aller en poste ? Cela me conviendrait encore davantage.

Je remets au jour où je vous embrasserai à vous parler de ce que j'ai fait, et surtout de ce que je n'ai pas fait. Recevez en attendant la nouvelle assurance de mon inviolable attachement. Mes respects, amitiés ou compliments à tous ceux qui m'aiment ou se souviennent de moi,

J.-F. Ch.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Grenoble, 26 février 1826.

J'ai reçu hier samedi, mon cher ami, la bienheureuse cassette et tous les papiers en très bon état. Cela est parfait, et le jour de mon départ demeure fixé à mercredi 1er mars irrémissiblement. Je désirerais infiniment pouvoir te donner un itinéraire positif, mais cela m'est impossible, ne sachant moi-même quel parti je dois prendre en arrivant à Turin. Il y a deux routes ordinaires, et, suivant l'état de chacune que je connaîtrai alors, je pourrai me décider. Je suis sûr d'aller jusques à Gênes par voitures publiques, mais là l'organisation cesse, et je tombe forcément dans les mains des *vetturini* pour côtoyer la Méditerranée..... Le service des

routes est fort imparfait en Italie, où l'on peut en demi-heure passer à travers un grand Royaume, un puissant Empire et un redoutable Duché.

Les MM. Périer m'ont compté les 1.200 francs que je leur ai demandés, et ils ont reçu en place un mandat sur toi de même somme, payable le 10 mars : te voilà donc bien et dûment averti..... J'écrirai demain à M. le Duc de Doudeauville. Insiste pour retrouver les paquets remis à Turin par l'ambassade de France à M. le Baron Mortier.

J'ai trop peu présente à la mémoire la collection du pauvre Denon, pour conseiller l'achat d'autre chose que des papyrus *démotiques*, s'il y en a plusieurs. Mais il y en a certainement un qui est daté du règne d'un *Alexandre, fils d'Alexandre*[1]; il serait intéressant d'avoir celui-là pour le *Musée futur*, s'il y a lieu..... Il faut pousser la création de la place, et il n'y a pas de doute que M. le Duc de Bl[acas] n'ait déjà écrit dans ce sens. Je serais charmé que Dubois y trouvât et un titre et un avantage. Ce serait une jolie surprise à lui faire. — .....

La présence du cartouche-nom propre *Amosis-Enfant de Néith* sur le monolithe ne m'étonne pas : le prénom l'indiquait suffisamment. Il n'y a aucune différence réelle entre le cartouche-nom propre que je supposais et celui qui s'y trouve réellement ; les signes sont disposés autrement, voilà tout. Le titre ne diffère nullement de celui que portent les cartouches *verticaux* .....; il y a seulement l'article féminin de plus, et il se rapporte au signe symbolique formant le nom de la Déesse. La pré-

1. Dominique-Vivant Denon, baron de l'Empire, mort le 27 avril 1825, et dont il sera question plus loin encore, avait été un puissant promoteur des études archéologiques du jeune Champollion. Le gros de sa collection fut acheté par la ville de Boulogne-sur-Mer ; il est probable que le papyrus mentionné s'y trouve encore aujourd'hui, mais nous n'avons pu rien apprendre de certain à cet égard.

sence du signe [hieroglyph] ou [hieroglyph] après [hieroglyph] n'est qu'une preuve de plus de ma lecture, du reste, il ne peut y avoir [hieroglyph] à la place de [hieroglyph]. — Si tu veux faire un article sur ce monument, — et ce serait bien, — envoie-moi vite un croquis de la légende dédicatoire, que Dubois pourrait croquer en deux minutes, en se servant de papier mouillé pour bien distinguer les formes de l'original ; je t'enverrai la traduction de cette légende, et tu pourras dire alors avec certitude à quelle divinité ledit monolithe était dédié, et quel animal il renfermait, ce qu'il m'est impossible de te dire, n'ayant d'autres données que le nom du *Roi dédicateur* et la localité. L'un et l'autre ne suffisent point ; il pouvait en effet y avoir à Saïs dix autres temples que celui de la Déesse Éponyme. — Joins à ce croquis celui des noms inscrits sur la tête des Dieux, et je t'en enverrai la synonymie. Je crois que le nom du *grand scarabée* qui occupe la place d'honneur est écrit, non pas [hieroglyph], ce qui ne dit rien, mais bien [hieroglyph] = ⲑⲱⲣ̄ⲣ̄ⲥ, *Therris* ou *Thorris* qui est le nom phonétique du *scarabée* dans tous les textes hiéroglyphiques. Le cartouche-prénom d'Amasis de la XXVIe, auteur du monolithe, est sur le *sarcophage de Boulak*, dont il y a un plâtre à l'École d'Architecture, et n'est point, comme on te l'a dit, sur le sarcophage d'Alexandrie ou cuve de Saint-Athanase.

Je crois que l'Ausonioli est assez rudement mené par le fait. Il ne faut point le fâcher, et j'aurais préféré même ne point en parler, car je ne suis nullement obligé de défendre mon affaire contre le premier imbécile qui voudra l'attaquer. Ce n'est qu'à cause de la perfidie du Russe Mairian[1] que je

1. Le baron Mérian, de Bâle, arrivant de Russie, avait signé le pamphlet en question, afin de rendre service à Jules Klaproth, son ami, qui en était le véritable auteur. Klaproth tenait en effet à punir publiquement, et d'une manière infamante, le silence que Champollion avait gardé au sujet des *Opuscules archéologiques*, publiés en juillet 1824 par Ausonioli (Goulianoff), adversaire de « l'Égyptien ».

me suis décidé à faire répondre à M. Ausonioli par M. X.... Il est inutile d'entrer dans les personnalités, — c'est de mauvais goût. Tu pourrais demander à Letronne, aussi intéressé que moi dans cette affaire, s'il n'aurait pas quelque coup de percerette à joindre à mon article, pour défendre sa traduction[1]. Quant à son projet de faire un article sur mon catalogue[2], je ne sais que te dire là-dessus.

Tu devrais bien pousser quelqu'un à faire un article sur la discussion de Lanci et de Mai qui renforce le volume du catalogue. Le pauvre Mai sèche de dépit de voir que personne ne se déclare pour lui dans sa dispute phénicienne contre le Lanci. Tâche de faire faire quelque chose par Garcin de Tassy ou par quelqu'autre Phénicien de l'espèce. M. de Sacy a-t-il reçu la copie du papyrus *phénicien du Vatican* que je lui ai envoyée par Letronne? Un mot à ce sujet, en lui présentant mes hommages.

Le moyen que tu m'indiques pour t'envoyer les papyrus grecs est le dernier de ceux qu'on peut prendre. Ils ne peuvent aller que *par terre* et je n'en exposerai aucun aux coups de mer : ce serait une trop grande responsabilité à courir. J'espère arranger la chose beaucoup mieux ; laisse-moi faire. Je t'enverrai des copies des inscriptions grecques et latines ; il me semble qu'il y en a de fort curieuses et peut-être avec des dates, ou tout au moins des quantièmes. Patience. — ..... Je t'embrasse comme je t'aime, de cœur et d'âme, .

J.-F. Ch.

1. C'était la traduction qu'il avait faite, pour le *Précis*, du passage de Clément d'Alexandrie relatif aux écritures égyptiennes.

2. Il s'agit du catalogue dressé pour la Vaticane, en 1825; voir plus haut, p. 215.

	Thebain	Memphitique	Baschmourique	
	ⲣⲏ	ⲣⲏ	ⲣⲉ	Soleil
	ⲟⲟϩ	ⲓⲟϩ	ⲟⲟϩ, ⲓⲟϩ	Lune
	ⲡⲉ	ⲫⲉ	ⲡⲏ	Ciel
	ϩⲟⲟⲩ	ⲉϩⲟⲟⲩ	ϩⲟⲟⲩ	Jour
	ⲕⲁϩ	ⲕⲁϩⲓ	ⲕⲉϩⲓ	Terre
	ⲙⲟⲟⲩ	ⲙⲱⲟⲩ	ⲙⲁⲩ	Eau
	ⲕⲣⲱⲙ, ⲕⲱϩⲧ	ⲭⲣⲱⲙ	ⲕⲗⲱⲙ, ⲕⲱϩⲧ	Feu
	ⲉⲓⲱⲧ	ⲓⲱⲧ	ⲓⲱⲧ	Père
	ⲙⲁⲁⲩ	ⲙⲁⲩ	ⲙⲉⲟⲩ	Mère
	ⲁⲡⲉ	ⲁⲫⲉ	ⲁⲡⲏ	Tête
. . .	ϣⲁ	ϣⲁⲓ	ϣⲉⲓ	Nez
	ⲃⲁⲗ	ⲃⲁⲗ	ⲃⲉⲗ	Œil
	ⲣⲱ	ⲣⲟ	ⲗⲱ	Bouche
. . .	ⲗⲁ. ⲗⲁⲥ.	ⲗⲁⲥ	ⲗⲉⲥ	Langue
	ⲧⲟⲟⲧ	ⲧⲟⲧ	ⲧⲟⲟⲧ	main
	ⲣⲁⲧ	ⲣⲁⲧ	ⲗⲉⲧ	pied

LISTE DE MOTS COPTES
envoyée par Champollion à son frère.

(Voir p. 291.)

AU MÊME

Grenoble, 28 février 1826.

Je t'écris fort à la hâte, mon cher ami, entraîné, comme tu le penses bien, par mille petites affaires qu'il faut expédier dans la dernière journée disponible qui me reste. Tu trouveras ci-joint les mots vulgaires[1] et les noms de nombres pour Balbe. J'y ai joint le mot ou groupe hiéroglyphique : on en fera ce qu'on voudra, il ne serait pas mal de les mettre. — J'ai écrit hier au Ministre et à M. Dacier. — ..... Il faudrait m'envoyer à Florence, sous le couvert de l'ambassadeur de France, avec invitation d'en haut de me les expédier à Livourne, les *deux catalogues*, l'officiel et celui de Poggi ; tu sens que ces deux pièces me sont indispensables.

Je ferai le *Panthéon* et terminerai les *nombres et mois* à Turin. Tu recevras tout cela sous le couvert du Comte *Alfieri*.

Au nom des Dieux, pousse la *Seconde Lettre* au Duc. Quant au brevet de colonel, je m'en rapporte à toi. Je serai demain matin, à sept heures, sur la route de Chambéry. Je t'embrasse donc, comptant recevoir de tes nouvelles à Turin où je m'arrêterai quelques jours. De là, tu sauras mon itinéraire définitif. Adieu, mon cher ami, repose-toi maintenant que les affaires marchent, et espérons que c'est notre dernière année de crise. Il serait bien temps de jouir d'un peu de calme et de satisfaction. Tout et toujours tien de cœur,

J.-F. Ch.

1. Voir le cliché des mots coptes.

AU MÊME

Chambéry, 1er mars 1826.

(A 8 heures du soir.) Je pars dans quelques moments, mon cher ami, et je serai à Turin vendredi matin ; je n'ai donc que le temps de te recommander de la manière la plus pressante la note ci-jointe de mon vieux camarade et ami Avèt[1] pour différents objets de goût. Je ne doute pas que tu ne mettes à cela tout l'empressement que tu réserves pour ceux qui nous aiment, et c'est ici le cas ; déploie donc ton goût attique, et songe que tu m'obligeras en remplissant les vues de mon ami selon la teneur de son ordonnance. — Mes respectueuses tendresses à M. Dacier, mes hommages au Duc de Doudeauville. Adieu, je t'embrasse, toujours tout à toi de cœur,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Turin, 4 mars 1826.

Je suis arrivé ici, mon cher ami, en très bon état, hier, vendredi, 3 du courant, à cinq heures du matin.

A peine arrivé à Chambéry, où m'attendait l'ami Avèt, je me suis mis à table chez lui, où se trouvait réuni tout ce que Chambéry offre de gens distingués par leurs lumières, et mes anciens camarades de collège. Au café, je suis remonté en voiture et n'en suis sorti qu'à Lans-le-Bourg, au pied du mont Cenis, pour m'enfourner dans une caisse de

1. Ancien camarade de lycée, qui, mainte fois, lui avait donné pour ses herbiers les plantes les plus rares de la région des Alpes.

quatre pieds et demi de haut, placée sur un traîneau attaché à la queue d'un cheval habitué à courir les neiges. L'ascension s'est faite fort paisiblement, ainsi que la descente, mais non sans une certaine terreur : il est difficile de glisser, sur un chemin couvert de vingt à trente pieds de neige, la route que j'avais parcourue sur terre quatre mois auparavant, sans éprouver une certaine émotion.

C'est aux dernières crêtes du mont Cenis que les malheurs nous attendaient. On a eu toutes les peines du monde à conduire le traîneau dans la neige à moitié délayée. Il a fallu le mettre sur des roues, mais l'inégalité du terrain, le peu de consistance des neiges et les cloaques produites par les fontes inférieures l'ont empêché de garder l'équilibre. Enfin une roue s'est rompue, et j'ai été obligé, à mon grand contentement, de faire une lieue et demie à pied jusques à la poste du Mollaret. Là s'est trouvée une excellente chaise de poste. On a ramené notre bagage, j'ai changé de pantalons, de bas et de souliers, et, après m'être chauffé par provision, je suis parti pour Suse, et ne me suis réveillé qu'au cri accoutumé : *Il passaporto!* qu'on me demandait à la porte même de Turin.

Tout va donc au mieux. Je connais maintenant la manière usuelle de voyager en Russie, et j'en tire la conséquence qu'il ne faut se hasarder sur le mont Cenis que dès le mois de juin seulement. Dans trois jours, on ne le passera qu'au péril de sa vie. Les neiges commencent à fondre, et déjà deux avalanches ont entamé la route et enfoui une portion des vallées. *Evviva l'allegria che ne son saldo e nella pianura!* — J'ai fait quelques visites hier, et, après douze heures de sommeil continu, je me suis levé aujourd'hui tout à fait remis et me préparant, après t'avoir écrit, à faire les grandes visites diplomatiques. Demain je me mettrai au *Panthéon*, et, aussitôt la livraison finie, je prends encore le courrier pour Livourne, où je prétends toujours arriver le 15. — .....

AU MÊME

Turin, 11 mars 1826.

..... Je reprends ma course aujourd'hui même, pour ne m'arrêter qu'à Livourne. Il est fâcheux que le voyage du chevalier della Marmora ne soit pas plus prompt. J'aurais besoin du *catalogue*[1] en arrivant, puisque je veux expédier promptement les choses. Je tâcherai de m'en passer pendant quelques jours. Il est incontestable que le vaisseau du Roi, chargé d'emporter la collection, pourra se présenter au mois de mai; la plus grande partie de la besogne sera faite, et l'on pourrait même, d'ici là, faire prendre les grosses machines qui n'ont besoin d'aucun emballage, et qu'il me suffit de voir pendant un jour ou deux pour en parler avec connaissance de cause, et pour en retirer les notes provisoires en cas de malheur dans la traversée.

Mon premier soin, en arrivant à Livourne, sera de t'envoyer des copies soignées de toutes les inscriptions grecques et latines, avec des noms de mois et des dates de morts, mais, autant qu'il m'en souvient, elles ne sont pas Lagides. Je ferai ensuite une caisse des papyrus grecs, arabes et inconnus; mais je persiste toujours à rejeter la voie de la mer. Il faut absolument qu'ils aillent *par terre* : un coup de mer suffit pour les mouiller et les détruire sans ressource. On évitera donc cela par un voyage en terre ferme. Il ne reste plus qu'à prendre un parti, pour éviter les doigts profanes de la douane, qui traiterait cela avec sa brusquerie ordinaire et mettrait en pièces ce qui n'est déjà pas trop bien conservé. Je verrai sur les lieux ce qu'il y aura à faire pour cela. Ima-

1. Le catalogue de la collection Salt, envoyé à Paris au duc de Doudeauville, devait être renvoyé à Champollion par les soins de l'ambassadeur de Sardaigne, qui en avait chargé M. della Marmora.

gine de ton côté, et vois s'il ne serait point possible de les recevoir sous le couvert *du Ministre*, en l'avertissant convenablement de tes plans.

Si l'on veut enfin terminer, ce qui serait bien consolant, l'affaire du brevet, c'est le moment ou jamais: fais bien expliquer, en termes clairs et précis, que tout ce qu'il y a au Louvre en fait d'*Égyptien* ou de *style Égyptien d'imitation* passera sous mes lois, statues, sphinx, et toute la partie Égyptienne du fonds Durand et Cie. Je désirerais que mes limites fussent bien tranchées, et n'avoir aucune querelle avec l'ami Clarac[1], dont je n'ai d'ailleurs qu'à me louer. Il est bien difficile qu'il ne soupçonne quelque chose de l'acquisition : la voix de centaure du Père Durand, annonçant les beautés de la collection, et la lecture du rapport fait par le Duc de Blacas, a dû retentir dans tout Paris.

Je crains que tu ne sois pas assez bien avec le Passalacqua pour avoir un calque du papyrus à dates[2] : il faudrait tâcher au moins d'en avoir pied ou aile. Ce manuscrit peut être fort important, et je ne voudrais pas que son contenu m'échappât ; prends donc des mesures en conséquence. S'il faisait une vente, on devrait certainement l'acquérir à un prix raisonnable. — Tu ne me parles plus des dessins de Paschod (*sic*) le Cyrénéen[3]. — J'apprends ici que le Baron Mortier est de retour à Rome. Il a donc laissé mes deux paquets à Paris. Adresse-toi, pour les réclamer, directement au chef de la correspondance d'Italie. Je serais désolé qu'on

1. Le comte de Clarac, conservateur des antiquités grecques et romaines du Musée du Louvre.

2. C'est le n° 3038 du Musée égyptien de Berlin, *Papyrus médical* du Nouvel Empire. Champollion ne l'avait point encore vu à l'époque où il désirait en avoir un calque, et ce n'est pas lui qui se serait mépris sur le sens véritable du signe *abeille* dans cet écrit. C'est Passalacqua lui-même qui croyait reconnaître des dates historiques là où il est question de miel, et qui désirait vendre ce papyrus à part, à un prix exorbitant.

3. C'est Pacho, dont il a été question déjà dans une lettre précédente.

ne les retrouvât pas. L'un me venait de Rome, l'autre de Paris : n'oublie pas cette affaire. — .....

Il m'a été impossible de faire plus de trois articles pour le *Panthéon*, et je te les enverrai par l'ambassadeur de Sardaigne. J'aurais gâché cette livraison, n'ayant avec moi aucune des choses et notes nécessaires; je trouverai à Livourne de quoi compléter. En attendant, notre ami Dubois fera des planches et le temps ne sera pas perdu, — quitte à faire une émission en masse.

La collection acquise par M. Durand doit être celle de l'Évêque de Nola, que j'ai vue en place. — Je t'expédie aujourd'hui, par la poste, sous bande, les *Memorie Romane di Antichità e di Belle Arti*, vol. I, pour le *Bulletin;* adresse donc, en échange, la partie *Archeologia* al *Signor Marchese Giuseppe Melchiorri in Roma*. Je te prierai, à cette occasion, de mille compliments affectueux pour notre excellent directeur, M. de Férussac. Je suis on ne peut plus touché de toutes les peines qu'il se donne pour l'Égypte et pour nous en particulier[1], Égyptiens déportés, jusques ici, *in medio populi barbari*.

La ligne du monolithe signifie, autant que je puis en juger par ta copie un peu *démotique :*

La Vie! L'Arôeris. Stabiliteur de la Vérité, le Roi maître de l'Univers, l'Enfant de Néith, l'approuvé des Dieux, l'Horus resplendissant, le Dieu Seigneur du monde (prénom), *fils du Soleil* (nom propre), *toujours vivant* ⊂⊃. *a fait* — — y a-t-il une suite? — Je finis donc, en t'embrassant de cœur,.....

J.-F. Ch.

Pour ne pas trop inquiéter son frère, Champollion-Figeac ne lui avait pas encore écrit tout ce qui était arrivé depuis son retour à

1. En effet, Férussac ne cessait pas de « contreminer le terrain » sur lequel travaillaient, « avec un zèle sans pareil », les adversaires de Champollion, afin de rendre impossible la réalisation de ses projets.

Paris, où l'on n'avait que trop bien profité de son absence, car, tout récemment, Charles X se montrait « fort étonné » de ce que les *Lettres* de Champollion fussent toutes dédiées au duc de Blacas et non au Roi lui-même ! Il n'y avait plus, dans la famille royale, que le Dauphin, nature franche et honnête, qui sérieusement désirât mettre fin à des intrigues journellement renouvelées. Inspiré sans cesse par le chevalier de Saint-Priest, son aide de camp, par le duc de Noailles, par le baron de Férussac, il prenait à parti ceux qu'il croyait coupables, mais sa voix n'était pas forte et personne n'en avait peur.

C'était en premier lieu le comte Philippe-Auguste de Forbin, directeur général des musées royaux, adversaire passionné du vicomte Sosthène et ami intime de Jomard. Vers la mi-janvier 1826, une lettre anonyme avait été envoyée au Roi, ainsi qu'au duc de Doudeauville, et on y lisait ce qui suit :

« La collection d'antiquités égyptiennes dont M. Salt, consul anglais » en Égypte, fait proposer l'acquisition, a déjà été envoyée à Londres, » sous la garde du célèbre voyageur Belzoni, pour y être vendue ; mais » ni le Roi, ni les riches amateurs anglais n'ont voulu l'acquérir, indice » *très défavorable* à cette collection, puisqu'en ce moment de grandes » dépenses ont lieu en Angleterre pour des acquisitions de cette » nature..... N'est-il pas à craindre de voir acquérir par le Musée Royal, » comme nouvel ornement et comme surcroît de richesse, une collection » qui aurait été refusée par le Musée britannique ? Il semble utile de » prendre des renseignements plus positifs que ceux indiqués par un » *prospectus*.....

» La collection de M. Passalacqua paraît être, d'après l'opinion » des connaisseurs, la plus intéressante et la plus complette ; elle *se* » *trouve à Paris* et est estimée environ 100.000 francs..... La collection » de M. Salt, présentée sous plusieurs noms, est offerte au Musée » Royal par M. Champollion Jeune, pour la somme de 250.000 francs ! » On croit avoir suffisamment démontré le danger d'acquérir cette » collection sans un examen préalable et *dégagé d'enthousiasme*. Quant » au prix de 250.000 francs, il paraît fort exagéré, quelle que soit la » quantité des objets et leur valeur, puisque la collection de M. Passa- » lacqua n'est estimée que 100.000 francs.

» Ces renseignements ont été donnés par une personne très versée » dans la connaissance des antiquités égyptiennes. »

Après avoir pris connaissance de la lettre, le Dauphin fit venir

Forbin et Jomard, et, leur montrant la lettre, il s'écria d'un ton courroucé : « C'est vous qui avez écrit cette lettre ! » Jomard se tut, tout effrayé, — — mais le comte, fort courageux comme toujours, répondit d'un air solennel : « Et ne serait-ce pas Cham-» pollion le Jeune lui-même, qui, saisi de remords, voudrait faire » échouer une affaire dont il aurait honte maintenant ? »

On ignore quelle réponse fut faite à ce discours imprévu de Forbin, mais, quelques heures plus tard, le baron de Férussac fut averti par le Dauphin lui-même de ce qui s'était passé. Le baron en parla tout de suite à Dacier, et il leur parut à tous deux qu'il valait mieux, pour le moment, laisser les deux frères dans l'ignorance de cette accusation singulière. Dacier, le jour même, — 22 janvier, — écrivit à Champollion : « ..... Je suis bien vieux, bien in-» firme, et cela donne lieu à des réflexions qui ne sont pas couleur » de rose ! — Je voudrais seulement, en vous attendant, voir réussir » les démarches de M. votre frère pour vous assurer *l'avenir que* » *vous méritez et qui devrait être présent si on vous avait rendu* » *justice*. Il ne vous a sûrement pas laissé ignorer où en sont vos » affaires avec les ministres de l'Intérieur et de la Maison du Roi. » Vous savez que je ne suis et que je ne puis être dans les affaires » que comme la mouche du coche, et que mon faible crédit di-» minue comme mes forces et ma santé. Vous savez aussi que le » peu qui m'en reste et que je pourrai en conserver sera toujours » à vous, et je vous prie d'être persuadé que je ne croirai jamais » en faire un meilleur usage..... »

Le lendemain, Dacier fit prier le ministre de l'Intérieur d'une manière fort discrète, et encore par l'entremise de Férussac, de prendre enfin parti pour Champollion et de le faire publiquement. Mais le comte de Corbière, ami de Jomard et du baron d'Haussez, n'avait point envie de changer de système. La collection Drovetti avait été perdue pour Paris par la faute de son opiniâtreté : il semble avoir résolu alors que la collection Salt serait perdue aussi, car, depuis le 27 juillet 1825, date de l'arrivée de la collection Passalacqua, le comte de Forbin et surtout Jomard avaient déclaré que *nulle autre que celle-ci* ne ferait leur affaire. Et, aux personnes qui se permettaient d'en douter, Jomard répondait fièrement : « *Nous* devons le savoir, car *nous avons été en Égypte !* » En effet, « l'Égyptien » n'avait pas encore respiré l'air si ardemment désiré

de sa « terre natale », comme il appelait volontiers la patrie des Pharaons ; sa science, et même sa faculté de juger la valeur véritable d'une collection d'antiquités égyptiennes, n'avait donc pas de valeur. La réponse de Corbière, transmise par Férussac, laissait deviner qu'il partageait cette opinion, et bientôt après les deux frères et leurs protecteurs en eurent les preuves. — H. H.

AU MÊME

Livourne, 15 mars 1826.

Celle-ci, mon cher ami, est pour t'informer au plus vite que je suis arrivé ici en très parfaite santé, quoique ayant passé à peu près trois nuits à courir la poste. Je suis parti de Turin samedi soir, resté à Alexandrie une partie du dimanche, entré à Gênes le lundi matin pour en sortir le soir ; traversé Chiavari, la Spezia, Sarzana, Massa, Lucques, Pise, et tombé enfin sur un bon lit, à Livourne, ce matin à quatre heures.

J'ai dormi jusques à huit, car le sarcophage de *Ramsès-Méïamoun* pesait sur mon estomac, et il me tardait de savoir si le catalogue Salt n'avait pas donné pour royal un sarcophage commun. Je suis donc allé chez M. Santoni, que j'ai trouvé, et qui m'a reçu comme un banquier reçoit un sac d'argent, c'est-à-dire avec allégresse. Il m'a conduit au port, où j'ai pu me convaincre que mes conjectures sur le sarcophage étaient justes. C'est bien, comme je le pensais, celui de *Ramsès-Méïamoun*, masse énorme de granit rose superbe, de dix pieds au moins de long sur *cinq pieds* de hauteur, — couvert en dehors et en dedans de figures et de légendes hiéroglyphiques, les unes en relief, les autres en creux, — le tout conservant des traces très palpables de la

peinture qui les couvrait. Je t'enverrai sous peu une note au sujet de cette magnifique pièce qui, à elle seule, vaut la moitié du prix qu'on a donné de la collection. N'en parle jusque-là qu'aux vrais Bons.

J'ai jetté aujourd'hui même un coup d'œil général, et commencé le recollement de l'ancien catalogue. Je suis effrayé quand je pense au travail d'en faire un pièce à pièce ; c'est une *œuvre égyptienne*, que je mettrai cependant à exécution. Tu auras les premiers détails dans quelques jours, et des inscriptions grecques *en quantité*. J'écrirai au Ministre dans trois ou quatre jours. En attendant, donne-lui de mes nouvelles, si tu le crois utile. Adieu donc, mes respects à notre excellent patron ; je vous souhaite à tous deux des journées comme celle que je viens de passer, et des nuits comme celle qui m'attend, car je suis éreinté. Je t'embrasse et suis tout à toi de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Livourne, 20 mars 1826.

J'attends chaque jour de tes nouvelles, mon cher ami, et aucune lettre de Paris ne m'est arrivée, sauf une du Ministre. — ..... Sois donc moins paresseux, et pense que je n'ai autre plaisir ici, en sortant de la poussière et la rouille égyptiennes, que d'apprendre en quel état se trouvent tous les miens et miennes. Écris donc plus souvent, et tâche d'organiser notre correspondance sous le couvert de notre ambassadeur à Florence, qui ne manquera, certes, point de m'envoyer mes lettres adressées à Livourne chez M. Pierre Santoni et Cie.....

J'ai déjà fini le catalogue des papyrus Égyptiens, démo-

tiques et hiéroglyphiques ; je m'occupe de celui des bronzes, qui sont superbes, et je t'enverrai sous peu de jours une première note à publier sur la collection. — L'ami Peyron est arrivé hier au soir, attiré par le fumet des papyrus grecs. J'ai cru ne devoir faire aucune difficulté de les lui communiquer, vu qu'il peut s'en trouver, et qu'il s'en trouve en effet, qui ont rapport direct avec ceux qui sont à Turin. Il est bien entendu d'ailleurs (et il n'est pas homme à manquer de parole), *qu'il ne dira mot de tous ces manuscrits sans notre permission expresse.* L'examen qu'il en fait est pour sa propre instruction : il n'en parlera qu'autant que nous le voudrons, et à l'époque qui nous conviendra. De plus, il me donnera, ou t'enverra, comme de juste, une copie des papyrus grecs de Turin qui pourront servir à leur tour à éclaircir ceux de Livourne. Cet arrangement m'a paru convenable sous tous les rapports. — Tu seras toujours le maître de nos papyrus, en observant toutefois les mêmes conditions pour ceux de Turin, sauf à s'entendre s'il survenait quelque cas extraordinaire.

Je t'envoie ci-jointe la copie du premier papyrus grec de notre collection. Tu verras que c'est un acte par lequel le colchyte (prêtre chargé du soin des momies) *Arsiésis, fils d'Horus,* prête *sans intérêts* à Mme *Asclépias,* dite aussi *Sen* (*a mouthis,* probablement), sous la garantie de son maître *Arpaésis*, 22 artabes 1/2 de froment pur, à charge qu'ils lui soient rendus, dans la même année aussi, en bon froment, et portés à sa maison aux frais de la débitrice, sinon d'en payer le prix, suivant celui qui courra au marché, etc., etc. — Les points indiquent des passages très difficiles à lire, les ▨▨ des mots qui ont disparu entièrement.

J.-F. Ch.

AU MÊME

Lundi de Pâques, Livourne, 27 mars 1826.

Pas un seul mot de toi, mon cher ami, depuis mon arrivée à Livourne ; ..... j'aime à croire que tu m'écris, mais que tes lettres, envoyées par quelque voie diplomatique, s'égarent, par le soin même que l'on veut mettre à ce qu'elles arrivent. Pour Dieu, écris-moi par la poste tout simplement..... Le catalogue n'arrive pas non plus. J'ai écrit aujourd'hui au Duc de Doudeauville ; je lui rends compte de mon travail dès mon arrivée, du recollement de l'ancien catalogue terminé le 22, et de la prise de possession définitive le 23. Depuis, je me suis occupé de l'inventaire, et j'encaisse à mesure d'inscription. J'ai fini les bronzes, les figures en bois (non funéraires), les vases et ustensiles en bois, bronze, terre cuite, terre émaillée, pierre. Et les caisses en sont faites en grande partie. Au train dont je mène la besogne, j'aurai certainement fini tout cela vers le 20 du mois d'avril.

Il faudrait donc, pour que je ne perde pas mon temps ici, que le vaisseau qui doit transporter le tout au Havre arrivât ici, *au plus tard*, à la fin du mois d'avril..... Presse donc vigoureusement le départ du vaisseau (une bonne et grande *gabare* suffirait). C'est un point capital pour moi : il faut que j'aille à Rome absolument, — le Pape est très décidé à faire graver à ses frais tous les obélisques, et l'on m'attend pour diriger et mettre en train toute cette affaire, à laquelle je tiens beaucoup.

Une autre affaire à régler avec le Ministre, et de suite, c'est le départ du vaisseau chargé de prendre le magnifique sphinx colossal à Alexandrie. Prie Son Excellence de donner

commission expresse au capitaine de s'adresser *directement* au consul d'Angleterre *Salt*, et nullement au consul de France *Drovetti*. Ces deux messieurs sont entre eux comme le Pape de Rome avec celui de Genève. Il serait infiniment désagréable pour M. Salt d'avoir à remettre cette superbe pièce à Drovetti, qui est capable, dit-on, de ne pas en soigner assez le transport et l'embarquement par jalousie d'un si beau morceau.

Tu sens que, dans l'intérêt du sphinx, qui, dit-on, est un chef-d'œuvre de l'art Égyptien, il faut que Son Excellence satisfasse entièrement M. Salt, en chargeant le capitaine français de lui remettre la lettre de Santoni (envoyée au Ministre le 11 mars), pour que M. Salt livre le sphinx lui-même. Soigne ce point, auquel Santoni tient beaucoup pour son beau-frère qui serait mortifié d'avoir à livrer à Drovetti.

Je t'envoie ci-jointe la copie de deux papyrus grecs très curieux, et dont on peut tirer un grand parti pour l'explication des zodiaques de Dendéra et surtout d'Esné. C'est un horoscope écrit d'après la méthode chaldéenne et la méthode égyptienne de l'astrologue *Pétosiris* et du Roi Néchous. Elle donne la position des planètes par rapport aux signes du zodiaque. C'est de l'astrologie toute pure, et ce n'en est pas moins important pour cela. Ces deux pièces A et B se liaient probablement ensemble. Elles portent la même date, l'an Ier d'*Antonin*, le huit du mois d'*Adrien* suivant la méthode grecque, lequel est le 18 de Tybi suivant la méthode égyptienne. Ce mois *éponyme d'Hadrien* est très curieux. L'écriture est cursive, mais moins que celle du premier papyrus que je t'ai envoyé et qui est plus ancien. Tu trouveras dans les livres grecs astrologiques l'explication de tous les mots sacramentels dont on se sert dans ces deux textes. — Quand tu auras réglé notre correspondance sous le couvert du Ministre, je t'enverrai la copie de *sept* autres papyrus grecs dont on peut tirer parti : il y en a

plusieurs de bien entiers, mais beaucoup sont des lambeaux sans suite. En voilà assez jusques à ma prochaine. — .....

J.-F. Ch.

A L'ABBÉ GAZZERA

Livourne, 29 mars 1826.

Je voulais profiter, mon cher ami, du départ de Peyron pour vous écrire, mais le diable s'en est mêlé, et ce n'est qu'aujourd'hui seulement que j'ai un moment libre dont je dispose en votre faveur. Il est inutile de vous dire, ainsi qu'à tous nos amis, qu'il ne faut point juger de mon attachement par la fréquence et l'exactitude de mes lettres ou de mes réponses. Vous comprenez sans doute que, jetté tout à coup au milieu d'une quantité de monuments que je n'avais fait qu'entrevoir l'an passé, il est bien difficile que je ne reste ab.....eux[1], du matin au soir, pour les reconnaître, les noter sur l'inventaire, copier ceux qui m'intéressent avant de les mettre en caisse pour les confier une seconde fois à l'élément perfide. Peyron pourra vous dire que, de huit heures du matin jusques à six heures du soir, je ne bouge pas du magasin qui renferme la chère collection, et j'ai la satisfaction de vous annoncer que la besogne commence à s'éclaircir.

J'ai déjà encaissé les bronzes au nombre de près de trois cents, soit statues, statuettes, figurines, animaux, vases et ustensiles de tout genre. Dans le nombre se trouve un *Amon-Ra* de 1 pied 1/2, d'un admirable travail, avec le collier et la ceinture incrustés d'ornements en or ; un second

1. Un adjectif terminé en .....*eux*, peut-être le mot *anxieux*.

Amon-Ra plus petit, orné de même ; une Isis d'un pied et quelques pouces, avec les ailes éployées, et une Athyr couverte d'incrustations en argent. Ce sont les plus beaux bronzes Égyptiens connus. Je ne parle point d'un Osiris de 3 pieds et d'une femme de 3 1/2, qui sont aussi les plus *grands* bronzes connus : les premiers nommés joignent à la taille la beauté et la recherche du travail.

En objets en bois, — et la collection est très riche sous ce rapport, — j'ai compté cinq ou six statues d'un excellent travail et d'une conservation parfaite. Les ustensiles en bois sont charmants. Il y a quatre ou cinq cuillers, dont les manches sont sculptés à figures de la plus grande délicatesse ; rien de plus galant que cela, — une petite maîtresse en ferait ses délices.

Les vases et batterie de cuisine en terre cuite et en terre et porcelaine émaillée sont aussi déjà encaissés. Il y a une suite curieuse de vases de terre peints, comme ceux que vous avez à Turin, mais de formes plus variées. La porcelaine émaillée abonde, coupes, assiettes, plats ; il y a de quoi donner un dîner à cinq personnes dignes de manger la soupe pharaonique.

J'ai pu voir à l'aise le fameux sarcophage : c'est bien celui de Ramsès-Méïamoun, celui même dont la forme est donnée par le plan du tombeau que j'ai trouvé parmi vos papyrus. Il est d'un bloc de granit rose, de dix pieds de long au moins sur cinq et demi de hauteur. C'est une masse énorme, couverte *en dehors* et *en dedans* des scènes mythologiques les plus curieuses, et d'une quantité énorme d'hiéroglyphes explicatifs des figures. Les figures et les hiéroglyphes étaient coloriés : il en reste des parties très apparentes, tout ce qui était vert est peint avec un *émail* qui a résisté par conséquent beaucoup mieux que toutes les autres couleurs. A côté de ce sarcophage, le plus grand de tous ceux qui existent en Europe, est une stèle de huit pieds de haut, en granit rose. Elle servait d'entrecolonnement à un temple ; elle est chargée

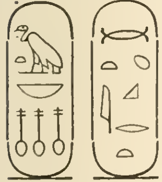
d'inscriptions du Roi *Thoutmosis I*er, fils et successeur d'Aménoftèp.

Le beau monolithe de Philæ, en granit rose parfaitement conservé, est dédié par Évergète II et par sa première femme *Cléopâtre.* Les inscriptions sont en parfait état. Il y a de plus deux jambes colossales avec la base. C'était une statue d'Aménophis II, auprès de laquelle votre colosse de *Mandouéï* n'est qu'un Lilliputien. La base est chargée de figures de rois prisonniers, nègres et autres, portant tous à leurs pieds un bouclier sur lequel est gravé, en très beaux hiéroglyphes, le nom des pays sur lesquels ils régnaient.

En fait de *nouveautés,* j'ai trouvé enfin une figurine de bronze représentant le *Dieu des Eaux.* , que je connaissais par le *Rituel funéraire.* Il est représenté sous forme humaine, ayant une tête de *taureau.* Voilà, à coup sûr, l'original de tous les fleuves grecs d'ancien style, auxquels on donnait aussi la tête de taureau. De plus, aussi en bronze, un *lion à tête d'épervier* avec des ailes dressées. C'est l'emblème d'*Horus*, comme je le trouve dans les papyrus, et c'est aussi là l'original du *griffon* de l'Apollon grec. C'est une preuve, entre mille, que le culte grec n'est en partie que de l'Égyptianisme corrompu. Letronne fera la grimace à cette occasion, car il me paraissait peu disposé à croire que ses chers Hellènes fussent des imitateurs.

Je terminerai cette lettre par une *friandise véritable :* c'est la trouvaille que j'ai faite du *cartouche* et du prénom de la fameuse Reine Égyptienne *Nitocris,* qui est, je crois, de la VIe Dynastie. J'ai été enchanté de la découverte que j'en ai faite : au fond d'un panier rempli de débris de tout genre, j'ai trouvé une pièce de belle porcelaine émaillée bleue, d'environ quatre pouces de haut, en forme de cartouche, renfermant la légende royale de la Reine environnée des insignes et des emblèmes d'Athyr, la Déesse à laquelle on comparaît, comme de juste, toutes les Reines Égyptiennes, et à plus forte

raison *Nitocris*, très belle dame à ce que dit Manéthon. Voici ses cartouches, nom et prénom :



La Mère très bienfaisante ou Dame des bienfaits *Neïtocr*, ⲛⲧⲟϭⲣ. Le groupe , , est, comme vous savez, le nom symbolique de *Néith*, *Nèt*, qui est écrit et et *phonétiquement*[1].

Donnez de mes nouvelles à l'ami Costa, qui est un chien de paresseux qui ne me répond pas. Dites à Peyron qu'il a eu tort de partir si vite. Il aurait eu l'honneur de dîner aujourd'hui chez S. A. I. et R. le Grand-Duc, qui a eu la bonté de m'inviter, en me chargeant d'amener aussi Peyron. — Il est arrivé ce soir à six heures. J'ai dîné avec lui en tiers. Il visitera la collection demain matin, et partira pour Rome.....

J.-F. Ch.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Livourne, 7 avril 1826.

Elle arrive enfin, cette lettre tant désirée qui me donne de tes nouvelles, et, comme je pouvais le souhaiter, pour le mieux. Il était temps qu'elle me parvînt, l'inquiétude me gagnait. Que le grand Ammon soit béni, j'en suis quitte pour la peur ! Je me hâte de répondre à chaque article de cette bonne missive. — Le paquet contenant le *catalogue* de la collection et les brochures Salt m'est arrivé hier seulement. Je m'étonne que le *Panthéon* ne te fût point arrivé le 28 mars ; fais prendre des informations à l'ambassade de

1. Plus tard, Champollion, reconnaissant son erreur, remit cette reine à sa véritable place, comme « fille du Roi Psammétik », de la XXVI[e] dynastie.

Sardaigne..... J'attends la nouvelle que les planches nécessaires pour les textes envoyés s'exécutent : j'ai deux autres articles à faire, et j'en ai trouvé les matériaux ici. N'oublie pas le carton du passage arabe au brochage de la *Seconde*, que j'attends avec une vive impatience ; tu pourrais en mettre *un bel* exemplaire à l'adresse de M. le Duc de Blacas à Naples. — ..... Envoie-moi une douzaine d'exemplaires de la *Seconde Lettre* par la voie la plus prompte : j'en trouverai facilement l'emploi à Florence, à Rome et à Naples, si le Duc n'est pas à Rome quand je m'y rendrai. J'ai envoyé au Ministre de France à Florence — le Marquis de La Maisonfort — la lettre de S. Ex. le Ministre de la Maison du Roi ; il m'a répondu de la façon la plus gracieuse, et il est bien entendu que, tout ce qu'on lui enverra par le Ministère à mon adresse, je le recevrai à Livourne, le lendemain de l'arrivée à Florence.

..... M. le Duc de Doudeauville me charge de prendre des informations, ici, sur le moyen de faire *assurer* la collection au-dessous d'un demi pour cent. Je chercherai à savoir ce qu'on peut espérer ici à cet égard ; mais la mesure de l'assurance me paraît au moins fort inutile, si elle n'est ridicule. Qu'en penses-tu ? Tu devrais bien les y faire renoncer.

Le docteur Rosellini, jeune homme fort instruit et plein d'ardeur, est accouru ici de Florence, où il a appris mon arrivée à Livourne de la bouche du Grand-Duc. Il passe régulièrement ici quatre jours de la semaine, *presso il suo caro maestro*, et retourne à Pise pour donner ses leçons à l'Université; c'est un excellent cœur et une tête bien meublée. Il espère venir à Paris pour se perfectionner dans les langues orientales et les études égyptiennes. Son extrait de mon système[1] est bien fait : l'Italie avait besoin de cela pour y

1. *Il sistema geroglifico del signor Champollion, ... dichiarato ed esposto alla intelligenza di tutti*. Pisa, 1825, in-8°, 48 pages avec 2 planches.

comprendre quelque chose. La *pigrizia natia* les empêche de lire un gros volume : c'est si pénible!

C'est à toi de voir s'il faudra réimprimer l'article de M. de Sacy sur Salt[1]. — Tout ce que tu as fait et conclu pour la réimpression du *Système* par les Treuttel et Wurtz est au mieux; mais il est *absolument* indispensable que je fasse la revision, la plume à la main, comme tu dis, en développant ce qui ne l'est point assez, et supprimant dans la *Lettre à M. Dacier* ce qui n'est pas à la hauteur du *Précis*. Il faut donc, pour cela, que tu m'envoies *de suite* un exemplaire du *Précis* et de la *Lettre à M. Dacier*. J'enverrai les chapitres pour l'impression à mesure que je les reverrai; de ton côté, aie le soin de me proposer de suite les suppressions ou les changements que tu jugeras nécessaires. Envoie-moi donc les matériaux courrier par courrier. Je crois nécessaire de conserver séparément les *deux alphabets* : l'un est pour les *mots grecs*, l'autre pour les *mots égyptiens*. Je donnerai trente exemples, s'il le faut, de la valeur phonétique des signes par la *première lettre* du mot.

Je commence à désespérer de l'affaire du brevet. Elle traine trop en longueur, — du reste, *patience*. C'est le *court* qui peut gâter l'affaire. Il faut se borner, puisque cela leur convient, à solliciter une place de conservateur bien payée, à charge seulement de faire la belle jambe et de passer joyeusement le temps, comme Forbin, Rochette, Clarac et tant d'autres; peut-être que la demande ainsi rédigée sera beaucoup mieux accueillie. Cela décourage.

Dans quatre ou cinq jours, la fameuse caisse de papyrus grecs partira à ton adresse, et je t'écrirai d'avance la route qu'elle doit prendre, le point de la frontière par lequel elle débouchera en France. Ce sera à toi de la faire recommander en conséquence. Je serais désespéré qu'il lui arrivât quelque chose, et encore plus si elle se perdait.

1. C'est l'article publié dans le *Journal des Savants* pour 1826, p. 303 et suiv.

Garde-toi, en faisant l'annonce, de te guider sur le catalogue de Salt ou Santoni ; les plus belles choses n'y sont indiquées qu'en passant, et Salt recommande quelquefois des objets sans intérêt. Ne parle donc de ce que la collection renferme que d'une manière très générale. Je t'expédierai successivement — et dans peu de jours — des notes exactes sur toutes les divisions de la collection. Annonce-les seulement, en parlant de l'acquisition.

Ton avis de ne faire qu'un inventaire *matériel* est venu fort à propos; j'avais la bonté de nommer les choses par leur nom, — heureusement qu'à la mise au net de mon inventaire, je me conformerai à ton insinuation, qui me paraît fondée en principe. *Per Bacco!* ce sont des flibustiers auxquels il ne faut pas donner le couteau pour nous couper les jambes, si la fantaisie leur en vient. — ..... Depuis ma dernière lettre je n'ai fait autre chose, de huit heures du matin à six heures du soir, que de m'occuper à la rédaction de l'inventaire et à l'encaissement. Le commandant de la marine de Toulon m'écrit que la gabare *la Panthère* n'arrivera ici que vers le milieu ou à la fin de mai; cela me désole, parce que, dans quinze jours, tout mon travail sera fini. Et voilà les chaleurs qui me couperont le chemin de Rome. Je ne puis me consoler de ce contre-temps. Que le diable emporte la pouzzolane que la gabare charge dans ce moment-ci à *Cività Vecchia!*

Le 29 du mois passé, j'eus l'honneur de dîner avec S. A. I. le Grand-Duc, qui a fait un petit voyage à Livourne pour affaires. Le lendemain matin, Son Altesse visita la collection dans le plus grand détail et en fut enchantée. Je lui montrai tous les objets qui pouvaient l'intéresser, et il y avait du plaisir, car Son Altesse est très instruite et sent la valeur des choses. Elle retourna à Florence le jour même.

Je te prie de dire à M. Dacier, qui s'intéresse avec tant de bonté à tout ce qui m'arrive d'heureux, qu'ayant été nommé membre correspondant de l'*Accademia Labronica* (de Li-

vourne), j'y ai fait mon entrée le 2 avril, jour d'une séance publique, laquelle se termina par mon apothéose, faite par une jeune Grecque, la Signora *Angelica Palli*[1], fille d'un des premiers négociants de Livourne et célèbre improvisatrice, qui débita avec le feu le plus poétique une ode en mon honneur et gloire. Je te laisse à penser si la jeune Sibylle, qui est fort jolie, ne gagna pas le cent pour cent aux yeux de son héros. Elle est membre de l'Académie, et voilà un très joli précédent pour décider M. Dacier à ouvrir les portes de la troisième classe à trois ou quatre membres de l'espèce, lesquels ne laisseraient pas que de donner du relief au corps un peu trop *grave* par lui-même, pour ne pas dire plus. Adieu, mon cher ami, écris-moi plus souvent, ne fût-ce que pour me dire que tu te portes bien, ainsi que tous ceux que nous aimons. Tout et toujours à toi de cœur,

J.-F. Ch.

Champollion avait d'autant plus raison d'être prudent que, tandis qu'il se donnait tant de peines à Livourne pour connaître à fond ce que renfermait la collection dont le gouvernement français venait de faire l'acquisition, la direction du Louvre, mal disposée pour lui, voulait prendre à l'égard des caisses qu'il allait envoyer des mesures qui pouvaient lui faire perdre le fruit de ses

1. Cette poétesse fort intéressante, dont la famille habitait alors le palais historique des Bartolomei, s'occupait avec prédilection des Étrusques, et déjà, lors de cette première rencontre avec « l'Égyptien », elle lui disait dans « l'apothéose » qu'elle avait improvisée en son honneur :

. . . .
Già l' Etruria a se t' appella,
Ne fia premio al tuo sudor
Meno ambito e verde allor.
. . . .

Voir *Champollion, sein Leben und sein Werk*, t. II, p. 17, 19, 20 s., 33, 56 s., 117, 353 s., 386, et les publications d'Astorre Pellegrini et d'Ersilio Michel dans le *Bessarione*.

fatigues. La lettre suivante de M. de Forbin fera bien comprendre le sens de la manœuvre dont il était menacé :

« J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'engagez à faire préparer un local pour recevoir les cent dix-sept caisses (de Livourne). Si les ordres (du ministre) sont tels que M. *Champollion seul* doive être chargé de l'ouverture des caisses et du classement de leur contenu, je ne saurais y souscrire que je n'eusse auparavant une décharge pleine et entière de toute responsabilité à cet égard. Le ministre ignore peut-être que je réponds de tous les objets d'art *déposés au Louvre*, et par conséquent destinés à faire partie des musées royaux. D'ailleurs, à moins que M. Champollion ne soit, d'ici là, nommé à la place que le ministre lui destine, il ne saurait s'occuper de l'opération susdite sans une commission *ad hoc* qui lui serait dûment délivrée par vous.

» L'administration a des règles invariables que tout administrateur conserve le droit de rappeler à ses supérieurs, comme il reconnait ne devoir jamais s'en écarter vis-à-vis de ses inférieurs. Ces barrières sont la garantie la plus sûre de l'ordre et de la régularité dans une bonne administration. »

M. de La Rochefoucauld, fidèle à l'amitié que Champollion lui avait inspirée, coupa court à ces manœuvres :

« ..... Les inquiétudes que ces ordres ont paru faire naitre dans votre esprit, Monsieur le Comte, n'ont aucune espèce de réalité. Il est tout naturel que M. Champollion, qui a été chargé de l'emballage de ces caisses et de leur envoi en France, et qui est responsable envers le ministre de la Maison du Roi, soit un des témoins indispensables de l'ouverture de ces caisses ; mais sa présence en cette occasion ne peut nullement porter atteinte à vos droits; et je puis vous donner l'assurance que c'est ainsi que le ministre l'a entendu.

» Quant à ce qui est relatif aux projets ultérieurs que Son Excellence pourrait avoir sur M. Champollion, je me réserve d'en causer verbalement avec vous, la première fois que j'aurai l'occasion de vous voir.

» Recevez, Monsieur, (etc.) »

Dès ce moment, les ennemis de Champollion purent se con-

vaincre qu'ils avaient partie perdue, ce qui ne les empêcha pas du reste de continuer leur campagne contre lui. — H. H.

AU MÊME

Livourne, 22 avril 1826.

Je t'envoie par celle-ci la copie des deux plus grandes stèles avec inscriptions grecques qui se trouvent dans la collection. Celle de vingt-quatre lignes est infiniment curieuse et porte une date du règne de Trajan. Je la traduirais ainsi :

« *Pour (le salut* ou *la conservation) de l'Empereur*
» *César Trajan Auguste, à la plus jeune* (des Déesses ou
» des Aphrodites) *Déesse très grande, Isidora, fille de Me-*
» *gistus de Tentyris, a fait construire à ses propres frais*
» *le puits* (ou le bassin) *et le revêtement* (?) (περίβωλον) *pour*
» *son salut* et pour celui d'*Arthô*... son mari, et de ses
» enfants. Acte d'adoration d'Apollonius son frère, l'an Ier
» de l'Empereur Nerva Cæsar Trajan Auguste Germanique.
» Le 8 de Paoni.

» *Isidora, grâces à sa piété, a fait beaucoup de dépenses*
» *pour le temple d'Aphrodite, la plus jeune des Déesses,*
» *par le moyen d'Horus, fils de Labys, curateur du temple*
» *d'Aphrodite, la plus jeune des Déesses* (ou des Aphro-
» dites). *Elle prit soin, grâces à sa piété du bassin* (puits)
» *et des autres ouvrages.* » Suit en démotique : HOR, FILS DE LAIBÊ, ÉTANT CURATEUR (ou *gardien*) DU TEMPLE DE LA DÉESSE ATHÔR.

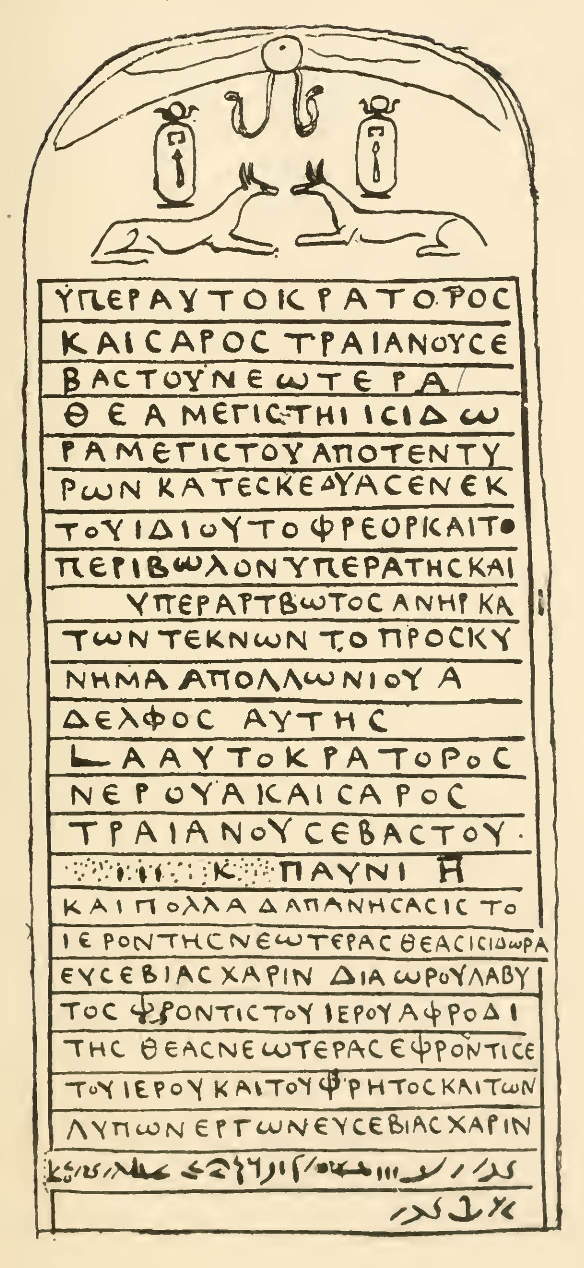
Je crois qu'il s'agit ici d'un de ces bassins à degrés, qui se trouvent près de tous les grands temples de l'Égypte et qui sont revêtus en pierre. Je regarde les sept dernières lignes

(copie exacte de la Grande stèle avec observations)
à consulter

υπερ Αυτοκρατορος
Καισαρος Τραιανου σε-
-βαστου; Νεωτερα
Θεα μεγιστη; Ισιδω
-ρα Μεγιστου απο Τεν-
-τυρων κατεσκευασεν εκ
του ιδιου τό φρεορ (pour φρεαρ) και το
περιβολον υπερ ·ατης (pour Αυτης) και
υπερ Αρτβωτος ανηρ και (l'Iota final est hors du cadre)
τιων τεχνιων; το προσκυ-
-νημα Απολλωνιου Α-
-δελφος αυτης,
LΑ Αυτοκρατορος
Νερονα ~~Κ~~ Καισαρος
Τραιανου σεβαστου
.......Κ... (γερμανικου ou bien Δακικου ?) Παυνι Η.

Και πολλα δαπανησας ις (pour εις, sic) τὸ
ιερον της νεωτερας θεας ~~[illegible]~~ Ισιδωρα
ευσεβιας χαριν δια ωρου Λαβου~~[illegible]~~
-τος φροντιστου ιερου Αφροδι-
-της θεας νεωτερας εφροντισε
του ιερου και του φρητος και των
~~[illegible]~~ λοιπων εργων ευσεβιας χαριν

(Les deux lignes démotiques signifient textuellement Hôr ou HAr (Horus) fils de Lébé étant curateur ou gardien du temple de la déesse Athor)



Stèle en grès, nº 37 de mon catalogue.
Hauteur : trois pieds deux pouces; largeur : quinze pouces

commençant par Καὶ πολλὰ δαπανήσας etc., comme une sorte d'*attestation officielle* donnée par l'*Égyptien Horus*, curateur du temple, que la *dévote grecque* Isidora avait réellement fait les dépenses mentionnées dans les lignes 7 et 8. Cela expliquerait très bien l'espèce de signature *en démotique*[1] du curateur Horus, qui était un fonctionnaire de *race Égyptienne,* comme le prouvent et son nom et celui de son père. — — Tu verras à expliquer le titre Νεώτερα donné à Vénus. Je pencherais à croire qu'il signifie la plus jeune des *Aphrodites*. Il devait y en avoir plusieurs dans la mythologie Égyptienne. Les deux cartouches placés au-dessus des deux chacals contiennent les deux signes hiéroglyphiques , *grand temple,* et ces cartouches, groupés avec ces deux animaux, expriment *la garde du grand temple, la surveillance du grand temple*. Cette composition ne me parait point sans quelque rapport avec l'attestation dudit sieur *Horus, curateur* du temple d'Athôr. Tu peux faire à l'aise un mémoire sur cette curieuse stèle, sans crainte qu'on la publie avant toi ; elle est *emballée* depuis hier, et ne reverra la lumière qu'à Paris, si la Méditerranée ou l'Océan ne veulent pas en enrichir leur collection particulière.

La seconde stèle, n° 34 de mon catalogue, concerne un sieur *Apollonius, fils d'Ermogène,* qui a été gymnasiarque, agoranome, Ἱεροποιός, à Lycopolis, où il a rempli aussi toutes les autres charges publiques. — C'est un acte d'adoration purement et simplement. Tu remarqueras que ledit magistrat de *Lycopolis* est présenté (dans le bas-relief) à Osiris *par Anubis,* le Dieu spécial de *Lycopolis,* à cause de sa tête de loup-chacal. Je crois aussi que ladite stèle, qui présente

1. Voici la reproduction :

une scène sculptée fréquente dans les tombeaux et pierres sépulcrales, était d'abord destinée à une inscription *funéraire,* et que le Grec l'aura choisie *quand même* pour mettre son nom et ses titres féodaux.

Je ne puis te dire d'où vient la stèle nº 37. Le catalogue ne fait aucune mention de la localité. Il y a *apparence* qu'elle est de *Dendéra* ou du voisinage. Lorsque Salt viendra en Europe, nous pourrons en savoir quelque chose, mais il sera trop tard, ton siège sera fait. J'attends chaque jour de tes nouvelles : vous êtes bien avares de lettres, vous autres Parisiens ! Je t'embrasse et suis tout et toujours à toi de cœur. — .....

AU MÊME

Livourne, 27 avril 1826.

Je t'envoie, mon cher ami, la fin des notes sur la collection égyptienne. Leur publication fera taire, je le pense du moins, tous les détracteurs de cette belle acquisition qui ont l'audace, Jomard en tête, de juger du mérite relatif des collections Drovetti et Salt, *qu'ils n'ont vues ni l'une ni l'autre.* Fais du tout, et au plus vite, une espèce de *rapport* que tu mettras sous les yeux de Son Excellence, et il serait bien qu'on l'imprimât dans les journaux, ou ailleurs, pour clore la bouche à l'hydre à cent têtes qui siffle sur mon chemin. Prends aussi des renseignements sur l'affaire de Rochette, qu'il faut éclaircir à tout prix.

Voici, pour te régaler, la copie d'une inscription en vers hexamètres et pentamètres, gravée sur une stèle dont la partie supérieure représente *Anubis,* conduisant par la main à *Osiris* un jeune homme tenant dans la main une palette, comme un scribe ou comme un écolier. Le Dieu tient aussi

ΠΑΤΡΙϹ ΜΕΝ ΜΟΙ ΕΣΤΙ ΛΥΚΩΝΠΟΛΙϹ, ΕΙΜΙ Δ᾽ ΑΠΟΛΙϹ
ΕΝ ΦΑΡΙΗΙ ΤΑΙΗΙ ΘΥΜΟΝ ΑΠΟΦΘΙΜΕΝΟϹ
ΝΗΠΙΟϹ ΗΡΠΑϹΘΕΝ Δ᾽ ΕΚΚΑΙΔΕΚΑΤΟΥ ΕΝΙΑΥΤΟΥ
ΕΚΤΟΝ ΑΩΡΟϹΥΝΗϹ ΜΗΝΑ ΠΑΡΕΡΧΟΜΕΝΟϹ,
ΝΥΝ Δ᾽ ΑΒΥΔΗΝΑΙΟΥ ΤΟΝ ΟϹΕΙΡΙΔΟϹ ΑΜΦΙΠΟΛΕΥΩ
ΟΙΚΟΝ, ΚΑΙ ΦΘΙΜΕΝΩΝ ΟΥΚ ΕΠΑΤΗϹΑ ΔΟΜΟΥϹ,
ΑΘΑΝΑΤΩΝ ΚΑΙ ΤΕΚΝΑ ΜΕΜΟΡΜΕΝΟΝ ϹΙΥΟΝΕΠΕΕΩ
(ΑΛΛΟΙΚΕ[1]) ΑΛΛ᾽ ΟΙΚΕΙ ΜΑΚΑΡΩΝ ΗΛΥϹΙΟΝ ΠΕΔΙΟΝ
ΕΝΘΑ ΜΑΘΑΙ..ΟϹ ΩΝ/ΛΕΙ. ΩΝ ΚΥΛΛΗΝΙΟϹ ΕΡΜΗϹ
ΙΔΡΥϹΕ, ΚΑΙ ΛΗΘΗϹ ΟΥΚ ΕΠΙΟΝ ΛΥΘΑΔΑ.

un vase à purification. Elle est très difficile à lire, parce que les I et les P sont perpétuellement confondus, ainsi que les A et les Λ. Voici (voir p. 317) la copie que j'en ai faite à force d'yeux et de soins. Les parties soulignées sont figuratives, n'ayant pu démêler le mot. Je sépare les mots et mets les apostrophes. Cette inscription est très curieuse sous le rapport des choses de l'autre monde. La stèle vient d'Abydos, ce qui motive l'épithète Ἀϐυδηναίου donnée à Osiris dans le palais duquel le défunt passe si bien son temps. — Ci-joint aussi la notice et copie générale des papyrus grecs (*lacune*). Tu recevras l'avis du départ des *originaux* dans peu de jours.

AU DUC DE BLACAS

Livourne, 27 avril 1826.

Monsieur le Duc,

Une indisposition de quelques jours m'a privé de l'honneur de répondre plus tôt à la lettre que Votre Excellence a bien voulu m'écrire le 3 de ce mois; mais, malgré ce contretemps, l'inventaire de la collection égyptienne touche bientôt à sa fin, et je me convaincs toujours de plus en plus combien il était désirable que cette belle suite de monuments échût à la France, et vînt peupler les salles Égyptiennes par trop désertes du Musée Royal de Paris. Je jouis d'avance du bel effet que produira, dans une de ces salles, l'énorme sarcophage royal du Pharaon *Ramsès-Méïamoun*, grand-père de Sésostris. Cette pièce est la plus colossale de toutes celles de ce genre qui existent en Europe, et même en Égypte, dans les tombeaux des Rois découverts jusques ici. Lorsqu'elle sera nettoyée convenablement, on pourra

apprécier la beauté de ce bloc de granit rose, et l'effet de l'émail vert qui colorie les centaines de figures en pied et les innombrables hiéroglyphes qui surchargent l'intérieur et l'extérieur de ce monument vraiment royal. A ses côtés se placeront dignement le superbe sphinx de granit rose, de huit à dix pieds de long, dont le travail est digne de Sésostris, et dont la base porte une dédicace, — et le sphinx de granit, d'une proportion deux fois plus grande, et qu'on dit d'un travail encore plus recherché. Cette dernière et magnifique pièce attend, sur le rivage d'Alexandrie, qu'un vaisseau du Roi vienne la prendre.

La chapelle monolithe de granit rose est bien le sanctuaire du grand temple de l'île de Philæ : l'inscription hiéroglyphique porte que cette chapelle est dédiée à *Isis, dame souveraine de Philæ,* par le Roi Ptolémée Évergète II et sa femme Cléopâtre. La stèle de granit rose, de sept à huit pieds de haut, est la dédicace d'un temple par l'un des ancêtres de Sésostris. Enfin, les énormes pieds colossaux deviennent un monument de quelque importance pour la géographie ancienne : c'est la partie inférieure d'un colosse du Pharaon Aménophis II, et la base porte l'image de douze à quatorze rois africains vaincus, portant sur un bouclier le nom des contrées conquises par le Roi égyptien.

Les figurines en bronze, soit divinités de tout genre, soit animaux sacrés, sont au nombre de deux cent quatre....., de plus cent quatre-vingt-sept autres objets, aussi en bronze, ustensiles, vases, miroirs, armes, clefs, poids, etc., etc.; cent quatre-vingt-onze objets en bois, parmi lesquels soixante-quatre figurines, un grand nombre de sept pouces à deux pieds; le fauteuil de bois d'Éthiopie, pattes de lion, dossier orné de marqueterie d'ébène et d'ivoire, des tabourets, des cassettes, des coffres peints et autres meubles et ustensiles, des paniers, parmi lesquels l'un renferme des pains de *couleurs égyptiennes* que nos chimistes pourront enfin analyser.

J'ai déjà compté plus de mille quatre cents bijoux et dif-

férents objets de parure, six figurines en or massif, cinq en argent, un dé à coudre en or, un étui d'argent, dix-huit bagues en *or massif*, ou montres en or, huit en argent, plus de soixante bagues en jaspe, lapis, cornaline et émail; un collier complet, fourni de trente-deux pièces en or massif, composé de plusieurs vases de diverses formes, de fleurs de lotus épanouies, de coquillages, de lézards, de poissons, le tout massif et d'un joli travail; un autre en petits grains d'or, un en gros grains d'argent massif, et plus de trente colliers de toute matière, en cornaline, en émaux de couleur, en pâtes, en verre, en terre émaillée et en ivoire.

Mais le plus curieux, et qui est sans contredit le chef-d'œuvre de la galanterie égyptienne, c'est un collier, formé de plus de cinq cents anneaux d'argent de trois quarts de ligne de diamètre chacun, et dont l'épaisseur n'excède pas un cinquième de ligne. Ces petits anneaux sont tous d'une proportion si exactement égale que, placés les uns à côté des autres, ces centaines forment une sorte de tube d'argent parfaitement poli et régulier de quatorze pouces de longueur, et ce tube, flexible sur tous les points, renfermait une *tresse de cheveux continue*, existant encore en partie.

Les scarabées sont au nombre de trois cent vingt-deux, dont quatre-vingt-quinze portent des noms royaux et sont des sortes de médailles pharaoniques, et les figurines de terre émaillée, la plupart d'un travail très fin, ne sont pas moins de six cents. — J'aurai du reste l'honneur, avant de quitter Livourne, d'adresser à Votre Excellence un résumé sommaire de tous les morceaux dont se compose la collection.

Il est bien difficile que celle de M. Passalacqua puisse soutenir la moindre comparaison, et les amateurs, qui lui ont donné la préférence sur celle de Livourne, n'avaient certainement aucune idée de cette dernière. Dans peu de mois, on pourra se convaincre de cette énorme différence, si l'on se décide de ne point laisser les caisses fermées dans les magasins du Louvre, — les caisses que j'expédierai pour la France

aussitôt que le vaisseau chargé de les prendre sera arrivé ici. J'ai à remercier Votre Excellence pour la peine qu'elle a bien voulu prendre de me recommander au Ministre de la Maison du Roi pour la charge de conservateur du futur Musée Égyptien, qui existera maintenant aussitôt qu'on le voudra bien, puisqu'on en possède tous les éléments constitutifs. Il ne s'agirait plus que d'assigner les salles, mais je redoute un ajournement indéfini, puisqu'on me conseille de prendre les dessins des principaux objets de la collection, comme si je ne devais les revoir de longtemps. J'aime à espérer que la maligne étoile, qui fait négliger entièrement à Turin la collection Drovetti, n'aura aucune influence de ce genre sur la collection Salt. La France saura sans doute un peu mieux se faire honneur de cette importante acquisition. — ..... Son Altesse le Grand-Duc est venu visiter la collection égyptienne, et il a témoigné hautement le regret de n'avoir point fait cette acquisition, persuadé de l'importance des nouvelles études Égyptiennes. Son Altesse a donné un congé d'un an et un traitement au professeur de langues orientales de Pise, M. Rosellini, pour se former auprès de moi dans cette nouvelle branche d'archéologie; cette détermination a été infiniment agréable pour moi, dans ce moment surtout, où quelques personnes affectent de répéter sourdement que les monuments Égyptiens, *étudiés d'après ma méthode, sont en contradiction avec les Livres saints.* On m'écrit de Rome que M. Lanci continue de parler dans ce sens, et que ses propos, quoique dénués de tout fondement, produisent quelque impression. Je suis d'autant plus peiné de cette annonce qu'elle m'oblige, dans mon prochain voyage à Rome, à engager une discussion approfondie sur ce sujet, discussion qui démontrera jusques à l'évidence la mauvaise foi et les méchantes intentions d'une personne[1] que

1. C'était une vraie déclaration de guerre contre Lanci. Champollion, averti de Rome que *le Duc*, ébranlé dans sa conviction par

j'eusse voulu épargner, puisqu'elle a reçu de M. le Duc des marques signalées de votre protection[1].

A L'ABBÉ GAZZERA

Livourne, 27 avril 1826.

Quelque désir que j'eusse, mon cher ami, de répondre de suite à votre lettre du 7 avril, les circonstances et les *seccature* semblent s'être multipliées pour m'empêcher de le satisfaire. Vous concevez donc facilement qu'un homme qui se lève à sept heures et reste jusques à six heures du soir à emballer, encaisser, marquer, aussitôt qu'il a terminé une portion d'un catalogue de plus de quatre mille huit cents objets au milieu desquels il faut se démêler, n'est pas trop libre de faire ce qu'il veut, étant surtout interrompu à chaque instant par des curieux ou amateurs. J'eusse pu sur ce dernier article adopter la méthode du *grand homme*[2], donner *mes* heures, et ne permettre l'entrée du sanctuaire qu'à un très petit nombre d'élus. Mais toutes ces formules et maximes de haute politique n'existent pas en langue française, et j'ouvre tout simplement à tous ceux qui frappent, suivant la méthode évangélique. Vaut-elle mieux ? Quelque chose crie en moi pour l'affirmative.

La visite du Grand-Duc a été complète. Il a voulu tout

les lettres de Lanci, *avait changé d'opinion* à l'égard de son système, annonçait ainsi son intention de répondre aux attaques de son adversaire. La nouvelle était fausse, heureusement, et le Duc restait fidèle à « l'Égyptien ».

1. Copie, sans les formules finales, de la lettre envoyée au Duc.

2. San Quintino. Il ne laissait ouvert le Musée de Turin que pendant deux heures par jour, et il n'y était visible que deux fois par semaine.

voir, et je lui ai fait remarquer tout ce qui méritait quelque attention sous le double rapport de l'art et de l'intérêt historique. La masse et le choix varié des objets ont fait une vive impression sur lui; je l'avais préparé la veille, pendant le dîner, à apprécier tout cela en développant quelques idées générales. Tout cela a produit son effet, et les nouvelles études ont en Son Altesse un partisan décidé. Il a donné au professeur de langues orientales de l'Université de Pise, Rosellini, jeune homme fort instruit que vous verrez bientôt à Turin, un congé et un traitement pour venir se former auprès de moi dans l'*archéologie pharaonique*. Cette détermination de Son Altesse Impériale m'a été d'autant plus agréable que l'abbé Lanci s'inquiète de plus en plus à Rome, et crie au secours contre le danger que court la Religion par l'étude des monuments Égyptiens selon ma méthode. Il répand de telles alarmes à ce sujet, que le corps diplomatique en est ébranlé, et que l'excellent Mai est terrifié d'avoir si clairement donné son assentiment à ma découverte. Prenez garde à vous, mon cher Gazzera, et avertissez Costa de renouer avec l'association des Capucins de Saint-Thomas, parce que je serais désespéré de voir pendre, pour l'exemple, deux bons amis comme vous, l'un parce qu'il m'a pouponné chez lui, et l'autre pour avoir accordé quelque affection à l'abominable auteur de l'abominable système phonétique.

Le siècle où *les Ricardi* ont raison paraît vouloir revenir en Italie; mais je me console et ne perds point courage, soutenu par ma conscience (si l'on veut bien me permettre d'en avoir une) et encouragé par les odes et les sonnets que l'on m'adresse innocemment et que je lis de même. Plaisanterie à part, mon apothéose a été complète dans une séance publique de l'Accademia Labronica. Une jeune et fort aimable improvisatrice, de l'une des premières familles grecques de Livourne, a eu la bonté de débiter une Ode en mon honneur, et de me rappeler d'Égypte pour éclaircir les monuments étrusques. Jugez si j'ai pu être insensible à

un tel hommage prononcé par une si jolie bouche! C'est la plus douce récompense que j'aie reçue pour m'être nourri de poussière égyptienne pendant quinze ans. La Signora Angelica Palli est fort instruite, d'une amabilité parfaite, et vous devez sans doute en avoir entendu parler si vous n'êtes pas des barbares.

Quant à moi, je remercie le grand Amon-Ra de me l'avoir fait connaître et de m'avoir fait trouver grâce à ses yeux; mais, me souvenant que les momies ont aussi leurs droits, quoique muettes, je reste au milieu d'elles le plus possible, et je ne vois l'aimable Sibylle que rarement, de peur qu'Athyr ne se mêle un peu trop à ma reconnaissance.

Mais tout n'est pas couleur de rose. On m'écrit de Paris que Forbin, Jomard, Rochette, etc., etc., font feu des quatre pieds et crient comme des aigles plumés contre l'acquisition du Musée Égyptien de Livourne. Ils veulent me contre-miner et remplissent les petits journaux de petits articles *anonymes*, car ils n'ont pas le courage d'attaquer en face. Mon frère me dit aussi que Rochette a lu à l'*Académie un extrait des papyrus grecs* de Livourne. Peyron seul les a vus, et il est incapable d'en avoir écrit un mot à un homme qui est tout aussi son ennemi que le nôtre[1]. Dites bien à

1. Peyron écrivit à Champollion-Figeac : « Je sçais par votre frère que le malheureux Rochette vient de lire une description des papyri de Livourne. Ni lui, ni personne, excepté l'excellent Gazzera, n'a sçu quelque chose de moi sur ces papyri. Donc, Rochette a voulu deviner, et aura-t-il dit des sottises plus qu'à l'ordinaire?..... Veuillez donc directement m'envoyer par la poste sa dissertation ou tel extrait que vous jugerez à propos. Si je le prends en faute, je ferai quelque article piquant contre lui. Ce farceur n'a pu lire, chez moi, les papyri grecs de Turin, comment aurait-il déchiffré les fac-similés de ceux de Livourne? — Mais tout cela est fait dans l'intérêt de Passalacqua et Cie. Et Letronne, en publiant un papyrus Passalacqua, s'est-il aussi rangé en faveur de lui et contre votre frère?..... » Ajoutons que Rochette prétendait tenir ses renseignements d'un voyageur qui aurait vu la collection Salt à Alexandrie.

Peyron que je n'ai pas eu un moment de doute à son égard, mais je me perds en conjectures pour savoir qui a pu écrire à Rochette la *Lettre d'Italie* qu'on lui a adressée, dit-il.

Priez notre ami Costa de faire tenir prête à partir la caisse qui contient mes paperasses et livres, et d'y mettre aussi le tableau funéraire colorié que je promets de lui renvoyer en original de Paris quand je l'aurai fait lithographier. Qu'il fasse bien fermer la caisse et y mette l'adresse de S. Ex. le Ministre de la Maison du Roi à Paris. On viendra la prendre dans quelques jours chez lui, pour la joindre à d'autres caisses que notre ambassadeur à Florence envoie à Paris par une voie sûre. N'oubliez pas cet article. J'écrirai à Costa dans peu de jours, et aussitôt que je pourrai un peu regarder autour de moi sans être effrayé de la besogne qui me reste à faire.

Si vous connaissez dans le calendrier quelque patron particulier pour les *emballeurs*, autre que le *grand homme*, veuillez lui adresser quelques *Pater* et *Ave* pour qu'il m'assiste. J'en ai furieusement besoin. — J'allais encore oublier de vous prier de mille amitiés et remerciments à notre bon et jovial Comte Frédéric Sclopis, qui m'a envoyé une lettre de M. de Croza[1]. — Mes hommages empressés (même sans espoir de bonbons) à Mme la Comtesse, et un souvenir à chaque personne de son salon disposée à me rendre la pareille. Je vous embrasse de cœur. Tout et toujours à vous,

J.-F. Ch.

1. Le marquis de Croza, à Rome, priait Champollion de vouloir bien accepter l'hospitalité chez lui, quand il reviendrait dans « la Ville Éternelle ».

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Livourne, 28 avril 1826.

Je t'envoie sous ce pli, mon cher ami, ... la moitié des notes relatives à la collection. Donne-leur la forme d'un *Rapport*, en ne t'écartant point de la lettre même de ces notes; montre-les au Ministre, et fais-les mettre partout où il sera nécessaire, pour qu'elles arrivent à la connaissance de Typhon et de ses suppôts. Je t'enverrai la suite, qui contient la fin des *Monuments funéraires*, les stèles et bas-reliefs, ... les figurines en pierre, les statues et les grandes marionnettes, sarcophages, sphinx, etc., etc.

Je suis indigné comme toi des clabauderies du *Veau, fils de Veau*, mais nous devions nous y attendre. Le Clarac m'étonne un peu plus et le Forbin un peu moins. — Je ne conçois rien à la notice des papyrus par Rochette : très certainement Peyron est incapable de lui avoir écrit deux lignes à ce sujet. Es-tu sûr qu'il ait lu à l'Académie une notice un peu détaillée ?

J'expédierai sous trois jours, par terre, les caisses contenant les papyrus égyptiens et grecs à l'adresse du Ministre, et tu seras informé du jour de leur départ et des précautions prises pour que le tout arrive à bon port. Envoie-moi le paquet de M. de Humboldt. J'ai reçu celui de Marseille; c'est une lettre d'Anastasy, qui m'envoie des cartouches royaux, mais il n'y a rien de neuf.

Adieu, j'ai la tête brisée par les notes. A après-demain la suite..... J'ai répondu au Ministre relativement à l'assurance; j'attends ses ordres à cet égard. Dissuade-le de le faire. Pousse ferme au brevet, et nous nous reposerons ensuite. Je suis abimé par mon métier actuel, mais j'espère en être

débarrassé dans quinze ou vingt jours d'ici. J'ai vraiment besoin que cela finisse. Je t'embrasse de cœur et d'âme,

J.-F. CH.

« ..... L'annonce des journaux [les] a mis tous en combustion. Ils » enragent à crever », écrivait Champollion-Figeac à son frère, en parlant du nouveau Musée égyptien à former *au Louvre*, et *non à la Bibliothèque Royale*[1] comme le voulaient Jomard et Corbière. « Jomard ne touche plus terre, tant il est irrité, prétendant que » cette acquisition est absurde et qu'il n'y a que ceux qui l'ont » conseillée et leurs complices qui pensent prétendre qu'elle est » seulement une millionième part de la collection Drovetti. Raoul » Rochette a lu avant-hier à l'Académie une prétendue lettre de » Florence, dont il n'a pas dit la signature, où la collection est assez » lestement jugée. — Les petits journaux de l'illustre genre affamé, » et qui dit tout, notamment le *Spectateur*, le plus misérable de » tous, annonçant une réclamation générale[2] des étrangers contre » nos *plagiats* d'alphabets des hiéroglyphes du D[r] Young et du » système numérique du Saint-Quentin, j'ai répondu vertement[3], » et quoique, dans cet article, on confondit nos deux noms, je n'y » ai vu qu'une malice pour cacher l'origine de l'article venant de

1. Jomard était un des conservateurs de la Bibliothèque, et l'idée de pouvoir établir le nouveau Musée égyptien, dont il voulait devenir le directeur, dans le *même édifice*, bien vaste, il est vrai, lui souriait beaucoup.

2. « Les Étrangers font de graves reproches de plagiat à deux de nos plus distingués savants, MM. Champollion. A les entendre, l'aîné s'est approprié l'honneur d'avoir le premier déchiffré les hiéroglyphes, honneur qui appartient au Docteur anglais Young, et le plus jeune aurait ravi à M. Giulio di San Quintino, conservateur du Musée égyptien du roi de Sardaigne, le mérite d'avoir trouvé que les Égyptiens avaient un système numérique assez semblable au nôtre. C'est à MM. Champollion à se défendre » (*Le Spectateur*, Journal de la Littérature et des Beaux-Arts, 13 avril 1826). Peu de temps après, il fut prouvé que c'était Raoul Rochette qui avait inséré cette « réclamation ».

3. Voir dans le même journal, à la date du 16 avril 1826, la « Correspondance ».

» gens qui nous connaissent bien et qui veulent tâcher de nous » faire reculer.

» Les Forbin, les Clarac sont furieux, le premier parce qu'on » le dépossède de sa collection Passalacqua qu'il a *proposé par* » *écrit* d'acheter 400.000 francs, et le second par la crainte de » perdre sa place. *Je réponds à tout*, et tout cela ne fait heureuse- » ment rien au Ministre[1]. Il a envoyé chercher Forbin et Clarac, » les a grondés et calmés, par obligeance ou d'autorité, et a de- » mandé à Forbin, Directeur général, de lui écrire de suite sur la » nécessité de former un Musée Égyptien et *de te présenter for-* » *mellement pour la Conservation*. M. le comte Sosthène y a fait » aussi de son mieux, et Forbin s'est exécuté !

» La proposition écrite et du Musée Égyptien et de toi est entre » les mains du Ministre, et j'en ai une copie pour faire mes obser » vations sur les termes à mettre dans la décision, notamment sur » les limites respectives des attributions entre Clarac et toi. Le » mot *égyptien* dans ton affaire tranchera tout, et je suis sûr que » ma rédaction sera approuvée. Tu vois donc que la chose marche » au mieux, mais, si j'avais des notices sommaires, comme extraits » de lettres, à mettre dans les journaux, ce seraient de bonnes » batteries à faire jouer contre les dernières crises de l'ennemi..... » Du reste, sauf le râlement des intrigants, il n'y a qu'une voix » sur l'importance de l'acquisition. Le père Durand proclame » partout qu'on l'a faite *pour un morceau de pain*, et c'est une » bonne voix..... »

Ajoutons que le baron de Férussac allait tous les jours voir le duc de Doudeauville « afin d'y rencontrer et de tenir en échec » le comte de Forbin. Quant à Clarac, on n'eut plus à se plaindre de lui, dès qu'il eut compris la véritable nature de la situation. — H. H.

1. Le duc de Doudeauville.

AU MÊME

Livourne, 30 avril 1826.

..... Je te réponds sur la feuille présente, contenant la copie exacte d'un de nos papyrus grecs. Celui-ci renferme une plainte ou supplique, adressée au Roi Ptolémée et à la Reine Cléopâtre, Dieux Évergètes, l'an 44 de leur règne, comme il parait (ligne 23). L'auteur de la supplique est un certain *Apollonius,* dit aussi Ψε....... (Ψεμμονθής) Psemmonthès, lequel se plaint que le sieur *Psenchonsis* et ses collègues, les colchytes de Thèbes (espèce de prêtres chargés du soin des cadavres renfermés dans les hypogées), occupent une maison qui leur appartient à Thèbes, et qu'ils ne veulent pas la lui rendre et ont exercé de plus contre lui toutes sortes de violences. — Cette pièce est tout à fait à l'ordre du jour. L'envahissement des propriétés par la *congrégation* des colchytes est la preuve que le *droit d'aînesse* existait en Égypte, car le plaignant dit (lignes 16 et 17) que, son père *Peténéphot* étant *fils aîné,* les *sept seizièmes* de la maison lui appartenaient de droit. Il existe un second exemplaire de cette même pétition parmi les papyrus grecs du Musée de Turin. Peyron la publiera.

Ci-jointe encore copie d'une lettre écrite par *Senpamon-*

(autre Papyrus)

Σενπαμωνθης Παμωνθη
τω αδελφω χαιρειν.
επεμψα σοι το σωμα Σενυριος
της μητρος μου κεκηδευ-
μενος εχων ταβλαν κατα

του τραχηλου δια γαλητος
πατρος ιεραχος εν πλοιω
ιδιω του ναυλου δοθεντος
υπ εμου πληρης εστιν δε
σημειον της ταφης σιν
δων εστιν εκτος εχων χρη
μα ροδινον επιγεγραμμενον
επι της χοιλιας το ο
νομα αυτης ερρωσθαι σε
αδελφε ευχομαι
L γ. θωθ ια

thès à son frère *Pamonthès,* en lui envoyant la momie de sa mère *Senouris*. Cette lettre contient des détails curieux.

Comment as-tu pu croire que je ne prenais ni note ni copie des monuments que j'encaissais ? J'ai transcrit avec le plus grand soin toutes les légendes hiéroglyphiques qui pouvaient offrir quelque intérêt, et il me sera fort égal, si cela leur convient, qu'on laisse pourrir la collection dans les caisses, car j'aurai des extraits suffisants de tout ce qui peut me servir aujourd'hui et à l'avenir. Je n'en excepte que les papyrus, lesquels étant tous funéraires ou religieux, ne méritaient pas le temps nécessaire pour en faire des copies. Je les verrai d'ailleurs plus facilement que le reste.

Quant au brevet, je n'y pense plus ; il est dans notre destinée de ne réussir qu'à moitié. Si le Ministre voulait y penser un peu, il verrait que c'est moi seul qui peut recevoir et reconnaitre la collection à son arrivée à Paris, et il se déciderait alors de suite à faire ma nomination, qui ne changera pas de nature pour être renvoyée indéfinitivement !

Il est bien entendu, s'il ne veut pas m'établir *en titre* de suite, que je me lave les mains entièrement de la collection aussitôt qu'elle sera à bord. Si d'autres que moi touchent les caisses à Paris, ma responsabilité cesse sans difficulté. Dis un mot dans ce sens. Je n'expédierai par terre que les manuscrits grecs, et ce ne sera pas une grande dépense.

Les papyrus astrologiques portent sans aucun doute Ἁδριάνου *et non pas* Αὐδιναίου, — c'est un mois *éponyme* de l'Empereur Hadrien (*lacune*).

Je suis bien aise que mon ami Melchiorri, excellent garçon de sa nature et qui nous est fort attaché, ait su te trouver à Paris. Je te le recommande de nouveau, et dis-lui que je l'attends à Rome dans les premiers jours de juin..... Tu as très bien fait de parler convenablement de notre Duc de Naples. Sa dernière lettre du 3 de ce mois m'apprend qu'il a écrit pour l'affaire du brevet, voici le texte : « *J'ai fait les démarches que vous désiriez, et il me semblerait impossible que vous n'eussiez pas la préférence, surtout après les nouveaux soins que vous prenez aujourd'hui !* » Fais valoir cette opinion, si tu peux.

M. Santoni n'a point le tonnage de la collection. Je ne vois pas à quoi cela pourrait servir au Ministre, puisqu'il a déjà désigné la gabare *la Panthère* pour le transport, et il est certain qu'elle suffira. — .....

AU MÊME

Livourne, 15 mai 1826.

Je t'ai expédié il y a fort peu de jours, mon cher ami, 1° par la poste ordinaire, la première partie des notes sommaires de la collection ; 2° la fin de ces notes sous le couvert de S. Ex. M. le Duc de Doudeauville. J'espère que le tout

te sera parvenu promptement. C'est un arsenal pour répondre aux dogues, carlins, levriers et chiens courants de la meute affamée de mordre. Je remets tous mes paquets pour le Ministre au Consul général qui se charge de les faire parvenir : l'envoi à Florence entraînerait trop de longueurs.

J'aurai terminé, demain ou après-demain, ma réponse[1] de quinze pages à M. le Baron Guillaume de Humboldt, et je tâcherai que le consul de Prusse à Livourne la lui fasse tenir de suite, puisqu'il paraît pressé d'imprimer son mémoire sur les Léontocéphales de Berlin.

L'article sur le Panthéon est au mieux : je me permettrai seulement de ne pas chercher trop à *creuser dans le vide* comme le voudrait le bon Tudesque. Je soupçonne fort M. Hirt d'en être l'auteur. J'ai dû nécessairement déranger son siège; mais enfin il adopte la plupart de mes dénominations d'assez bonne grâce, même celles qui présentent encore quelques doutes à moi-même. Quant au Seyffarth, c'est un sot dont nous avons très bien fait de ne pas nous occuper.

On m'écrit de Rome que mon ami, l'abbé Lanci, se remue de nouveau, et, trouvant mon système bon quant à sa structure, il sonne l'alarme contre son résultat pour la chronologie sacrée. Je me propose, en arrivant au Capitole, de le forcer à prouver ses dires, et je crois qu'il sera fort embarrassé. — Pietro Santoni a, depuis quelques jours, envoyé au Ministre la lettre pour M. Salt, relative au sphinx colossal, mais nous n'avons ici aucune donnée précise sur le poids du monstre. Il faut s'attendre à un animalcule de dix-huit à vingt pieds de long, — le calcul approximatif devient alors facile à faire. Insiste pour qu'on envoie au plus vite un vaisseau s'emparer de cette pièce importante.

J'ai revu plus de la moitié du *Précis*. J'ai fait plusieurs corrections importantes, non de *principes*, puisqu'il n'y a

1. Cette lettre n'a pas encore été retrouvée.

rien à changer, mais des *modifications d'orthographe* dans la transcription copte des mots Égyptiens, modifications qui les ramènent à la vieille forme Égyptienne. Je te prie de faire exécuter toutes ces corrections et additions ou suppressions par-ci, par-là, dans le cas où les Treuttel s'arrangeraient pour une seconde édition, ce que je désirerais beaucoup[1]. — Je t'ai prié, dans mon dernier paquet, d'envoyer de suite plusieurs exemplaires de ma *Première Lettre* à M. le Duc de Blacas, à Naples. Il me les a demandés il y a longtemps et m'en reparle encore. Je n'ose te dire d'y joindre la *Seconde*, parce que je vois bien qu'elle ne paraîtra que l'année prochaine. Je suis désolé de ce retard. — .....

J'attends avec résignation l'issue de l'affaire du brevet. Son Excellence me paraît s'être trop avancée pour reculer en cette occasion, et je serais bien aise, par amour pour la paix, que Clarac prît la chose par le bon côté, au lieu de s'alarmer sans raison et de prendre le parti de Forbin. Une lettre de Son Excellence me parvient aujourd'hui, m'annonçant que *la Panthère* a ordre de se trouver à Livourne à la fin d'avril. Je crois devoir traduire : à la fin de *mai*, ce qui me désole, tout étant à peu près en état d'être embarqué, et le temps nécessaire pour mettre à bord les grosses pièces, dont mes notes te donneront une idée, suffisant, et au delà, pour encaisser le peu qui ne l'est pas encore. Rome m'échappe ainsi jour par jour. Je n'ose partir de Livourne avant d'avoir confié moi-même le tout à l'élément perfide. Le colonel futur doit soigner un peu plus son régiment qu'un simple inspecteur aux revues. Cette considération me cloue ici et me fait craindre en même temps d'être obligé de me trouver au Havre pour le débarquement, ce qui abrégerait d'une manière désespérante le séjour de deux mois que je comptais faire encore en Italie. Que penses-tu de tout cela, et ne pourrais-tu pas te charger d'aller au Havre ?

1. La deuxième édition du *Précis* parut en 1827-1828.

Voici le reste des inscriptions grecques gravées sur des stèles ou des fragments de stèles. Il y en a deux de grecques et démotiques à la fois, et j'y joins les fragments de la grande inscription grecque du Sphinx. Celle-ci est en vers, ce me semble, et relative aux sphinx des Pyramides qui y sont mentionnés :

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΥΙΟΥ ΚΛΑΥΔΙΟΥ
ΤΟCΤΟΜΟΥ ΕΤΩΝ ΚΑ

(ΑΠΛΩΝΙC)

fils de

ΠΤCΤΟΜΙC.

Le démotique porte en effet (κλοτις) surnommé.

Stele grecque-Démotique

ΑΜΕΡΥC ΥΙΟC ΒΗC ... ΤCΕΤΩ (ετων)
Ν ΚΑΡΑΒΑC ΝΥΜΦΙΕC (Κ̄ ς Αραβος)

le démotique porte le nom (αωρc)

(Lettre sans conclusion.)

AU MÊME

Livourne, 17 mai 1826.

.... Il semble que tout conspire contre moi, et la terre et la mer.. .. Nous voici au 17 de mai, et le maudit vaisseau ne parait pas; tout est prêt à partir depuis quinze jours, et je

suis condamné à une mortelle attente, dont je ne vois pas encore la fin. J'enrage, — voilà tout ce que je puis dire. — J'ai enfin trouvé le moyen de faire partir les *manuscrits grecs*. La petite caisse qui les renferme..... est à l'adresse de S. Ex. le Ministre de la Maison du Roi, timbrée *Service du Roi* et dûment couverte des cachets du Consulat. Elle arrivera à Paris presque en même temps que ma lettre; tiens-toi donc aux aguets pour y mettre la main dessus et empêcher les profanes de souiller ce premier échantillon d'un Musée qu'ils font profession de dédaigner.

Tu trouveras dans cette caisse une petite tessère en bois avec inscription grecque très curieuse : elle est relative à l'arrivée d'une momie dans les Memnonia, et on y certifie qu'elle a payé les droits requis et qu'en conséquence on doit lui donner une bonne place.

Peyron jure ses grands dieux que Rochette n'a pas reçu une panse d'A de lui depuis plus d'un an, et je suis convaincu qu'il est tout à fait innocent dans cette affaire. As-tu appris quelque chose de plus à cet égard ? — Quant à Santoni, c'est un homme sûr et incapable d'avoir permis à personne de prendre des notes sur ces papyrus. Il faut, si ces notes sont détaillées comme tu le dis, qu'elles viennent d'Égypte, où on les aura prises lorsque la collection y était encore.

Tu n'as point écrit à Santoni relativement à sa proposition. Fais-le de suite, si cela te convient dans le sens que j'ai indiqué, ou, dans le cas contraire, envoie-moi des fonds par une autre voie, car je ne puis sortir de Livourne sans foin dans les bottes. — Je persiste toujours dans le dessein de faire une course à Rome, où m'appellent les obélisques qu'on veut graver, et d'autres intérêts que je veux défendre en personne contre mes adversaires[1].

1. Le comte Kossakowsky, qui connaissait fort bien le clergé de Rome, écrivait, vers ce temps, à Champollion : « Il n'y a ici que l'abbé Lanci *et ses créatures* qui sont *contre vous;* tous les autres ecclésiastiques, le Saint-Père y compris, vous aiment réellement. »

Il y a ici à Livourne un de mes amis qui a fait le voyage d'Égypte et a rapporté de très jolis dessins relatifs à l'état moderne. Il a gravé lui-même les planches avec beaucoup de talent et de grâce ; il veut publier son ouvrage, et désirerait en faire la dédicace au Roi de France. Cet hommage très désintéressé ne peut qu'être flatteur pour un successeur de Louis XIV qui recevait aussi des dédicaces de l'étranger. Je te prie donc de proposer la chose au Duc de Doudeauville ou au Vicomte Sosthène, et de me dire le plus tôt possible si la demande que ferait mon ami *Segato*[1] serait accueillie oui ou non. — Il serait bon aussi que tu fisses savoir au Ministre tout le zèle que Pietro Santoni met à me seconder dans les préparatifs d'embarquement. Il m'a aidé de toutes les manières, — on ne peut être plus bon et plus dévoué que lui. C'est un excellent homme, et je serais charmé que Son Excellence lui donnât quelque marque de sa satisfaction.

Adieu, mon cher ami, prie le ciel pour que ma fièvre d'attente cesse au plus vite. Ce maudit vaisseau me désole et bien plus encore le manque total de tes lettres. Adieu. Tout et toujours à toi de cœur,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Livourne, 25 mai 1826.

J'ai reçu, mon cher ami, par l'avant-dernier courrier, ta lettre n° 50..... Le bulletin contenant les cinq batailles successives qu'il t'a fallu soutenir m'a presque dégoûté du fruit même de la conquête qu'elles peuvent assurer, et si j'avais

1. Segato (Geronimo), architecte et dessinateur. Il s'agit des *Essais pittoresques et géographiques sur l'Égypte*, qu'il publia peu après, en collaboration avec Laurent Masi (Paris, 1826).

pu croire qu'en proposant l'achat de la collection de Livourne, c'était hasarder ton repos et le mien, je ne l'eusse certainement point fait, quitte à ces messieurs, de payer la collection Passalacqua un demi-million si cela leur eût convenu. Je suis charmé cependant que M. le Duc de Doudeauville ait apprécié à leur juste valeur ces sourdes et ignobles manœuvres. Elles ont dû lui prouver que l'amour seul de la science ou de la vérité n'étaient pas les premiers mobiles, et il apprendra peut-être à apprécier convenablement les vues et les moyens de la canaille de la région d'en haut et de la région d'en bas.

Quel que soit le résultat de tout ceci, notre conduite est tracée pour l'avenir; nos amis verront par les faits à quel point nous sommes touchés des preuves d'attachement qu'ils nous ont données en cette occasion, et nos ennemis n'auront pas le droit de se plaindre si nous les traitons désormais sans pitié et de Turc à Maure. J'espère aussi que tu me livreras le Jomard pieds et poings liés. S'il se prétend le successeur immédiat du *Bœuf Apis* par sa lignée maternelle, je ferai voir à qui de droit que le sang paternel l'emporte et le domine.

Tu dois avoir reçu une lettre de Peyron relative à l'affaire Rochette. Le seul académicien de Turin qui soit allé aux eaux de Lucques et ait pu visiter la collection est le San Quintino, mais il est impossible qu'il ait pu prendre une note *circonstanciée* des papyrus grecs, ne les ayant vus (et le plus petit nombre encore) qu'en passant et pendant cinq minutes. Il faut donc chercher ailleurs l'explication de l'énigme. La plus simple est que M. Salt, qui avait une note des objets qu'il possédait en ce genre, et qui a même travaillé sur plusieurs d'entr'eux, aura communiqué ses résultats à quelque voyageur qui en aura pris copie, car il permet volontiers ces choses-là ; et c'est ainsi que Rochette aura eu à Paris des notions suffisantes pour faire le claquedent en cette occasion. Santoni, j'en suis certain, ne les a montrés à

personne. Quant à Peyron, je ne me persuaderai jamais qu'il ait pu faire une démarche pareille.

..... Les papyrus grecs doivent être à Paris, au Ministère : j'attends l'avis officiel de leur arrivée. — Je n'ai pas cru devoir envoyer par la voie de terre les *papyrus Égyptiens*. Comme ils ne sont point collés ou placés entre deux verres, le mouvement des voitures pourrait les réduire en poudre ou les endommager considérablement. Les balancements du vaisseau n'auront pas cet inconvénient. Je crois la mesure bonne, et tu l'approuveras.

J'étais hier à Pise, visitant paisiblement le Campo Santo, lorsque le bruit des canons des forts de Livourne, que nous entendions assez distinctement grâce à un vent *Libeccio* très violent, annonça l'arrivée d'un vaisseau de guerre. Je me hâtai de retourner à Livourne, et je trouvai toute la ville convaincue que la fameuse gabare qui doit emporter *gli idoli d'Egitto* était enfin dans le port. Je prends une barque, et me rends aussitôt à bord du vaisseau français « venant de Toulon, pour charger une collection d'objets d'art », — mais ce vaisseau n'était ni *la Panthère*, ni *la Durance*, — cette collection n'est pas la collection égyptienne, — c'est tout bonnement la corvette *la Charrette*, qui vient charger le musée de tableaux donnés par M. Fabre de Florence..... à sa ville natale, la noble cité de Montpellier. Le capitaine, que j'ai trouvé hier au théâtre, et qui n'était pas à son bord quand j'y suis allé, me dit que la gabare *la Durance* était à Toulon au moment de son départ et comptait mettre à la voile dans sept ou huit jours. Me voilà donc encore en panne, attendant l'arrivée dudit bateau. Dieu veuille hâter sa venue !

J'ai reçu avant-hier un paquet qui m'était adressé à Turin et contenait une lettre du brave Hummelauer de Saint-Pétersbourg, 14 mai 1825, la lettre du Duc de Noailles et celle d'Huyot, du 24 août *de l'an passé!* Fais-moi le plaisir d'écrire de suite un billet à ce dernier pour lui dire que,

recevant seulement sa lettre, il m'a été impossible de lui répondre plus tôt, et que j'écris à Turin pour tâcher d'obtenir ce qu'il demande : Je ne doute pas qu'on ne me l'accorde; je lui écrirai aussitôt qu'on m'aura répondu à cet égard.....

Ma santé se soutient, grâce à une bonne médecine que je me suis administrée avant-hier. J'attends les chaleurs de pied ferme, sois sans inquiétude sur mon compte, et soigne-toi de manière à ce que je sois aussi tranquille à ton égard.....

Je t'embrasse et suis tout et toujours à toi de cœur,

J.-F. Ch.

Deux ou trois jours après le départ de cette lettre, Champollion reçut enfin la nouvelle qu'il attendait si anxieusement : « Je te dépêche la présente, ... qui te porte la fin finale de toutes les tribulations », lui écrivait le frère; « l'*Ordonnance* a été signée hier, et le *Journal de Paris* l'annonçait ce matin (17 mai) avec tous les détails, la pompe et les éloges convenables pour le Roi, le Ministre, le Directeur des Beaux-Arts, l'Égypte et toi. En voici la substance :

ORDONNANCE DU ROI CHARLES
par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre

A tous ceux qui ces présentes verront, Salut : Voulant assurer le succès des recherches historiques qui ont fait, dans tous les temps, la gloire de la France, et concouru de plus en plus aux progrès de ces recherches utiles, soit par l'acquisition de nouveaux monumens destinés à enrichir nos Musées Royaux, soit par les dispositions nouvelles qui pourraient faciliter aux savans et aux artistes l'étude de ces imposantes collections ;

Sur le rapport de notre aide de camp chargé du département des Beaux-Arts, avons ordonné et ordonnons :

Titre Ier. — *Article 1er*

La conservation des antiques de notre Musée Royal du Louvre formera à l'avenir deux divisions :

La première division comprendra les monumens grecs, les monumens romains et ceux du moyen âge.

La deuxième division comprendra les monumens égyptiens de toutes les époques, ou provenant de l'Égypte.

Dans cette deuxième division seront aussi compris tous les monumens orientaux, phéniciens, puniques, arabes, persépolitains et indous, qui existent au Musée ou qui pourront y être ajoutés.

Article 2e

Le sieur Comte de Clarac, conservateur actuel des statues et antiques du Louvre, aura dans ses attributions les monumens qui composent la première division, et sera, comme lui, placé sous les ordres immédiats du Directeur général de nos musées.

Titre II. — *Article 1er*

Il y aura chaque année, au Musée des antiques du Louvre et durant la belle saison, un cours public et gratuit d'archéologie égyptienne, où l'on exposera les deux systèmes d'écriture dont se servaient les Égyptiens.

Article 2e

Le sieur Champollion le Jeune, conservateur des monumens égyptiens, est chargé de ce cours, et autant que faire se pourra, il appliquera les théories aux monumens du Musée qui seront sous les yeux du public. Le programme de ce cours et tous les règlemens nécessaires pour la nouvelle organisation des deux divisions du Musée des antiques, tant sous le rapport de l'ordre et de l'économie que pour assurer la fidèle conservation de ces monumens, seront arrêtés par notre aide de camp chargé du département des Beaux-Arts, de concert avec le Ministre de notre Maison, sur la proposition du Directeur général de nos musées.

Notre aide de camp chargé du département des Beaux-Arts est chargé de l'exécution de la présente Ordonnance.

Donné en notre château des Tuileries, le quinzième jour du mois de mai de l'an de grâce 1826, et de notre règne le second,

Signé : Charles.
Le Duc de Doudeauville.

« Mon cher conservateur est chargé de ce cours. Le reste est le détail. Donc, vive le Roi, son ministre, et M. de Férussac, dont le concours dans cette affaire a été du plus grand poids et de première nécessité. C'est une obligation sans pareille que nous lui aurons à toujours. Il n'a plus quitté le champ de bataille, et a vaincu *Typhon* même dont la dextérité s'est montrée cette fois au suprême, agissant de tête et de queue avec une finesse prodigieuse. Le voilà encore

une fois rejeté dans le désert, et loin de la tracasserie. Que le grand Amon-Ra en soit à jamais béni :

» C'est le cas d'une belle stèle et du plus beau proscynème que la reconnaissance ait jamais inventée. Je te dis donc : Esto felix! et de tout cœur, comme tu penses bien.....

» Le rapport de Livourne est déjà imprimé et distribué en partie; je voulais te l'envoyer aujourd'hui, mais me voilà en course, grâce au *Journal de Paris*, etc., et de plus à notre brave et féal Directeur, — — ...; il faut qu'il fasse les frais de cette grande affaire jusqu'au bout. Je vais t'envoyer de suite le rappport; j'en enverrai dans toute l'Italie, excepté l'Autrichienne, pour laquelle on ne peut pas affranchir.....

» Crois-tu, avant d'écrire au Duc de Blacas, devoir attendre le *Moniteur*? — Je ne perdrai pas un moment pour te mettre au courant de tout, et je te dirai ce qu'il faut répondre à la communication officielle que te fera le Ministre, s'il y a quelque chose de particulier à te dire. Dans tous les cas, faut-il lui en savoir un gré immense ; en toute autre main que celle de M. le Duc de Doudeauville, l'affaire aurait chaviré, — et il y avait tout ce qu'il fallait pour cela. C'est un miracle, mais qui se comprend avec cette indépendance que donnent un grand nom, l'amour du bien, les vertus les plus rares, et la volonté la plus dévouée à la justice distributive. Et il a fallu tout cela pour arriver à la fin. »

Le baron de Férussac, de son côté, prouva que Champollion-Figeac, pendant les deux mois derniers, *avait rendu possible l'impossible*. Et qui en douterait? — Dès le 18 mai, il envoyait à son frère et l'*Ordonnance* en question, et quelques brouillons pour les lettres officielles que devait écrire « l'Égyptien ».

Dans une longue lettre datée du 18 mai 1826, le vicomte Sosthène écrivait à Champollion : ..... « C'était à l'érudit profond et
» ingénieux qui nous a ouvert cette source précieuse de connais-
» sances, qu'il appartenait de la répandre avec plus d'abondance
» encore dans tout le monde savant, et c'est à vous, en conséquence,
» que Sa Majesté a décidé que cet enseignement serait confié.
» Elle a daigné vous accorder à cet effet, et en votre qualité de
» conservateur de la deuxième division des antiques, un traitement
» annuel de 5.000 francs, dont vous jouirez à dater du jour de l'Or-
» donnance du Roi..... Je ne veux pas laisser partir cette lettre,

» Monsieur, sans vous exprimer à quel point je jouis des nou-
» veaux rapports que je vais avoir avec un savant aussi dis-
» tingué. — ..... »

Une note de la main de Champollion-Figeac mentionne les « clandestines dénonciations », remises au ministre et au Roi lui-même dès le départ de « l'Égyptien » pour Livourne; elles lui *semblaient déjà annoncer* la fondation du Musée Égyptien avec Champollion comme conservateur. L'*Ordonnance* n'était pas sitôt signée par Charles X, que le duc de Doudeauville « en donna très » sagement à tous les ministres présents et futurs un exemplaire » bien fait pour détruire les ruses ignobles des dénonciateurs ». — H. H.

AU MÊME

Livourne, 28 mai 1826.

Amon-Ra soit loué et toi aussi !

J'ai reçu ce matin, mon cher ami, tes deux lettres du 17 et du 18 courant, l'une donnant la bonne nouvelle dont l'autre apporte la confirmation. J'avais besoin de cela pour me pardonner les trois ou quatre semaines d'*enfer* que tu as dû passer à mon occasion, — et l'annonce de la victoire ne me cause pas autant de joie que j'ai éprouvé de peine en lisant, dans ton numéro 50, les détails des combats successifs qu'il t'a fallu livrer. Dieu veuille que ce soit là les derniers ennuis que j'aie à te causer, et que les choses s'arrangent enfin de manière à ce que, passant moi-même aux avant-postes (et il en serait bien temps), je puisse combattre pour ta bannière comme tu as vaillamment combattu pour la mienne, et voir enfin le seul jour qui puisse remplir entièrement mon cœur, celui où je pourrai te dire à mon tour : *Felix esto !*

J'aime à croire que tu auras exécuté de suite le projet

que tu avais d'aller passer quelques jours dans l'hermitage de notre bon et brave Prieur[1]. Je suis sûr que *mon Ancien* te coupera ta maudite fièvre aussi prestement qu'il arrache une dent. Plaisanterie à part, repose-toi et donne-toi un peu de bon temps à présent que nous sommes riches. Oublie les *veaux* et les *claquedents*, laisse-les enrager à leur aise. Le charme est rompu, comme disait notre bon Musagète[2], et ce qu'on fait pour l'un ne peut manquer pour l'autre. On a dû s'habituer à voir que nous sommes solidaires en tout et pour tout.

Pendant une semaine encore j'attendrai la maudite gabare. Et elle arrivera d'ici là sans aucun doute : je serais bien aise de voir moi-même embarquer mon régiment, et d'arranger les choses pour que les gros bonnets n'écrasent pas les plus petites gens. Je ferai demain corder vigoureusement le sarcophage, dont j'ai copié préalablement et les figures et toutes les légendes. Je suis parvenu aussi à raccorder les dix-sept pierres de la grande inscription numérique, et je les fais empaqueter avec beaucoup de soin, pour que les hiéroglyphes qui sont en relief ne soient point offensés par le frottement. Tu peux annoncer à M. de Forbin que le Musée Royal aura du *bois* et du *coton* à revendre, car je n'ai épargné ni l'un ni l'autre, pour que toutes les pierres arrivent à Paris dans le même état où je les ai trouvées ici. Si la gabare se faisait trop attendre, je ferais la consignation de tout au consul général ; mais j'aimerais mieux attendre quelques jours de plus et rester dans les convenances. — .....

J'espère que tu auras reçu ma dernière lettre en renfermant une pour notre brave et féal directeur, le baron de

1. C'est le médecin de Gretz, dont il a été parlé plus haut. Il avait toujours chez lui une chambre libre pour les deux frères.

2. Joubert de Lasalette, général, membre de l'Académie Delphinale à Grenoble. Ses publications sur la musique ancienne n'eussent pu se faire sans le secours continuel et fort désintéressé de Champollion, au temps où celui-ci était étudiant, puis professeur d'histoire à Grenoble.

Férussac. Renouvelle-lui tous mes remercîments ; semblable à *Mandou* sur le champ de bataille, il a terrassé Typhon aux dix têtes, et, si nous l'écorchons, la peau lui appartient de droit. Ce n'est pas une stèle, un proscynème, qu'il faut élever, *c'est un obélisque !* et le monument devrait égaler la grandeur du bienfait. Il me tarde d'être à Paris, pour couronner de lotus les vrais amis qui t'ont secondé et noyer dans le baume noir, et *à toujours,* ceux qui vous ont donné tant de peines et de tribulations.

Tu dois déjà tenir sous la main les papyrus grecs : arrange-toi pour que Rochette (qui les connaît déjà si bien) n'aperçoive même pas l'enveloppe. — Je suis très pressé de savoir le résultat de ta visite à MM. de Forbin et de Clarac. Tu auras sans doute porté des paroles de paix, car *c'est la première chose à désirer dans ce bas monde*, et je m'estimerais heureux de bien vivre avec ces Messieurs. Il ne dépendra que d'eux de faire un excellent ménage. — Je suis disposé à tenter tout ce qui sera en moi pour cela.

Notre respectable patron, M. Dacier, a dû jouir de ta victoire, et je jouis moi-même du plaisir qu'il en aura éprouvé. Hâte-toi de mettre à ses pieds les hommages et les tendresses du nouveau conservateur, et reposons-nous-en sur lui, pour rappeler de temps en temps, par quelques doucettes petites épigrammes à Rochette et à Jomard, les bons offices qu'ils nous ont rendus. Après avoir commandé la grosse artillerie dans la bataille, il lui appartient le droit de lancer la cavalerie légère sur les épaules des vaincus, — et ce sera justice.

Je viens d'écrire à M. le Duc de Blacas, comme je le devais..... Adieu, mon cher ami, j'espère que cette lettre te trouvera tout à fait rétabli de la tourmente. Je vois qu'Ali est sur pied, puisqu'il a copié la lettre de M. de La Rochefoucauld ; je m'en réjouis et vous embrasse tous deux de cœur et d'âme. Tout à toi,

J.-F. Ch.

A L'ABBÉ GAZZERA

Livourne, lundi ... mai 1826.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 9 courant, et je commence par vous annoncer ce que nos journaux vous auront dit d'avance : ma nomination comme conservateur des monuments Égyptiens et Orientaux au Musée Royal de Paris. — Voilà une affaire faite, mais il a fallu combattre l'Enfer, le Purgatoire, l'Amenti, les Limbes et le Tartare tout entier pour en venir là. Tous les *claquedents* de Paris se sont insurgés à la première annonce du projet, et ont appelé à leur aide le ban et arrière-ban des croûtons de la région d'en haut et de la région d'en bas.

La pièce a été divisée en cinq actes :

1° L'exposition a été faite par une dénonciation dans toutes les règles, très détaillée, et émanée de mes bons amis les patriciens de Grenoble, en reconnaissance de ce que je les ai tirés en 1815 des griffes du *Peuple souverain*.

2° Acte second : Monologue de Rochette à l'Académie contre l'acquisition du musée Salt qui ne signifie rien. — Chœur général d'*A-pocos* dans lequel Jomard faisait le soprano.

3° L'intérêt s'accroit..... Protestations du Ministre qu'il fera l'affaire malgré les opposants; — arrive une note anonyme adressée au Duc de Doudeauville et au Vicomte Sosthène, dans laquelle on assure que mes travaux ne signifient rien, que tous les journaux étrangers se moquent de mon système hiéroglyphique et en relèvent journellement toutes les âneries et les innombrables ignorances. Recherches sur l'auteur de cette Note fulminante[1].

1. On avait donné une copie de cette lettre à Champollion-Figeac.

4° Jomard se présente pour prendre la place par droit divin, — *on découvre qu'il est l'auteur de la Note.* — Le Ministre lui reproche cette ignoble combinaison ; il refuse de signer un désaveu. Le Préfet de Paris entre sur la scène pour secourir Jomard et faire pencher la balance en sa faveur.

5° La scène représente le conseil des Ministres que le Préfet de Paris a gagnés en faveur de Jomard. — Discussion animée. — L'excellent Duc et le Vicomte, trois fois gracieux, exposent toutes les intrigues dirigées contre moi et font valoir mes droits. Le Préfet de Paris déclare qu'ignorant tout cela, il avait porté chaudement son ami Jomard, mais qu'il s'empressait de reconnaître que la justice et le bon droit sont contre lui.

Scène dernière : Le Roi signe, le 15 mai, l'ordonnance de ma nomination; acclamations générales. Divertissement, terminé par un pas-de-deux dansé par Rochette et Jomard, sur un air connu de complainte, joué en sourdine.

Plaisanterie à part, il a fallu dans M. le Duc de Doudeauville toute l'indépendance d'un grand nom et d'un grand pouvoir, l'amour du bien, vertu bien rare aujourd'hui, et la volonté la plus dévouée, pour exécuter aussi pleinement qu'il a bien voulu le faire le plan projetté en ma faveur. J'éprouve et je conserverai pour lui la plus vive reconnaissance. Réjouissez-vous donc, mon cher ami, l'Égypte triomphe *une fois*. Cela ne pourra pas durer, mais du moins il y a encore des hommes qui ont du cœur et de la fermeté de caractère. Mon bon Duc de Naples sera tout charmé d'apprendre la fin d'une affaire dans laquelle il a donné de si vigoureux coups d'épaule. J'ai reçu une nouvelle lettre de M. Anastazy, mais sa collection n'arrive pas, et on n'en a pas de nouvelles, quoiqu'il m'écrive qu'il doit l'expédier

qui l'envoya à son frère. Celui-ci, selon son habitude, la brûla, au grand mécontentement de ses amis de Paris.

au plus vite. J'ai encore deux mois à rester en Italie; peut-être que dans cet intervalle elle débarquera à Livourne[1].

Les journaux ont dû rapporter une notice, ou plutôt un rapport sommaire que j'ai adressé au Ministre sur la collection de Livourne; on aura soin de vous en envoyer, si cela n'est déjà fait au moment où vous recevrez ma lettre.

Adieu, mon cher ami, mes hommages d'affection et de respect à la Comtesse Sclopis, à tous les siens, et mille amitiés à Peyron, Boucheron, Plana. Mes respects à la casa Balbo tout entière. Je vous embrasse de cœur et suis tout et toujours à vous,

J.-F. Ch.

AU DUC DE BLACAS

Livourne, [fin de mai 1826].

Monsieur le Duc,

Une lettre de M. le Vicomte de La Rochefoucauld me donne l'agréable annonce que Sa Majesté a bien voulu, par ordonnance du 15 de ce mois, me nommer conservateur de la seconde division du Musée Royal des antiquités, division qui se compose spécialement des monuments Égyptiens et autres objets d'arts des peuples orientaux.

Ma première pensée a été de rapporter ce nouveau bienfait à sa véritable source, l'active et honorable protection qu'il a plu a Votre Excellence d'accorder à mes études; et le premier devoir que mon cœur éprouve le besoin de remplir, c'est celui de vous prier, Monsieur le Duc, d'agréer, avec cette bonté dont j'ai déjà reçu de si précieuses marques, la faible expression de ma profonde reconnaissance. Tous mes

1. Elle y arriva après le départ définitif de Champollion. En automne 1828, elle fut vendue au Musée de Leyde, au prix de 250.000 francs.

vœux sont remplis maintenant qu'il m'est permis de me livrer tout entier à la continuation de travaux que mon zèle s'efforcera de rendre dignes, et des encouragements que Votre Excellence leur a prodigués, et de la grâce signalée qui les complette, — celle qu'il plaît au Roi de m'accorder aujourd'hui.

Le vaisseau qui doit transporter la *collection égyptienne* au Louvre n'est point encore arrivé dans ce port. J'ai rédigé, en attendant, une notice générale des monuments que la collection renferme. Elle doit être déjà imprimée et distribuée à Paris. J'espère qu'elle suffira pour *modérer l'âcreté des détracteurs bénévoles de l'acquisition,* jusques au moment où l'exposition des objets eux-mêmes les ramènera à des sentiments plus justes et mieux raisonnés à ce sujet. Je m'empresserai de faire parvenir à Votre Excellence des exemplaires de cette notice, adressée sous la forme d'un rapport à S. Ex. le Ministre de la Maison du Roi, qui, lorsqu'il s'est agi de m'appeler au Musée Royal, a eu besoin d'user de toute l'indépendance que donnent un grand nom, l'amour du bien et la volonté la plus dévouée à la *justice distributive*, afin de résister aux intrigues sans cesse renouvelées pour rendre sans effet ses intentions bienveillantes.

C'est une obligation bien précieuse pour moi que celle de faire tous les ans, au Musée, un cours public d'archéologie Égyptienne. J'exposerai alors les faits sous leur véritable jour, et l'on ne regardera plus, ainsi que l'ont fait ceux qui ne les comprennent pas ou ne veulent pas les comprendre, les résultats de mon système d'interprétation *comme contraire à la chronologie biblique*. — Pendant les deux mois que la collection égyptienne emploiera pour arriver au Havre, je visiterai les obélisques de Rome[1].

1. Copie de la lettre envoyée au Duc; la formule finale manque.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Livourne, 10 juin 1826.

Je t'écris ces deux lignes, mon cher ami, pour te dire que, depuis ta lettre du 19 mai....., je n'ai absolument rien reçu de toi, et que je suis dans la plus vive inquiétude de ce silence trop prolongé. Mille craintes m'agitent et rien ne vient me tranquilliser.

La *Durance* arrivera dans cinq ou six jours, à ce qu'on m'écrit de Toulon ; me voilà donc encore à Livourne jusques à la fin de juin. Le temps que je comptais passer à Rome s'écoule, et il n'y aurait que demi-mal, si je ne vivais pas dans un doute qui me désole. Au nom de Dieu, écris plus souvent. Tout à toi de cœur,

J.-F. Ch.

AU COMTE DE FUNCHAL

Livourne, 19 juin 1826.

Monsieur le Comte,

Il y a longtemps que j'aurais le plaisir de seconder Votre Excellence dans les soins qu'Elle veut bien prendre pour assurer enfin une publication fidèle des obélisques de Rome, si on ne m'avait fait perdre un mois entier à attendre le vaisseau du Roi qui doit transporter la collection égyptienne de Livourne au Havre. Mais je suis dans l'obligation d'assister à l'embarquement du régiment pharaonique dont on a bien voulu tout récemment me nommer colonel. C'est un devoir que je dois remplir et qui le sera, j'aime à l'es-

pérer, sous peu de jours, le vaisseau devant arriver ici d'un instant à l'autre. Je ne perdrai point une heure pour me rendre à Rome, où je serais heureux de vous trouver encore, et de m'associer de toutes mes facultés à un travail utile à la science et glorieux pour le gouvernement qui en ordonnera l'exécution.

Les détails que contient la lettre que votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire, relativement aux premières opérations tentées à cet égard, sont déjà une garantie de succès. Le point important était de trouver un dessinateur qui sût voir les choses comme elles sont, et qui mît sur le papier tout juste ce que les monuments originaux présentent, et rien de plus. M. l'abbé Fea a certainement la main heureuse, puisqu'il a choisi le dessinateur Mariani, qui réunit toutes ces conditions, et il est infiniment à désirer qu'on le charge aussi de l'exécution des planches qui, je crois, devront être *au trait simple*. Les ombres dont on veut embellir les copies d'inscription[1] leur ôtent ordinairement leur caractère d'originalité en empiétant sur la pureté des contours.

Comme j'ai l'espoir fondé d'être à Rome dans une quinzaine de jours au plus, je pense qu'il est inutile de m'adresser à Livourne les copies des quatre faces de l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran. C'est au pied de ce vénérable patriarche des obélisques que je reverrai ces dessins, opération très rapide, puisqu'ils ont déjà été soumis à la revision d'une véritable Commission Égyptienne, et que quatorze yeux y voient toujours beaucoup mieux que deux.

Permettez-moi de recommander à Votre Excellence d'insister auprès de Monsignor Trésorier, pour qu'une entreprise commencée sous d'aussi favorables auspices soit définitivement arrêtée et convenue. Il serait bon de presser le rapport de M. l'abbé Fea qui, mieux que tout autre, peut,

1. C'est le Pape Léon XII lui-même qui l'avait désiré.

par l'autorité de son nom dans les matières d'archéologie, décider le gouvernement de Sa Sainteté à faire jouir enfin le monde savant de copies exactes des plus importants débris de la grandeur Égyptienne. Et, si on attache quelque intérêt à ma coopération dans cette affaire, on peut disposer sans réserve de tout le temps de mon séjour à Rome, — je le consacrerai entièrement à cela : il ne tiendra point à moi que la chose ne marche avec toute la rapidité et l'ensemble désirable.

En vous priant, Monsieur le Comte, d'agréer mes remercîments pour la part que vous voulez bien prendre à ce qui m'arrive d'heureux par le seul effet des bontés de M. le Duc de Blacas, permettez-moi de vous renouveler l'assurance du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence,

le très humble et très obéissant serviteur,

J.-F. Champollion le Jeune.

A L'ABBÉ GAZZERA

Livourne, ... juin 1826.

Me voici encore à Livourne, mon cher ami, sans savoir encore quand il me sera permis d'en sortir. Le vaisseau n'arrive pas, et notre Ministère de la Marine parait aussi bien organisé que celui de l'Instruction publique dans un certain pays que je ne nommerai point[1]. Je crains bien que mon voyage à Rome et à Naples soit forcément remis à une

1. C'est à la Sardaigne qu'il pensait en écrivant ces lignes.

autre année. Je ne prévois point en effet que la liberté me soit rendu avant la fin de ce mois; ce ne serait donc qu'en juillet que je pourrais aller affronter les campagnes empestées de Babylone. Ce retard me fait un tort infini : je ne trouverai plus personne à Rome que la fièvre et M. Seyffarth. Mon estomac digérerait cependant mieux ce dernier que l'autre. Les détails que vous me donnez sur son système hiéroglyphique confirment pleinement mes idées, et me feront persister plus que jamais dans le silence absolu que j'ai gardé jusques ici à son égard. Il serait par trop nauséabond de raisonner sur un échafaudage de suppositions toutes plus ridicules les unes que les autres. Je trouverais comme lui dans l'hiératique et le démotique les *formes linéaires* de tous les alphabets du monde; mais il s'agit de démontrer que ces *formes* représentent les mêmes *sons* que dans l'alphabet *phénicien* ou tout autre. C'est ce que M. Seyffarth ne fait ni ne fera jamais, parce que, s'il y a un fait démontré et rendu pour ainsi dire *palpable* dans toute ma doctrine, c'est la *dérivation directe du démotique et du hiératique* d'une souche commune et plus antique, — l'écriture *hiéroglyphique;* mon travail sur l'*hiératique,* dont vous possédez un exemplaire, ne laisse aucun doute à cet égard. Les signes *symboliques* existent, et les *figuratifs* aussi, malgré tous les Allemands du monde. Laissez donc M. Seyffarth décomposer le ; il ne tirera pas de tout cela une seule goutte de miel, en récompense des peines et des mouvements infinis qu'il se donne.

D'après ce que vous me mandez et les rapprochements que fait notre sphinx de divers groupes prétendus correspondants en hiératique et en hiéroglyphique, je vois qu'il vous eût été très facile de lui faire toucher toutes les erreurs, en lui montrant seulement mes deux ou trois planches *hiératiques contenant interlinéairement le texte hiéroglyphique correspondant*. Il eût pu se convaincre en trois minutes que rien de tout ce qu'il pose en principe ne reçoit d'application

dans les textes originaux. — Une lettre de M. de Humboldt[1] m'est parvenue il y a peu de jours: il se contente de me dire que, tout bien considéré, il n'a rien compris aux *Rudimenta* et qu'il reste tout bonnement fidèle à ma méthode comme par le passé. Je crois que j'en ferai autant de mon côté, quoiqu'il fût beaucoup plus expéditif d'*inventer* que de *trouver*.

Voici deux commissions dont je charge l'ami Costa et vous : 1° avoir des nouvelles du texte de la XIIe livraison du *Panthéon,* expédiée à l'ambassade sarde à Paris et dont les destins sont encore ignorés. Mon frère n'a rien reçu.

2° Mon ami Huyot l'Égyptien désirerait avoir pour l'École d'Architecture de Paris des plâtres des plus beaux modèles de sculpture égyptienne de la bonne époque, et il me prie de tâcher de lui obtenir cela du Musée de Turin. Je pense donc qu'il serait parfaitement bien servi de *Sésostris* et de *Mœris.* Huyot entend payer le tout et sacrifierait volontiers deux cents francs pour cela. Il faut donc : 1° obtenir du Ministre duquel dépend le Musée Égyptien l'autorisation de mouler la tête et les épaules des deux Pharaons; il ne peut refuser cela à un établissement public, à l'École des Beaux-Arts de Paris, ce serait un trait de visigoth; 2° engager M. Cantù, en le saluant de ma part, à entreprendre lui-même de faire le creux de ces bustes, et, si les deux cents francs qu'on offre pour avoir une épreuve de chacun ne suffisaient que pour le couvrir de ses frais, engagez-le toujours à faire ces moules, parce que je trouverai le moyen de lui en faire débiter par la suite un certain nombre d'autres épreuves. Il ne s'agit que de mouler seulement, je le répète, la tête et la poitrine de ces statues. Je vous recommande cette affaire, — une prompte réponse à cet égard pourra me

1. Il s'agit de Guillaume de Humboldt, qui, ne cessant pas de lutter d'une manière efficace contre les adversaires scientifiques de Champollion, venait de « convertir à ses doctrines toute l'Académie de Berlin », où Spohn et Seyffarth n'avaient eu que trop de partisans.

mettre à même d'écrire à Huyot qui, depuis *un an*, attend ma réponse. Je n'ai reçu sa lettre, datée du 24 août 1825, que la semaine dernière.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, ainsi que Costa; mille choses à tous ceux qui se souviennent de moi. Mes hommages à Madame la Comtesse et aux habitués de son salon. Tout à vous,

J.-F. Ch.

AU VICOMTE SOSTHÈNE DE LA ROCHEFOUCAULD

Livourne, 18 juin 1826.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sous la date du 18 mai m'a pénétré de la plus profonde reconnaissance, et m'impose l'obligation de redoubler de zèle pour justifier, autant du moins qu'il sera en moi de le faire, la précieuse marque de confiance que Sa Majesté daigne me donner, en m'appelant aux fonctions de conservateur de la seconde division du Musée des Antiques. Mes vœux les plus chers sont comblés aujourd'hui, puisque la bonté royale a voulu que la poursuite des études et des recherches auxquelles je me suis voué devienne désormais pour moi, et par une faveur toute particulière, l'accomplissement même d'un devoir.

Je me tiendrai heureux si, en consacrant ma vie entière à l'avancement d'une science dont le Roi vient d'assurer les progrès, en ordonnant de réunir dans son Musée l'importante série de monuments sur lesquels elle se fonde, je puis prouver mon absolu dévouement à Sa Majesté, et me rendre digne d'un tel acte de munificence royale qui prévient ainsi mes services par un bienfait.

Permettez-moi, Monsieur le Vicomte, de vous exprimer

en même temps combien je suis vivement touché des témoignages éclatants de bienveillance que vous avez bien voulu me donner dans cette occasion. Je me plairai toujours à le reconnaître; c'est à vous et à votre illustre maison que je suis redevable de la grâce dont le Roi vient de m'honorer.

Je vous prie d'agréer l'assurance de ma vive gratitude, et celle du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Vicomte, votre très humble.....[1]

AU DUC DE DOUDEAUVILLE

Livourne, 18 juin 1826.

Monseigneur,

La grâce que Sa Majesté daigne me faire, en me nommant conservateur de la seconde division du Musée des Antiques, est un nouveau bienfait que je dois rapporter bien moins au peu qu'il m'aurait été donné de faire pour la science qu'à l'honorable intérêt dont Votre Excellence a bien voulu déjà me donner tant de preuves. Par le dévouement le plus entier au service du Roi, et par un zèle soutenu dans l'accomplissement de mes devoirs, je m'efforcerai de répondre à une telle confiance, et de justifier cette haute protection qui vient d'appeler sur moi une faveur d'autant plus signalée qu'elle me permet de poursuivre mes études au milieu même des monuments qui, seuls, pouvaient les faciliter et rendre fructueuses.

On ne m'a point laissé ignorer combien je suis redevable à la rare et précieuse bienveillance qu'il a plu à Votre Ex-

1. Copie non signée de la lettre envoyée au vicomte de La Rochefoucauld.

cellence de me témoigner en cette occasion, et que, si mes vœux sont remplis, je le dois uniquement à cet esprit de justice inaltérable dont l'éclat d'un grand nom relève encore le prix.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'expression de ma profonde et éternelle reconnaissance, en même temps que celle du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être.....[1]

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Livourne, 19 juin 1826.

..... J'étais effrayé du silence que tu gardais, surtout puisque ta dernière lettre..... me parlait de *ta fièvre*. Ce mot me pesait sur le cœur et me faisait faire les plus terribles commentaires, pour expliquer le manque total de tes nouvelles. Tu te portes bien, Dieu merci, et cette certitude efface bien des peines que le doute m'a causées..... On devient alarmiste, quand on se trouve à trois cents lieues des personnes qu'on aime. Penses-y quelquefois, et tu prendras la plume, ne fût-ce que pour me dire que tu n'as rien à me dire. — Je réponds de suite aux divers articles de ta lettre, qui m'a convaincu plus que toute autre chose de la vérité du proverbe italien : *Aspettare e non venire vi è cosa dà morire.*

J'ai reçu les dix exemplaires du *Rapport*[2], et ils sont déjà

1. Copie non signée de la lettre envoyée au duc de Doudeauville.

2. Rapport à Son Excellence, M. le duc de Doudeauville, ministre de la Maison du Roi, sur la collection égyptienne nouvellement acquise par l'ordre de Sa Majesté, à Livourne. Paris, mai 1826, in-8°, Fain. — Voir le *Bulletin Férussac* pour 1826, t. V, p. 373, n° 513, et p. 445, n° 590.

distribués, partie voguant vers l'Égypte, et d'autres allant en Lombardie *nel paeso Tedesco*. Je dois dire à cette occasion que toutes les lettres du Ministère qui arrivent à moi ou à Santoni, tous les paquets et brochures qu'on m'adresse de Paris, m'arrivent *franches moyennant sept, huit ou dix francs* de port qu'il faut payer pour chacune. Prends donc un autre moyen ; il est évident qu'il n'existe aucune capitulation de poste entre la France et la Toscane, et encore moins avec les États romains.

Il me tarde de savoir comment se sera passée ton entrevue avec Forbin et Clarac. J'aime à espérer que la paix s'est faite et sera signée de bonne foi, le verre à la main, s'il le faut, chez l'agent général[1], qui est un fort brave homme, puisqu'il s'est présenté le caducée à la main. Je crains toutefois que le colosse d'Osymandias ne vienne jeter quelque froidure entre M. le Directeur et moi, surtout s'il tient à ce qu'on achète à tout prix cette énorme pièce. J'ai déjà reçu des propositions de Rome à ce sujet et venant de l'*un* des propriétaires. Le prix qu'on demande est excessif, on va jusques à dix-huit ou vingt mille francs, et je ne proposerai jamais au Ministre d'employer cette somme pour une seule pièce qui, au fond, n'est qu'*un morceau d'architecture* et non une véritable *statue*, comme le Sésostris de Turin, ou notre *Roi Jaune* de la collection de Livourne[2]. J'attendrai donc qu'on engage l'affaire, et le maximum extrême que je proposerai sera dix mille francs au plus.

Le témoignage de satisfaction que le Ministre donnerait au bon et excellent Pietro Santoni serait une justice et un sujet de jubilation pour moi. Si les usages ministériels le comportaient, une petite tabatière le toucherait beaucoup mieux, puisqu'il est grand priseur, qu'une collection de

1. « L'archéologue-marchand » Durand, dont il a été question. Son éloge passionné de la collection Salt avait été fort utile à Champollion.
2. La belle statuette du pharaon Aménôthès IV, au Louvre.

médailles. Je lance cette idée sans conséquence. Tu en feras ce que tu pourras.

Quant à Segato qui n'est point un savant, mais un architecte et dessinateur habile, voyageur intrépide ayant couru l'Afrique, c'est un homme présentable. J'enverrai..... son prospectus avec les planches et peut-être le texte de sa première livraison. Tu verras alors de quoi il s'agit.

La *Seconde Lettre* m'est arrivée ce matin en assez bon état. On m'avait écrit hier que les journaux annonçaient son apparition. J'en ai parcouru les planches, qui sont fort bien et dignes des doigts de notre ami Dubois. Remercie-le bien de ma part..... Je serais aux anges que son affaire au Musée prît enfin une couleur. Il y serait bien utile et il pourrait rendre d'excellents services, diriger le collage des papyrus, — les restaurations, et prêter une partie de son bon goût pour la disposition générale des objets. *Un musée d'antiques doit avoir un dessinateur en titre;* le plus petit musée d'Italie en a un. Les connaissances solides et variées de Dubois sur les diverses branches de l'art et sur tous les genres de monuments rendraient son acquisition bien désirable pour l'établissement.

J'espère que tu auras joint des exemplaires du *Rapport* à ceux des deux *Lettres* que tu envoies à M. le Duc de Blacas. Sa dernière lettre, du 6, et qui a pour objet de me féliciter de la nomination, contient le passage suivant : « M. le Duc de Doudeauville, en m'annonçant votre nomination, ne m'a pas laissé ignorer l'opposition qu'il a eu à combattre, mais, *par des faits*, vous démentirez tout ce que la malveillance a cherché à répandre sur votre système comme sur vos principes, j'en suis bien certain. » Plus, des assurances positives d'estime et d'attachement. — ..... Il paraît que le *Panthéon*, envoyé de Turin, est perdu. Cet envoi contenait des textes avec les projets de planches à exécuter, mais je n'ai de minute ni des uns ni des autres. Le seul parti à prendre est de m'envoyer de suite les épreuves des six

planches faites, je ferai un texte à Rome et l'enverrai aussitôt.

..... Mets ton génie en œuvre pour m'expédier le plus tôt possible à Rome un ballot de la *Seconde Lettre* pour faire mes générosités,..... et un second envoi de six à sept exemplaires que je serais bien aise de trouver à *Florence*, à mon retour de Rome. Mets dans chaque paquet deux exemplaires *papier vélin*, pour le Saint-Père et le Grand-Duc, qui m'a encore comblé de prévenances avant-hier à Pise, où j'étais allé avec toute l'Italie pour voir la fameuse fête de la *Luminara*[1] : c'est un spectacle magnifique et qui vaut le voyage sans doute.

N'oublie point également d'expédier un paquet de la *Seconde Lettre* à Turin, en inscrivant sur les divers exemplaires l'adresse *à M. Costa,* plus deux exemplaires papier vélin, l'un pour Sa Majesté Sarde et l'autre pour le prince de Carignan. — .....

Mon projet n'est point de repasser par Turin à mon retour en France; je veux revoir Milan, où m'attendent deux papyrus démotiques, — passer le Simplon et rentrer par Genève. — As-tu dit à Huyot que j'ai reçu sa lettre de l'an passé seulement depuis quinze jours? J'ai écrit de suite à Turin pour faire mouler les bustes de *Sésostris* et de *Mœris*[2]. Il aura, *quand il voudra,* à Paris, un plâtre du *Roi Jaune* de la collection Salt, qui est d'un travail bien plus savant encore que le Sésostris. — ..... J'attends la maudite gabare de jour en jour. Elle a dû partir le 15 au plus tard, mais les marins n'en finissent pas.

..... Adieu, mon cher ami, repose-toi un peu, va voir le Prieur, embrasse-le de ma part, ainsi que tous les vrais

1. Cette fête avait lieu tous les trois ans; comme elle était trop coûteuse, elle fut abolie en 1860, peu après la constitution du royaume d'Italie.

2. La statue colossale de Thutmosis III, dont la tête est d'une imposante beauté; cf. plus haut, p. 20 du présent volume.

nôtres ; mes respects à M. Dacier qu'il me tarde fort de revoir. J'espère que le Ciel ne me privera pas de cette satisfaction. Tout et toujours à toi.....

J.-F. Ch.

AU DUC DE BLACAS

Livourne, 25 juin 1826.

Monsieur le Duc,

Qu'il me soit permis d'exprimer à Votre Excellence combien je suis reconnaissant de la satisfaction que Votre Excellence veut bien témoigner pour ce qui m'arrive d'heureux par l'effet de son honorable protection, et de dire avec quel empressement je saisirai tous les moyens qui s'offriront à moi de prouver la fausseté de ce qu'on a cherché à répandre dans un intérêt que je ne veux point examiner, et sur les conséquences de mon système hiéroglyphique relativement à la religion et sur mes principes politiques. Les unes, purement chronologiques, ne porteront jamais atteinte à ce que l'on doit croire, les autres me démontraient déjà ce que je devais respecter et soutenir avant même que la reconnaissance ne m'en fît un devoir encore plus sacré. On me trouvera toujours sur la ligne que trace un tel sentiment, qui ne saurait admettre aucune restriction. Je me félicite de ce que Votre Excellence en est persuadée d'avance, mais je serais bien plus heureux de pouvoir, par des faits, lui en donner l'entière conviction.

Mon frère a remis, à Paris, à la Légation de Naples, vers la fin de mai, un paquet contenant, à l'adresse de Votre Excellence, le rapport sur la collection de Livourne et des exemplaires de la *Première* et de la *Seconde Lettre* relatives

au Musée de Turin. L'exécution des quatorze planches de la *Seconde Lettre* a seule retardé la publication ; le texte était déjà à Paris à l'impression au mois de janvier 1825. Mon absence a prolongé ce retard, mais j'espère que les *Lettres* suivantes se succéderont plus rapidement, et je commencerai l'impression de la *Troisième* aussitôt ma rentrée à Paris. Elle contiendra la fin des *monuments historiques* et démontrera, par une série de pièces contemporaines, la certitude des Annales Égyptiennes à partir du IXe siècle avant l'ère chrétienne, où s'arrête la *Seconde Lettre,* jusques au règne de l'empereur Commode, le dernier des noms impériaux que je trouve rappelé dans les inscriptions hiéroglyphiques des temples.

Le vaisseau du Roi, qui doit transporter en France la collection de Livourne, est enfin arrivé hier au soir. Malheureusement il a été forcé de toucher à Cagliari, et on le soumet à une quarantaine de quelques jours. Aussitôt après l'embarquement des objets, je me rendrai à Rome, où je compte me trouver vers le 15 juillet au plus tard.

On m'écrit que le gouvernement du Saint-Père a l'intention de publier enfin des copies fidèles et exactes des obélisques de Rome, et que ce travail est déjà commencé. Je serais bien aise de voir et de vérifier par moi-même les dessins qu'on exécutera avant de les livrer à la gravure. Je désirerais beaucoup que l'on pût joindre à cette publication celle de l'*obélisque* et des *fragments d'obélisques* qui sont à *Bénévent.* Il m'a été impossible, l'an passé, de m'en procurer un dessin exact. J'oserai prier Votre Excellence, si ce n'est point abuser de ses bontés, de s'intéresser à ce qu'on me procure une copie de ce monument, d'autant plus curieux que je vois, en étudiant la mauvaise gravure donnée par Zoëga dans son grand ouvrage, que cet obélisque et son pendant, dont les fragments doivent exister aussi à Bénévent, ont été exécutés en Égypte par ordre du *préfet romain Lucilius Rufus,* pour être érigés devant le *temple d'Isis*

dans la *ville de Bénévent. Ce fait importe beaucoup à ma* THÉORIE SUR LA DESTINATION DES OBÉLISQUES.

Je profiterai donc du temps laissé à ma disposition par le long voyage du vaisseau qui transportera la collection égyptienne au Havre, pour seconder de tous mes efforts l'intéressante publication des plus beaux monuments égyptiens de Rome, et ma satisfaction serait bien entière si j'avais le bonheur de trouver Votre Excellence dans cette ville. Dans le cas contraire, je me rendrais à Naples, où je pourrais enfin satisfaire le plus pressant besoin de mon cœur, celui de vous renouveller de vive voix, Monsieur le Duc, l'expression de ma profonde gratitude et celle des sentiments de respect et inaltérable dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence.....[1]

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Livourne, 27 juin 1826.

..... Le vaisseau si attendu est enfin arrivé dans le port le 24 au soir. Comme il avait été obligé de toucher à Cagliari pour y déposer le Consul de France, on a d'abord décidé qu'il subirait une quarantaine de quelques jours ; les démarches faites par notre Consul et la bonne volonté du Gouverneur ont permis qu'il entrât aujourd'hui même en communication, et je me suis déjà entendu avec le commandant de la *Durance* pour le gros de notre opération. Aussitôt qu'elle sera terminée, je suis presque résolu à me jeter dans une felouque pontificale, le seul moyen prompt qui me reste pour me transporter à Rome avec toute la célérité

1. Copie non signée de la lettre envoyée au duc de Blacas.

qu'exige le point avancé de la saison. Ce sera un voyage de trois jours au lieu de six, puisque je ne pourrais passer à Florence sans m'y arrêter un jour au moins pour présenter mes hommages au Grand-Duc, qui a été si excellent pour moi, et à notre ambassadeur, le Marquis de la Maisonfort, qui est tout plein de bon vouloir à mon sujet. Tu sens au reste que l'exécution de ce projet dépend absolument de la circonstance qui me présentera un bâtiment auquel je puisse me fier. La mer est excellente en été, et cette économie de temps me conviendrait sous plus d'un rapport. Je t'écrirai dans quelques jours ma décision définitive. — As-tu vu MM. de Forbin et de Clarac? Il me tarde beaucoup d'apprendre comment cette conférence s'est passée, et ce que nous devons nous en promettre pour l'avenir, si l'on songe à assigner les salles qui sont nécessaires pour déployer mon régiment et le présenter définitivement à la critique de nos bons amis. Je serais désolé qu'il arrivât à Paris ce qui arrive à Turin où, depuis trois ans, la collection Drovetti, véritable magasin sans ordre et sans goût, attend que l'on veuille bien la placer convenablement.

Puisqu'on a créé un Musée Égyptien et nommé un conservateur, il serait bon que ce dernier eût l'espace et les moyens nécessaires pour accomplir ce qui a été si solennellement décidé. Il serait bien de tâter le terrain sur cet article. — Il est évident que je ne puis commencer mon cours que les monuments à la main. Il faudrait que tout fût fini au mois de septembre 1827, pour exécuter un plan, dont je vais jetter les premières bases dans la plus prochaine entrevue que j'aurai à Rome ou à Naples avec le Duc de Blacas. Tu sens bien qu'il s'agit d'*Égypte*, ce n'est que là que je puis en finir. Tu seras convaincu comme moi de la nécessité de ce voyage, lorsque je t'aurai fait connaitre, à mon retour d'Italie, tous les avantages d'une telle entreprise, et pour la science, et pour ma propre réputation. Suspends ton jugement jusques-là. Nous en causerons à l'aise dans deux mois

au plus tard, et je ne doute point que tu ne sois enfin de mon avis. Ce sera la dernière de mes caravanes.

Ma rentrée à Paris étant prochaine et voulant y rentrer en famille, as-tu jetté les yeux sur quelque appartement qui puisse nous contenir, toi, moi, les tiens et les miens? Il me semble qu'il serait temps d'y songer. Tu as sans doute un plan arrêté pour le transport de toute la colonie à Paris. Mon avis est d'en finir là-dessus, et le plutôt c'est le mieux. Nous nous tirerons toujours d'affaire quoi qu'il arrive.

L'illustre Seyffarth s'est arrêté quelques jours à Turin, et on m'écrit que sa présence a suffi, avant même qu'on n'eût lu son livre[1], pour montrer à nu le tuf de son affaire. Il ne sait pas trois mots de copte; il explique tout par les langues sémitiques et traduit toutes les inscriptions du Musée, *à l'exception* de celle de la momie gréco-égyptienne. Le grec contrarie singulièrement son système, qui ne trouve aucune application dans le texte hiéroglyphique. Voilà la mesure de son affaire. Il ne paraît nullement pressé de me rencontrer, quoi qu'on ait pu lui dire de ma courtoisie et de mon désir d'embrasser sa méthode dans le cas où il me démontrât qu'elle est la meilleure. Je le joindrai à Rome selon toute apparence, et, s'il est de bonne foi, ce que je crois, je le convertirai.

Adieu, mon cher ami, soigne ta santé..... Le Duc et son fils ont-ils reçu mes lettres de remerciment? J'ai écrit avant-hier à Son Excellence, pour lui annoncer l'arrivée de la *Durance* et sa mise en quarantaine. Fais-moi le plaisir de lui faire savoir de suite que cette quarantaine est levée. Mes respects à M. Dacier et à tous les siens, mes amitiés à ceux qui sont nôtres.

J.-F. Ch.

1. Ce sont les *Rudimenta hieroglyphices*. Il en sera question dans une des lettres qui suivent.

AU MÊME

Livourne, 10 juillet 1826.

..... La collection est toute entière à bord de la *Durance* depuis avant-hier au soir. Elle en a plein son ventre, et, quoique le chargement soit très fort, le commandant Maulac, bon garçon, vrai marin dans toute la force du terme, répond qu'il transportera le tout au Havre sans encombre. Dieu le veuille! En attendant, j'ai fait mes paquets et je pars *demain*, à quatre heures du soir, à Pise, où je m'arrêterai deux heures pour dîner chez le père de mon fidèle compagnon et élève, le professeur Rosellini, jeune homme plein d'esprit, et que nous aurons à Paris au mois de novembre prochain, parce que le Grand-Duc, qui me l'a confié, est bien aise qu'il vienne finir son éducation orientale à Paris. Il partira demain au soir avec moi pour Rome et ne me quittera qu'à Milan.

Voilà donc de quoi te tranquilliser un peu sur l'*aria cattiva,* parce que Rosellini est pratique du pays et connaît la manière de se conduire dans ce climat que l'excellence du gouvernement pontifical est parvenue à rendre si salubre.

Je serai après-demain matin à Florence, d'où je repartirai le soir même. J'irai faire un tour à la Galerie, de là au palais Pitti, m'inscrire chez le Grand-Duc et dîner chez la Marquise de Medici, le dernier rejeton de la noble race à laquelle Florence a dû tant de splendeur, — et qui veut absolument faire ma connaissance à table. — Je ne verrai point cette fois-ci notre ministre, le Marquis de la Maisonfort,..... dans tous les cas, je le verrai à mon retour de Rome, pendant le séjour que je ferai à Florence et que je ne puis me dispenser d'y faire, ayant donné ma parole au Grand-Duc pour voir ce qu'on peut faire d'égyptien dans sa Galerie.

Il a fallu renoncer à la voie de mer, les petits bâtiments ne présentant aucune sûreté. Je prends donc la route de Florence, Arezzo, Cortone, Perugia et Foligno. Je verrai s'il est possible de visiter sans risque les vieilles murailles étrusques de Todi. Pendant ce voyage, je verrai Orioli, mathématicien et savant très distingué, qui vient de publier un petit in-quarto sur des monuments d'architecture étrusque fort curieux. — .....

Je trouverai à Rome le Seyffarth, qui a passé à Florence, où il a prétendu être très envieux de me voir et me porter une affection toute particulière ; mais, apprenant que j'étais à Livourne, il s'est hâté de gagner Rome. Je l'immolerai aux pieds du Capitole.

J'ai fini de revoir la *Lettre à M. Dacier* et le reste du *Précis*. Quant à la première, qui doit former le chapitre deuxième de la nouvelle édition, il est de toute convenance et justice qu'on lui laisse le titre de *Lettre à M. Dacier*, quoiqu'elle entre dans le corps de l'ouvrage ; — c'est une satisfaction que nous devons donner à notre excellent patron. — ..... Je garde avec moi l'*Inventaire général* de la collection, que j'ai mis au net. Je crois inutile de l'envoyer avant moi..... Le vaisseau partira dans quatre ou cinq jours ; il sera au Havre du 20 au 25 août. Tu feras donc ce voyage et tu emmèneras Ali[1] avec toi, pour lui faire voir l'Océan : ce sera une distraction. As-tu le projet, comme on me le mande, d'être en septembre en Dauphiné ? Dis donc à M. Saint-Prix[2], en embrassant pour moi toute la famille, que je lui porterai certainement sa dispense, si on fait encore le commerce à la daterie apostolique.

1. Le fils aîné de Champollion-Figeac, filleul de Champollion le Jeune. — Le clergé grenoblois ne voulant pas admettre, en 1808, ce nom de baptême, le jeune parrain apaisa ses scrupules en disant qu'un « grand saint en Orient » avait porté ce nom.

2. Berriat-Saint-Prix, jurisconsulte dauphinois de grande réputation, beau-frère de Champollion-Figeac. Depuis plusieurs années déjà, il était à Paris.

Il serait bien cependant de voir MM. de Forbin et de Clarac, ne fût-ce que pour savoir sur quelle note ils chantent. Envoie-leur ma *Seconde Lettre*. — ..... Adieu donc, je t'embrasse de cœur et d'âme. Ma première sera datée des bords du Tibre. Mille choses au Prieur que je servirai, s'il veut, en Cour papale pour les petites affaires de son couvent. Tout à toi,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Rome, 19 juillet 1826.

Me voici arrivé pour la seconde fois à Babylone, sans encombre et dans le meilleur état de santé possible, quoiqu'il ait fallu traverser la campagne empestée qui ceint de toute part la vieille reine du monde. Mais j'ai pris le seul parti convenable pour éviter d'être saisi par les miasmes du patrimoine de Saint-Pierre. En sortant de l'Ombrie, et aussitôt après avoir passé le Tibre, nous avons pris la poste et franchi, en cinq heures, l'auréole méphitique et mortelle qui environne maintenant la Cité sainte.

Tout va donc au mieux. J'ai fait hier au soir une visite, au clair de la lune, au Capitole, au Colisée, au Forum et au Panthéon, vieilles connaissances qu'il me tardait de revoir et que j'ai retrouvées dignes, soit de l'idée que j'en avais emportée, soit de l'empressement qui me ramène auprès d'elles. Une bonne nuit et la présence de toutes ces grandes choses m'ont entièrement remis de toutes mes fatigues.

C'est en voiturin que nous avions fait le voyage depuis Livourne jusques au point du Tibre où commence le pays des Sabins. — Arrivé à Florence dans la matinée du 12, j'en suis reparti le soir même, n'ayant vu que fort peu de personnes, parmi lesquelles sont comprises, comme tu le

penses bien, la famille des Niobé et la Vénus de Médicis. — .....

Je n'ai encore vu personne ici : je vais sortir pour faire mes visites. Dans quelques jours je te raconterai ma première entrevue avec Seyffarth, qui est ici, et qui ne m'échappera pas, cette fois. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de cœur, ainsi que tous les nôtres,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Rome, 29 juillet 1826.

..... Je vais te donner sur mon voyage et sur Rome, que j'ai revue à fond et trouvée comme je pouvais le désirer, des détails qui peuvent t'intéresser.

Parti de Florence le 12 au soir, j'étais le 14 au pied de la montagne de *Cortona*, que je franchis en peu d'instants grâce à trois forts chevaux de poste. Accueilli très gracieusement par le gonfalonier, je visitai les fortifications étrusques, qui sont peu de chose, et le Musée de l'Académie, qui vaut encore moins que les murailles de la Ville. — Le 15, de bon matin, j'arrivai à *Perugia* et allai de suite au Musée de l'Université, où le hasard me fit rencontrer le brave Vermiglioli, qui me montra la grande inscription étrusque, qu'il essaye de comprendre, et des bronzes charmants de vieux style, qu'il a expliqués dans un volume in-4° dont il m'a gratifié.

La belle nature eut son tour le lendemain, à *Terni*, où j'ai vu, pour la première fois, la fameuse cascade du Velino ou della Marmora, qui est fort au-dessus de sa réputation. C'est sans contredit le plus magnifique point de vue que l'œil humain puisse contempler. — Le 18, au soir, j'étais à Rome,

où j'ai repris mon ancien logement, via de' Condotti, chez le Suisse Frantz.

Le lendemain, je fis mes visites aux *personnes*, m'étant donné le plaisir, la veille, de revoir les *choses* par un clair de lune admirable[1]. M. Artaud, chargé d'affaires de France en l'absence de M. le Duc de Laval, m'a accueilli comme ce dernier eût pu le faire. M. d'Italinsky, quoique soufflé journellement par la vipère Lanci, m'a témoigné les mêmes bontés, et j'ai retrouvé en Monsignor Mai la même ardeur et pour l'Égypte et pour l'Égyptien. Les apôtres de mon système à Rome, le Comte Kossakowsky, premier secrétaire de la légation russe, M. de Bunsen, chargé d'affaires de Prusse, M. de Kestner, chargé d'affaires du Hanovre et d'Angleterre, et M. le Marquis de Croza, chargé d'affaires de Sardaigne, ont conservé toute leur ferveur et leur attachement pour ma doctrine hiéroglyphique, malgré les *Lanciani* et l'apparition de Seyffarth aux pieds du Capitole. — Le plus zélé et le plus actif de mes partisans ici est le Comte de Funchal, pair et ambassadeur de Portugal à Rome. Il est parvenu à faire marcher un projet que j'avais mis en avant à mon dernier voyage, celui de décider le gouvernement

1. Champollion aimait beaucoup les promenades au clair de lune; en 1825, il en avait fait plusieurs avec le comte Kossakowsky, personnage aussi gai que spirituel, et fort dévoué à « l'Égyptien ». Il paraît que, le 30 juillet 1826, les deux amis firent de nouveau une longue promenade au clair de lune. « La fontaine Égérie » eut son tour, et une petite poésie, deux fois répétée dans les papiers de Champollion, doit probablement trouver sa place ici :

Chanson composée devant la fontaine Egerie.

Dans l'âge d'or de l'Italie,
Un Roi, comme il n'en fut jamais,
Pour le seul bien de sa Patrie,
Faisait la guerre ou bien la paix.
Une naïade fort jolie
Le conseillait, dit-on, tout bas — —
Pourquoi tous les Rois n'ont-ils pas,
Comme lui, leur nymphe Égerie ?

pontifical à faire dessiner et graver exactement les inscriptions hiéroglyphiques des obélisques de Rome. On a trouvé un dessinateur passable, et ma principale occupation, depuis mon arrivée ici, a été de vérifier et corriger sur les originaux les dessins déjà exécutés des obélisques de la place du Peuple et de Saint-Jean de Latran. Ce sont les deux plus importants; le dessin des autres suivra, et je les corrigerai à mon retour de Naples, si j'en reviens par terre, — ou l'on m'en enverra les épreuves à Paris.

On entend que je fasse un texte sur la partie égyptienne de ces beaux monuments, et j'insiste pour que l'illustrissime Abbate Fea, président des antiquités, traite lui-même de l'*Histoire romaine* des obélisques. On présentera ces jours-ci le travail à l'approbation de Monsignor Trésorier et, aussitôt que la chose sera faite et signée, je te le manderai avec un article pour le *Bulletin* et les journaux. Je serais bien aise qu'ils n'en parlassent point avant.

Lorsque j'allai faire ma visite à Monsignor Mai, à la Vaticane, ce fut Seyffarth lui-même qui m'ouvrit la porte. J'ai dîné avec lui depuis chez M. d'Italinsky et à l'ambassade de France. J'ai parcouru son livre et acquis la conviction qu'il ne connaît ni les monuments, ni les formes hiéroglyphiques, ni le copte, et que son système est en opposition directe avec les auteurs, les faits, et surtout le bon sens. C'est une hallucination qui n'a point de limites et qui ne repose sur rien[1]. Nous avons eu une conférence chez M. d'Ita-

1. Dans *Champollion*, etc., t. II, p. 558 et suiv., il a été dit, comme de juste, que Seyffarth, malgré l'extrême confusion de ses idées, a reconnu, ou plutôt deviné, la vérité sous deux rapports très importants. Ajoutons que, malgré cela, il ne pouvait ni bien expliquer son *alphabet syllabique* (voir ses *Rudimenta hieroglyphices*, 1826), ni bien en profiter, et que l'égyptologie n'a pas eu besoin des trouvailles accidentelles de Seyffarth pour faire son chemin. — Thomas Young également avait parlé, et même plus d'une fois, de signes syllabiques, mais d'une manière si étrange que, par cela même, en 1819, le jeune professeur Champollion s'arrêta tout court dans ses idées, en principe analogues,

linsky. Je lui ai montré sans ménagements tout le vice de son affaire et poussé des arguments auxquels il n'a su que répondre. Le parquet[1] a jugé son silence[2]. Je le vois tous les jours maintenant, mais il n'est plus question d'hiéroglyphes. — Inutile de raisonner avec quelqu'un qui ne raisonne pas. Le seul partisan qu'il ait ici est Lanci qui le pousse, le dirige, et lui fait faire et dire des sottises. Il est arrivé à Rome, comme à Turin et à Florence, que la présence de Seyffarth a entièrement ruiné la renommée que voulaient lui faire l'esprit de parti et la sottise. C'est un homme coulé en Italie. L'Allemagne le juge déjà, et, s'il vient en France, son procès sera bientôt fait, malgré les Barbebleues et autres opposants de l'espèce.

J'ai trouvé ici l'architecte Bibent, bon garçon, avec lequel je ferai le voyage de Naples, de Pompéia et de Pæstum,

et qu'il rebroussa chemin. Et c'était pourtant lui qui, le 7 août 1810, âgé de dix-neuf ans, avait déclaré dans un discours à l'Académie Delphinale :

« ..... Puisque tous les mots égyptiens sont formés de monosyllabes » significatifs, ces mêmes monosyllabes devraient *se réduire à un* » *nombre fixe*. Alors rien n'était plus facile que de composer un » *alphabet syllabique*, et, selon toutes les probabilités, *telle était la* » *nature des hiéroglyphes*. » C'est vers la fin de sa vie qu'il reprit cette opinion plus énergiquement que l'on veut croire jusqu'à présent; *il y a eu des épreuves* ÉCRITES, et on en retrouvera peut-être.

1. Champollion-Figeac, au reçu de la lettre, avait corrigé « parquet » en « parterre » : nous avons conservé la rédaction originale.

2. Il se taisait en présence de Champollion, et il affectait de venir toujours, sous son bras gauche, soit un gros volume, soit les épreuves d'une publication nouvelle, afin de ne point perdre son temps précieux. Il n'en était que plus loquace quand il se trouvait seul avec Nibby et Lanci. Le moment venu, ses deux amis l'aidèrent à répondre à la brochure de Champollion, mentionnée ci-après, par les deux pamphlets intitulés *Réplique aux objections de M. Champollion contre le système de MM. Spohn et Seyffarth* et *Brevis defensio hieroglyphices inventæ*, etc. Le comte Kossakowsky, après les avoir parcourus, écrivit à Champollion : « Votre combat n'a pas l'air d'un tournoi, mais bien » d'un jeu de bague. »

que je veux revoir. Je compte aller à Naples à la fin de la semaine prochaine. J'y trouverai M. le Duc de Blacas un peu malade, et, après avoir fait quelques courses aux environs, je tâcherai de me jeter sur un vaisseau qui me porte à Livourne, afin de passer une quinzaine de jours à Florence, pour mettre en ordre la salle égyptienne du Grand-Duc. J'ai promis de m'en occuper, et je tiendrai parole, ne fût-ce que pour témoigner ma gratitude à Son Altesse Impériale pour toutes les bontés qu'elle a eues pour moi.

On est venu me parler pour l'acquisition du colosse. Je crois qu'on pourra l'avoir pour huit à dix mille francs; je ne conseillerai jamais d'en donner davantage. J'attends donc que Son Excellence me provoque et m'autorise à traiter. J'ai refusé de prendre l'initiative. Qu'on m'écrive donc officiellement si l'on est tenté de faire cette emplette.

Je t'enverrai..... la *note des caisses* dont se compose la collection; c'est le reçu original du commandant de la gabare, lequel te servira de règle pour ce que tu auras à recevoir de lui au Havre, où il arrivera au plus tard après le 20 août. Tu t'empareras de la cassette marquée A. L. nº 112. C'est une douzaine de flacons d'Alkermès *très modernes*, puisqu'ils sont de fabrique toscane, et, comme M. Dacier aime les bonnes liqueurs, tu lui en offriras de ma part une demi-douzaine. Tu disposeras du reste comme tu l'entendras.

En envoyant..... la cassette de médailles, il faut absolument que le Ministre joigne à cette cassette une lettre d'envoi à Pietro Santoni, exprimant la satisfaction de Sa Majesté ou de Son Excellence et motivant le cadeau. M. Santoni tient beaucoup plus à la lettre qu'aux médailles. Il faut absolument que tu fasses arranger ainsi l'affaire.

Je croyais que les frais des planches étaient l'affaire de Didot et que ce serait à lui de payer Dubois. Je crois que 400 francs suffiront. Arrange donc ce payement ou sur le *Panthéon* ou autrement. — ..... Rien n'empêche que la

Lettre à M. Dacier, conservant *son titre*, ne forme le deuxième chapitre de la nouvelle édition du *Précis*, MAIS SA PLACE EST LÀ.

Je n'ai pu joindre Monsignor Testa depuis la réception de sa dernière. Je ferai tout pour qu'on écrive à l'Hermopolis[1], s'il y a moyen et convenance à le faire. Du reste, c'est avec quelque répugnance que je te verrai entrer dans la pétaudière universitaire, et t'asseoir sur une chaise dont les pieds sont rongés par tant d'insectes noirs. Adieu, mon cher ami.....

J.-F. CH.

P.-S. Il n'existe de copie de l'inscription hiéroglyphique et cunéiforme de *Nahhar-el-Kelb* que dans les portefeuilles de M. Banks, qui ne la publie point[2].

AU MÊME

Naples, 10 août 1826.

Une occasion de faire promptement le voyage de Rome à Naples s'est présentée, mon cher ami, si à l'improviste, qu'en la saisissant il m'a été impossible de t'annoncer mon départ définitif de la Ville des sept collines. Le courrier pour la France ne devant également partir que dans deux jours, je me suis consolé de ne t'écrire qu'à mon arrivée ici,

1. L'abbé Denis Frayssinous, évêque d'Hermopolis *in partibus infidelium*, académicien, et, depuis 1825, ministre des cultes.

2. William Bankes avait, en outre, des inscriptions bilingues de la Haute-Égypte, qu'il tenait également enfermées, par amitié pour son compatriote Thomas Young.

pensant que, par le moyen d'un seul jour de retard de plus, tu apprendrais à la fois et ma sortie de Rome et mon arrivée à Parthénope. Il y a à peine une demi-heure que je m'y trouve établi, après avoir franchi le plus heureusement du monde la Campagne et traversé l'air empesté des Marais Pontins. Je me sens parfaitement bien, et l'air pur et embaumé de Naples détruira les moindres germes fébriles que je pourrais avoir pompés pendant le voyage.

J'ai corrigé tous les dessins qu'on avait déjà exécutés des plus grands d'entre les obélisques de Rome : on s'occupe maintenant à les mettre au net, et on me soumettra un premier *tirage* des planches avant d'aller plus en avant. Ma présence n'étant donc plus nécessaire à Rome, et tous ceux qui peuvent se mettre en mouvement n'ayant d'autre hâte que de fuir les fièvres du mois d'août, j'ai dû sagement en faire autant. — J'ai salué pour bien longtemps, selon toute apparence, les chers obélisques, et je les ai quittés avec un seul regret, c'est que leur influence n'ait pu vaincre l'impossibilité réelle où se trouve Monsignor Testa et toutes les autres personnes d'un rang élevé, et qui me veulent du bien, d'écrire au Rouergas ou Ruthénien[1] dans le sens qui convenait à tes projets. Il est de principe rigoureusement observé en Cour de Rome qu'aucun fonctionnaire n'écrive directement à un prélat ultramontain et réciproquement. Toutes les relations des évêques de France et du clergé doivent avoir lieu par l'intermédiaire seul du ministre de l'Intérieur ou des relations extérieures, et l'on n'écrit jamais par conséquent à l'évêque en question. Si tu avais absolument besoin qu'il sût que la Cour de Rome prend un intérêt direct à nos travaux, tu peux prier de ma part M. le Duc de Laval, que tu as dû voir, de te donner une lettre pour Fr[ayssinous], attestant le fait et y joignant ses propres sollicitations. Je ne

1. Champollion appelait ainsi l'évêque d'Hermopolis, parce que celui-ci était né à Curière, dans le Rouergue.

doute pas un moment que Son Excellence ne le fasse très volontiers. — .....

Je ne te dirai rien de Naples, puisque je n'y ai encore vu personne. J'irai sur les quatre heures visiter M. le Duc de Blacas qui, d'après ce qu'on m'a dit à Rome, est un peu malade; j'espère qu'il n'en sera rien. — Bibent a fait le voyage avec Rosellini et moi. — ..... Si tu as expédié à Rome les exemplaires de la *Seconde Lettre* que je t'avais demandés, je ne les ai pas reçus. Espérons que je serai plus heureux pour le paquet du même genre que je t'ai prié de me faire trouver à Florence. — .....

J.-F. Ch.

A L'ABBÉ GAZZERA

Naples, 19 août 1826.

Il y a bien longtemps, mon cher ami, que je me reproche de n'avoir pas trouvé le moment favorable de vous donner de mes nouvelles et de causer un peu avec vous. Ne croyez point pour cela que je vous aie oublié : aucun de ceux que j'aime ne peut, Dieu merci, m'adresser une semblable plainte, et ce ne sera point à vous que je donnerai sujet de le faire. Mais je suis tellement entraîné, depuis mon départ de Livourne, par la succession des personnes et des choses, que le soir arrive avant que j'aie achevé le quart de ce que j'avais projetté de faire dans la journée.

Mon séjour à Rome a été fort court comme vous pouvez en juger, puisque je suis à Naples depuis dix jours. La cause en est le mauvais air qui me minait, et la promptitude avec laquelle j'ai expédié la principale affaire qui me rame-

nait sur les bords fiévreux du Tibre. J'y ai encore trouvé le Comte de Funchal qui, malgré son ambassade et sa pairie de Portugal, a bien voulu travailler comme un jeune homme à ce que les obélisques de Rome fussent enfin bien dessinés. Il m'attendait pour me remettre la chose en main : j'ai corrigé les dessins des deux principaux, celui del Popolo et celui de San Giovanni in Laterano. Toutes les fautes ont été éloignées, et, si on grave ces dessins tels que je les ai laissés, on aura enfin des copies exactes de ces beaux monuments. On ne fera rien d'ailleurs sans m'envoyer préalablement une épreuve du tout, et on ne tirera les planches que sur mon ordre définitif.

On m'a prié d'accompagner cette publication d'un texte, et je le ferai à ma rentrée à Paris. Vous voyez que le gouvernement de Sa Sainteté fait encore quelque chose pour les bonnes études. — J'étais aussi attendu à Rome par le chevalier Gell, qui avait les mains pleines de dessins d'inscriptions hiéroglyphiques, que son ami Wilkinson et un M. Cooper ont copiées passablement bien sur les monuments de l'Égypte. J'ai trouvé parmi tout cela des choses fort curieuses et dont je veux vous régaler :

1° D'abord une inscription gravée sur une table de granit, sur le pylône oriental du temple de Philæ, contenant un long texte de sept lignes, daté de l'an XXIV de Ptolémée Évergète II qui donne une certaine étendue de terres aux temples, avec tous leurs produits et contenus.

2° Les inscriptions dédicatoires du temple de Dakké. L'une, la plus ancienne, est du Roi « Ergaménès, toujours vivant, chéri d'Isis », qui est l'Ergaménès de Diodore ; l'autre, qui a un texte grec au-dessous, est d'Évergète II.

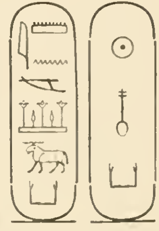
3° Les dédicaces du temple d'Edfou par Ptolémée Épiphane, celles d'Ombos par Philométor, avec texte grec.

4° La grande dédicace du grand temple d'Ibsamboul par

Ramsès le Grand, laquelle est datée de l'*an XXXV de son règne, le 13 de Tôbi.*

5° J'ai recueilli, enfin, plusieurs noms royaux tout à fait neufs, savoir : celui de la Reine { *Mauthembâ,* / *Maut-hem-vâ,* } femme de Thoutmosis IV, et mère d'*Aménophis*, le Memnon des Grecs.

La légende entière de *Sabbacon* l'Éthiopien, le chéri d'Ammon, *Schabak*, copiée à Karnac ; et de plus toutes les inscriptions du grand zodiaque d'Esné, lesquelles feront jeter les hauts cris à Jomard, car ce cher zodiaque, au lieu d'être antérieur à celui de Dendéra de quelques mille ans, est fort postérieur à Néron, car il est dédié par l'Empereur *Commode,* dont la légende est parfaitement répétée cinq fois dans les différentes inscriptions. Elle est ainsi conçue :



ⲁⲁ
ⲕⲟⲙⲟⲧⲥ
ⲁⲛⲧⲟⲛⲓⲥ
(ⲛⲧⲉⲛⲧ)
Commodus
Antonius
Salvator.

Le petit zodiaque du temple de Contra-Lato est aussi du même *Commode :* les légendes du temple sont en effet les suivantes qui donnent une variante du nom impérial :

« L'Empereur *Commode* toujours vivant », — voilà encore de quoi régaler mon bon ami Jomard, qui a fait les plus belles dissertations du monde sur l'antiquité du zodiaque de Contra-Lato.

J'ai laissé Rome dans les bons principes hiéroglyphiques ; les conférences que j'ai eues avec Seyffarth, en présence de divers adeptes égyptiens, ont laissé la conviction que le pauvre garçon ne peut défendre trois minutes entières ses rêveries tudesques. Je ne m'en occupe plus, et il se serait rangé dans la bonne voie, s'il n'avait

eu le malheur de tomber entre les mains de Lanci, qui, en bonne vipère, lui souffle son venin, et l'empêche d'ouvrir les yeux en intéressant son amour-propre.

M. le Duc de Blacas désirerait avoir ce catalogue des médailles de l'abbé Incisa, publié par le *grand San Quintino*. Ayez la bonté de le lui adresser par la poste, sous bande et affranchi. Ecrivez-lui en même temps, si la collection est à vendre, combien on en veut, et mandez-lui s'il serait possible d'acheter à part le petit quinaire d'or de Plotine, et la petite médaille d'or de Tétricus : ce sont les deux *seuls* dont le Duc ait envie. Je confie cette commission à votre complaisante amitié. Mandez-moi aussi si la caisse de mes livres est partie dans le temps ; on n'a point encore entendu parler à Paris.

J'ai déjà couru tous les environs de Naples, et, de plus, j'ai fait un second voyage aux ruines de Pæstum. Je les ai contemplées avec délices et me suis retrempé dans la pureté de la primitive architecture grecque, cette charmante et belle fille de l'architecture égyptienne.

Le Duc continue à trouver des scarabées égyptiens dans les tombeaux de Nola. C'est un fait on ne peut plus curieux. — Je profite du peu de papier qui reste pour vous prier d'embrasser l'ami Costa, le paresseux, présenter mes hommages à Mme la Comtesse Sclopis, et faire part de l'embrassade que je vous donne à Peyron, Boucheron, Plana, Pauli et tous les bons garçons de Turin. A vous de cœur,

J.-F. Ch.

P.-S. Je reçois, au moment de cacheter ma lettre, celle que vous m'écriviez à la date du 9 août. Au nom du ciel, je vous prie de déterminer notre paresseux Costa à faire partir sur-le-champ ma caisse de livres..... Les ordres sont donnés à la frontière, où on l'attend. Dépêchez cette affaire.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Naples, 20 août 1826.

Me voici retrempé dans l'air de la Campanie, mon cher ami, et mes poumons sont purgés de tout ce qu'ils pouvaient avoir pompé de méphitique dans Rome et pendant la traversée des Marais Pontins. J'ai revu, dans ce but sanitaire, tous les environs de Naples : Pouzzoles, Baia, Agnano, le Pausilippe, Herculanum et Pompéia ont reçu mes nouveaux hommages, et je suis rentré hier matin, revenant de Pæstum, que l'air fiévreux qu'on y respire n'a pu m'empêcher de visiter encore une fois. — Comme c'est là, selon moi, les plus magnifiques monuments antiques de l'Italie entière, ils valaient la peine de risquer quelque chose en leur honneur. L'air seul était dangereux. J'ai évité les terres habitées par des gens qui, quant aux droits de propriété, en sont encore aux doctrines des temps héroïques, en exécutant mon voyage par mer à partir de Salerne: une navigation de neuf heures par un beau *clair de lune de Naples* nous a portés sur le rivage de la vieille Posidonia[1], et, en esquivant de notre mieux les buffles, qui broutaient les herbages croissant sur un véritable sable africain, nous sommes arrivés, le parasol à la main, sous les portiques du grand temple de Neptune. Là, sur la proposition de l'architecte Bibent, dont l'appétit n'était nullement contenu par la majesté des colonnades doriques, nous avons fait, à l'entrée de la Cella, un déjeuner frugal apporté de Salerne. Le retour a été tout aussi heureux, quoiqu'un vent violent de Libeccio agitât la mer d'azur et le frêle esquif auquel nous avions confié César et sa fortune.

1. Champollion était en compagnie de Rosellini et de l'architecte Antoine Bibent, qui venait de lui promettre sa participation à la future expédition en Égypte.

Le succès de notre voyage nous avait été suffisamment prédit par la vue d'un énorme serpent Agathodæmon, qui nous a fort poliment cédé la place à notre arrivée dans le temple.

J'avais, avant mon départ de Naples, vu plusieurs fois M. le Duc de Blacas, qui m'a accueilli avec sa bonté accoutumée. Je lui ai fait les premières ouvertures de mon expédition d'Égypte, et ce voyage a été jugé indispensable, comme il l'est en effet. — Il veut réfléchir seulement sur le choix à faire entre les deux modes d'exécution que je lui ai présentés. *Le premier* serait d'entreprendre ce voyage moi seul, au nom et avec l'appui du gouvernement français, qui me donnerait les employés nécessaires pour remplir mon plan dans toute son étendue. *Le second*, qui aurait l'avantage de lever beaucoup de difficultés qui ne manqueront point de naître des rivalités nationales, serait de donner à cette entreprise un caractère tout européen, en invitant les différents gouvernements à envoyer chacun un ou plusieurs savants pour cette expédition toute littéraire et scientifique. M. le Duc ne trouve d'objection contre ce dernier parti que dans les lenteurs incalculables qu'entrainera la nécessité de traiter l'affaire diplomatiquement. Voilà le point où nous en sommes.

De tous les malentendus et de tous les oublis, qui, sans parler encore des soustractions et des vols, ont pendant longtemps amoindri les mérites multiples de Champollion, le plus attristant peut-être est celui qui atteignit son travail sur les obélisques de Rome et de Bénévent. L'arrivée tardive de la gabare à Livourne lui avait fait perdre sept semaines entières, qui lui auraient suffi à terminer la tâche dont le Saint Père l'avait chargé; son second séjour à Rome, tout limité qu'il fût, lui avait permis néanmoins de l'avancer si fort, qu'après s'en être déchargé sur ses amis Fea, Kossakowsky et Funchal, il était parti l'esprit tranquille.

Le 5 mai 1827, le comte de Funchal lui envoya, par la *Mission de France*, un rouleau en fer blanc, couvert de toile cirée, qui con-

tenait les premières gravures des planches dessinées et gravées par G.-B. Mariani, mais celui-ci, après avoir reproduit les six plus grands des obélisques de Rome et les deux obélisques de Bénévent dont Champollion lui avait remis le fac-similé, demanda un congé et partit pour Assise, sa patrie, sous prétexte d'y rendre visite à sa famille. Comme il avait été payé *d'avance* et *en entier*, par Monseigneur le Trésorier, de la somme stipulée par son contrat, Funchal s'effraya de cette imprudence de l'abbé Fea. L'événement montra que ses craintes n'étaient que trop justifiées. Ce n'était là, toutefois, que la première d'une série de mésaventures. Champollion avait trouvé le temps de s'occuper du texte explicatif, il avait poussé la traduction des inscriptions hiéroglyphiques assez loin[1], et il avait renvoyé, le 30 mai 1827, les épreuves corrigées de sa main. Le Ministère des Affaires étrangères s'était chargé du renvoi, à la demande expresse du duc de Blacas, mais rien n'arrivait, pas même les gravures corrigées selon ses ordres. Aussi bien n'avait-on pas reçu le rouleau, et, comme on savait « l'Égyptien » écrasé de besognes multiples, malgré sa chétive santé, on n'osait pas l'inquiéter sur le sort de son manuscrit. Le Saint-Père lui-même prit patience à contre-cœur, et, pendant ce temps, G.-B. Mariani, privé d'ordres, se reposa à la campagne. Lorsqu'en avril 1828 le duc de Blacas retrouva l'envoi dans un coin poudreux des archives du Ministère, les préparatifs de l'expédition en Égypte absorbaient trop complètement l'auteur pour lui permettre de reprendre une entreprise que le sort lui-même semblait condamner. « Cela sera après mon retour en France », dit-il, et il promit de repasser par Rome quand il rentrerait en France.

Peut-être l'aurait-il fait, mais le Pape Léon XII mourut le 12 février 1829, et, comme la dépense était considérable, personne ne voulut d'abord continuer son œuvre. Ce fut seulement en novembre 1831 que le comte de Funchal réussit à y intéresser quelques-uns de ses riches amis de Rome. Il vint à Paris, et il alla tout de suite rendre visite à Champollion, pour lui communiquer la bonne nouvelle : le premier regard le saisit d'épouvante, car il voyait quelqu'un « qui s'approchait d'un pas trop rapide des portes de l'Éternité pour être chargé encore d'un fardeau terrestre ». Il se tut donc.

1. Voir à la Bibliothèque Nationale, à Paris, le vol. XIV de la première série des manuscrits de Champollion (n° 20316).

J'ai laissé à Rome, en pleine activité, le dessinateur et le graveur des obélisques. On ne tirera rien sans une épreuve revue par moi, et j'ai promis de faire un texte pour cette publication. Je suis bien aise que ces beaux monuments paraissent enfin fidèlement reproduits et avec mon attache. Je veux y faire joindre l'obélisque de Bénévent, et, comme il n'en existe qu'une mauvaise gravure de six pouces, je vais faire exprès le voyage de Bénévent pour le dessiner moi-même. Ce sera une course de trois jours au plus; je partirai avec des ordres du Légat demandés par M. le Duc.

Le chevalier Gell, que j'avais vu à Rome, m'attendait ici. Il m'a communiqué des dessins d'inscriptions hiéroglyphiques fort curieuses faits en Égypte par deux de ses amis, M. Wilkinson et M. Cooper. J'ai trouvé parmi eux les inscriptions du grand zodiaque d'Esné, qui démontrent qu'il a été dédié sous le règne de l'*Empereur Commode;* ainsi les milliers d'années de Jomard se résolvent en fumée. Nous ferons, à mon arrivée à Paris, un petit article à ce sujet, pour réjouir le *Veau fils de Veau;* cela le distraira agréablement des soins qu'il donne à l'éducation des Égyptiens modernes, qui sont plus conformes à sa taille que les anciens Égyptiens. J'ai également trouvé, dans les dessins de Wilkinson, la grande dédicace du grand temple d'Ibsamboul par Ramsès-Sésostris, laquelle est datée de l'an XXXV, *13 de Tôbi*, de son règne; d'autres portions du temple portent la date de l'an XXXVIII du même prince. Les portefeuilles de Gell m'ont également fourni les dédicaces des temples d'Edfou, de Dakké, — d'Ombos et de Philæ; les trois dernières correspondent parfaitement aux inscriptions grecques, gravées sur les listels ou *frises* de ces édifices.

Mon séjour ici ne se prolongera pas au delà d'une douzaine de jours. Écris-moi donc à Florence où j'espère trouver une lettre de toi; je n'en ai reçu qu'une seule depuis mon départ de Livourne. Ne manque pas de me mander quels sont tes plans pour cet automne. Vas-tu en Dauphiné? Je compte

y être dans les premiers jours d'octobre au plus tard. Faut-il t'y attendre? Les affaires le permettent-elles? Ou bien dois-je ne m'arrêter à Grenoble que cinq ou six jours, et prendre sur-le-champ la route de Paris? Réponse catégorique sur tout cela. N'oublie point, comme je t'en ai prié, d'engager le Ministre à faire à Santoni une lettre d'envoi, accompagnant les médailles et lui témoignant la satisfaction du Roi et la sienne. Il tient plus à la forme qu'au présent.

La chaleur est extrême dans ce mois-ci, et je la supporte très bien. C'est de bon augure pour mes projets futurs, que tu approuveras quand nous les aurons raisonnés ensemble et à fond. — Rappelle-moi au souvenir de tous ceux qui nous sont attachés. Mes respects à M. Dacier qu'il me tarde bien de revoir. Adieu. Écris-moi plus souvent et crois-moi ce que je suis, tout et toujours à toi de cœur,

J.-F. Ch.

P.-S. M. le Duc de Blacas n'a point reçu les exemplaires de la *Première* et de la *Deuxième Lettre,* que tu lui as adressés par le Ministère. Va les demander, et remets-les à son intendant à Paris, qui les lui fera passer par le moyen du Prince de Castelcicala, ambassadeur de Naples en France.

AU MÊME

Naples, 5 septembre 1826.

Il était écrit de toute éternité, mon cher ami, que je ne recevrais aucune lettre de toi pendant mon séjour à Naples.... Je présume que tes lettres dorment dans le bureau de poste

de Rome d'où, malgré mes cris et mes écrits, il m'est impossible de les faire sortir.

Je pense qu'à l'heure qu'il est, tu as fait le voyage du Havre, pour recevoir les caisses et les pièces de la collection égyptienne. Tu as dû recevoir à temps, et sous le couvert de S. Ex. M. le Duc de Doudeauville, le récépissé de tous les objets, signé par le capitaine de la gabare, lequel papier t'aura servi de guide pour tout ce que tu avais à recevoir. Il s'agirait maintenant, comme le craint fort M. le Duc de Blacas, qu'on ne laissât point pourrir dans les magasins du Louvre des objets qui ont besoin de prendre l'air pour être convenablement conservés. Prends langue là-dessus avec les chefs, et que nous sachions enfin à quoi nous en tenir pour faire nos plans en conséquence.

Depuis que je t'ai écrit, j'ai enrichi mon portefeuille hiéroglyphique d'une copie exacte de l'obélisque de Bénévent. J'avais écrit de Livourne au Duc pour qu'il eût la bonté de me la procurer, mais il n'y a pas un dessinateur capable de l'exécuter dans toute la cité de Bénévent. Je pris donc la résolution d'y aller moi-même. J'ai fait ce voyage très agréablement, quoique par une chaleur et une poussière horribles, avec mon ami, le chevalier Gell, celui qui a parcouru la Grèce et l'Asie Mineure, et qui m'a procuré tant de copies intéressantes d'inscriptions égyptiennes. J'ai donc dessiné moi-même l'obélisque sur les lieux, et vérifié ce que je soupçonnais d'après la mauvaise gravure de Zoëga, — c'est-à-dire que l'obélisque existant était fait des morceaux de deux obélisques. J'ai été assez heureux pour trouver dans la cour de l'Archevêché deux autres grands fragments d'obélisques, et le bonheur veut aussi qu'en combinant ces fragments avec ceux qui composent l'obélisque actuel, j'en recompose, sans le moindre doute, l'un des obélisques anciens à très peu près tout entier, et plus des deux tiers de l'autre. Parti pour chercher un obélisque, je suis revenu avec deux. Les inscriptions portent qu'ils ont été élevés pour le salut de

l'Empereur *Domitien*, et placés devant le temple de la *Déesse Isis, grande dame de Bénévent*, par Lucilius Rufus, ce préfet d'Égypte dont il existe des inscriptions grecques. Voilà une bonne opération de faite.

Une seconde opération qui me réussira tout aussi bien, je l'espère, c'est celle de mon voyage de *Naples* à *Livourne* par mer. Je dois m'embarquer demain, si les vents et Neptune le permettent, et au plus tard samedi, sur le chébek *la Santa Maria di Porto Salvo*, dont le nom est de fort bon augure. Nous mettrons six jours pour toucher en Toscane si le vent est tant soit peu bon ; mais, comme le siroco règne, il est probable que nous serons un peu plus longtemps en route, vu qu'à la moindre bourrasque le bâtiment gagnera au plus vite le port le plus voisin. N'ayez donc aucune inquiétude sur mon compte : Neptune, que j'ai prié dans son vieux temple de Pæstum, ne manquera pas de se montrer bénin à mon égard. — Je t'écrirai de Livourne aussitôt après mon arrivée. Réponds-moi toujours à Florence où je me rendrai de suite après avoir touché terre. — Le départ du Grand-Duc pour Vienne me contrarie beaucoup et abrégera mon séjour en Toscane.

M. le Duc de Blacas sera dans quelques semaines à Paris, où on entamera directement l'affaire d'Égypte. Prépare en attendant le terrain sur la nécessité de ce voyage. L'expérience que je vais faire me rendra le pied marin, et tout sera pour le mieux. Adieu donc, mon cher ami, mes respects à M. Dacier, un bon souvenir aux siens et aux nôtres, un embrassement de cœur et d'âme pour toi,

J.-F. CH.

AU MÊME

Livourne, 19 septembre 1826.

Me voici descendu, mon cher ami, sur un terrain solide depuis avant-hier matin, et après une navigation de huit jours. L'expérience maritime que je voulais tenter m'a parfaitement réussi. Jean Bart et Ruyter ont peut-être plus souffert du mal de mer que moi. L'élément perfide s'est montré à moi sous toutes ses faces, et mon héroïque estomac a toujours lutté contre ses variations avec avantage. — Partis de Naples avec un bon vent, un calme plat nous arrêta d'abord entre le cap Misène et l'île d'Ischia, presque en face des Champs Phlégréens et du lac de l'avare Achéron dont les ondes, perdant toute considération poétique, ne sont citées aujourd'hui que pour les excellentes huîtres qu'elles nourrissent; cette perspective n'avait donc rien de bien effrayant. Éole eut pitié de nous et finit par nous pousser jusques au Monte Circello (l'ancienne île de Circé); je n'aperçus sur ce rivage fameux ni l'enchanteresse, ni Ulysse, mais je crus voir quelques-uns de ses heureux compagnons se vautrant sur la grève et oubliant les douceurs d'Ithaque et de Zacynthe. Cependant la baguette magique de Circé produisit son effet, et notre vaisseau resta immobile pendant douze heures. Le vent se leva enfin et nous fit raser promptement la côte de l'État romain, dont l'aspect si stérile et si désolé, rappelant les rivages déserts de l'Afrique, est un terrible commentaire pour le *Livre* du *Maître du cheval*, qui découvrit à Mycènes le tombeau de Clytemnestre. En approchant du mont Argental, une compagnie de dauphins vint folâtrer autour de notre bâtiment, malgré les coups de pistolets de Rosellini et de Bibent. Les mariniers prirent le tout à mal augure, et leurs craintes, fondées sur les tradi-

tions antiques, ne tardèrent point à se vérifier. Un terrible vent de Sud-Est s'éleva tout à coup, un orage violent éclata, et notre vaisseau, aussi rapide qu'une flèche, volait au milieu des flots rugissant comme des bêtes féroces. C'était un spectacle aussi beau qu'effrayant, et je professe un respect profond pour les marins depuis le moment où je les ai vus, à la lueur des éclairs, sous des torrents de pluie, voltiger sur les cordages, plier et déplier les voiles comme s'il s'agissait d'une manœuvre de plaisance. La bourrasque tourna toutefois à notre profit; lorsqu'un peu de jour nous éclaira, nous nous trouvâmes en effet entre l'île d'Elbe et Piombino, en face des mines de fer de Rio. On regagna la pleine mer, mais un vent contraire soufflait avec force, et le capitaine déclara qu'il fallait entrer dans quelque petit port, sous peine de retourner en arrière.

Mon étoile voulut que nous fussions justement à la vue de Populonia, et je fis décider qu'on donnerait la préférence à cette métropole étrusque, quoiqu'il fallût venir un peu en arrière. Il a fallu, pour donner à la mer le temps de se calmer, rester près de deux jours dans le port abandonné de Populonia. Mais j'ai eu le plaisir de parcourir un rivage couvert d'arrachements de constructions étrusques et de vieux tombeaux d'où l'on retire journellement des vases et autres objets des vieux siècles italiotes. J'ai gravi la montagne sur le sommet de laquelle était la ville étrusque, dont la vaste enceinte, formée de magnifiques blocs parallélipipèdes, existe en grande partie et renferme, comme au milieu d'un parc, le misérable village de deux rues, peuplées de fiévreux, qui se pare toutefois du nom de *Città di Populonia*.

Enfin, la mer redevenant praticable, une navigation de dix-huit heures nous a conduits à Livourne. Nous avons appris, en arrivant, que deux bâtiments romains avaient été visités par les Algériens au mont Argental et rançonnés, la veille même de notre passage audit lieu. C'est la bour-

rasque qui les tint au large, sans quoi j'eusse pu prendre langue d'avance pour l'Afrique.

Je n'ai trouvé ici aucune de tes lettres; j'en attendais ce matin de Florence, — elles ne viennent point. Les dernières nouvelles de toi sont les dires de Poggi [1], dont le départ de Paris est un peu ancien. Il m'a remis les six exemplaires de la *Seconde Lettre*. Les nouvelles intrigues de Jomard ne réussiront probablement pas mieux que les précédentes. L'as-tu régalé, pour l'encourager, d'un petit article sur l'excessive antiquité du règne de Commode, prouvée par le zodiaque d'Esné? Cela lui viendrait assez à propos. Du reste nous devons être très sensibles aux bonnes dispositions actuelles de Madame « Mon-mi » [2]. *Me ne rallegro!*

Devinerais-tu, en cent, la visite que j'ai reçue hier matin? — — Celle de M. le Comte de Forbin que j'étais bien loin de soupçonner en Italie. J'ai été fort content de ses dires, et il n'y a pas de doutes que nous nous accorderons très bien [3]. Il m'a parlé de M. de Clarac, en me faisant comprendre que, s'il avait fait des démarches contre moi, c'était dans la crainte de perdre sa place; — que, quant à lui, Forbin, il n'avait rien fait contre moi, mais s'était seulement plaint au Roi et aux ministres de ce qu'on voulait, disait-on, rendre le Musée Égyptien tout à fait indépendant des autres.

1. Poggi était un libraire italien, avec lequel Champollion-Figeac était en relations depuis de longues années.

2. Mme Jomard, qui avait, pendant longtemps, et avec beaucoup d'ardeur, secondé les efforts de son mari pour faire échouer Champollion, s'était ravisée tout à coup, et elle était allée présenter ses excuses *et ses félicitations* au frère aîné pour le succès du cadet.

3. Afin de faire oublier, en haut lieu, ses hostilités contre « l'Égyptien », le comte de Forbin était allé à sa rencontre pour lui tendre la main. A partir de ce jour, il l'appela *son ami* devant le monde, mais, pendant le temps que dura l'organisation du Musée égyptien, Champollion eut souvent à se plaindre de lui. Heureusement, le duc de Blacas, de retour à Paris, ainsi que le duc de Doudeauville et son fils, vinrent toujours en aide à « l'Égyptien ».

Il s'est plaint particulièrement de *M. de Férussac*, ce qui m'a démontré à quel point je dois lui être obligé de ce qu'il a fait de bon et de décisif dans cette affaire. M. de Forbin m'a fait entendre qu'il serait fort difficile de me donner une salle *au rez-de-chaussée* pour mettre mes grosses pièces. J'espère que les monuments ne resteront cependant ni dans la cour ni dans les escaliers, et qu'on trouvera le moyen de les placer convenablement à leur dignité et à leur droit d'aînesse.

Il m'a sondé sur la nécessité d'acheter la collection Passalacqua, en masse, pour une centaine de mille francs[1]. J'ai dit que, mon désir étant de réunir le plus de monuments possible, le projet me paraissait fort convenable et que je lui dirais mon avis là-dessus après avoir vu les objets. Je dois revoir M. le Comte à Florence dans deux ou trois jours. On m'apporte à l'instant, de Florence, tes lettres du 31 août et du 6 septembre. Je regrette de ne les avoir pas eues plus tôt, parce que mon retour en eût été avancé d'autant. Je me hâterai donc de rentrer à Paris. Je partirai d'ici après-demain au plus tard, et ne m'arrêterai que quatre ou cinq jours à Florence, surtout vu que le Grand-Duc, que je suis très contrarié de ne point retrouver, ne sera probablement pas de retour de Vienne. De là, sans m'arrêter, je passerai par Bologne, Ferrare, Venise, Vérone, le Simplon et Genève. Deux jours au plus à Cularo, pour ramasser ma petite famille, et nous arrivons en masse à Paris entre le 15 et le 20 octobre au plus tard. Voilà une affaire réglée. Le logement sera disponible à cette époque, et je partagerai le tracas de son ameublement et des détails du ménage.

.... Je me réjouis sincèrement que M. de Férussac se soit bien trouvé de son voyage. Renouvelle-lui mes assurances

1. Il n'était plus question du prix fabuleux (400.000 francs et rente viagère) que Passalacqua avait demandé à son arrivée à Paris, et que Forbin, alors, avait approuvé.

d'attachement et de gratitude. Il me tarde bien aussi de jouir de ces bonnes soirées de M. Dacier. C'est une fête pour moi que de le savoir tout disposé à écouter mes historiettes d'Italie et le récit de mes aventures sur terre et sur mer..... Le Prieur a eu tort de ne pas faire le voyage du Havre; il est trop sédentaire et, s'il n'avait pas été séduit par les agréments de son abbaye, il eût dû venir me joindre en Italie, pour faire ses caravanes sous ce beau ciel qu'on n'oublie jamais. Adieu, mon cher ami, je t'écrirai de Florence la veille de mon départ.

Soigne ta santé maintenant que les choses marchent. Il me tarde d'arriver pour te donner un peu de repos. — Comment Ali a-t-il trouvé l'Océan? C'est bien « une autre Isère » que le Rhône! Je vous embrasse tous deux et suis tout et toujours à toi de cœur,

J.-F. Ch.

AU MÊME

Florence, 1er octobre 1826.

Je suis ici depuis huit jours, mon cher ami, et ce n'est qu'hier soir à six heures que j'ai terminé la *Notice raisonnée* des stèles, bas-reliefs et papyrus de la Galerie; ayant promis au Grand-Duc et aux conservateurs d'exécuter ce travail, il m'était impossible de quitter Florence sans le faire, — et je devais donner à Son Altesse Royale cette marque de ma reconnaissance. J'ai en même temps profité de mon séjour ici pour imprimer une *Lettre à M. le Duc de Blacas* sur le système de MM. Spohn et Seyffarth[1]. C'est le coup de grâce.

1. *Lettre à M. le Duc de Blacas sur le nouveau système hiéroglyphique de MM. Spohn et Seyffarth*, Florence, 1826, in-8°, Piatti.

Ajoutons que le duc désirait également voir terminées les autres

Je ne voulais point écrire sur ce sujet et laisser aux Allemands le soin de tuer leur compatriote, mais M. le Duc l'a trouvé nécessaire, me l'a vivement conseillé, — et je l'ai fait. Je t'en adresse deux exemplaires sous bande; j'en apporterai le plus que je pourrai à travers les douanes. Il en restera deux cents chez le libraire Piatti; écris-lui de suite s'il y a quelque moyen de les faire arriver à un confrère de Paris.

Je pars demain matin à cinq heures pour Bologne : je commence donc définitivement ma marche sur Paris..... J'ai retrouvé ici M. de Forbin qui m'a traité au mieux : il veut acheter le colosse[1]. Je lui ai dit qu'il serait bien de l'avoir à 8.000 francs. Quant à moi, je le laisse faire. Si on l'a pour ce prix, c'est une bonne chose. — Il me reste encore mille visites de départ à faire; je n'ai que le temps de te mander les compliments de Santoni, Micali, Poggi et Inghirami.....

J.-F. CH.

Lettres que son protégé lui avait promises : la *troisième*, qui devait « compléter l'histoire de l'Égypte jusques aux Romains », et la *quatrième*, qui contiendrait des éclaircissements nouveaux et fort importants sur le culte des Pharaons. C'est dans l'appendice de cette *Lettre* que Champollion voulait parler du célèbre scarabée historique d'Aménophis III et de la reine Taïa, son épouse. Il en avait déjà traduit le texte en juin 1825, à la Vaticane, et d'une manière si merveilleusement juste, que les égyptologues en sont étonnés aujourd'hui encore : il n'y avait pourtant que deux ans et neuf mois que l'égyptologie était née.

Une *cinquième Lettre* renfermerait la traduction, avec commentaire, de deux stèles historiques du Musée égyptien de Turin. — Le lecteur aura vu que les trop nombreuses pertes de temps que l'on avait fait subir à Champollion, depuis le mois de novembre 1824, ainsi que les occupations qui l'accablèrent après son retour à Paris, l'empêchèrent, pour notre malheur, de donner suite à ces projets.

Il va sans dire que beaucoup de détails qui caractériseraient nettement et sous tous ses aspects la situation de Champollion et qui constituent l'arrière-fond du tableau dont il forme le milieu, ne peuvent pas être reproduits par le menu dans les deux volumes de la présente publication. Le lecteur les trouvera dans *Champollion*, etc., qui sera traduit en français aussitôt que les circonstances le permettront.

1. C'est le colosse de Séti II, qui est aujourd'hui au Louvre.

Déjà, en éte 1825, après avoir composé la dédicace hiéroglyphique en l'honneur de Charles X, « l'Égyptien » avait esquissé, — et avec bien plus de plaisir, — un hommage analogue, en l'honneur de Léopold II qui lui était sympathique, non seulement à cause de son grand intérêt pour l'antique Égypte, mais aussi parce qu'il était le chef d'un peuple qui jouissait de cette liberté que Champollion désirait pour la nation française.

Le 25 juillet 1826, il avait envoyé à l'abbé Zannoni, le directeur déjà mentionné de la *Galleria Granducale*, à Florence, ce qu'il fallait pour dûment mettre en place l'inscription hiéroglyphique que voici :

« L'an MDCCCXXVI, au mois de Mesori (août) de l'ère du Dieu Sauveur du monde, le souverain du peuple fidèle de Toscane, Léopold II, seigneur très gracieux, royal enfant de la Maison d'Autriche, fils de Ferdinand III, l'ami de la justice, petit-fils de Léopold Ier, le trois-fois-grand-et-le-père-de-ses-peuples, a fait exécuter (cette salle) par sa munificence. »

Elle était en couleur, et la traduction devait être placée à côté de l'original. « L'Égyptien » jouissait donc d'avance et du nouvel ornement de la belle *salle égyptienne* et du plaisir du Grand-Duc, de qui il dit dans sa lettre à Zannoni[1] : « ..... L'épithète de *souverain très gracieux* que je lui donne s'est trouvée écrite dans mon cœur, comme dans celui de tous les Toscans, ses heureux sujets..... » Que l'on s'imagine donc la douloureuse surprise de

1. Après avoir vainement cherché, à Florence, en 1900, et la lettre à Zannoni, et l'inscription dont il s'agit, je priai le professeur Astorre Pellegrini de continuer des investigations qu'il ne m'était pas permis de faire moi-même. Le tout fut enfin retrouvé et publié dans le *Bessarione,* 1903, vol. V, anno VIII, p. 35 et suiv.

Champollion quand il ne trouva point l'inscription dédicatoire en place, et qu'il apprit que le Grand-Duc n'était pas de retour de Vienne, d'où il était pourtant parti exprès pour pouvoir s'entretenir à temps et tout à son aise avec son hôte. Selon Alessandro Ricci, Léopold II aurait été mécontent de ce que la *Notice raisonnée*[1] n'eût pas été terminée à la fin de juillet. Mais, à ce moment, Champollion avait dû se rendre à Rome, afin d'y examiner sur place les travaux commencés pour la publication des obélisques, et le Grand Duc le savait; il n'ignorait pas non plus que l'*aria cattiva*, à cette époque-là, infestait déjà la Ville sainte et ses alentours. Ajoutons que le jeune souverain, parfois un peu capricieux, revint de cet accès de mauvaise humeur quand il apprit, après son retour, le détail de toutes les peines que sa collection avait causées à Champollion.

L'absence de Léopold II pendant le séjour de « l'Égyptien » dans sa capitale était une heureuse aubaine pour tous ceux qui attendaient celui-ci avec impatience. Ricci l'amena chez lui, dans sa maison, qui était un véritable *Musée égyptien*. Une surprise des plus agréables y attendait « l'Égyptien », — la présence de Caviglia, de Gênes, qui, depuis 1815, avait séjourné presque continuellement aux pieds du grand Sphinx, « afin de résoudre les mystères de Memphis » moyennant ses fouilles mystiques, — au clair de la lune, et avec l'aide des Bédouins de Gizéh. Tous les Européens du Caire se moquaient de Caviglia, excepté Henri Salt, et c'était lui qui l'envoyait en Italie faire la connaissance de Champollion et le prier d'*arriver aux bords du Nil le plus tot possible!* Comme il était déjà fortement question d'une expédition de ce genre, grâce au duc de Blacas, Champollion ne refusa point les offres que plusieurs personnes lui firent dès lors de l'accompagner : c'étaient, à Florence, les comtes Girolamo Bardi et Montalvi, ce dernier chambellan du Grand-Duc, Ricci et son ami, le comte Carlo Vidua, un des voyageurs scientifiques les plus intrépides de tous les temps, et qui connaissait à fond l'Égypte moderne. Vidua s'était mis en route pour le Mexique depuis peu, mais il pensait être revenu d'Amérique en 1827.

1. Voir, dans le *Bessarione*, 1903, anno VIII, vol. V, p. 187-205, le catalogue de la collection Nizzoli à Florence, qui a été publié par Astorre Pellegrini.

Voilà pour l'Égypte, — mais l'Étrurie parlait alors très haut et très fort à Champollion, que le grand problème de l'origine des Étrusques et de leurs rapports avec les Égyptiens avait occupé depuis sa dix-huitième année. En 1825, les nombreuses collections étrusques de Rome et de Florence l'avaient enchanté, et il avait eu des conversations instructives avec les archéologues Inghirami, Micali, Migliarini; en 1826, il avait été grandement ému par l'appel fervent de la poétesse Palli, puis par son séjour à Pérouse, où « l'Étrusque » Vermiglioli savait si bien comprendre l'intérêt croissant que « l'Égyptien » prenait au Musée de cette ville. Aussi bien des fouilles nouvelles, de la plus haute importance, semblaient mettre bien plus qu'auparavant, et sous plusieurs rapports, l'antique Étrurie en liaison intime avec l'Égypte, la Phénicie, et même avec la Troade, — mais *en l'éloignant de la Grèce! L'antique Rome ne comptait pas même,* sous ce rapport, aux yeux de Champollion[1]. L'étude rapide des scarabées trouvés à Nola, en sa présence, par le duc de Blacas, l'avait confirmé dans l'idée qu'il s'était faite sur ce point.

Aussi, dans son nouveau séjour à Florence, l'Égypte et l'Étrurie se disputèrent son attention à ce point que le grand éditeur Vieusseux, comme directeur de l'*Antologia* toujours mêlé aux intérêts scientifiques, dut intervenir une fois pour décider si Champollion passerait sa soirée chez le comte Bardi, — « en Égypte », ou chez la marquise Lenzoni, « en Étrurie ». On ignore quel fut le résultat de sa négociation, mais on sait que ce même jour le comte de Forbin lui remontra la nécessité de rentrer au plus vite à Paris, tandis qu'une lettre du duc de Blacas lui rappelait sa promesse de ne point quitter Florence sans y avoir écrit et fait imprimer la *Lettre* sur le système de Spohn-Seyffarth. Le lendemain Vieusseux lui amena son adversaire Domenico Valeriani. Celui-ci, après un entretien de trois heures avec Champollion, se repentit du re-

1. Une note de sa main, datée, à ce qu'il semble, du printemps 1825, nous dit : « Les Étrusques ne dépassèrent pas le point où l'Égypte était parvenue; les Romains ne leur en laissèrent pas le temps... Nous regardons l'histoire de l'Étrurie beaucoup trop à travers l'histoire de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome. » Et plus loin il répète, à ce propos, sa devise favorite : « Les faits passent avant les opinions. »

virement qui s'était opéré dans ses idées, et déclara, en présence de beaucoup de monde, que « sa conversion était définitive ».

Une fête splendide, donnée en l'honneur de « l'Égyptien », marqua la fin de son séjour à Florence. Après une nuit blanche, par un temps de pluie désastreux, brisé de fatigue, il monta en diligence, à cinq heures du matin, pour se rendre à Bologne, où on l'attendait impatiemment et en préparant de grands festins. C'est là qu'il put enfin voir le savant Orioli, le plus méritant des « Étrusques », et qui lui fit vite oublier son extrême fatigue. — H. H.

AU MÊME

Bologne, 4 octobre 1826.

Je t'écris d'un pays gaulois, mon cher ami, pour t'annoncer d'abord mon arrivée ici en bon état, et mon départ, demain, pour Ferrare et Venise,... où je ne m'arrêterai que deux jours qui suffiront pour avoir une idée de cette cité neptunienne, qui s'avance rapidement vers sa ruine totale, et qu'il faut voir avant qu'elle ait disparu, non de la surface de la terre, mais de celle de la mer où la plonge le bras qui devait la protéger[1].

J'ai oublié dans ma dernière un point très essentiel, c'est de supplier de ma part M. le Duc de Doudeauville d'arrêter jusques à mon arrivée, vers le 20 octobre, tous les travaux de décoration des murs des salles destinées à mon musée. D'après ce que M. de Forbin m'a dit, il paraît qu'on se propose de tapisser ces salles de marbres et de décorations à la romaine ou à la grecque. Je ne puis consentir à ce ridicule arrangement. Il faut absolument, pour obéir aux convenances

1. On sait, à présent, que c'est plutôt le contraire qui a lieu; la mer se retire de Venise, au grand dommage de la ville et de ses habitants.

et au bon sens, que mes salles soient décorées à l'Égyptienne. Et les décorations Égyptiennes, qui valent certainement bien les décorations grecques, coûteront beaucoup moins que les marbres qu'on achèterait pour faire dispendieusement une mauvaise chose.

Cela n'empêche point que les plafonds ne soient peints par de bons peintres. Ils y mettront ou des sujets allégoriques ou des sujets Égyptiens, mais les *murs* et tous les meubles, armoires et tables, doivent être de style vrai Égyptien : c'est le *seul moyen* de faire bien et de faire du neuf en même temps. Insiste, je te prie, au plus tôt sur ce point essentiellement capital. — Tu auras reçu ma *Lettre* sur le système Spohn. Il y en a à peu près deux cents exemplaires chez le libraire-imprimeur Piatti à Florence. Écris-lui pour te les envoyer à Paris..... J'ai attrapé un bon rhume à la Galerie de Florence : *fructus belli,* — mais il se calme. Il est d'ailleurs bien adouci par les fêtes et les marques d'estime et d'amitié que je reçois dans toutes les villes où je passe. Je serais bien ingrat, si je n'étais Italien de cœur : ce sont d'excellentes gens et que j'aimerai toujours.

Dans le nouveau plan d'études archéologiques tracé pour les professeurs des deux Universités papales de Rome et de Bologne, on vient d'arrêter que la troisième année de chaque cours sera consacrée aux antiquités Égyptiennes. Voilà un résultat de mes pérégrinations; annonce-le tel que je te le donne ici, sans aucun commentaire absolument.

J'ai vu ici l'Étrusque Orioli, homme fort distingué dans plus d'un genre, — le polyglotte Mezzofanti qui parle réellement quarante-deux langues, et la Comtesse Martinetti, dont *aucune* langue ne peut assez dépeindre l'instruction, la bonté et les qualités aimables. — Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de cœur et d'âme,

J.-F. Ch.

AU GRAND-DUC DE TOSCANE[1]

Bologne, 5 octobre 1826.

Altesse Impériale Sérénissime,

Les circonstances qui ont prolongé mon séjour à Naples, et la nécessité de me rendre à Paris, pour l'organisation du Musée Égyptien, me privent du précieux avantage que je m'étais promis, celui de présenter encore une fois mes respectueux hommages à Votre Altesse Impériale. Je devais d'autant plus ambitionner cet honneur qu'en l'obtenant je satisfaisais à la fois à un devoir et à un véritable besoin de mon cœur, puisqu'il m'eût été permis d'exprimer à Votre Altesse toute ma reconnaissance pour les bienveillantes bontés dont il lui a plu de me combler pendant mon séjour dans ses États.

Puis-je oublier que la manière flatteuse dont j'ai été accueilli par les savants de Toscane trouve sa principale source dans l'honorable intérêt que Votre Altesse a bien voulu témoigner pour mes études, et pour des travaux dont les résultats peuvent remettre sous nos yeux le tableau entier d'une civilisation antique que, pour l'histoire des procédés et des progrès de l'esprit humain, il ne sera peut-être point sans quelque importance de comparer aux formes sociales actuelles ?

Que Votre Altesse Impériale daigne agréer aussi l'expression de toute ma gratitude pour l'aimable compagnon de

1. Cette lettre à Léopold II et les deux lettres à Rosellini qui la suivent ont été publiées, en 1881, par M. E. Teza, dans les *Atti del R. Istituto veneto di Scienze, lettere ed arti*, t. II, sér. VI.

voyage que sa bonté m'a donné, en permettant à M. Rosellini de se joindre à moi pour me seconder, soit dans les travaux relatifs à la collection égyptienne de Livourne, soit dans les recherches que j'ai dû faire à Rome et à Naples. J'ai pu ainsi connaître l'ardent amour du jeune professeur pour les études solides, son entier dévouement à la science, et apprécier en même temps les qualités attachantes qui le distinguent.

L'archéologie Égyptienne vient de faire en lui une conquête fructueuse, et il est bien à désirer qu'il puisse poursuivre des études dont il a déjà goûté tout le charme entraînant et mesuré toute l'étendue. Un séjour de quelques mois à Paris achèverait ce que les bontés de Votre Altesse Impériale ont si bien commencé. M. Rosellini trouverait dans nos professeurs de littérature orientale des hommes empressés de lui ouvrir les trésors littéraires de notre capitale; et c'est dans cet immense dépôt qu'il pourra seulement perfectionner, et en peu de temps, ses connaissances philologiques, étant surtout résolu, comme il l'est par pur amour de la science, de se présenter dans nos écoles en qualité d'élève, acte de modestie bien méritoire, et dont se sentent fort rarement capables des savants couverts de la toge de professeur et du bonnet doctoral, ou qui, comme lui, auraient déjà fait leurs preuves. Je serais heureux moi-même, tout en l'associant à mes études égyptiennes, de lui faciliter les moyens d'avancer dans les autres branches de philologie qu'il cultive par goût et par devoir.

Le catalogue raisonné des monuments égyptiens de la *Galerie* de Florence, que j'avais commencé l'année dernière, a été terminé pendant le séjour que je viens de faire dans cette capitale. Je regrette vivement qu'il ne m'ait point été possible de donner à ce travail tout le temps nécessaire pour le développer davantage, et laisser ainsi une plus digne marque des profonds sentiments de reconnaissance et de

respectueux dévouement avec lesquels je suis, de Votre Altesse Impériale,

le très humble et très obéissant serviteur,

J.-F. CHAMPOLLION LE JEUNE[1].

A IPPOLITO ROSELLINI

Venise, 9 octobre 1826.

Nous voici à Venise depuis avant-hier au soir, mon cher ami, et j'avoue, quelque besoin que j'aie d'arriver prompte-

1. Cette lettre fut remise au Grand-Duc par Rosellini, qui, à Bologne, avait pris congé de son maître, et qui se préparait à le suivre sous peu à Paris. Voici la réponse que Léopold II fit parvenir à Champollion :

« Monsieur,

» Le Professeur Rosellini m'a apporté votre lettre : c'est le même qui vous porte ma réponse. J'ai été vivement touché de vos tendres, je dirai même paternelles bontés pour le jeune professeur : il en était ému jusqu'aux larmes. Il désire correspondre à vos offres généreuses : pour moi, je ne saurais me montrer reconnaissant au bien que vous faites à la Toscane qu'en profitant au mieux des lumières que vous répandez de si grande abondance. En suivant vos conseils, on a donné aussitôt à M. Rosellini la permission de s'absenter de l'Université pour exécuter le voyage de Paris. Je vous recommande la personne qui se recommande d'elle-même par l'ardeur sincère de perfectionner ses études. Trop heureux si nous serons débiteurs à M. Champollion d'un professeur distingué qui, avec l'appui des langues anciennes, puisse avec une lumière pure éclairer des temps méconnus, et placer la vérité simple à la place de tant d'erreurs et de suppositions absurdes.

» Veuillez bien me croire, votre très affectionné,

» LÉOPOLD.

» Florence, ce 8 novembre 1826. »

ment à Paris, que je serais fâché de n'avoir point visité une ville si originale. En l'apercevant du continent, j'ai cru voir se déployer devant mes yeux la *Reine de la mer*, cette cité puissante qui dictait des lois à l'Europe : à mesure que j'ai approché, l'illusion s'est évanouie, et le silence qui règne dans ses canaux déserts, contrastant avec la splendeur et le grandiose de ses édifices, m'a donné la pénible conviction que je parcourais une ville expirante. Ces gondoles noires, ce bruit si mélancolique des rames, l'obscurité des canaux qu'éclairaient, sur quelques points, quelques faibles rayons de la lune, tout redoublait la tristesse qui ne m'a point quitté pendant un voyage qui, m'éloignant d'un pays que j'aime et de personnes qui me seront toujours chères, n'offrait aucune espèce de compensation, puisque la pluie n'a cessé de nous inonder, depuis notre départ de Bologne jusqu'à notre arrivée en face de Venise, que le ciel s'est un peu débarrassé, comme pour nous laisser jouir d'un spectacle si neuf et si intéressant.

Je n'ai personne à voir ici, de manière que mon temps est tout entier aux objets matériels, ce qui veut dire clairement que mon séjour ne sera pas long. J'ai vu Saint-Marc : je parcourrai aujourd'hui le palais ducal, la bibliothèque, quelques galeries de tableaux, et demain nous partons pour Milan, puisqu'il faut nécessairement y passer pour regagner les Alpes. Le Simplon aura une visite. Je saurai donc bientôt à quoi m'en tenir sur les Genevois, contre lesquels j'avoue nourrir de fortes préventions : s'ils sont tels que je me les figure, je me consolerai avec le petit Musée Égyptien[1]

1. Nous n'avons aucuns renseignements sur le séjour de Champollion à Genève, et le manuscrit de son *Catalogue raisonné de plusieurs stèles précieuses (du Musée) de Genève, automne 1826*, n'a pu être retrouvé. On se demande ce qui a pu empêcher, dans le temps, l'impression d'un manuscrit aussi précieux, à moins qu'il n'y ait eu là, comme à Turin et à Naples, quelque manœuvre d'un des adversaires jurés de « l'Égyptien ».

qu'ils ont eu du moins le bonheur de former aux frais de la République.

Je n'ai eu sur la route aucune nouvelle du Grand-Duc; il aura peut-être passé de nuit. Je regrette de ne l'avoir pas même pu entrevoir avant de quitter l'Italie. Remettez-lui ma lettre au plus vite : renouvelez-lui l'expression de mon désappointement et venez de suite me joindre à Paris. Les cours commencent au mois de novembre : c'est l'époque où l'on trouve, dans notre capitale, réunis en masse, le monde savant, le monde oisif, le monde sybaritique et le monde actif, c'est-à-dire celui qui entretient, à la sueur de son front, les loisirs de ceux-ci, la paresse de ceux-là et les plaisirs de tous les autres, sans oublier d'en prendre sa part. Vous savez que je suis inscrit pour l'année qui va commencer sur le rôle du *monde actif,* et que j'aurai, Dieu merci, assez de besogne pour organiser mon Musée : car, aux difficultés inhérentes à la chose elle-même, se joindront toutes celles que l'obligeance de certaines gens saura faire naître de rien, opération toute divine qui ne leur est que très familière. Accourez donc pour m'aider, ne fût-ce qu'en applaudissant aux coups que je serai obligé de porter, dans le cas où l'on veuille me disputer encore un terrain que je crois m'appartenir à tant de titres, mais que l'on cherchera à rendre glissant ou mobile pendant quelques années encore. Patience.

N'oubliez point, puisqu'on veut absolument mettre ce pauvre Seyffarth en coupe réglée, de faire de ma *Lettre* un simple extrait pour le journal de Pise. Faites-moi le plaisir d'en adresser quelques exemplaires à Turin, à l'abbé Gazzera, membre de l'Académie des Sciences, à Peyron, secré taire de l'Académie, à Plana et à M. L. Costa, secrétaire d'État pour les affaires internes, rue Barre-de-Fer, n° 7. Je ne sais comment j'ai oublié tous ces braves gens-là. Ma pauvre tête !

Informez-vous à Bologne de ce que le chanoine Schiassi

prétend faire, si c'est à lui qu'il appartiendra de professer, en son temps, l'archéologie Égyptienne. Sous quel point de vue se propose-t-il de prendre la chose? Sachez aussi quel est, à Rome, le professeur qui traitera la même matière. Tâchez également de connaître, si cela est donné à un simple mortel, le fond de la pensée de Mezzofanti sur mon système et ses conséquences. Je crains qu'il ne prenne la chose de travers, et il importerait de s'assurer cette voix-là : un homme qui a trente-quatre langues à son service serait un terrible détracteur. La calomnie qui, sous la forme de Lanci, n'en a qu'une seule et même assez mauvaise, a déjà fait tant de mal! Jugez ce qu'il m'adviendrait si le polyglotte ou le polyphème Mezzofanti se mettait de la partie! Tenez-le dans la bonne voie, et, s'il dévie, que ce ne soit ni ma faute ni la vôtre.

Mes amitiés à Orioli. Dites-lui de marier l'Égypte à l'Étrurie : elles se conviennent l'une à l'autre. J'ai toujours soupçonné qu'elles avaient eu jadis quelque intrigue ensemble, et je crois que nous parviendrons à découvrir bientôt toute leur correspondance secrète. Un billet doux en hiéroglyphes répondant à un billet doux en étrusque devait être une chose attendrissante! Mais le fait a eu lieu et je n'en doute pas : les scarabées sont les gages d'un tendre souvenir et d'un vieil attachement mutuel entre ces deux antiques contrées. — .....

Adieu, mon cher ami, n'oubliez pas, au milieu des Ris, des Amours et des Grâces, le tout vôtre de cœur,

J.-F. Ch.

A L'ABBÉ GAZZERA

Domodossola, 14 octobre 1826.

Costa vous dira, mon cher ami, le motif qui me prive inopinément du plaisir de vous embrasser encore une fois avant de gagner Paris, où mon Musée me rappelle à cors et à cris. Les ouvriers m'attendent, mes colosses et momies sont dans la cour du Louvre ou dans les magasins, et il faut que je sois là pour empêcher de faire des *brioches* (autrement dit des bêtises) pour les décorations des salles. Je compte aussi avoir sous la main, dans peu de temps, le colosse de Rome qui fait pendant à votre Osymandias. J'ai rencontré M. de Forbin à Florence, et nous avons comploté de l'acheter d'abord, quitte ensuite à faire approuver l'acquisition par le ministre. Je vais voir, en arrivant à Paris, la collection Passalacqua, et on m'écrit qu'il ne dépendra que de mon avis pour en faire l'acquisition. On est enchanté à Paris de l'acquisition de Livourne, on ne parle, on ne rêve que Musée Égyptien, et je suis certain maintenant de faire une fort belle chose. J'en ai là pour un an, que je terminerai dignement par un voyage d'Égypte. Le plan en est combiné avec mon excellent Duc, qui est toujours la colonne vertébrale des études Égyptiennes.

Seriez-vous homme à venir à Thèbes avec moi, si votre gouvernement vous en donnait les moyens? J'écrirai à ce sujet-là dans peu de temps à Costa, pour lui développer le plan tout entier que j'ai conçu d'une *Expédition scientifique européenne*, dont les bases sont déjà jetées et par des hommes puissants dans diverses cours. Vous pourrez l'un et l'autre voir ce qu'il y aura à faire pour intéresser la vôtre dans tout cela. Ayant un des premiers Musées Égyptiens, pourrait-elle rester en arrière dans cette affaire? Je ne le

crois pas. *Me laisserez-vous parcourir l'Égypte sans vous associer à mes plaisirs et aux découvertes immenses qu'il y aura à faire?* Je ne le crois pas non plus. Dans tous les cas, répondez-moi de suite sur cette première question, et, dans deux mois, nous entamerons la chose auprès des gens que Costa et vous m'indiquerez comme ceux qui doivent la décider. Je leur ferai adresser les ouvertures par des voies respectables et auxquelles ils ne pourront s'empêcher d'avoir égard. Reposez-vous-en sur moi pour la réussite.

Vous avez dû recevoir, si l'on a exécuté mes ordres à Florence, des exemplaires d'une *Lettre* écrite par moi à M. le Duc de Blacas sur le système de Spohn et Seyffarth. Le Duc a voulu absolument que je l'écrivisse et que je l'imprimasse. Je l'ai donc fait, quoique, en quittant Seyffarth à Rome, je l'aie laissé enterré définitivement. Mes auditeurs de 1825 me sont tous restés fidèles, et les diplomates allemands, tels que les chargés d'affaires de Prusse, d'Angleterre et du Hanovre à Rome, ont écrit à leur Cour respective des lettres dans lesquelles ils annonçaient la complette déconfiture de ce pauvre Seyffarth, et se déclaraient plus que jamais pour le système français. Il était donc inutile que j'écrivisse : mais on l'a voulu. Je n'ai attaqué que le fond du système, sans me perdre dans l'absurdité inconcevable des détails. Dans le cas où vous n'eussiez pas reçu cette *Lettre,* j'en adresserai de nouveau trois exemplaires, de Chambéry, à vous, à Peyron et à Costa. Il serait bon, puisque les journaux du Piémont ont annoncé le système de Seyffarth, que vous ou Peyron fissiez insérer un court extrait de ma *Lettre* imprimée dans les feuilles publiques piémontaises. Le *grand homme,* ayant passé à Livourne et à Pise pendant que j'étais à Rome, a beaucoup vanté le système de Seyffarth. Je lui adresserai un exemplaire aussi, ne fût-ce que pour le mystifier.

Ma *Seconde Lettre* est-elle arrivée et distribuée? Un mot là-dessus. Écrivez-moi toujours rue Mazarine, n° 28, jusques

à nouvel ordre. Je veux être à Paris les derniers jours de ce mois ; — je ne m'arrête à Grenoble que pour emmener ma femme et ma petite. — .....

Mille choses à Sclopis, Boucheron, Peyron, Plana, Pauli, que nous emmènerons aussi en Égypte, — tous ceux qui se souviennent de moi, n'ont pas été séduits par les grâces du *grand homme* ou par les démonstrations algébriques de Seyffarth. Écrivez-moi vite. Tout à vous de cœur. On dit qu'il y a de l'Égyptien à Genève? Je vous dirai cela.

J.-F. Ch.

A CHAMPOLLION-FIGEAC

Grenoble, 30 octobre 1826.

Tu dois être bien impatient, mon cher ami, de savoir ce que je suis devenu, — ma dernière, je crois, est de Venise ou de Bologne. Je suis arrivé ici depuis sept jours, résolu de partir de suite pour Paris, mais deux difficultés sérieuses m'ont empêché d'exécuter mon plan, malgré toute la bonne volonté possible. Les places à la diligence sont très courues aujourd'hui, tout le monde voulant assister à la fête du quatre[1]; je n'ai donc pu en obtenir à Lyon que pour le 1er seulement. Je pars donc ce soir même, à onze heures, et, partant le 1er de Lyon, aussi à onze heures du soir, par les *berlines du commerce* (par le Bourbonnais), j'arriverai rue Coq-Héron, nº 11[2], je ne sais trop à quelle heure,

1. La fête de Charles X.

2. Bureau central de poste, à cette époque là. Il s'élevait à l'endroit même où se trouve aujourd'hui l'Hôtel central des postes et télégraphes de Paris.

samedi prochain. Tu nous enverras donc quelqu'un à notre arrivée, pour nous dire le numéro *della casa*[1].

Je me rendis à Vif le surlendemain de mon arrivée, c'est-à-dire mercredi; jeudi matin je me suis levé avec la goutte au pied droit..... elle ne m'a point encore quitté: je ne puis mettre de souliers, et mon pied droit refuse de s'appuyer à terre. Je risque tout de même le voyage, convaincu que je serai aussi goutteux par les grands chemins que dans ma chambre. Il en adviendra ce qui pourra : c'est là le premier fruit des douceurs angéliques du climat de France[2]. Adieu donc,..... à samedi, — je t'embrasse provisoirement de cœur, espérant de le faire bientôt de corps et d'âme. *Addio!*

J.-F. Ch.

Champollion ne revit pas la ville qu'il aimait plus que toute autre au monde et qui doit être reconnaissante sous tant de rapports à « cet homme dont le nom ne périra jamais », comme l'a caractérisé Sylvestre de Sacy. Le livre *Champollion, sein Leben und sein Werk,* vol. 1, p. 210-227, raconte en détail quel danger imminent menaçait Grenoble au mois de juin 1815, et témoigne de l'héroïsme à toute épreuve dont fit montre le jeune professeur d'histoire qui, pourtant, était bien souffrant à cette époque. Champollion-Figeac étant alors à Paris, le frère cadet lui indiqua, dans ses lettres, toute la gravité de la situation et sa manière d'agir à la *Fédération dauphinoise* afin de tenir en échec certains Jacobins de 1793, qui voulaient absolument recommencer leur despotisme à outrance. Et dire que ces Jacobins marquants, après avoir pris, le moment venu, le masque de *royalistes outrés,* ne cessèrent plus

1. De la maison n° 28, rue Mazarine, les frères allèrent s'établir, avec leurs familles, au n° 19 de la même rue. Les numéros sont encore les mêmes aujourd'hui.

2. C'est une simple plaisanterie. Champollion affirmait, en effet, avoir contracté les douleurs arthritiques qui le tourmentaient dans la *Galerie* de Florence.

de dénoncer leur courageux antagoniste comme étant *Jacobin enragé*, à la Cour même et aux Ministères. La plupart des véritables royalistes ultrà, méconnaissant, de parti pris, les nobles principes politiques de Champollion, crurent cette calomnie, et le lecteur vient de voir que certains savants, jaloux de la gloire de plus en plus resplendissante de « l'Égyptien », avaient su en profiter en haut lieu. De nouvelles intrigues étaient entamées, et Champollion en fut averti par son frère. C'est un peu pour cela qu'il s'écriait : « Babylone, tu me fais peur! » en descendant de la diligence après un parcours pénible de presque cinq jours.

Depuis 1857, Grenoble possède une *rue Champollion*, en l'honneur des deux frères[1], mais ce n'est que depuis le 15 juin 1906 que, grâce à la générosité de Mme veuve Bartholdi, un monument en l'honneur de Champollion le Jeune a été érigé dans le grand vestibule du Musée-Bibliothèque de la ville. C'est la maquette[2] de la statue en marbre, exécutée par Frédéric Auguste Bartholdi en 1874, et qui, après avoir été exposée au *salon* de 1875, a été placée au Collège de France, à Paris.

Grâce au dévouement fervent des égyptologues et à leurs succès de plus en plus étonnants, *l'antique Égypte redevient plus vivace de jour en jour*, et plus qu'auparavant, également, on ose le dire, « l'Égyptien » lui-même s'est ranimé devant leurs yeux; il serait à souhaiter que sa mémoire récolte un regain de popularité dans la ville qu'il appelait si joliment son « bijou sans pareil ». Le centenaire de la naissance de l'égyptologie (le 27 septembre 1922) n'est pas loin : pourquoi le monde civilisé, qui aujourd'hui visite chaque année la vallée du Nil, ne fournirait-il pas à *la belle Reine des*

1. Pendant de longues années, Champollion-Figeac avait rendu des services fort importants à Grenoble, d'abord, en développant, d'une manière habile, les affaires commerciales de cette ville avec l'étranger, puis, dès 1802, en augmentant de beaucoup l'intérêt de l'Académie Delphinale et, ensuite, celui de la Bibliothèque municipale. En 1809, le marquis de Fontanes, grand-maître de l'Université Impériale, le chargea de la fondation d'une nouvelle faculté à Grenoble, inaugurée le 26 mai 1810, dont il fut un des professeurs, et dès 1812, le doyen.

2. Voir les curieux détails dans *Champollion, sein Leben und sein Werk*, vol. II, p. 610-612.

Alpes les moyens d'ériger à son « Égyptien » un monument grandiose? — H. H.

A HIPPOLYTE ROSELLINI

Paris, le 20 novembre 1826.

Je me réjouis à mon tour de l'annonce contenue dans votre dernière lettre du 8 courant. Je n'attendais pas moins de l'amour que Son Altesse Impériale a toujours montré et pour la science et pour son avancement. *Heureux Toscans!* je l'ai dit bien souvent pendant les mois de miel que j'ai passés au milieu d'eux, et je le répète aujourd'hui avec d'autant plus de plaisir que c'est une acclamation qui exprime à la fois et un regret et un sentiment de reconnaissance. Oui, mon cher ami, je me reporte habituellement vers le temps heureux de mes séjours à Livourne ou à Florence : malgré Paris et ses pompes, je fais un retour vers le passé et le présent n'y gagne rien. Imaginez-vous un homme ami du repos et de la tranquillité qui se trouve tout à coup jeté par devoir au sein des machinations et des intrigues dirigées contre sa personne et ses études. Ma vie est devenue un combat. Je suis obligé de tout arracher, personne parmi ceux qui devraient me seconder n'étant disposé à le faire. Mon arrivée au Musée dérange tout le monde, et tous mes collègues sont conjurés contre moi, parce qu'au lieu de considérer ma place comme une sinécure, je prétends m'occuper de ma division, ce qui fera nécessairement apercevoir qu'ils ne s'occupent nullement des leurs. Voilà tout le nœud de l'affaire. Il faut une bataille

pour avoir un clou. Heureusement que le ministre[1] est pour moi, mais je regrette d'avoir perpétuellement à le mettre en jeu et à le fatiguer de toutes ces intrigailleries. Qu'il me tarde d'être campé dans les plaines désertes de la Thébaïde ! ce n'est que là qu'il sera possible de trouver à la fois plaisir et repos. Arrivez vite, nous parlerons Toscane, et ce sera du moins un soulagement au sein de la boue physique et morale de Babylone.

Voici l'itinéraire que je me permettrai de vous tracer, dans le cas où cela puisse vous être agréable et concordant avec vos projets.

Arrivé à Milan, si vous y passez, vous verrez Cattaneo au palais de Brera : demandez-lui s'il a reçu le paquet que je lui ai laissé à son passage. Faites-vous introduire, par lui et de ma part, chez le Marquis Malaspina, auquel vous demanderez le calque des quatre ou cinq premières lignes de son *papyrus démotique*, dans le cas où il l'aurait déroulé : si non, pressez le déroulement.

A Turin, vous irez de suite à l'Académie des Sciences demander l'adresse de Gazzera, et vous trouverez en lui un homme sûr et selon mon cœur. Je lui écris d'avance. Il vous mènera à Peyron, lequel vous fera connaître le terrain. N'oubliez pas de vous munir d'une lettre de Son Altesse Impériale pour le Roi ou pour le Prince de Carignan ; sans cela le San Quintino vous traitera d'Égyptien à Pasteur[2].

Il serait très important pour l'Égypte, c'est-à-dire pour nous, que de Turin vous prissiez la route par Nice et Marseille. Pietrino [Santoni] vous donnerait des lettres pour

1. Qu'il soit dit ici que le duc de Doudeauville était alors le seul des ministres du Roi qui désirât vraiment voir s'accomplir les vœux multiples, mais justifiés, de Champollion.

2. Il va sans dire que Champollion pense ici aux *Rois Pasteurs*, si dédaignés par les anciens Égyptiens.

cette dernière ville, où j'apprends qu'il y a une foule de monuments égyptiens à vendre : vous vous informeriez de tout cela, prendriez des notes détaillées sur les plus importants, avec le prix définitif, et il serait facile de les faire acquérir pour mon Musée. Copiez les inscriptions à cartouches.

De Marseille vous iriez à Aix, où se trouve une grande collection égyptienne appartenant à M. Sallier. Celui-ci serait prévenu d'avance, vous recevrait à bras ouverts, et vous pourriez copier et calquer tout ce qui vous paraitrait digne de notre attention. Calquez les protocoles des *papyrus démotiques* et les premières lignes des hiératiques sans figures. De là vous iriez à Lyon voir Artaud, conservateur du Musée, Égyptien juré, qui vous recevrait en ami. Ensuite vous arriveriez à Paris, les mains pleines et ayant bien mérité de l'Égypte.

Une recommandation que j'ai à vous faire, et qui est de la plus haute importance, c'est de vous informer en arrivant à Turin, auprès de Gazzera, si la caisse qui contient mes dictionnaires, livres et papiers est partie de chez monsieur Costa : si elle n'est pas expédiée, chargez-vous vous-même de la faire partir, par le roulage, à l'adresse de *Son Excellence le secrétaire d'État, ministre de la Maison du Roi*, à Paris. Je ne puis rien faire sans cette caisse[1].

Si vous retrouvez Seyffarth à Turin, prèchez-le encore pour qu'il se convertisse et cesse de se rendre ridicule par ses absurdes rêveries. Il est bafoué en Allemagne, personne ne prend son parti en France : vous savez ce qu'il en est en Italie : [c'est] une œuvre pie à faire : ne la manquez pas, si vous pouvez.

Vous aurez de mes nouvelles à Turin, *poste restante*. En attendant, portez-vous bien : soyez sage et venez vite. Le

1. A la mi-décembre, cette caisse, réclamée depuis cinq mois, n'était point encore arrivée; il paraît même qu'elle s'était égarée en route, comme bien d'autres colis adressés à Champollion.

tout vôtre. Une embrassade à Pietrino dont j'attends des nouvelles,

J.-F. Ch.

P.-S. Je serai fort honoré et ravi que vous m'apportiez des nouvelles directes du Grand-Duc. — .....

A L'ABBÉ GAZZERA

Paris, 23 novembre 1826.

Soyez persuadé, mon cher ami, que j'ai été aussi peiné que vous des circonstances qui m'ont privé du plaisir de vous revoir en quittant l'Italie. J'ai laissé à Turin des personnes auxquelles je porte et dois porter trop d'affection, pour n'avoir pas senti le regret de ne pouvoir leur faire mes adieux. Je suis arrivé à Grenoble en bonne santé, et le lendemain la goutte m'a saisi au pied droit et, malgré que je l'aie caressé huit jours entiers, voyant qu'elle s'obstinait à me rester fidèle, je l'ai promenée en poste de Grenoble à Paris, où elle m'a enfin donné congé, depuis quatre ou cinq jours, définitivement. Me voilà donc sur mes pieds, et j'en avais besoin pour mettre en chemin tous les préparatifs nécessaires au choix et à la décoration des salles du Palais du Louvre, où est établi le Musée Égyptien.

J'ai une magnifique salle au rez-de-chaussée pour mes grosses pièces, et quatre salles au premier étage du Palais. Me voilà donc bientôt au milieu des peintres, architectes et maçons, et ce n'est point sans peine si la chose marche. Vous soupçonnez bien que j'ai trouvé [de l'hostilité] dans certaines gens qui se permettaient de ne point approuver les déterminations de M. le Duc de Doudeauville et de M. le

Vicomte de La Rochefoucauld en ma faveur, opposent et opposeront toujours mille petits obstacles à ce que mon affaire marche et soit tout ce qu'elle doit être. Je combats chaque jour de mon mieux, mais ma partie est gagnée, puisque notre excellent Duc de Blacas est à Paris et a pris en main la direction de mes affaires, — toujours bon et toujours décidé par caractère à ce qui est bon et beau[1]; c'est lui qui lève et lèvera toutes les difficultés que l'ignorance et la mauvaise foi ne manquent pas de faire naître sur mon chemin. Que le grand Amon-Râ nous le conserve!

Nous sommes en train d'acheter la collection Passalacqua, dont les prétentions ont baissé des deux tiers depuis l'arrivée de mes grandes pièces de Livourne. Une *Commission* va être nommée pour cette acquisition, et, si le vendeur a le bon sens d'accepter de soixante à quatre-vingt mille francs qu'on pourrait lui donner, cette collection accroîtra mon Musée et le complètera en grande partie?

L'illustre San Quintino, qui présidait à Livourne, avant mon voyage, et qui criait sur les toits que la France n'achèterait jamais la collection Salt, fera probablement bien de renoncer à son opinion et de venir dans un an à Paris, pour voir comment on doit disposer et classer un Musée Égyptien. Malgré la doctrine de ce *grand homme,* je commence

1. Les nombreux adversaires du Duc disaient hautement que ce royaliste ultrà ne favorisait avec autant d'ardeur la science nouvelle et son créateur que pour s'assurer à lui-même une *célébrité impérissable*. Quoi qu'il en soit, sans le duc de Blacas, Champollion aurait succombé, dès le printemps de 1823, à ses tristesses sans fin : il n'aurait jamais pu aller ni en Italie, ni en Égypte, afin de perfectionner et d'élargir la jeune science autant qu'il était possible alors. De même, et il faut le dire également bien haut, il n'aurait jamais pu aboutir aux grands résultats de ses premières études égyptologiques, en automne 1822, sans les soins assidus et continuels de Champollion-Figeac, qui, dès la dixième année de Jean-François, avait remplacé, pour lui, leur père d'une manière fort énergique, alors que déjà la vie du frère cadet commençait à n'être plus qu'une lutte continue.

déjà le collage de mes papyrus sur carton, au grand désappointement des vers et petites bêtes de Paris, qui envient déjà le sort des vers de Turin qui dévorent et digèrent à loisir les papyrus Drovetti. — On doit probablement faire dans ce moment-ci le marché du colosse de Rome.

Je ne comprends pas comment il se fait que Costa, Peyron et vous n'ayez pas reçu la *Lettre* sur Seyffarth. Du reste, Rosellini, professeur de langues orientales de Pise, et qui m'a accompagné dans mon dernier voyage d'Italie, viendra sous peu de jours à Turin et vous la remettra, s'il ne vous l'a déjà envoyée par la poste, ainsi qu'à Boucheron, ce que je lui avais écrit de faire il y a longtemps. Recevez Rosellini, qui ira chez vous à son arrivée, comme un ami : c'est un Égyptien dévoué, que je vous prie de seconder de vos conseils et directions[1] pendant tout le temps de son séjour à Turin, où il désire voir le Musée et l'étudier, si l'influence du *grand homme* ne balance pas les recommandations du Grand-Duc de Toscane que Rosellini apportera avec lui. Ce sera un des Argonautes du voyage d'Égypte, et le Grand-Duc lui a déjà promis qu'il donnerait les mains à ce qu'il m'accompagnât. Je suis charmé que vous ayez pris la résolution d'y venir aussi. Quel plaisir d'oublier les sots au milieu des monuments de Thèbes ! Soyez convaincu qu'il y aura bien du mal si je ne parviens pas à décider votre gouvernement à vous associer à mon entreprise. Présentez Rosellini à Peyron et à nos amis en mon nom et au vôtre.

Je reçois à l'instant même par votre libraire Pic le premier cahier des papyrus de Peyron. Remerciez-le de ma part de son envoi..... Je me suis chargé de la distribution des autres exemplaires que Peyron envoie à Paris, Pic ne sachant où déterrer ces illustres érudits que je vois tous les

1. Dès leur première entrevue avec Rosellini, Gazzera et Peyron le trouvèrent « bien moins modeste que son maître », et, en écrivant à celui-ci, l'abbé Gazzera lui exprima très franchement leur opinion commune.

jours. Dites à notre ami que j'aurai soin de faire annoncer de suite son livre dans les journaux littéraires. Mon frère fera un article dans le *Bulletin*, et je chargerai Letronne d'un article pour le *Journal des Savants*.

..... Au nom du Ciel, requérez les carabiniers royaux pour aller enlever Costa de sa maison de campagne et le contraindre par corps à m'expédier sur-le-champ ma pauvre caisse; mes papiers les plus essentiels y sont renfermés, et je ne puis travailler ni au Panthéon, ni à ma *Troisième Lettre* au Duc, ni aux hiéroglyphes, — cela me désespère de rester ainsi les bras croisés. Faites-la donc partir..... J'attends de vos nouvelles et je vous embrasse,

J.-F. Ch.

AU GRAND-DUC DE TOSCANE[1]

Paris, 3 mars 1827.

Altesse Impériale et Royale,

L'arrivée de M. Rosellini à Paris me donnait une occasion, trop précieuse pour mon cœur, de montrer combien je suis reconnaissant de tout ce que je dois à vos bontés, pour ne point m'efforcer de rendre le séjour que ce professeur fera au milieu de nous profitable au perfectionnement de ses études, et de lui fournir tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour qu'il réponde dignement aux espérances de Votre Altesse Impériale et Royale (*lacune*).

Maintenant que les études sont définitivement réglées, je m'empresse d'annoncer que l'un de nos premiers savants, M. le baron Sylvestre de Sacy, mon ancien maître et le

1. Copie non signée de la lettre envoyée au Grand-Duc.

patriarche de la littérature orientale, auquel j'ai présenté M. Rosellini, l'a accueilli avec distinction et lui prodigue, dans ses leçons d'arabe, des soins tout particuliers et d'autant plus désirables, qu'il a sondé toutes les profondeurs de la langue difficile qu'il professe depuis trente ans. M. Rosellini pourra librement consulter tout ce que la Bibliothèque du Roi renferme d'imprimés, et [tout] dans le riche dépôt de manuscrits orientaux lui est également ouvert. J'ai cru qu'il lui serait agréable de se trouver en rapport avec nos savants les plus distingués, et déjà il est admis dans l'intimité du doyen de nos hommes de lettres, le secrétaire perpétuel de l'Académie des [Inscriptions] de l'Institut, M. Dacier, dont les conseils et les exemples ont dirigé depuis cinquante ans — un demi-siècle! — tous les jeunes écrivains qui se sont acquis parmi nous un nom célèbre dans l'érudition et les sciences historiques. M. Rosellini trouve à la fois, auprès de M. Dacier, et de bonnes doctrines et un délassement bien aimable, puisque le vénérable vieillard conserve, avec ses quatre-vingt-sept ans, toute la chaleur d'âme et toute la fraîcheur d'esprit de la plus brillante jeunesse.

Tout en s'occupant d'hébreu et d'arabe, M. Rosellini ne négligera point les études égyptiennes, pour lesquelles il a un penchant très décidé et qui, d'ailleurs, se lient naturellement aux connaissances qu'il cultivait déjà et par goût et par devoir. Je mets à sa disposition tous mes travaux manuscrits et la totalité des documents que j'ai pu rassembler. Je lui enseigne de la langue copte ou égyptienne, qui sert de base et de moyen d'avancement dans l'étude des hiéroglyphes, et la grammaire que j'ai rédigée le fera facilement pénétrer dans le génie de cette langue, si simple et si originale à la fois, mais qu'on s'était complu à croire si difficile et si compliquée, faute d'en saisir la marche analytique. Le Musée Royal, confié à mes soins, me permet de donner les monuments originaux à la main de mon jeune élève ardent[, et de lui passer] toute l'instruction et toute l'habitude

que je puis avoir moi-même des arts et de l'histoire de l'ancienne Égypte. Je supplée ainsi au cours public que je suis chargé de faire au Louvre, mais que l'arrangement du Musée ne me permet point de donner cette année, que je consacrerai tout entière au classement et à la disposition des monuments, *jusques au mois de novembre. J'espère à cette époque remplir le vœu de toute ma vie en visitant l'Égypte*, cette terre de merveilles, le berceau de la civilisation, et chercher dans ses monuments des souvenirs de l'histoire primitive des hommes, des noms illustres oubliés depuis trois mille ans, et de vieilles doctrines religieuses *plus pures qu'on ne le croit peut-être*, gravées sur des édifices qui ont su passer, en leur survivant, toutes les gloires de la Perse, de la Grèce et de Rome.

Votre Altesse donne quelque attention à ces intéressantes recherches. Elle fait plus en encourageant le zèle de M. Rosellini : Elle hâte le moment où ces études pourront atteindre leur noble but. Le sujet en est si vaste et si grand, que je sens à la fois et l'impossibilité de tout faire moi seul et le besoin d'un collaborateur aussi dévoué à la science que l'est réellement M. Rosellini.

Qu'il me soit permis de consigner ici la nouvelle expression des sentiments de gratitude et de profond respect avec lesquels je suis.....

A L'ABBÉ GAZZERA

Paris, 24 mars 1827.

..... Je suis dans les meilleures dispositions du monde pour profiter des bons avis que vous me donnez. Mais, mon cher ami, je dois nécessairement penser au plus pressé et au plus important. Mon Musée me presse d'autant plus que je

désire rapprocher le moment de l'exécution si désirée de mon voyage d'Égypte. Je mets la dernière main à mon mémoire relatif à cette grande entreprise; je le présenterai au Roi et je saurai, avant un mois d'ici, ce que je dois attendre du gouvernement pour accomplir un projet auquel sont intéressées tant de branches des sciences historiques. Tenez-vous donc prêt à partir vers le mois de juillet, car je vais demander, sur des raisons valables, qu'on fixe mon départ à ce mois-là. Je compte toujours sur vous pour partager les peines, les plaisirs et la gloire du voyage. Votre volonté seule pourra s'opposer à ce que vous n'effectuiez point un tel voyage avec moi. Aussitôt que mon plan sera adopté par le gouvernement français, je vous le manderai de suite. Vous n'aurez alors qu'une seule démarche à faire auprès de votre gouvernement, celle de lui demander un congé de quinze mois, et la permission de vous joindre à moi dans cette entreprise littéraire; ne parlez d'aucun encouragement pécuniaire de sa part, demandez-lui seulement la continuation de votre traitement. Mon plan est tellement conçu que tous vos frais seront payés et qu'au retour il vous sera alloué une somme de 3.000 francs, pour prendre des bouillons d'herbe et vous reposer des fatigues passées. Cependant, si votre Ministère voulait faire aussi quelque chose, ce serait un surcroit de bien qui ne me fâcherait point à cause de vous. Écrivez-moi vite si ma proposition vous est agréable. Ne dites au reste de tout cela que la partie nécessaire pour qu'on vous accorde un congé, mais ne faites cette demande que lorsque je vous écrirai expressément, ce qui arrivera lorsque mon voyage sera décidé en principe. Quant au personnel et aux détails, comme cela me regarde uniquement, il n'y aura aucune difficulté. — Nous partirons ensemble, naviguerons ensemble, remonterons le Nil ensemble et reviendrons ensemble en Italie, en passant par Constantinople

et la Grèce. Si notre ami Paùli[1] est tenté d'en être, ce serait bien; un tel compagnon nous tiendrait en joie, et nous lui en ferions voir de toutes les couleurs.

Faites part de ma lettre à notre ami Costa, l'*enfant premier-né de la Paresse*. Il pourra sonder le terrain autour de vous et vous donner de bons conseils pour présenter l'affaire sous son véritable jour de succès. Embrassez-le pour moi et recevez la nouvelle assurance de ma constante amitié. Mes respects à Mme la Comtesse Sclopis, un souvenir à tous les siens et à nos amis Peyron, Plana, Boucheron, lequel, si nous mourons en Égypte, sera chargé, comme de raison, de notre *panégyrique funéraire !*

Adieu !

J.-F. Ch.

AU GRAND-DUC DE TOSCANE[2]

Paris, fin août 1827.

Altesse Impériale et Royale,

C'est avec la pleine conviction que les études Égyptiennes avaient trouvé un digne et zélé protecteur que j'ai osé compter sur la coopération active d'une commission toscane pour l'exploration des monuments historiques encore existants en Égypte.

La lettre dont Votre Altesse Impériale et Royale a daigné m'honorer, a comblé tous mes vœux en m'annonçant l'adoption d'un plan qui assure les importants résultats scientifiques d'une telle entreprise. C'est peut-être l'expédition

1. Le chevalier Pauli, surnommé *l'orientaliste* depuis qu'il avait voyagé en Orient, était un improvisateur des mieux doués. Il plaisait beaucoup à Champollion pour sa bonne humeur perpétuelle.

2. Copie non signée de la lettre envoyée.

scientifique savante la plus remarquable parmi toutes celles que réclament l'avancement des études solides et que le siècle est à même de tenter.

Il est du moins certain que tous les esprits éclairés de l'Europe applaudissent à ce noble projet, pressent son exécution de tous leurs vœux et partagent tous les profonds sentiments de reconnaissance que m'inspire la généreuse décision de Votre Altesse Impériale et Royale. Je la supplie d'en agréer l'expression avec cette bonté dont Elle a bien voulu me donner tant de marques.

Comme il est inhérent à la nature humaine que quelques regrets viennent toujours se mêler à ses joies les plus vives, les circonstances politiques et l'état des affaires d'Orient rendent malheureusement incertaine l'époque du départ des deux expéditions pour l'Égypte. Le mois de novembre eût été convenable, mais, le parti que le Pacha Mohammed-Aly peut prendre dans l'affaire des Grecs devenant plus incertain par les derniers événements, il est prudent d'ajourner au mois de juillet prochain l'exécution du projet littéraire, cette époque étant d'ailleurs plus favorable pour un tel voyage, puisque l'on aurait devant soi les dix mois les moins chauds de l'année et qu'il serait facile de remonter en Nubie jusques aux frontières extrêmes de l'Éthiopie, sans que les voyageurs éprouvassent les funestes effets de la chaleur des tropiques, qui seront sans inconvénient lorsque, par un séjour pendant les mois tempérés, on aura le temps de s'acclimater.

Ce retard ne nuira point, du reste, au succès du voyage. M. Rosellini et moi profiterons de ce sursis pour nous préparer, par l'étude plus approfondie des monuments qui existent au Musée Royal de Paris et par celle d'une très grande collection égyptienne qui vient d'être achetée de M. Drovetti par le Roi de France. Nous acquerrons ainsi de nouveaux moyens de remplir notre mission d'une manière plus à fond. Pendant cet intervalle, les affaires d'Orient

prendront une couleur prononcée, et nous saisirons le premier moment de calme pour arracher à l'oubli les documents *si précieux pour l'histoire,* et dont la perte serait à jamais regrettable.

J'ai l'honneur de renouveler ici l'expression des sentiments de gratitude et du profond respect avec lesquels je suis,

de Votre Altesse, etc.

A L'ABBÉ GAZZERA

Paris, [mi-septembre] 1827.

Il faut, mon cher ami, que je compte invariablement, comme je le fais, sur votre amitié, pour vous laisser si longtemps sans une ligne de moi, mais vous devez penser dans quel dédale d'affaires je me trouve lancé, et que les journées suffisent à peine pour répondre à toutes les tracasseries qu'entraîne l'organisation d'un musée sur un plan aussi vaste que le mien! Grâces au grand Amon-Râ, la chose marche et commence à se débrouiller. Mes papyrus sont collés et cartonnés, du moins ceux qui doivent être mis sous les yeux du public, c'est-à-dire trente ou quarante. Le reste est mis en pages pour l'étude. — Les bronzes sont sur pied, les dieux et animaux sacrés sur des socles de marbre jaune de Sienne ou de Vérone, les monuments royaux sur albâtre oriental, les civils sur serpentine et les funéraires sur des socles noirs. La suite des divinités est admirable par le nombre et la variété. Vous présumez bien que je mets à exécution le plan de classification qu'on n'a pas voulu me laisser exécuter à Turin. Ce sera une véritable encyclopédie Égyptienne par ordre de matières, religion, gouvernement,

mœurs et usages, costumes, etc. Tout passera successivement sous les yeux des spectateurs, et chaque objet, mis en relation avec ceux d'une même classe, en prendra un nouvel intérêt.

Vous savez que j'ai acheté le colosse de Rome, le frère de votre *Empaillé*. J'ai fait aussi d'autres acquisitions importantes et reçu de plus le magnifique cadeau de *bijoux antiques d'or massif* fait par le Pacha d'Égypte au Roi de France. Dans le nombre se trouvent trente bagues d'or massif avec légendes, plusieurs émaillées et d'un goût exquis, de plus le cachet royal de Cléopâtre-Coccé, en or massif, pesant cinq onces et offrant le portrait en grand gravé en creux de cette terrible virago.

Un achat bien plus important encore vient d'être fait : c'est celui de la nouvelle collection de Drovetti, laquelle est à *Paris*, comme vous savez sans doute, et qui possède des bijoux égyptiens d'une incroyable magnificence, des colliers, des bagues, des bracelets, des boucles d'oreille en or et enrichies d'émaux. C'est véritablement la défroque d'un Pharaon, et la plupart de ces objets portent des légendes royales, comme par exemple une coupe d'or massive, ornée d'un bas-relief représentant des poissons jouant au milieu de bouquets de lotus, a été offerte au roi Mœris par le Secrétaire Royal *de l'étain, de l'argent et de l'or*, . On n'attend plus que le retour du Roi pour livrer ces rares objets entre mes mains. Cette collection contient de plus des statues, cinquante manuscrits égyptiens ou grecs, cinq cents scarabées, vases, quatre-vingts stèles, etc., etc. Nous finissons, comme vous voyez, par être plus beaux et plus riches que vous autres, qui pouviez être les *Premiers* et ne l'avez pas voulu[1].

1. Avant d'offrir sa « collection n° II » à Charles X, Drovetti l'avait offerte au roi de Sardaigne, qui l'avait refusée, malgré les vives instances des deux ministres qui s'inspiraient de Champollion.

Rosellini est allé en Toscane, et vous l'aurez vu à Turin quand vous recevrez cette lettre. Il vous dira que le Grand-Duc a adopté pleinement le plan du voyage d'Égypte, et qu'il se conduit par cela comme un grand souverain. Le nôtre ne restera pas en arrière, quoique son voyage ait retardé la conclusion définitive. Il est impossible qu'on recule, et j'ai des moyens sûrs[1] dans le cas où les (adversaires) prévaudraient. *Attendez-vous donc à partir entre mars et juin 1828.* Je compte toujours sur vous, et vous le savez bien.

51 est de retour à Paris[2]. Je l'ai su par hasard, car il ne s'est pas donné la peine de me l'apprendre. Comme c'est un sot, il partira de Paris sans voir mon Musée Égyptien, ce qui eût certainement pu lui être utile. C'est sa faute, car j'ai écrit à Geoffroy Saint-Hilaire, qui le connaît, pour lui dire que, si M. de 51 voulait visiter le Musée, je donnerais au Louvre tous les ordres nécessaires pour qu'il le vît à l'aise sans être exposé à me rencontrer, — je n'ai eu de sa part aucune réponse. Je suis bien aise qu'on sache cela à Turin, et en particulier MM. de Cholex et de Balbe. — J'ai fait ce que je regardais comme un devoir. — *Lavabo!*

Je ne répondrai pas à Seyffarth, non plus à Klaproth. Mes observations subsistent, et ni l'un ni l'autre n'ont rien répondu qui vaille à mes objections et aux faits que je leur ai opposés. — Anastazy veut 400.000 francs de sa collection. Il ne la vendra pas, — à moins qu'il ne la détaille. Est-il vrai que notre Académie de Turin lui a offert 40.000 francs de ses papyrus?

Adieu, mon cher ami,..... Tout à vous de cœur. Écrivez-moi souvent et ne comptez pas avec moi,

Tout votre J.-F. Ch.

1. Champollion tenait pour assuré que le duc de Blacas se chargerait des frais de l'entreprise au cas de refus du Roi.

2. San Quintino (Saint-Quentin = « 51 ») était allé en Angleterre, et il y avait vu Thomas Young et William Bankes.

Les relations de Champollion avec le comte de Forbin, en apparence fort bonnes dans le temps qu'ils s'étaient rencontrés en Italie, avaient changé de nature aussitôt que le nouveau conservateur avait demandé, comme une conséquence naturelle de sa nomination, qu'un second lui fût adjoint pour l'aider dans la restauration, le classement et le placement des objets de la collection. Un non bien sec fut la réponse du directeur ; toutefois, il lui fallut obéir à l'ordre du vicomte de La Rochefoucauld, qui avait réintroduit sous une autre forme la demande de son protégé. Forbin répondit donc : «..... *J'ai dû vous soumettre les inconvénients de cette » adjonction insolite dans l'administration,* et qui la menace d'une » extension inutile et d'une multiplication de rouages qui détruiront » l'unité de sa marche. J'obéis aujourd'hui à votre lettre qui me » prescrit de vous proposer M. Dubois *comme dessinateur* des » antiquités égyptiennes seulement, et chargé sous l'inspection de » M. Champollion des travaux préparatoires, restauration et pla- » cement desdites antiquités. M. Dubois devra prendre l'engage- » ment de dessiner, mais seulement lorsqu'il en sera requis, les » monuments du Musée égyptien, sans pouvoir ni les dessiner, ni » les publier pour son compte, ou pour celui de tout éditeur qui » ne serait pas autorisé par le Ministère de la Maison du Roi.

» Le traitement de M. Dubois serait de 1.500 fr. qu'on prélèverait » sur les fonds des restaurations (matériel).....

» LE COMTE DE FORBIN. »

Une autre source de désagréments graves pour le « conservateur trop historien[1] » était la volonté opiniâtre de Forbin de voir les salles égyptiennes meublées et décorées soit en style gréco-romain, soit en style moderne. Champollion, de son côté, avait déjà, en Italie, dessiné les modèles des belles colonnades, des armoires et des fauteuils à l'égyptienne qui devaient orner son *sanctuaire* au Louvre. Derrière lui il y avait le duc de Doudeauville et son fils, — mais derrière le directeur général il y avait le Roi et toute la Cour, excepté le Dauphin. Le duc de Blacas, qui par malheur était loin de Paris, pria son protégé de laisser faire ses adversaires ; il craignait, si on les combattait trop vivement, qu'ils ne prissent leur

1. C'était Louis-Philippe, qui l'appelait ainsi, afin de se moquer des « *conservateurs* à la mode ».

revanche quand on parlerait de la nouvelle expédition en Égypte. Malgré ses souffrances physiques, augmentées par de longues stations dans les salles glaciales du Louvre, et par le surcroît de travail que lui imposait trop souvent la visite des savants français et étrangers, Champollion désirait ne partir pour l'Égypte que vers novembre 1827 : une lettre de Drovetti, reçue à la mi-mars, le supplia d'arriver aussi vite que possible, car on venait de nouveau de faire abattre des monuments antiques, dans la Haute-Égypte, pour avoir de quoi construire de grandes sucreries. On s'imagine sans peine que d'aussi tristes nouvelles rendirent « l'Égyptien » plus impatient encore de rejoindre enfin les reliques vénérables de l'antiquité et de plaider pour leur conservation !

Vers la mi-mars, l'abbé Gazzera le pria de retourner à Turin aussi vite que possible. Seyffarth en effet accusait vigoureusement San Quintino d'avoir caché beaucoup d'objets et à lui et à « l'Égyptien » ; et de fait, le comte Gazelli avait fait ouvrir en présence de Seyffarth les armoires du Musée, d'où on avait retiré, entre autres, soixante papyrus *non encore ouverts*[1]. Champollion n'attacha pas grande importance à ces dires qu'il croyait bien exagérés ; dans sa lettre du 24 mars, il pria plutôt son ami de partir pour l'Égypte, avec lui, « vers le mois de juillet ». Le 1er avril la requête au roi était dans les mains de Doudeauville. Le vice-roi Mohammed-Ali avait déjà été pressenti sur ce projet par Salt et par Drovetti et, sans hésiter, il avait promis sa protection aux missionnaires ; néanmoins Doudeauville refusait. A ce qu'il affirmait, 1° la situation politique était devenue très grave, et on ne savait pas quel parti le Pacha prendrait vis-à-vis de la Grèce et de la Turquie ; 2° pour le moment, le budget ne permettait pas une dépense de 90.000 francs, surtout depuis que le Roi avait acheté la collection n° 2 de Drovetti, au prix de 150.000 francs ; 3° enfin, le nouveau conservateur devait avoir terminé l'arrangement de ses salles au Louvre, avant de quitter Paris.

Ce refus ne détourna pas Champollion de ses projets ; loin de là,

1. San Quintino avait dit que Champollion les avait *détruits* ou *pris avec lui*. Voyant que l'on s'occupait de sa personne et de son langage plus qu'il ne l'aurait voulu, il s'esquiva afin de voir Ricardi, à Gênes, Raoul Rochette, Jomard et Klaproth, à Paris, et d'autres *amis*, c'est-à-dire des *adversaires de Champollion*, en Angleterre.

il songeait à les accomplir seul à ses propres frais, et il ne voulait point accepter d'aide qui ne fût entièrement désintéressée. Au dernier moment, « sacrifiant aux convenances les plus honorables des avantages de plus d'un genre, il rejeta un projet proposé par quelques capitalistes, parce que ce projet ne pouvait échapper aux apparences d'une spéculation mercantile sur les dieux et les arts de l'antique Égypte[1] ».

En effet, Drovetti, arrivé à Paris avec sa magnifique collection, vers la mi-août, suppliait Champollion de retourner avec lui au mois de novembre et de commencer ses recherches immédiatement, « accompagné continuellement » du Consul général. Mais le Consul sarde du Caire, Carlo Pedemonte, déjà mentionné, et qui aimait beaucoup Champollion, lui écrivit une lettre afin de l'avertir du véritable but de Drovetti : « Tant que Henri Salt[2] est vivant, disait-il, Drovetti *veut se servir de vous*, pour le vaincre et le tenir en échec. Mais, quand il sera mort, mon beau-père jettera le masque. Prenez garde alors. » On verra que Pedemonte avait raison. Il aimait trop Champollion et sa jeune science pour ne pas lui dire la stricte vérité, même dans ce cas-là.

Champollion se vit donc forcé d'ajourner son expédition, et son travail profita de ces retards. Le mois de novembre venu, le Musée égyptien du Louvre était fondé. Une aile entière du grand palais lui avait été assignée. « Ses vastes salles avaient été magnifiquement disposées, les collections classées, leurs descriptions méthodiques publiées[3], et le roi avait visité (le 4 novembre 1827) un admirable Musée, décoré à l'envi des chefs-d'œuvre de tous les arts, là où une année auparavant des murailles toutes nues n'annonçaient qu'une vaste solitude. » L'approbation publique et l'assentiment universel étaient un encouragement pour « l'Égyptien », mais hélas! au lieu de se trouver à Thèbes, il était retenu à Paris. — H. H.

1. Le plus grand éditeur de Paris ainsi que deux banquiers grenoblois avaient fait à Champollion des offres fort avantageuses, mais à la condition que l'entreprise mît leur nom en relief.

2. Salt était alors très souffrant, mais les siens espéraient qu'il échapperait à la maladie qui le rongeait. Il mourut le 30 octobre 1827.

3. Dans la *Notice descriptive des Monuments égyptiens du Musée Charles X*, Paris, Fain, 1827.

MÉMOIRE

SUR UN

PROJET DE VOYAGE LITTÉRAIRE EN ÉGYPTE

PRÉSENTÉ AU ROI EN 1827[1]

PLAN ET MOTIFS DU VOYAGE

On peut considérer comme un fait positif, lorsqu'il s'agit de nos connaissances réelles sur l'ancienne Égypte, que les recherches des savants et des voyageurs n'ont produit jusqu'ici de résultats complets, de documents certains qu'à l'égard du seul système d'*architecture* suivi, pendant une si longue série de siècles, dans ce pays où les arts ont commencé; encore est-il juste de dire que les travaux qui fixeront irrévocablement nos idées à cet égard ne sont point encore publiés, et qu'il reste, de plus, à reconnaître les règles qui déterminaient le choix des ornements et des décorations, selon la destination donnée à chaque genre d'édifice. Ce point important pour la science ne peut être éclairci que sur les lieux et par des personnes versées dans la connaissance des symboles et du culte égyptiens, car les plus

1. Publié en 1833 par Champollion-Figeac en tête de la première édition des *Lettres écrites d'Égypte*, p. 1-19.

simples ornements de cette architecture sont des emblèmes parlants ; et telle frise, qui ne semble contenir que des arabesques ou une composition calculée pour l'œil seulement, renferme un précepte, une date, ou un fait historique.

Les doctrines les plus généralement adoptées sur l'*art égyptien,* et sur le degré d'avancement auquel ce peuple était réellement parvenu, soit en sculpture, soit en peinture, sont essentiellement fausses ; les nouvelles découvertes ont pu jeter de grands doutes sur leur exactitude, mais ces doctrines ne peuvent être ramenées au vrai et assises sur des fondements solides que par de nouvelles recherches faites sur les grands édifices publics de Thèbes et des autres capitales de l'Égypte. C'est aussi l'unique moyen de décider clairement l'importante question que des esprits, diversement prévenus, agitent encore si vivement, celle de la transmission des arts de l'Égypte à la Grèce.

Nos connaissances sur la *religion* et le culte des Égyptiens ne s'étendent encore que sur les parties purement matérielles. Les monuments de petites proportions nous font bien connaître les noms et les attributs des divinités principales, mais, comme ces mêmes monuments proviennent tous des catacombes et des sépultures, nous n'avons de renseignements détaillés que pour les personnages mystiques protecteurs des morts, et présidant aux divers états de l'âme après sa séparation du corps. La religion des hautes classes, qui différait de celle des tombeaux, n'est retracée que dans les sanctuaires des temples et les chapelles des palais : sur ces édifices couverts intérieurement et extérieurement de bas-reliefs coloriés, chargés de légendes innombrables, relatives à chaque personnage mythologique dont ils retracent l'image, les divinités égyptiennes de tous les ordres, hiérarchiquement figurées et mises en rapport, sont accompagnées de leur généalogie et de tous leurs titres, de manière à faire complètement connaître leur rang, leur filiation, leurs attributs, et les fonctions que chacune d'elles était censée remplir dans

le système théologique égyptien. Il reste donc encore à reconnaître, sur les constructions de l'Égypte, la partie la plus relevée et la plus importante de la mythologie égyptienne.

Toutes les branches si variées des *arts*, et tous les procédés de l'*industrie égyptienne* sont encore loin de nous être connus. On a bien recueilli quelques tableaux et des inscriptions relatives à un certain nombre de métiers, tels que la charpenterie, la menuiserie, la tannerie, la construction navale, le transport des masses, la verrerie, l'art du charron, du forgeron, du cordonnier, de l'émailleur, etc., etc.; mais les voyageurs qui ont dessiné ces tableaux ont, pour la plupart, négligé les légendes explicatives qui les accompagnent, et aucun d'eux n'était en état de lire, sur les monuments où ces tableaux ont été copiés, les dates précises de l'époque où ces divers arts furent pratiqués. Nous ignorons donc si la plupart de ces arts sont vraiment d'origine égyptienne, propres à l'Égypte, ou s'ils ont été introduits par l'influence des peuples anciens qui, comme les Perses, les Grecs et les Romains, ont tenu ce pays sous leur domination. C'est donc encore ici une question très importante à éclaircir pour l'histoire de l'industrie humaine; et cependant il en est beaucoup d'autres encore et d'un intérêt bien plus relevé.

« Si l'historien s'enquiert d'abord des bas-reliefs histo-
» riques et ethnographiques, des scènes domestiques qui
» peignent les mœurs de la nation et celles des souverains,
» etc., *il demande précisément les objets qui sont le moins*
» *éclaircis.* » Ainsi s'exprimait, il y a douze ans, un des hommes les plus distingués de l'Allemagne[1], et tout ce qu'on a publié depuis, loin de remplir cette importante lacune, n'a pu qu'augmenter encore les regrets des savants qui apprennent seulement par des dessins pris au hasard au milieu de séries immenses de bas-reliefs, que les grands édifices de l'Égypte offrent encore sculptée dans tous ses

1. M. de Heeren.

détails l'histoire entière de ses plus grands souverains, et que des compositions d'une immense étendue y retracent les époques les plus glorieuses de l'histoire des Égyptiens ; car ce peuple a voulu qu'on pût lire sur les murs des palais l'histoire de ses plus illustres monarques, et c'est la seule nation qui ait osé sculpter sur la pierre de si grands objets et de si vastes détails.

L'Europe savante connaît l'existence de cet amas de richesses historiques : son ardent désir serait d'en être mise en possession. Elle a jugé que nos progrès dans les études égyptiennes demandent qu'un gouvernement éclairé se hâte d'envoyer enfin en Égypte des personnes dévouées à la science et convenablement préparées, pour recueillir, tant qu'ils subsistent encore, les innombrables et précieux documents que la magnificence égyptienne inscrivit jadis sur les édifices dont les masses imposantes couvrent les deux rives du Nil. L'Europe, sachant aussi que la barbarie, toujours croissante, détruit systématiquement ces respectables témoins d'une antique civilisation, hâte de tous ses vœux le moment où des copies fidèles de ces inscriptions et de ces bas-reliefs historiques lui donneront le moyen de remplir avec certitude les plus anciennes pages des annales du monde, en perpétuant ainsi les témoignages si nombreux et si authentiques tracés sur tant de monuments dont rien ne saurait remplacer la perte. Un voyage littéraire en Égypte est donc aujourd'hui l'un des plus utiles qu'on puisse entreprendre.

Mais ce n'est point à l'histoire seule de l'Égypte que le voyage proposé dans ce Mémoire doit fournir des lumières qu'on chercherait vainement autre part que dans les palais de Thèbes : c'est là qu'existent également, et nous en avons la certitude, des notions aussi désirables qu'inespérées, sur tous les peuples qui, dès les premiers temps de la civilisation humaine, jouaient un rôle important en Afrique et dans l'Asie occidentale. Les principales expéditions des Pharaons

contre les nations qui, dans cet ancien monde, pouvaient lutter de puissance avec l'Égypte ou lui inspirer des craintes, sont sculptées sur les monuments érigés par les triomphateurs : on y lit les noms de ces peuples, le nombre des soldats, les noms des villes assiégées et prises, les noms des fleuves traversés, ceux des pays soumis, la quotité des tributs imposés aux peuples vaincus, et les noms des objets précieux enlevés à l'ennemi sont écrits sur des tableaux qui représentent ces trophées de la victoire. Ces bas-reliefs, entremêlés de longues inscriptions explicatives, sont d'autant plus utiles à connaître que les artistes égyptiens ont rendu avec une admirable fidélité la physionomie, le costume et toutes les habitudes des peuples étrangers qu'ils ont eu à combattre. Nous pourrons donc apprendre enfin, par l'étude directe de cette immense galerie historique, quelles nations pouvaient balancer, à des époques sur lesquelles l'histoire est encore muette, le pouvoir des Pharaons en rivalisant avec l'Égypte, pour lui disputer l'empire de cet ancien monde que nous n'apercevons encore qu'à travers mille incertitudes, mais dont la réalité, déjà démontrée, n'en est pas moins surprenante; toutefois en rapportant le temps de ces grandes scènes à des époques beaucoup plus rapprochées de nous que ne le voulait un esprit de système plus hardi que raisonné.

On ne saurait fixer l'importance des découvertes historiques que peut amener une étude approfondie des bas-reliefs qui décorent les édifices antiques de l'Égypte, et surtout ceux de Thèbes, sa vieille capitale. Ce pays s'est en effet trouvé en relation directe avec tous les grands peuples connus de l'antiquité : si ses vénérables monuments nous montrent une foule de peuples à demi sauvages du continent africain, vaincus et déposant aux pieds des Pharaons l'or, les matières précieuses, les oiseaux rares et les animaux curieux de l'intérieur d'un pays encore si peu connu, nous trouvons d'autre part le tableau des luttes sanglantes des

Égyptiens, soit sur terre, soit sur mer, avec diverses nations asiatiques (les Assyriens, les Bactriens et les Hindous peut-être), nations qui combattent avec des armes égales et des moyens tout aussi avancés que ceux des Égyptiens leurs rivaux. Nous savons, à n'en point douter, que les temples et les palais de l'Égypte offrent les images et des inscriptions contemporaines des rois éthiopiens qui ont conquis l'Égypte, au milieu des monuments des Pharaons dont ils ont momentanément interrompu la longue et brillante succession. On y recueillera les annales des rois égyptiens les plus renommés, tels que les Osymandias, Amosis, les Ramsès, les Thouthmosis; ailleurs celles des pharaons Sésonchis, Osorchon, Sevéchus, Tharaca, Apriès et Néchao, que les livres saints nous peignent entrant dans le cœur de la Syrie à la tête d'armées innombrables. On réunira les copies du peu de monuments élevés sous la tyrannie des rois persans, les Darius et les Xerxès; on notera les lieux où se lisent encore le grand nom d'Alexandre, celui de son frère, de son jeune fils, et ceux des successeurs de cet homme qui releva l'Égypte foulée par le gouvernement militaire des Perses. On éclaircira toute l'histoire des Lagides, et cet examen des inscriptions monumentales se terminera en recueillant, sur les mêmes édifices qui ont précédé tant d'empires, leur ont survécu, et qui ont vu passer tant de gloires, les noms les plus illustres de Rome gouvernée par les empereurs. Ainsi les monuments de l'Égypte conservent des inscriptions qui se lient à l'histoire ancienne tout entière, et en recèlent une grande partie que les écrivains ne nous ont point conservée : c'est donner une idée de l'immense moisson de faits et des documents qu'un gouvernement protecteur des sciences utiles peut assurer aux études solides, en ordonnant l'exécution d'un voyage auquel sont directement intéressés les progrès de toutes les sciences historiques. Ajoutons enfin que ce voyage, où l'on pourra étudier et comparer entre elles le nombre immense

d'inscriptions qui couvrent tous les monuments de l'Égypte, avancerait avec une merveilleuse rapidité nos connaissances sur l'écriture hiéroglyphique, et qu'il fournira, sans aucun doute à cet égard, des lumières qu'on ne pourrait peut-être point obtenir d'une étude de plusieurs siècles faite en Europe sur les seuls monuments égyptiens que le hasard y ferait transporter à l'avenir. Sous ce point de vue seul, les résultats du voyage projeté seraient inappréciables.

Les travaux des Français qui firent partie de l'expédition d'Égypte n'ont fait que préparer l'Europe savante à de tels résultats, en lui montrant, par le trop petit nombre de dessins pris sur les monuments historiques, tout ce qu'elle doit désirer encore, et tout ce qu'on peut attendre d'un examen approfondi et d'un voyage dont ces monuments seront l'objet principal. Ces recherches, qui doivent produire tant de fruits et jeter tant de lumières sur l'obscurité des temps antiques, étaient impossibles alors. On n'avait en effet, à la fin du siècle dernier et dans les premières années du siècle présent, aucune donnée positive sur le système des écritures égyptiennes, aussi les membres de la commission d'Égypte, et la plupart des voyageurs qui ont marché sur leurs traces, persuadés peut-être qu'on n'arriverait jamais à l'intelligence des signes hiéroglyphiques, ont-ils attaché moins d'intérêt à copier avec exactitude les longues inscriptions en caractères sacrés qui accompagnent les figures mises en scène dans les bas-reliefs historiques ; ils les ont presque toujours négligées, et souvent même, en copiant quelques scènes de ces bas-reliefs, on s'est contenté de marquer seulement la place occupée par ces légendes. C'était cependant, sinon pour cette époque, du moins pour l'avenir, la partie la plus intéressante d'un tel travail. Mais enfin on doit beaucoup de reconnaissance à ces voyageurs pour nous avoir appris, à n'en pouvoir douter, qu'il ne dépend plus que de notre volonté de recueillir, par exemple, dans le palais de Karnac à Thèbes, l'histoire des conquêtes de plusieurs rois, et proba-

blement aussi celle de la délivrance de l'Égypte du joug des Pasteurs ou Hykschos, événement auquel se rattachent la venue et la captivité des Hébreux; dans les sculptures de Kalabsché, le tableau des conquêtes de Ramsès II à l'intérieur de l'Afrique; dans les galeries du palais de Médinet-Abou, les expéditions de Ramsès-Méïamoun contre les peuples de l'Asie; dans divers temples de la Nubie, les hauts faits des Pharaons Mœris, Osortasen, Aménophis II; dans le palais de Kourna, ceux de Mandouëï et Ousiréï, etc.; enfin, dans les palais de Louqsor, les édifices d'Ibsamboul et le palais dit d'Osymandias, les détails les plus circonstanciés sur les conquêtes du grand Sésostris, tant en Asie qu'en Afrique.

De nos jours, des dessins de la totalité de ces grandes scènes historiques, qui s'éclairent les unes par les autres, et surtout des copies exactes des inscriptions hiéroglyphiques qu'on y a mêlées en si grand nombre, acquerraient un prix infini et réaliseraient, sinon en totalité, du moins en très grande partie, les hautes espérances qu'y rattachent les sciences historiques. Les notions positives sur le mécanisme de l'écriture hiéroglyphique sont assez avancées, et l'on a reconnu le sens d'un nombre de caractères assez considérable, pour retirer sur-le-champ, avec une certitude entière, les faits principaux et les plus précieux contenus dans ces bas-reliefs ou dans ces inscriptions, et tous les documents utiles qu'ils renferment; enfin, avec les connaissances nouvellement acquises sur les écritures de l'ancienne Égypte, un voyage entrepris maintenant sur cette terre classique, par un petit nombre de personnes bien préparées, produira incontestablement des résultats scientifiques tels qu'on eût en vain osé les espérer dans le temps même que l'Égypte, au pouvoir d'une armée française, était livrée aux recherches d'une foule de savants qui ont beaucoup fait pour les sciences physiques, naturelles et mathématiques, mais qui manquaient de l'instrument essentiel et indispensable pour ex-

ploiter convenablement la mine si riche de documents historiques que la fortune des armes livrait à leur examen. La France guerrière a fait connaître à fond l'Égypte moderne, sa constitution physique, ses productions naturelles, et les différents genres de monuments qui la couvrent : c'est aussi à la France, jouissant de la faveur de la paix si propice au progrès des sciences et de la civilisation nouvelle, à recueillir les souvenirs gravés sur ces monuments témoins d'une civilisation primitive et des efforts progressifs des sciences sur une terre qui en fut le berceau. Elles en sortirent pour éclairer l'Europe encore à demi sauvage lorsque l'Égypte était déjà déchue de sa première splendeur : l'Europe remontera donc ainsi vers ses plus antiques origines.

Après cet exposé sommaire des motifs généraux du voyage, il reste à indiquer l'ordre détaillé des travaux que doivent exécuter les personnes chargées de cette entreprise littéraire :

1° Visiter un à un tous les monuments antiques de style égyptien, en faire dessiner l'*ensemble*, et lever le *plan* du petit nombre de ceux que les voyageurs ont négligés ou n'ont point suffisamment étudiés.

2° Rechercher sur chaque *temple* les inscriptions dédicatoires donnant l'époque précise de leur fondation, et celles qui indiquent toujours l'époque où ont été exécutées les différentes parties de la décoration. C'est, en d'autres termes, recueillir les éléments positifs de l'histoire et de la chronologie de l'art en Égypte.

3° Copier avec soin, dans tous leurs détails et avec leurs couleurs propres, les images des différentes *divinités* auxquelles chaque temple était dédié. Recueillir les inscriptions religieuses relatives à ces divinités et tous les titres divers qui leur sont donnés.

4° Copier surtout les tableaux mythologiques où plusieurs divinités sont mises en scène.

5° Dessiner les bas-reliefs représentant les diverses cérémonies religieuses, et tous les instruments de culte.

Ces divers travaux auront pour résultat de faire connaître à fond l'ensemble du culte égyptien, source de toutes les religions païennes de l'Occident, et serviront à démontrer les nombreux emprunts que la religion des Grecs fit à celle de l'Égypte. On terminera ainsi les dissidences qui partagent les savants sur une matière mise en discussion avant de posséder les éléments indispensables pour en éclaircir les difficultés.

6° Prendre, dans les temples, des calques exacts des figures représentant les divers souverains de l'Égypte, et avec tous les détails de costume, afin de former ainsi l'*iconographie* des rois et des reines ; ces bas-reliefs, surtout ceux de l'époque la plus ancienne, offrant le *portrait* des Pharaons, de leurs femmes et de leurs enfants.

7° Rechercher dans les palais de Thèbes, d'Abydos, de Sohleb, et dans tous les genres d'édifices, tous les *bas-reliefs historiques;* les dessiner avec soin, figures et légendes, et copier les longues inscriptions historiques qui les suivent ou les séparent.

8° Recueillir, dans les palais et les tombeaux des rois, tout ce qui se rapporte à la *vie publique* et privée des Pharaons.

9° Dessiner, dans les catacombes de Thèbes ou des autres villes égyptiennes, les tableaux et les inscriptions relatives à la *vie civile* des diverses classes de la nation, surtout ceux qui retracent les arts, les métiers et la vie intérieure des Égyptiens; faire le recueil des costumes des diverses castes, etc.

10° Copier les inscriptions votives gravées sur la plateforme des temples, sur les rochers environnants et dans les catacombes, toutes les fois que ces inscriptions porteront une *date* clairement exprimée.

11° Recueillir toutes les *légendes royales* sculptées sur les édifices, avec leurs diverses variantes, et préciser le lieu où elles se lisent, pour déterminer ainsi l'ancienneté relative

de chaque portion d'un même édifice, et l'état soit progressif, soit rétrograde de l'art.

12° Rechercher et faire dessiner avec soin tous les bas-reliefs et tableaux *astronomiques*, prendre les dates exprimées soit sur ces mêmes sculptures, soit dans leur voisinage, pour démontrer sans réplique l'époque assez récente de ces compositions, que l'esprit de système s'obstine encore, malgré des démonstrations palpables, à considérer comme remontant à des siècles fort antérieurs aux temps véritablement historiques. On fixera également ainsi l'opinion encore incertaine des savants à l'égard du point réel d'avancement auquel les Égyptiens avaient porté la science de l'astronomie.

13° On devra recueillir avec un soin scrupuleux tous les *caractères hiéroglyphiques* de formes différentes, en notant les couleurs de chacun d'eux, afin de former le tableau le plus approximativement complet qu'il sera possible, de tous les caractères employés dans l'écriture sacrée des Égyptiens.

14° On dessinera toutes les *inscriptions* qui peuvent conduire soit à confirmer, soit à étendre nos connaissances, relativement à la langue et aux diverses écritures de l'ancienne Égypte.

15° Il est du plus pressant intérêt, pour les études historiques et philologiques, de chercher dans les ruines de l'Égypte des *décrets bilingues*, semblables à celui que porte la pierre de Rosette. Ces stèles existaient en très grand nombre dans les temples égyptiens des trois ordres. Des fouilles seront donc dirigées dans l'enceinte de ces temples, pour découvrir de tels monuments, par le secours desquels le déchiffrement des textes hiéroglyphiques ferait un pas immense.

16° Le directeur du voyage ferait aussi exécuter des *fouilles* sur les points où il serait possible de rencontrer des monuments historiques de divers genres : ceux des objets

trouvés qui mériteraient quelque attention seraient emportés pour être placés au *Musée royal du Louvre*, si ces objets étaient d'ancien style égyptien, et au *Cabinet des antiques de la Bibliothèque royale*, si ces objets étaient des médailles et des pierres gravées, ou autres monuments de style grec ou romain. Les *statues grecques ou romaines* appartiendraient aussi au Musée des antiques du Louvre.

17° On pourrait faire également, à Thèbes et dans toutes les autres parties de l'Égypte, des achats d'objets intéressants pour les *collections* royales; on pourrait compléter ainsi avec avantage les diverses séries de monuments antiques qui existent dans ces établissements.

18° On désire depuis longtemps que des personnes instruites dans les langues orientales visitent les couvents de la vallée des lacs de Natron et de la Haute-Égypte, et examinent les livres coptes ou autres que renferment les *bibliothèques des moines chrétiens*, lesquelles peuvent contenir des ouvrages importants. Cette visite pourrait être faite avec soin pendant le voyage, et il serait facile peut-être d'acquérir des manuscrits intéressants à peu de frais.

19° Quelques voyageurs en Égypte ont parlé d'inscriptions *en caractères inconnus*, tracées ou gravées sur quelques monuments; on s'attacherait à les recueillir, précisément parce qu'elles sont considérées comme inconnues. Il en serait de même des *manuscrits* ou *inscriptions en phénicien*, dont il n'existe encore qu'un très petit nombre en Europe, ainsi que des inscriptions en caractères persépolitains ou *cunéiformes*, dont l'alphabet n'est pas encore entièrement connu, quoique les monuments où ils sont employés ne soient pas très rares. La découverte des hiéroglyphes phonétiques a concouru à accroître cet alphabet au moyen d'une courte inscription en caractères cunéiformes et en caractères égyptiens. On peut en trouver d'autres qui seraient soigneusement copiées.

20° Il manque à la Bibliothèque du Roi quelques-uns des

plus utiles ouvrages de la littérature arabe. On aurait peut-être l'occasion de les acquérir à un prix convenable.

Tels sont le but, le plan et les motifs d'un voyage en Égypte.

Pour l'exécuter, M. Champollion n'attend plus que les ordres du Roi[1].

1. Il est plus que probable que le frère aîné prit une très grande part à la rédaction de cette requête. Elle ne présente pas, en tout cas, de manière aussi nette que d'autres documents, les caractères de style et de composition propres au frère cadet.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION I

Année 1824

Au chevalier Lodovico Costa. Paris, 15 février 1
A Champollion-Figeac. Grenoble, 22 mai 4
Au même. Grenoble, 31 mai 5
Au même. Grenoble, 3 juin 7
Au même. Turin, 8 juin 10
Au comte Roget de Cholex. Turin, (... juin) 13
A Champollion-Figeac. Turin, 14 juin 19
Au même. Turin, 30 juin 22
Au même. Turin, 7 juillet 25
Au même. Turin, 14 juillet 27
Au même. Turin, 23 juillet 30
Au même. Turin, 4 août 32
Au même. Turin, ... août 35
Au même. Turin, 10 ou 11 août 36
Au même. Turin, 14 août 38
Au même. Turin, 25 août 41
Au même. Turin, 1er septembre 45
A Hugues Blanc. Turin, 3 septembre 48
A Champollion-Figeac. Turin, 4 septembre 50
Au même. Turin, 11 septembre 53
Au même. Turin, 15 septembre 56
Au même. Turin, 22 septembre 58
Au même. Turin, 25 septembre 61
Au même. Turin, 6 octobre 64

A l'abbé Gazzera. Turin, jeudi, ... octobre 66
A Champollion-Figeac. Turin, 16 octobre 69
Au même. Turin, 20 octobre 72
Au même. Turin, 30 octobre 77
Au même. Turin, 6 novembre 83
Au même. Turin, 15 novembre 89
A J.-A. Saint-Martin. Turin, 23 novembre 93
A Champollion-Figeac. Turin, 23 novembre 94
Au même. Turin, 27 novembre 98
Au même. Turin, 1er décembre 100
Au même. Turin, 3 décembre 102
A L.-J.-J. Dubois. Turin, 3 décembre 102
A Champollion-Figeac. Turin, 13 décembre 105
Au comte de Cholex. Turin, 18 décembre 108
Pétition du Pharaon Osymandias, etc. Turin, 22 décembre. 111
A Champollion-Figeac. Turin, 24 décembre 115

Année 1825

Au même. Turin, 7 janvier 132
Au même. Turin, 15 janvier 135
Au même. Turin, 24 janvier 137
Au Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences (de Turin). Turin, 25 janvier 141
A Champollion-Figeac. Turin, 2 février 141
Au baron Guillaume de Humboldt. Turin, 12 février 144
A Champollion-Figeac. Turin, 12 février 167
Au même. Turin, 17 février 169
Au même. Turin, 23 février 173
A l'architecte Jean-Nicolas Huyot. Turin, 26 février 175
A Champollion-Figeac. Turin, 28 février 177
Au même. Turin, 28 févier 180
A l'abbé Gazzera. Bologne, 5 mars 180
A Champollion-Figeac. Bologne, 6 mars 182
Au même. Rome, 12 mars 184
Au même. Rome, 16 mars 187
A l'abbé Gazzera. Rome, 16 mars 190
A Champollion-Figeac. Naples, 22 mars 192
Au même. Naples, 6 avril 194

Au même. Rome, 23 avril........................... 197
Au même. Rome, 3 mai........................... 202
A l'abbé Gazzera. Rome, 3 mai........................... 205
A Champollion-Figeac. Rome, 22 mai........................... 211
A l'abbé Gazzera. Rome, 29 mai........................... 214
Au chevalier Bartholdy. Rome, 30 mai........................... 218
A Champollion-Figeac. Rome, 5 juin........................... 219
Au même. Rome, 17 juin........................... 223
Au même. Florence, 22 juin........................... 225
A l'abbé Gazzera. Florence, 29 juin........................... 232
A Champollion-Figeac. Florence, 2 juillet........................... 235
Au même. Gênes, 11 juillet........................... 238
Au même. Turin, 21 juillet........................... 240
Au professeur M.-A. Migliarini. Turin, 30 juillet........................... 244
A Champollion-Figeac. Turin, 30 juillet........................... 246
Au même. Turin, 11 août........................... 249
Au même. Turin, 20 août........................... 252
Au même. Turin, 6 septembre........................... 254
Au même. Turin, 22 septembre........................... 257
Au même. Turin, 11 octobre........................... 258
Au même. Turin, 27 octobre........................... 260
Au même. Turin, 4 novembre........................... 262
A l'abbé Gazzera. Vif, 16 novembre........................... 262
Au même. Grenoble[, fin de décembre]........................... 265
A Champollion-Figeac. Grenoble, fin de décembre........................... 268

Année 1826

Au même. Grenoble, 4 janvier........................... 269
Au même. Grenoble, 10 janvier........................... 272
Au même. Grenoble, 25 janvier........................... 274
A l'abbé Gazzera. Grenoble, 1er février........................... 277
A Champollion-Figeac. Grenoble, 7 février........................... 279
Au même. Grenoble, 10 ou 11 février........................... 281
Au même. Grenoble, 20 février........................... 282
Au même. Grenoble. 23 février........................... 284
A l'abbé Gazzera. Grenoble, 26 février........................... 286
A Champollion-Figeac. Grenoble, 26 février........................... 287
Au même. Grenoble, 28 février........................... 291

Au même. Chambéry, 1er mars 292
Au même. Turin, 4 mars 292
Au même. Turin, 11 mars 294
Au même. Livourne, 15 mars 299
Au même. Livourne, 20 mars 300
Au même. Livourne, 27 mars 302
A l'abbé Gazzera. Livourne, 29 mars 304
A Champollion-Figeac. Livourne, 7 avril 307
Au même. Livourne, 22 avril 313
Au même. Livourne, 27 avril 316
Au duc de Blacas. Livourne, 27 avril 318
A l'abbé Gazzera. Livourne, 27 avril 322
A Champollion-Figeac. Livourne, 28 avril 326
Au même. Livourne, 30 avril 329
Au même. Livourne, 15 mai 331
Au même. Livourne, 17 mai 334
Au même. Livourne, 25 mai 336
Au même. Livourne, 28 mai 342
A l'abbé Gazzera. Livourne, lundi, ... mai 345
Au duc de Blacas. Livourne[, fin de mai] 347
A Champollion-Figeac. Livourne, 10 juin 349
Au comte de Funchal. Livourne, 19 juin 349
A l'abbé Gazzera. Livourne, ... juin 351
Au vicomte Sosthène de La Rochefoucauld. Livourne, 18 juin. 354
Au duc de Doudeauville. Livourne, 18 juin 355
A Champollion-Figeac. Livourne, 19 juin 356
Au duc de Blacas. Livourne, 25 juin 360
A Champollion-Figeac. Livourne, 27 juin 362
Au même. Livourne, 10 juillet 365
Au même. Rome, 19 juillet 367
Au même. Rome, 29 juillet 368
Au même. Naples, 10 août 373
A l'abbé Gazzera. Naples, 19 août 375
A Champollion-Figeac. Naples, 20 août 379
Au même. Naples, 5 septembre 383
Au même. Livourne, 19 septembre 386
Au même. Florence, 1er octobre 390
Au même. Bologne, 4 octobre 395

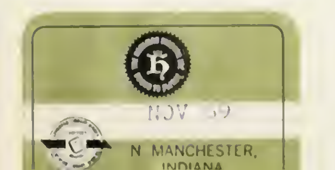
Au Grand-Duc de Toscane. Bologne, 5 octobre............ 397
A Ippolito Rosellini. Venise, 9 octobre....... 399
A l'abbé Gazzera. Domodossola, 14 octobre............ .. 403
A Champollion-Figeac. Grenoble, 30 octobre.............. 405
A Ippolito Rosellini. Paris, 20 novembre......... 408
A l'abbé Gazzera. Paris, 23 novembre.................... 411

Année 1827

Au Grand-Duc de Toscane. Paris, 3 mars................. 414
A l'abbé Gazzera. Paris, 24 mars........................ 416
Au Grand-Duc de Toscane. Paris, fin d'août.............. 418
A l'abbé Gazzera. Paris[, mi-septembre].................. 421

Mémoire sur un projet de voyage littéraire en Égypte, présenté au Roi en 1827 427

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE L. BERTRAND. 549



NOV 69
N. MANCHESTER,
INDIANA

